N° 415 — Tome CXI 1er Juillet 1915

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-sixième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

(Mensuel jusqu'à la fin de la guerre)



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, GEORGES BOHN, R. DE BURY,
PAUL DERMÉE, ANDRÉ FONTAINAS, REMY DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, PAUL LOUIS, ÉMILE MAGNE, JEAN MARNOLD, RACHILDE,
SAINT-ALBAN, SARTOR, CARL SIGER, THÉODORE STANTON, JOSÉ THÉRY,
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN, RENÉE VIVIEN.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXV

SOMMAIRE

—

Nº 415. — 1er JUILLET 1915

REVUE DU MOIS :

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

La revue étant bimensuelle en temps normal, et pour ne rien modifier au tarif habituel, les abonnements et réabonnements, tant qu'elle ne paraîtra qu'une fois par mois, ne seront pas établis sur leur *durée*, mais sur le *nombre de numéros*. Ainsi un an représente 24 numéros, 6 mois 12, 3 mois 6. L'abonnement de 3 ans comporte 72 numéros.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Poésie

Guillaume Apollinaire
Alcools 3.50

Fernand Benoit
La Foire aux Paysages.... 3.50

Léon Bocquet
Les Cygnes noirs.... 3.50

Pierre Camo
Les Beaux Jours.... 3.50

Paul Castiaux
La Joie Vagabonde.... 3.50
Lumières du Monde.... 3.50

Jean Cocteau
La Danse de Sophocle.... 3.50
Le Prince Frivole.... 3.50

Antonine Coullet
L'Envolée.... 3.50

Guy-Charles Cros
Les Fêtes quotidiennes.... 3.50

Marie Dauguet
Par l'Amour.... 3.50

Léon Deubel
Régner.... 3.50

Jean Dominique
L'Aile mouillée.... 2 »
L'Anémone des mers.... 2 »
La Gaule blanche.... 2 »
Le Puits d'Azur.... 2 »

Edouard Ducoté
La Prairie en fleurs.... 3 50

Edouard Dujardin
Poésies.... 3.50

Max Elskamp
La Louange de la Vie.... 3.50

André Fontainas.
Crépuscules.... 3.50
La Nef désemparée.... 3.50

Paul Fort
L'Amour marin.... 3.50
Ballades Françaises.... 3.50
Coxcomb, ou l'homme tout nu tombé du Paradis.... 3.50
Les Hymnes de feu, précédés de Lucienne.... 3.50
Idylles antiques.... 3.50
Montagne.... 3.50
Paris Sentimental ou le Roman de nos vingt ans. 3.50
Le Roman de Louis XI.... 3.50

Paul Gérardy
Roseaux.... 3.50

Henri Ghéon
La Solitude de l'Été.... 3.50

Ivan Gilkin
La Nuit.... 3.50

Remy de Gourmont
Divertissements.... 3.50

Charles Guérin
Le Cœur solitaire.... 3.50
L'Homme intérieur.... 3.50
Le Semeur de Cendres.... 3.50

Emile Henriot
La Flamme et les Cendres. 3.50

A.-Ferdinand Herold
Au hasard des chemins.... 2 »
Images tendres et merveilleuses.... 3.50
La Route fleurie.... 3.50

Robert d'Humières
Du Désir aux Destinées.... 3.50

Henrik Ibsen
Poésies.... 3.50

Francis Jammes
De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.... 3.50
Clairières dans le Ciel.... 3.50
Le Deuil des Primevères.. 3.50
Les Géorgiques chrétiennes. 3.50
Œuvres de Francis Jammes. 7 »
Le Triomphe de la Vie.... 3.50

Gustave Kahn
Le Livre d'Images.... 3.50
Premiers Poèmes.... 3.50

John Keats
Poèmes et Poésies.... 3.50

Klingsor
Poèmes de Bohême.... 3.50
Schéhérazade.... 3.50
Le Valet de cœur.... 3.50

Marc Lafargue
L'Age d'Or.... 3.50

Jules Laforgue
Poésies complètes.... 3.50

Léo Larguier
Jacques.... 3.50

Louis Le Cardonnel
Carmina Sacra.... 3 50
Poèmes.... 3.50

Philéas Lebesgue
Les Servitudes.... 3.50

Sébastien Charles Leconte
L'Esprit qui passe.... 3.50
Le Masque de Fer.... 3.50
Le Sang de Méduse.... 3.50
La Tentation de l'Homme.. 3.50

Charles Van Lerberghe
La Chanson d'Eve.... 3.50

Grégoire Le Roy
La Chanson du Pauvre.... 3.50

Louis Mandin
Ariel esclave.... 3.50
Les Saisons ferventes.... 3.50

Paul Mariéton
Les Epigrammes.... 3.50

Stuart Merrill
Poèmes, 1887-1897.... 3.50
Les Quatre Saisons.... 3.50
Une Voix dans la foule.... 3.50

Victor-Emile Michelet
L'Espoir merveilleux.... 3.50

Albert Mockel
Clartés.... 3 »

Jean Moréas
Poèmes et Sylves.... 3.50
Premières Poésies.... 3.50
Les Stances.... 3.50

Alfred Mortier
Le Temple sans Idoles.... 3.50

Gabriel Mourey
Le Miroir.... 3.50

Marie et Jacques Nervat
Les Rêves unis.... 3,50

Julien Ochsé
Profils d'or et de cendre... 3.50

Louis Payen
Le Collier des Heures.... 3.50
Les Voiles blanches.... 3.50

Edgar Poe
Poésies complètes.... 3.50

François Porché
A chaque jour.... 3.50
Au loin, peut-être.... 3.50
Humus et Poussière.... 3.50

Maurice Pottecher
Le Chemin du Repos.... 3 »

Pierre Quillard
La Lyre héroïque et dolente. 3.50

Ernest Raynaud
Apothéose de Jean Moréas 1 »
La Couronne des Jours.... 3.50
Les Deux Allemagne.... 3.50

Hugues Rebell
Chants de la Pluie et du Soleil.... 3.50

Henri de Régnier
La Cité des Eaux.... 3.50
Les Jeux rustiques et divins. 3.50
Les Médailles d'Argile.... 3.50
Le Miroir des Heures.... 3.50
Œuvres de Henri de Régnier, I.... 7 »
Œuvres de Henri de Régnier, II.... 7 »
Poèmes, 1887-1892.... 3.50
Premiers Poèmes.... 3.50
La Sandale ailée.... 3.50

Lionel des Rieux
Le Chœur des Muses.... 3.50

Arthur Rimbaud
Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud.... 3.50

P.-N. Roinard
La Mort du Rêve.... 3.50

Lucien Rolmer
Le Second volume des chants perdus.... 3.50

Jules Romains
Odes et Prières.... 3.50
Un Être en marche.... 3.50
La Vie Unanime.... 3.50

Ronsard
Le Livret de Folastries....

Sainte-Beuve
Le Livre d'Amour.... 3.50

Albert Samain
Le Chariot d'Or.... 3.50
Aux Flancs du Vase, suivi de Polyphème et de Poèmes inachevés.... 3.50
Au Jardin de l'Infante.... 3.50
Œuvres de Albert Samain, I.... 7 »

Œuvres de Albert Samain, II... 7 »
Œuvres de Albert Samain, III... 7 »

Cécile Sauvage
Tandis que la terre tourne. 3.50
Le Vallon... 3.50

Fernand Séverin
Poèmes... 3.50

Emmanuel Signoret
Poésies complètes... 3.50

Paul Souchon
La Beauté de Paris... 3.50

Henry Spiess
Chansons captives... 3.50
Le Silence des Heures... 3.50

André Spire
Versets... 3.50
Vers les Routes absurdes.. 3.50

Laurent Tailhade
Poèmes aristophanesques... 3.50
Poèmes élégiaques... 3.50

Archag Tchobanian
Poèmes... 3.50
La Vie et le Rêve... 3.50

Tonny-Lerys
La Pâque des Roses... 3.50

R.-H. de Vandelbourg
La Chaîne des Heures... 3.50

Emile Verhaeren
Les Blés mouvants... 3.50
Les Forces tumultueuses... 3.50
Les Heures claires... 3.50
La Multiple Splendeur... 3.50
Œuvres de Emile Verhaeren, I... 7 »
Œuvres de Emile Verhaeren, II... 7 »
Poèmes... 3.50
Poèmes, nouvelle série... 3.50
Poèmes, IIIe série... 3.50
Les Rythmes souverains... 3.50
Les Villes Tentaculaires, précédées des Campagnes Hallucinées... 3.50
Les Visages de la Vie... 3.50

Francis Vielé-Griffin
Clarté de Vie... 3.50
La Légende ailée de Wieland le Forgeron... 3.50
Phocas le Jardinier... 3.50
Plus loin... 3.50
Poèmes et Poésies... 3.50
Voix d'Ionie... 3.50

Gabriel Volland
Le Parc enchanté... 3.50

Walt Whitman
Feuilles d'Herbe, 2 vol... 7 »

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne... 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve... 3.50

Pierre D'Alheim
Moussorgski... 3.50
Sur les pointes (*mœurs russes*)... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale... 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin... 3.50

Aurel
Jean Dolent... 1 »
La Semaine d'Amour... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly... 3.50
Lettres à Léon Bloy... 3.50
Lettres à une Amie... 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866... 3.50
Œuvres posthumes... 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse... 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud... 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches... 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo... 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens... 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon... 3.50
La Chevalière de la Mort... 2 »
Celle qui pleure... 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise... 3.50
Exégèse des Lieux Communs 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II... 3.50
Le Fils de Louis XVI... 3.50
L'Invendable... 3.50
Le Mendiant ingrat... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne... 3.50
Le Sang du Pauvre... 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain... 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis... 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris... 3.50

Louis Cario et Ch. Régismanset
L'Exotisme... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle... 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère... 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, I... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, III... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation... 3.50

Fernand Caussy
Laclos... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort... 3.5

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique.............. 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine.................. 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages............. 3.50
Témoignages, IIe série..... 3.50
Témoignages, IIIe série.... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis...... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat............... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte................ 3.50
La Maison de Madame Gourdan.................. 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre................ 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto........ 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)........... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot................ 3.50

Dostoievski
Correspondance et Voyage à l'étranger............ 7.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel.............. 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien................. 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la Religion. 0.50

Georges Duviquet
Héliogabale.............. 3.50

Georges Eekhoud
Les Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch
L'Œuvre de Maurice Maeterlinck................ 0.75

Paul Escoube
Préférences.............. 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh
Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières
François Coppée et son œuvre................... 0.75

André Fontainas
Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

Paul Frémeaux
Dans la chambre de Napoléon mourant.......... 3.50

Edouard Ganche
Frédéric Chopin.......... 5 »

Ernest Gaubert et Jules Véran
Anthologie de l'Amour Provençal................ 3.50

André Gide
Oscar Wilde.............. 1 »
Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50
Nouveaux Prétextes....... 3.50

A. Gilbert de Voisins
Sentiments.............. 3.50

Comte de Gobineau
Pages choisies............ 3.50

Edmund Gosse
Père et Fils.............. 3.50

Jean de Gourmont
Henri de Régnier et son œuvre.................. 0.75
Muses d'Aujourd'hui...... 3.50

Remy de Gourmont
Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*................ 3.50
La Culture des Idées...... 3.50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse............. 0.75
Dialogues des Amateurs (Epilogues, IVe série).... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898)....... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1899-1901)....... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1902-1904)....... 3.50
Epilogues, 1905-1912. Vol. complém............... 3.50
Esthétique de la langue française................ 3.50
Livre des Masques, *Portraits symbolistes*....... 3.50
Le IIe Livre des Masques.. 3.50
Nouveaux Dialogues des Amateurs (Epilogues, Ve série)................ 3.50
Le Problème du Style...... 3.50
Promenades littéraires (I).. 3.50
Promenades littéraires (II).. 3.50
Promenades littéraires (III) 3.50
Promenades littéraires (IV) 3.50
Promenades littéraires (V). 3.50

Ch.-M. Des Granges
La Presse littéraire sous la Restauration............ 7.50

Maurice de Guérin
Les plus belles pages de Maurice de Guérin...... 3 »

Frédéric Harrison
John Ruskin............. 3.50

Lafcadio Hearn
Le Japon................ 3.50

Henri Heine
Les plus belles pages de Henri Heine............ 3.50

A.-Ferdinand Herold
Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie.................. 6

Alexandre Herzen
Pages choisies............ 3.50

Albert Heumann
Le Mouvement littéraire Belge..................

Robert d'Humières
L'Île et l'Empire de Grande-Bretagne..............

Francis Jammes
Feuilles dans le vent....... 3.50
Ma Fille Bernadette........ 3.50

H. Jelinek
La Littérature tchèque contemporaine............ 3.50

Virgile Josz
Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*.......... 3.50
Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*................ 3.50

Rudyard Kipling
Lettres du Japon.......... 3.50

Paul Lafond
L'Aube Romantique....... 3.50

Laclos
Lettres inédites........... 3.50

Madame Lafarge
Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue
Mélanges posthumes...... 3.50

Wanda Landowska
Musique ancienne......... 3.50

Pierre Lasserre
La Doctrine officielle de l'Université............ 3.50
Portraits et Discussions.... 3.50
Le Romantisme français.... 3.50

Marius-Ary Leblond
Leconte de Lisle.......... 3.50

G. Le Cardonnel et Ch. Vellay
La Littérature contemporaine (1905)............... 3.50

Edmond Lepelletier
Histoire de la Commune de 1871. I................ 7.50
Histoire de la Commune de 1871. II................ 7.50
Histoire de la Commune de 1871. II................ 7.50
Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre................. 3.50
Emile Zola, sa Vie, son Œuvre.................. 3.50

Loyson-Bridet
Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*..... 3.50

Jean Lucas-Dubreton
La Disgrâce de Nicolas Machiavel 3.50

Émile Magne
L'Esthétique des Villes 3.50
Madame de Chatillon 3.50
Madame de la Suze 3.50
Madame de Villedieu 3.50
Le Plaisant Abbé de Boisrobert 3.50
Scarron et son milieu 3.50
Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet 3.50
Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet 3.50

Henri Malo
Les Corsaires 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, II 3.50

René Martineau
Tristan Corbière .... 3 »

Ferdinand de Martino
Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis
La Pensée de Maurice Barrès 0.75

Masson Forestier
Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Camille Mauclair
Jules Laforgue 2.50

Édouard Maynial
Casanova et son temps 3.50
La Jeunesse de Flaubert 3.50
La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant 3.50

Henri Mazel
Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia
Les Idées de Stendhal 3.50
Stendhal et ses commentateurs 3.50
La Vie amoureuse de Stendhal 3.50

George Meredith
Essai sur la Comédie .... 2 »

Adrien Mithouard
Le Tourment de l'Unité 3.50

Albert Mockel
Propos de Littérature .... 3 »

Jean Moréas
Esquisses et Souvenirs 3.50
Réflexions sur quelques Poètes 3.50
Variations sur la Vie et les Livres 3.50

Eugène Morel
Bibliothèques, 2 vol. in-8°. 15 »

Charles Morice
Eugène Carrière 3.50

Jacques Moriand
Enquête sur l'Influence allemande 3.50

Gabriel Mourey
Le Village dans la Pinède. 3.50

Alfred de Musset
Correspondance 3.50
Les plus belles pages d'Alfred de Musset 3.50
Lettres d'amour à Aimée d'Alton 3.50
Œuvres complémentaires. 3.50

Napoléon
Napoléon raconté par lui-même, 2 vol .... 7 »

Gérard de Nerval
Correspondance 3.50
Les plus belles pages de Gérard de Nerval 3.50

Alfredo Niceforo
Le Génie de l'Argot 3.50

Charles Oulmont
La Poésie française du Moyen-âge 3.50

Leon Paschal
Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie 7.50

Péladan
Les Idées et les Formes 3.50

Hubert Pernot
Anthologie populaire de la Grèce moderne 3.50

Edmond Pilon
Francis Jammes et le Sentiment de la Nature 0.75
Muses et Bourgeoises de jadis 3.50
Portraits de Sentiment 3.50
Portraits tendres et pathétiques 3.50

Camille Piton
Paris sous Louis XV 3.50
Paris sous Louis XV (II) 3.50
Paris sous Louis XV (III) 3.50
Paris sous Louis XV (IV) 3.50
Paris sous Louis XV (V) 3.50

Pierre-Paul Plan
Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps 3.50

Georges Polti
Les trente-six situations dramatiques 3.50

J.-G. Prodhomme
Ecrits de Musiciens 3.50

Arthur Ransome
Oscar Wilde 3.50

Henri de Régnier
Discours de Réception à l'Académie française .... 1 »
Figures et Caractères 3.50
Portraits et Souvenirs 3.50
Sujets et Paysages 3.50

Rétif de la Bretonne
Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne 3.50

Cardinal de Retz
Les plus belles pages du Cardinal de Retz 3.50

Arthur Rimbaud
Les Illuminations .... 2 »
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud 3.50
Une Saison en Enfer .... 2 »

William Ritter
Etudes d'Art étranger 3.50

Rivarol
Les plus belles pages de Rivarol 3.50

E. de Rougemont
Villiers de l'Isle-Adam 3.50

André Rouveyre
Exécution secrète d'un peintre par ses confrères. 1 »
Visages des Contemporains. 3.50

John Ruskin
La Bible d'Amiens 3.50
Sésame et les Lys 3.50

Saadi
Le Jardin des Fruits 3.50

Jules Sageret
Les Grands Convertis 3.50

Saint-Amant
Les plus belles pages de Saint-Amant .... 3 »

Saint-Evremond
Les plus belles pages de Saint-Evremond 3.50

Saint-Simon
Les plus belles pages de Saint-Simon 3.50

Sainte-Beuve
Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier 3.50

P. Saintyves
Les Reliques et les Images légendaires 3.50

Léon Séché
Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol .... 7 »
Alfred de Vigny, I: La Vie littéraire, politique et religieuse; II: La Vie amoureuse. 2 vol .... 7 »
Les Amitiés de Lamartine 3.50
Le Cénacle de Joseph Delorme, 2 vol .... 7 »
Le Cénacle de la Muse Française 3.50
Delphine Gay 3.50
Hortense Allart de Méritens 3.50
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe 3.50
Lamartine (1816-1830) 3.50
Madame d'Arbouville 3.50
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2. vol 3.50

Alphonse Séché et Jules Bertaut
L'Évolution du Théâtre contemporain 3.50

Octave Séré

[…]siciens français d'aujourd'hui 3.50

Nahum Slousch

[…]oésie lyrique hébraïque [c]ontemporaine 3.50

Joseph de Smet

[La]fcadio Hearn 3.50

Georges Soulié

[Ess]ai sur la Littérature [C]hinoise 3.50

Robert de Souza

[La] Poésie populaire et le [L]yrisme sentimental 3.50

André Spire

[…]lques Juifs 3.50

Stendhal

[Les] plus belles pages de [S]tendhal 3.50

Casimir Stryienski

[Soi]rées du Stendhal-Club 3.50

Casimir Stryienski et Paul Arbelet

[Soi]rées du Stendhal-Club (2e série) 3.50

Tallemant des Réaux

[Les] plus belles pages de [T]allemant des Réaux 3.50

Archag Tchobanian

Les Trouvères arméniens 3.50

Teï-San

Notes sur l'Art japonais : La Peinture et la Gravure 3.50
Notes sur l'Art japonais : La Sculpture et la Ciselure 3.50

Adolphe Thalasso

Anthologie de l'Amour asiatique 3.50
Le Théâtre Libre 3.50

Théophile

Les plus belles pages de Théophile 3 50

Tolstoï

Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol 10.50

Tristan L'Hermite

Les plus belles pages de Tristan L'Hermite .... 3 »

Jules Troubat

Sainte-Beuve et Champfleury 3.50
La Salle à manger de Sainte-Beuve 3.50

Octave Uzanne

Le Célibat et l'Amour 3.50
Parisiennes de ce temps 3.50

A. Van Gennep

La Question d'Homère 0.75

Jean Variot

L'Œuvre d'Elémir Bourges .... 1 »

E. Vigié-Lecocq

La Poésie contemporaine 1884-1896 .... 3.50

Alfred de Vigny

Les plus belles pages d'Alfred de Vigny 3.50

Léonard de Vinci

Textes choisis 3.50

Jean Viollis

Charles Guérin .... 2 »

Tancrède de Visan

L'Attitude du Lyrisme contemporain 3.50

Oscar Wilde

De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading 3.50
Les Origines de la Critique historique 3.50

Stefan Zweig

Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre 3.50

Théâtre

René Arcos

[…]e Perdue 3.50

Aurel

[Pou]r en finir avec l'Amant 3.50

Paul Claudel

[Thé]âtre I 3.50
[Thé]âtre II 3.50
[Thé]âtre III 3.50
[Thé]âtre IV 3.50

Marcel Collière

[Les] Syracusaines .... 1 »

Georges Duhamel

[…] Combat 3.50

Édouard Dujardin

[…]onia 3.50

Albert Erlande

[…]Titan 3.50

André Gide

[…]1. Le Roi Candaule 3.50

Maxime Gorki

[Dan]s les Bas-Fonds 3.50
[Les] Petits Bourgeois 3.50

Remy de Gourmont

[…]h, suivi de Théodat 3.50

Fernand Gregh

[Pré]lude féerique .... 1 »

A.-Ferdinand Herold

[And]romaque .... 1 »
[L'A]nneau de Çakuntalâ .... 3 »
[Les] Hérétiques .... 1 »
[Le] Jeune Dieu .... 1 »
[Pro]sonseule .... 2 »

Sâvitri .... 1 »
Les Sept contre Thèbes .... 1 »
Une jeune femme bien gardée .... 1 »

Robert d'Humières

Les Ailes closes 3.50

Virgile Josz et Louis Dumur

Rembrandt 3.50

Jean Lorrain et A.-Ferdinand Herold

Prométhée .... 1 »

Charles Van Lerberghe

Les Flaireurs .... 1 »
Pan 3.50

Emerich Madach

La Tragédie de l'Homme 3.50

F.-T. Marinetti

Le Roi Bombance 3.50

Jean Moréas

Iphigénie, tragédie en 5 actes 3.50

Alfred Mortier

La Logique du Doute .... 1 »
Marius vaincu .... 2 »
Sylla 3 50

Gabriel Mourey

Psyché 3.50

Lucien Nepoty

Le Premier Glaive .... 1 »

Louis Payen

Les Esclaves .... 1 »
Siséra .... 1 »

Péladan

Œdipe et le Sphinx .... 1 »
Sémiramis .... 1 »

René Peter

La Tragédie de la Mort .... 1 »

Georges Polti

Les Cuirs de Bœuf 3.50

Rachilde

Théâtre 3.50

Paul Ranson

L'Abbé Prout, *Guignol pour les vieux enfants* 3.50

Ernest Raynaud

L'Assomption de Paul Verlaine .... 1 »

Henri de Régnier

Les Scrupules de Sganarelle 3.50

Jules Romains

L'Armée dans la Ville 3.50

Saint-Pol-Roux

La Dame à la faulx 3.50

Albert Samain

Polyphème. 2 actes .... 1 »

Paul Souchon

Le Dieu nouveau, tragédie en 3 actes .... 1 »
Phyllis, tragédie en 5 actes .... 2 »
Le Tasse .... 2 »

Émile Verhaeren

Deux Drames 3.50
Philippe II 3.50

Collection de Romans

Claire Albane
L'Amour tout simple...... 3.50

Anonyme
Lettres d'amour d'une Anglaise................ 3.50

Aurel
Les Jeux de la Flamme.... 3.50

Marcel Batilliat
La Beauté............... 3.50
Chair mystique.......... 3.50
La Joie................. 3.50
La Vendée-aux-Genêts..... 3.50
Versailles-aux-Fantômes ... 3.50

Maurice Beaubourg
Dieu ou pas Dieu 3.50
La rue Amoureuse........ 3.50

Aloysius Bertrand
Gaspard de la Nuit........ 3.50

Alia Berzeff
Tamara.................. 3.50

J.-W. Bienstock et Dr A. Skarvan
Au Pied de l'Echafaud..... 3.50

Léon Bloy
Le Désespéré........... 3.50
La Femme pauvre......... 3.50

Francis Carco
Jésus la Caille........... 3.50

R.-Gaston Charles
La Danseuse nue.......... 3.50

Judith Cladel
Confessions d'une Amante. 3.50

Mrs W.-K. Clifford
Lettres d'amour d'une Femme du monde........... 3.50

Joseph Conrad
L'Agent secret............ 3.50
Le Nègre du « Narcisse ».. 3.50

J.-A. Coulangheon
Le Béguin de Gô.......... 3.50
L'Inversion sentimentale... 3.50
Les Jeux de la Préfecture... 3.50

Stephen Crane
La Conquête du Courage... 3.50

Gaston Danville
L'Amour Magicien......... 3 50
Contes d'Au-delà......... 6 »
Le Parfum de volupté..... 3.50
Les Reflets du Miroir...... 3.50

Jacques Daurelle
La Troisième Héloïse.... 3 50

Albert Delacour
L'Evangile de Jacques Clément................... 3.50
Le Pape rouge............ 3.50
Le Roy.................. 3.50

Louis Delattre
La Loi de Péché.......... 3.50

Grazia Deledda
Les Tentations............ 3.50

Eugène Demolder
L'Arche de M. Cheunus... 2 »
Les Vagabonds........... 3.50
Varenka Olessova........ 3.50

Jean de Gourmont
La Toison d'Or.......... 3.50
Le Jardinier de la Pompadour.................. 3.50

Les Patins de la Reine de Hollande............... 3.50
La Route d'Emeraude..... 3.50

Charles Derennes
L'Amour fessé........... 3.50
Le Peuple du Pôle........ 3.50

Dostoievski
Carnet d'un Inconnu...... 3.50
Le Double.............. 3.50

Édouard Ducoté
Aventures............... 3.50

Édouard Dujardin
L'Initiation au Péché et à l'Amour............... 3.50
Les Lauriers sont coupés... 3.50

Louis Dumur
Le Centenaire de Jean-Jacques.................. 3.50
Un Coco de génie......... 3.50
L'Ecole du Dimanche.... . 3.50
Pauline ou la liberté de l'amour................ 3.50
Les trois demoiselles du père Maire................ 3.50

Georges Eekhoud
L'Autre Vue............. 3.50
Le Cycle patibulaire....... 3.50
Escal-Vigor.............. 3.50
La Faneuse d'amour...... 3.50
Mes Communions......... 3.50
La Nouvelle Carthage..... 3.50

Albert Erlande
Jolie Personne............ 3.50
Le Paradis des Vierges sages................... 3.50

Laurent Evrard
Le Danger............... 3.56
Une Leçon de Vie......... 3.50

Gabriel Faure
La Dernière Journée de Sapphô................ 3.50

André Fontainas
Les Etangs Noirs......... 3.50
L'Indécis................. 3.50
L'Ornement de la Solitude. 2 »

André Gide
L'Immoraliste............. 3.50
Les Nourritures Terrestres. 3.50
La Porte étroite... .... 3.50
Le Prométhée mal enchaîné 2 »
Le Voyage d'Urien, suivi de Paludes............. 3.50

A. Gilbert de Voisins
La Petite Angoisse........ 3.50

Maxime Gorki
L'Angoisse.............. 3.50
L'Annonciateur de la Tempête................ 3.50
Les Déchus.............. 3.50

Remy de Gourmont
Les Chevaux de Diomède.. 3.50
Un Cœur virginal......... 3.50
Couleurs................. 3.50
Histoires magiques........ 3.50
Une Nuit au Luxembourg.. 3.50
D'un Pays lointain........ 3.50
Le Pèlerin du Silence..... 3.50
Sixtine.................. 3.50
Le Songe d'une femme.... 3.50

Thomas Hardy
Barbara.................. 3.5

Frank Harris
Montès le Matador........ 3.5

Lafcadio Hearn
Chita................... 3.5
Fantômes de Chine 3.5
Feuilles éparses de littératures étranges.......... 3.5
Kotto................... 3.5
Kwaidan................ 3.5
La Lumière vient de l'Orient.................. 3.5

A.-Ferdinand Herold
L'Abbaye de Sainte-Aphrodise.................. 2
Les Contes du Vampire.... 3.5

Maurice Hewlett
Amours charmantes et cruelles................. 3.5
En plein air............. 3.5

Charles-Henry Hirsch
La Possession............ 3.5
La Vierge aux tulipes..... 3.5

Edmond Jaloux
L'Agonie de l'Amour...... 3.5
L'Ecole des Mariages...... 3.5
Le Jeune Homme au Masque 3.5
Les Sangsues............ 3.5

Francis Jammes
Pensée des Jardins........ 2
Pomme d'Anis............ 2
Le Roman du Lièvre...... 3.

Alfred Jarry
Les Jours et les Nuits..... 3.

Lucien Jean
Parmi les Hommes........ 3.

Albert Juhellé
La Crise virile............ 3.

Gustave Kahn
Le Conte de l'Or et du Silence................. 3

Rudyard Kipling
Actions et Réactions....... 3.
Les Bâtisseurs de Ponts... 3.
Le Chat Maltais........... 3.
L'Histoire des Gadsby..... 3.
L'Homme qui voulut être roi 3.
Kim..................... 3.
Le Livre de la Jungle...... 3.
Le Second Livre de la Jungle.................... 3.
La plus belle Histoire du monde................. 3.
Le Retour d'Imray........ 3.
Stalky et Cie............ 3.
Sur le Mur de la Ville.... 3.

Hubert Krains
Amours rustiques........ 3.
Le Pain noir............. 3.

Marie Krysinska
La Force du Désir........ 3

Laclos
Les Liaisons dangereuses (édition collationnée sur le manuscrit).......... 3

A. Lacoin de Villemorin et Dr Khalil-Khan
Le Jardin des Délices...... 3

Jules Laforgue
…ralités légendaires, sui-…ries des *Deux Pigeons*. 3.50
Enrique Larreta
…Gloire de don Ramire… 3.50
Pierre Lasserre
…ari de Sauvelade........ 2 »
Paul Léautaud
…Petit Ami............. 3.50
Georges Le Cardonnel
…Soutiens de l'Ordre.... 3.50
Camille Lemonnier
…Petite Femme de la Mer 3.50
William Lindsey
…Manteau parti 3.50
Alfred Machard
…Cent Gosses 3.50
…uris l'Arpète.......... 2 »
…ine.................... 3.50
Henri Malo
…Messieurs du Cabinet.. 3.50
…Dauphins du jour...... 3.50
…Surprises du Bachelier …Petruccio............... 3.50
Raymond Marival
…air d'Ambre........... 3.50
…Çof, *Mœurs kabyles*... 3.50
Max-Anély
…Immémoriaux......... 3.50
Charles Merki
…rgot d'Eté............ 3.50
Albert Mockel
…ntes pour les Enfants d'hier 3.50
Jean Moréas
…ntes de la Vieille France. 3.50
Eugène Morel
…Boers............... 2 »
Alain Morsang et Jean Beslière
…Mouette............... 3.50
Marie et Jacques Nervat
…lina Landrot........... 3.50
Novalis
…nri d'Ofterdingen....... 3.50
Julien Ochsé
…lle en Ile............... 3.50
Walter Pater
…rtraits Imaginaires...... 3.50
Péladan
…Licorne............... 3.50
…destie et Vanité......... 3.50
…Nimbe noir............ 3.50
…régrine et Pérégrin..... 3.50
I.-L. Péretz
…ntché le Silencieux..... 3.50
Louis Pergaud
…Goupil à Margot 3.50
…Guerre des Boutons.... 3.50
…Revanche du Corbeau.. 3.50
…Roman de Miraut...... 3.50
Edgard Poë
…istoires étranges et mer-…veilleuses............. 3.50
Pierre de Querlon
…Boule de Vermeil...... 3.50
…line, fille des champs.... 3.50
…s Joues d'Hélène......... 3.50

La Liaison fâcheuse........ 3.50
La Maison de la Petite Livia 3.50
Pierre de Querlon et Charles Verrier
Les Amours de Leucippe et de Clitophon............ 3.50
Pierre Quillard
Les Mimes d'Hérondas..... 2 »
Thomas de Quincey
De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts 3.50
Rachilde
Contes et Nouvelles....... 3.50
Le Dessous............... 3.50
L'Heure sexuelle.......... 3.50
Les Hors nature........... 3.50
L'Imitation de la Mort..... 3.50
La Jongleuse............. 3.50
Le Meneur de Louves..... 3.50
La Sanglante Ironie....... 3.50
Son Printemps............ 3.50
La Tour d'Amour......... 3.50
Hugues Rebell
Le Diable est à table...... 3.50
Henri de Régnier
Les Amants Singuliers.... 3.50
L'Amphisbène 3.50
Le Bon Plaisir........... 3.50
La Canne de Jaspe........ 3.50
Couleur du Temps......... 3.50
La Double Maîtresse....... 3.50
La Flambée.............. 3.50
Le Mariage de Minuit...... 3.50
Le Passé vivant.......... 3.50
La Peur de l'Amour....... 3.50
Le Plateau de Laque..... 3.50
Les Rencontres de M. de Bréot.............. 3.50
Romaine Mirmault......... 3.50
Les Vacances d'un Jeune Homme sage........... 3.50
Jules Renard
Le Vigneron dans sa Vigne. 3.50
Maurice Renard
Le Docteur Lerne, sous-dieu 3.50
Le Voyage Immobile....... 3.50
William Ritter
Fillette slovaque.......... 3.50
Leurs Lys et leurs Roses... 3.50
La Passante des Quatre Saisons.................. 3.50
Jean Rodes
Adolescents.............. 3.50
Lucien Rolmer
Madame Fornoul et ses Héritiers................ 2 »
J.-H. Rosny
Les Xipéhuz.............. 2 »
Eugène Rouart
La Villa sans Maître...... 3.50
Saint-Pol-Roux
De la Colombe au Corbeau par le Paon............ 3.50
Les Féeries intérieures..... 3.50
La Rose et les Epines du Chemin.................. 3.50
Albert Samain
Contes................... 3.50
Robert Scheffer
Les Frissonnantes......... 3.50

Les Loisirs de Berthe Livoire 3.50
Le Péché mutuel.......... 3.50
Marcel Schwob
La Lampe de Psyché...... 3.50
Emile Sicard
Les Marchands........... 3.50
R.-L. Stevenson
La Flèche noire.......... 3.50
Ivan Strannik
L'Appel de l'Eau.......... 3.50
Auguste Strindberg
Axel Borg................ 3.50
Inferno................... 3.50
Jean de Tinan
L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse......... 3.50
Penses-tu réussir?......... 3.50
P.-J. Toulet
Mon amie Nane........... 3.50
Les Tendres Ménages....... 3.50
Mark Twain
Le Capitaine Tempête...... 3.50
Contes choisis........... 3.50
Exploits de Tom Sawyer détective.............. 3.50
Le Legs de 30000 dollars. 3.50
Un Pari de Milliardaires... 3.50
Les Peterkins........... 3.50
Plus fort que Sherlock Holmès................... 3.50
Le Prétendant américain... 3.50
Arnold Van Gennep
Les Demi-Savants...... 3 50
Eugène Vernon
Gisèle Chevreuse.......... 3.50
Villiers de l'Isle-Adam
Contes cruels............ 5 »
Derniers Contes.......... 3 50
L'Eve future............ 5 »
Jean Viollis
Petit Cœur.............. 2 »
H.-G. Wells
L'Amour et M. Lewisham.. 3.50
Anne Véronique.......... 3.50
Au Temps de la Comète.... 3.50
La Burlesque Equipée du Cycliste................. 3.50
Douze Histoires et un Rêve. 3.50
Effrois et Fantasmagories.. 3.50
La Guerre dans les airs... 3.50
La Guerre des Mondes..... 3.50
L'Histoire de M. Polly..... 3.50
Une Histoire des Temps à venir.................. 3.50
L'Ile du Docteur Moreau.. 3.50
La Machine à explorer le Temps................ 3.50
La Merveilleuse Visite..... 3.50
Miss Waters.............. 3.50
Le Pays des Aveugles..... 3.50
Les Pirates de la Mer..... 3.50
Place aux Géants....... 3.50
Les Premiers Hommes dans la Lune............... 3.50
Quand le dormeur s'éveillera 3.50
Willy et Colette Willy
Claudine en ménage....... 3.50
Colette Willy
La Retraite sentimentale... 3.50
Sept Dialogues de Bêtes.. 3.50

Philosophie — Science — Sociologie

Edmond Barthèlemy
Thomas Carlyle........... 3.50

Julien Benda
Le Bergsonisme........ 2 »
Sur le succès du Bergsonisme............... 3.50

Georges Bohn
Alfred Giard et son Œuvre.................. 0.75

H.-B. Brewster
L'Ame païenne........... 3.50

Thomas Carlyle
Essais choisis de Critique et de Morale.............. 3.50
Nouveaux Essais choisis de Critique et de Morale.... 3.50
Pamphlets du Dernier Jour. 3.50
Sartor Resartus............ 3.50

Frédéric Charpin
La Question religieuse..... 3.50

Christian Cornélissen
Le Salaire, ses formes, ses lois.................... 0.75

Lucien Corpechot
René Quinton............. 0.75

Gaston Danville
Magnétisme et Spiritisme... 0.75

Joseph Desaymard
La Pensée d'Henri Bergson. 0.75

J.-A. Dulaure
Des Divinités génératrices (*Le Culte du Phallus*). 3.50

Emerson
Les Forces éternelles...... 3.50

Jules de Gaultier
Le Bovarysme.............. 3.50
Comment naissent les dogmes.................... 3.50
La Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs.................. 3.50
La Fiction universelle..... 3.50
Le Génie de Flaubert...... 3.50
De Kant à Nietzsche....... 3.50
Nietzsche et la Réforme philosophique........... 3.50
Les Raisons de l'Idéalisme. 3.50

Remy de Gourmont
Physique de l'amour. *Essai sur l'instinct sexuel*.... 3.50
Promenades Philosophiques. 3.50
Promenades Philosophiques 2e série................ 3.50
Promenades philosophiques, 3e série................ 3.50

Havelock Ellis
La Pudeur. La Périodicité sexuelle. L'Auto-érotisme 5 »
L'Impulsion sexuelle...... 5 »
L'Inversion sexuelle....... 5 »
Le Monde des Rêves...... 3.50
La Sélection sexuelle...... 5 »

Helvétius
Les plus belles pages d'Helvétius.................. 3.50

P.-G. La Chesnais
La Révolution russe et ses résultats................. 0.75

Pierre Lasserre
Les Idées de Nietzsche sur la Musique............. 3.50
La Morale de Nietzsche.... 3.50

Dr Gustave Le Bon
La Naissance et l'Evanouissement de la Matière.... 0.75

Jacques Loeb
La Fécondation chimique... 5 »

Percival Lowel
Mars et ses Canaux....... 5 »

Louis Maeterlinck
Péchés primitifs.......... 3.50

Maurice Maeterlinck
La Sagesse et la Destinée. 7 »
Le Trésor des Humbles.... 3.50

Georges Matisse
L'Intelligence et le Cerveau. 0.75
Les Ruines de l'Idée de Dieu.................. 0.75

D. Mérejkowsky
Le Tsar et la Révolution... 3.50

Raymond Meunier
Le Végétarisme........... 0.75

Stanislas Meunier
Les Harmonies de l'Evolution terrestre............ 0.75

Multatuli
Pages choisies............ 3.50

Frédéric Nietzsche
Ainsi parlait Zarathoustra.. 3.50
Aurore.................... 3.50
Le Cas Wagner........... 1 »
Considérations inactuelles.. 3.50
Le Crépuscule des Idoles, le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, l'Antéchrist.................. 3.50
Ecce Homo............... 3.50
Le Gai savoir............ 3.50
La Généalogie de la Morale. 3.50
Humain, trop Humain (1re partie)................ 3.50
L'Origine de la Tragédie... 3.50
Pages choisies............ 3.50
Par delà le bien et le mal.. 3 50
La Volonté de Puissance, 2 volumes............. 7 »
Le Voyageur et son Ombre (*Humain, trop Humain, 2e partie*)............... 3.

Georges Palante
La Philosophie du Bovarysme.................. 0.

Péladan
Supplique à S. S. le Pape Pie X pour la réforme des canons en matière de divorce................. 1

Edmond Picard
Gustave Le Bon et son Œuvre.................... 0.

Etienne Rabaud
Le Génie et les théories de M. Lombroso........... 0.

Marcel Réja
L'Art chez les fous........ 3.

Claire Richter
Nietzsche et les Théories biologiques contemporaines................... 3.

G. de Rougemont
La Graphologie........... 0

Jules Sageret
Henri Poincaré........... 0
Paradis laïques........... 3

Sénancour
De l'Amour............... 3

Carl Siger
Essai sur la Colonisation... 3

Léon Tolstoï
Dernières Paroles 3

L.-L. Trouessart
Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire................ C

A. Van Gennep
En Algérie 3
La Question d'Homère..... 0
Religions, Mœurs et Légendes................ 3
Religions, Mœurs et Légendes. 2e série............ 3
Religions, Mœurs et Légendes, 3e série............ 3
Religions, Mœurs et Légendes, 4e série......... 3
Religions, Mœurs et Légendes, 5e série......... 3

H.-G. Wells
Anticipations 3
La Découverte de l'Avenir et le Grand Etat......... 3
Une Utopie moderne....... 3

LE DROIT ET LE ROLE
DES PETITES NATIONS

—

Beaucoup de problèmes se débattent dans la guerre actuelle. Il y a celui des armements et de la civilisation, celui de l'équilibre européen, celui du pangermanisme et du Saint-Empire restauré, celui des nationalités; il en est d'autres encore, car une pareille tourmente réveille forcément toutes les querelles historiques en suspens, toutes les questions fondamentales qui sommeillaient. On ne saurait songer à les envisager tous, même succinctement, en une seule étude. J'examinerai ici une partie du problème des nationalités, que je n'ai pu encore effleurer : le droit et le rôle des petits nations. L'intérêt n'en est pas douteux, car l'avenir du Continent dépend, dans une large mesure, de la place, de la sécurité, des garanties qui seront assignées aux groupements ethniques secondaires.

L'Allemagne qui a lutté, plus d'un demi-siècle durant, pour réaliser son unité, en alléguant ses droits nationaux, n'a jamais reconnu ces droits chez autrui. On a remarqué, et non sans raison, que le germanisme, en s'affirmant avec éclat au milieu du XIXe siècle, et à une heure où la maison de Hohenzollern se défiait encore de lui, se révélait déjà pangermaniste. Non seulement il revendiquait, pour l'Allemagne unifiée, toutes les terres habitées par des populations en majorité allemandes; mais encore il réclamait, pour l'Etat en préparation, des contrées qui n'avaient rien de teuton, et qui ne souhaitaient nullement changer de condition : alors même qu'il vivait dans le morcellement, dans l'impuissance, sous des tutelles nombreuses et stérilisantes, il méditait des conquêtes continues et

des annexions indéfinies. L'esclave n'aspirait pas uniquement à la libération : il rêvait de la tyrannie. Toutes les folles visions pangermanistes, qui gouvernèrent l'Empire de Bülow et de Bethmann-Hollweg, hantaient déjà certains cerveaux d'Outre-Rhin, trente et cinquante ans plus tôt.

La guerre des Duchés, qui fut le premier acte de l'unification, aboutit à la spoliation du Danemark, au rapt des Danois du Slesvig, et Bismarck n'eut pas un seul instant le sentiment qu'il allait à l'encontre du principe même auquel il s'attachait. Maîtresse du Slesvig, de l'Alsace-Lorraine et de la Posnanie, il était tout naturel que l'Allemagne fît bon marché du droit des nationalités, et en effet ce n'est plus du tout sur ce concept que le pangermanisme contemporain a édifié ses théories. Il était même logique que le gouvernement de Berlin piétinât ostensiblement ce droit, car autrement comment eût-il justifié la politique de violences qu'il poursuivait à Strasbourg, à Metz et à Posen ? J'entends bien que toute une catégorie d'historiens, d'érudits, de légistes avaient affirmé les affinités ethniques des Alsaciens avec les Badois, les Hessois et même les Poméraniens ; mais l'opération avait été plus malaisée encore pour les Lorrains, et finalement comme les Alsaciens résistaient, avec une énergie victorieuse, à toute entreprise d'assimilation, et que les Lorrains ne voulaient pas apprendre la langue du Chancelier de Fer, on avait surtout invoqué, au profit de l'annexion, les suprêmes nécessités de la défense de l'Empire.

Nul ne saurait être surpris, à envisager l'histoire même de l'unification allemande, que l'Allemagne, dans la guerre de 1914-1915, ait manifesté un mépris total pour les droits des peuples secondaires, — inaptes de par leur faiblesse numérique à se mesurer avec sa puissante armée et à la rejeter, à l'aide de leurs propres ressources, dans ses frontières. Nul ne saurait être étonné non plus que l'Autriche-Hongrie ait apporté, dans ses relations avec les petits Etats, un dédain absolu des engagements les plus solennels, le cynisme le plus insolent, la volonté d'oppression la moins dissimulée. Plus encore que son alliée, elle cédait à sa nature intime, au tempérament dont elle s'était dotée à travers les siècles, à cette politique traditionnelle que Metternich avait érigée en système. Comment eût-elle reconnu sincèrement le droit à l'existence des natio-

nalités, alors que son existence même était fondée sur le morcellement des nations, sur leur mise en coupe réglée, sur le refus de toute autonomie, sur l'étouffement de toute velléité libératrice ? L'Allemagne tenait en vassalité une minorité de non-Allemands, mais l'Autriche germanique et la Hongrie, associées pour la domination, opprimaient une majorité composite de Slaves du Sud et de Tchèques, de Roumains et d'Italiens. Elles craignaient, si elles cessaient de se montrer impérieuses et brutales, que les fragments de peuples inclus dans leur domaine ne prissent leur faiblesse ou leur clémence pour une exhortation à la révolte; elles appréhendaient, si elles atténuaient les rigueurs puériles et vexatoires d'une bureaucratie centralisatrice, que les Serbes du dedans n'allassent rejoindre les Serbes du dehors; — les Transylvains, la Roumanie; — les Triestins, l'Italie, etc., etc. Le dédain des nationalités leur apparaissait à la longue comme une condition même de leur vitalité, comme une garantie de leur pouvoir. Et si l'on se place à un certain point de vue, elles n'avaient point tout à fait tort. Une construction aussi artificielle que l'Autriche-Hongrie ne pouvait durer, — si elle devait durer, — que par des moyens spéciaux, exclusifs de tout scrupule et de toute générosité. Un État militaire, abhorré par la majorité de ses sujets, et qui ne trouvait quelque unité que dans l'organisation de son armée et de son personnel administratif, ne pouvait recourir, pour maintenir le contact, la cohésion de ses provinces, qu'à la dictature, à l'espionnage, à l'intimidation, au châtiment immédiat et draconien de tout geste d'émancipation. Comment, dès lors, eût-il respecté à l'extérieur ce qu'il était tenu, par principe, de froisser et d'humilier à l'intérieur ?

La guerre de 1914 a commencé par la violation de la nationalité serbe. Depuis près de six ans, le cabinet de Vienne méditait cette agression. Dès le lendemain de l'annexion de la Bosnie, il se fût jeté avec un plaisir évident sur Belgrade et sur Nisch, afin d'étouffer un foyer de protestation et aussi de hâter sa descente vers Salonique. De 1908 à 1909, il dépensa en armements une somme qui a été évaluée à 600 millions par les uns, à près d'un milliard par les autres; il concentra 300.000 hommes autour de Semlin et de Sarajevo, et groupa ses monitors sur le Danube, mais les circonstances ne lui fournirent pas l'occasion d'agir; et lorsque, le cabinet

de Pétersbourg ayant fait mine de soutenir les Serbes, l'ambassadeur allemand eut remis une sorte d'ultimatum au gouvernement du tsar, la Russie déclara qu'elle ne pousserait pas les choses plus loin. En 1910, un rapprochement s'accomplit entre Guillaume II et Nicolas II; en 1911, l'incident d'Agadir surgit soudain; en 1912, éclata la première guerre Balkanique, qui fut suivie, en 1913, de la seconde guerre. Pendant plusieurs mois, l'Autriche-Hongrie chercha un prétexte à l'invasion de la Serbie : il y eut l'affaire Prochaska, puis la marche des Serbes vers la côte Adriatique, Alessio, Durazzo, Saint-Jean de Medua. — Mais l'Allemagne, qui ne jugeait pas l'heure venue, tempéra les ardeurs de son alliée, à laquelle la Triple Entente offrit d'ailleurs une satisfaction sérieuse, en créant l'Etat indépendant d'Albanie et en rejetant la Serbie dans l'intérieur. La seconde guerre Balkanique fut provoquée par la diplomatie autrichienne, qui plaça toutes ses espérances dans l'armée bulgare et qui, deçue par l'événement, pensa à provoquer une lutte beaucoup plus ample; les révélations de M. Giolitti à la Chambre italienne et de M. Take Jonesco dans la presse roumaine sont des plus édifiantes à ce sujet. Le comte Berchtold attendit encore un an, et l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, dont les mobiles et circonstances restent encore enveloppés d'un mystère impénétrable, lui assura l'argument dont il avait besoin.

Ce fut avec l'autorisation de l'Allemagne que l'Autriche-Hongrie viola la nationalité serbe. Si des doutes avaient pu subsister là-dessus dans les derniers jours de juillet, ils ont été bien vite dissipés. Il est prouvé que Berlin avait été tenu au courant de toutes les résolutions, de toutes les démarches de Vienne, et que Berlin n'a rien fait pour dissuader Vienne de l'acte suprême.

L'Autriche-Hongrie avait piétiné un petit État, l'Allemagne en écrasa deux autres. Le Luxembourg fut occupé en un clin d'œil, quelque protestation platonique qu'il émît; la Belgique, malgré une résistance héroïque, subit l'infiltration, puis le choc, puis l'installation de plusieurs centaines de milliers d'hommes. Le chancelier de Bethmann-Hollweg crut rendre hommage aux principes, en précisant les torts des deux peuples qu'il opprimait. Le Luxembourg aurait pu servir de place d'armes à la France. La Belgique s'était vendue de longue

date à l'Angleterre, et son sol, s'il n'eût pas été outragé par les troupes germaniques, aurait été insulté par les troupes françaises. Les documents que la chancellerie de Berlin a forgés à cet égard demeureront la stupeur de l'histoire. Mais ce n'est pas le lieu d'insister sur une matière rebattue. La crise européenne ne durait pas depuis 15 jours, que déjà trois petits États étaient menacés dans leur indépendance et que leurs frontières étaient brutalement assaillies.

Mais les autres petits États européens n'ont pas eu davantage à se louer de la correction des deux empires coalisés.

La Suisse a pu craindre à plusieurs reprises pour sa liberté : non seulement des avions venaient survoler sa lisière, des obus allemands atteindre ses villages, mais encore l'état-major teuton, toujours désireux de pratiquer l'enveloppement des lignes françaises, eût volontiers emprunté les vallées du Jura Bâlois. A un certain moment, l'on a pu écrire, sans encourir de démenti, qu'il avait démandé au Conseil Fédéral Helvétique des autorisations qui furent, convient-il de l'ajouter? énergiquement repoussées. Ce qu'il n'avait pas obtenu de la Belgique : en août, la licence du passage, qui était incompatible avec le maintien loyal de la neutralité, il espérait le recevoir du gouvernement de Berne. Sans doute fut-il surpris de rencontrer si peu de complaisance, mais il n'osa passer outre. Guillaume II, qui était venu en 1912 assister aux manœuvres helvétiques, et qui jusque-là méprisait ouvertement une armée citoyenne, commandée par des officiers qui n'étaient point titrés, s'était rendu compte de la valeur de cette milice. Il n'était même pas satisfait d'avoir constaté chez le petit voisin du Sud-Ouest tant d'endurance, de discipline, d'habileté au tir. Le propos qu'il avait tenu au généralissime suisse : « Je vois que mon flanc gauche est bien gardé », attestait que l'armée citoyenne avait produit quelque impression sur lui. C'est certes parce que cette impression ne s'était pas effacée encore en 1914 qu'il avait envahi la Belgique et non la Suisse. Celle-ci ne s'était prémunie, au reste, contre un sort fâcheux et même terrible, qu'en mobilisant près de 350.000 hommes, et en grevant lourdement son budget. D'après l'exposé financier qui a été présenté en avril aux conseils de Berne, cette mobilisation avait déjà coûté 148 millions au 15 mars : or, la population des Cantons n'atteint qu'au dixième de celle de la

France. Si le droit de la Suisse n'a pas été violé, c'est qu'elle avait marqué le ferme propos de le défendre et aussi manifesté sa capacité de défensive.

La Hollande a paru beaucoup plus menacée. D'abord, et bien que son armée fût au moins numériquement égale à la milice helvétique, Guillaume II ne la redoutait pas au même degré ; en second lieu, le terrain des Pays-Bas n'offrait pas les mêmes ressources à une nation, soulevée pour la sauvegarde de sa liberté, — que les massifs et les défilés alpestres ; enfin la Néerlande ne formait plus qu'une enclave entre les districts du Nord-Ouest allemand et la Belgique militairement occupée. En recevant, à l'automne, le leader du parti socialiste aux États Généraux de la Haye, Troelstra, le sous-secrétaire d'Etat germanique aux affaires étrangères, Zimmermann, ne lui avait pas dissimulé que la mainmise sur la Hollande devait, à ses yeux, compléter la mainmise sur la Belgique : sans doute ne s'était-il pas exprimé en termes aussi crus, mais l'idée s'était nettement fait jour dans sa conversation. Au surplus, le cabinet de Berlin ne s'était pas contenté de tenir des propos inquiétants ; ses actes étaient beaucoup plus graves encore : irruption de troupes allemandes dans le Limbourg à proximité de Maestricht, visites fréquentes de taubes et de zeppelins, au mépris du droit international, — capture et confiscation de chalutiers, usage illicite des eaux territoriales néerlandaises, torpillage de vapeurs, etc. Il a semblé à maintes reprises, tant certains gestes étaient violents et irritants, que l'Allemagne voulût soulever un conflit et se ruer sur les Pays-Bas. Si elle s'est bornée à multiplier les incidents vexatoires, c'est qu'elle n'osait pas pousser plus loin l'entreprise, et que ses défaites sur les deux fronts venaient à propos tempérer ses velléités aggressives.

Les succès de la Triple Entente ont, en réalité, sauvé l'indépendance de la Hollande, si fermement défendue d'ailleurs par les Hollandais eux-mêmes. Ils ont également soustrait les États Scandinaves, et le Danemark tout le premier, aux dangers d'invasion qu'un désastre franco-anglais eût fait peser sur eux. Imaginons que Dunkerque et Calais fussent tombés aux mains de nos adversaires : ils n'auraient fait qu'un bond pour saisir le Jutland et prendre position sur les détroits qui mettent en relations la mer du Nord et la Baltique. Imaginons

qu'ils eussent réussi à infliger une défaite à la flotte britannique : ils auraient bien vite arraché à la Norvège un port qu'ils eussent converti en dépôt de charbon et en base navale. Les Etats Scandinaves auraient été, à brève échéance, la proie de l'Empire germanique, si celui-ci eût réalisé, par la force des armes, son programme d'hégémonie, car il n'était point disposé à respecter ces peuples de haute culture, mais de faible puissance militaire : von Tirpitz, en appliquant contre eux son programme de blocus naval, a donné la mesure du respect qu'ils lui inspiraient.

Le droit de ces petites nations du Nord a été, en fait, protégé par la Triple Entente, maintenu par les avantages qu'elle a remportés sur terre et sur mer. De même la résistance valeureuse et finalement triomphante de la Serbie a sauvegardé l'autonomie des pays Balkaniques : Roumanie, Bulgarie, Grèce, qui reconnaissent plus ou moins les services de cet État slave. Si l'armée autrichienne avait pénétré jusqu'à Nisch, elle ne se serait pas arrêtée en si beau chemin ; l'Autriche aurait accablé le monde oriental, comme l'Allemagne le monde scandinave et les contrées qui la bordaient au nord-ouest et au sud-ouest. Ni l'une ni l'autre n'eussent mis un instant en balance, avec leurs velléités de conquêtes, les stipulations formelles que les jurisconsultes, en des actes mûrement discutés, avaient établies au cours des siècles. Pour elles, le droit des nations n'existait qu'autant qu'il était armé : c'est-à-dire que, dans leur conception, les petites nationalités étaient destinées à disparaître, à se perdre dans les grandes, les vigoureuses, les ambitieuses, les voraces.

Cette conception est diamétralement opposée à celle que la Révolution Française avait jetée au vent de l'espace. De même que les assemblées révolutionnaires proclamaient l'égalité des hommes, de même elles admettaient l'égalité des groupements humains ; ces groupements ont, comme l'homme et le citoyen, des prérogatives inviolables. Ils peuvent respirer, vivre, se développer librement, à condition qu'ils ne paralysent point l'existence normale et légitime des groupements voisins : ils s'augmentent de par le consentement spontané des peuples, la volonté des personnes demeurant à la base de tout. Les nations, comme les individus, peuvent, doivent résister à l'oppression. Dans le monde qu'entrevoient les législateurs de 92

et de 93, il n'y a point place pour les tutelles imposées, pour les annexions infligées, pour les empires fondés sur la victoire. Lorsqu'ils décrètent la « guerre des peuples aux rois », ils donnent à l'expression la plénitude de son sens. La théorie des nationalités a été si forte, qu'en dépit de tous les forfaits internationaux accomplis contre elle, et parfois à son ombre, elle a traversé le XIXe siècle pour venir jusqu'à nous. Je ne dirai pas que tous les gouvernements de la France l'aient respectée, car le napoléonisme fut un bizarre mélange de vénération et de mépris pour la grande affirmation révolutionnaire et en aucun domaine n'oscilla davantage d'un extrême à l'autre, mais les Français eux-mêmes, la masse des citadins et des ruraux, sont restés attachés, avec une étonnante fidélité, à cette pensée aussi simple que féconde. Elle était d'ailleurs, quoi qu'on ait dit, le principe directeur par excellence de toute politique extérieure démocratique. Entre elle et la conception austro-allemande, qui est celle de l'ancienne monarchie, — qui est purement militaire et dynastique, il n'y a point de milieu.

Cette conception austro-allemande est purement militaire et dynastique, en ce sens qu'elle élimine la notion du droit populaire ; qu'elle fait entrer en compte, d'un côté, la puissance militaire, de l'autre l'intérêt dynastique ; qu'elle associe le privilège de la force aux revendications héréditaires d'une lignée princière, royale, impériale ; mais comme toute institution, toute thèse politique essaie naturellement de se rajeunir, elle s'est parée d'arguments nouveaux. Elle a répondu ainsi, en fait, aux convoitises de classes nouvelles, qui s'étaient taillé une large place dans l'Etat, qui participaient au gouvernement des affaires avec les coteries de cour et les castes d'officiers. L'Allemagne et l'Autriche, comme tous les pays, ont évolué au cours du dernier demi-siècle : le développement de leur industrie et de leur commerce, enrichissant leurs bourgeoisies, a modifié leur structure sociale ; ces bourgeoisies, au fur et à mesure que leur autorité grandissait, réclamaient de l'Etat l'extension des marchés et usaient de leur influence pour subordonner de plus en plus la politique extérieure à leurs visées économiques... Les partis militaires provoquaient des guerres de conquête pour justifier les appétits de leurs membres et le maintien de leur prestige : la bourgeoisie capitaliste

acceptait et favorisait les entreprises de rapine, pourvu qu'elles fussent lucratives pour elle. Pour violer le droit des nations secondaires, les empires du Centre n'ont plus seulement invoqué les prérogatives de la force : ils ont allégué aussi les exigences de leur trafic international, garantie lui-même de leur prospérité économique et financière. Et c'est ainsi que l'Allemagne, sans nul souci de la volonté des peuples, se proposait d'annexer la Belgique, parce qu'elle contient Anvers, et la Hollande parce qu'elle possède Rotterdam et Amsterdam, — les embouchures de l'Escaut, de la Meuse, et du Rhin, et tout le réseau des canaux de cette région étant réclamé par l'industrie westphalo-rhénanne, comme des succursales naturelles. C'est ainsi que l'Autriche-Hongrie, trouvant la côte Adriatique insuffisante, visait la Macédoine, à la fois comme un entrepôt futur et comme un passage vers l'Archipel et le Levant. Qu'on envisageât les ambitions territoriales ou les convoitises commerciales, le droit des nationalités n'était toujours que le droit des plus fortes. Les revendications du grand capitalisme comme celles de la noblesse militaire menaçaient de mort les peuples de second et de troisième rang.

Ce sont ces peuples de second et de troisième rang qu'il s'agit de défendre, de faire vivre dans l'Europe de demain. Et à défaut du droit que nous leur reconnaissons, de multiples considérations militent en faveur de cette sauvegarde.

Tout d'abord, ces petites nations occupent en général des positions qu'on ne saurait livrer à une grande puissance, sans lui concéder en même temps un rudiment d'hégémonie. Ce n'est pas au hasard que telle d'entre elles a été installée sur l'estuaire d'un grand fleuve, et telle autre entre des massifs montagneux qui commandent quelques-unes des vallées les plus peuplées et les plus fécondes du monde; elles détenaient en quelque sorte des points stratégiques qui ne pouvaient échoir à un État de premier plan, sans péril pour tous les autres.

Envisageons par exemple la Belgique et la Hollande. Supposons que l'Angleterre, en les assujettissant, eût pris pied sur le continent. Sans doute, elle serait devenue par là vulnérable et aurait perdu le bénéfice exceptionnel de sa situation insulaire ; mais, du même coup, elle eût suspendu une menace permanente, intolérable sur la France et sur l'Allemagne. Non

seulement elle eût pu les assaillir par mer, mais encore elle eût été en mesure d'associer l'agression terrestre à l'agression navale. Le danger économique eût été effroyable surtout pour l'Empire germanique, puisqu'une grande puissance ennemie eût placé sous son contrôle tout le cours du Rhin, l'artère essentielle de cet Empire. Supposóns, en sens inverse, que l'Allemagne eût réalisé son plan de confiscation des trois grands ports : Anvers, Rotterdam, Amsterdam; elle fermait le Continent — ou du moins une portion importante du Continent — au trafic britannique et braquait, pour reprendre le mot historique, — trois pistolets au cœur du royaume. Si Edward Grey n'hésita pas à déclarer la guerre au cabinet de Berlin, en apprenant l'invasion de la Belgique, c'est qu'une partie vitale venait de s'engager pour l'Angleterre; Toute mainmise définitive des Allemands sur Anvers et Ostende eût équivalu, pour elle, à une menace continuelle, en même temps qu'à un irrémédiable affaiblissement naval.

Le cas de la Belgique et de la Hollande est celui de la Suisse. Cette contrée, qui occupe le socle montagneux le plus élevé de l'Europe, qui possède les hautes vallées du Rhône, du Rhin, de l'Inn affluent du Danube, du Tessin, etc., offre une série de passages entre l'Allemagne, l'Autriche et la France, entre l'Autriche et l'Italie, l'Allemagne et l'Italie, l'Italie et la France. Toute grande puissance qui s'en fût rendue maîtresse eût surplombé la plaine Lombarde et eût été tentée d'y deverser ses troupes. L'équilibre de l'Occident exigeait par suite qu'une petite nationalité indépendante s'installât entre le Jura et les Alpes centrales, entre la Forêt Noire et les lacs qui s'étendent au sud du Simplon et du Gothard. Cette nationalité s'est toujours admirablement défendue, à travers l'histoire, contre ceux qui ont médité de la violer. Si elle n'avait pas existé, il eût fallu l'inventer. Si les Cantons Helvétiques n'avaient pas nourri la plus fière passion de liberté, s'ils avaient été incorporés à l'un des grands États qui environnent la Confédération, que de guerres se fussent livrées pour la possession du nœud central de l'hydrographie européenne ! Comment un esprit sensé s'imaginerait-il notre continent sans la Suisse ! Comment admettrait-il un seul instant que cette Suisse fût abolie, pour devenir autrichienne ou allemande, française ou italienne?

J'en dirai autant du Danemark. Ce petit pays, qui est le portier des mers du Nord, qui se partage entre quelques îles et l'extrémité effilée du sol allemand a subi, il y a plus d'un demi-siècle, une douloureuse amputation. Ce fut le tort des grandes puissances, intéressées à le conserver, d'avoir autorisé son écrasement par les forces austro-allemandes, mais nul n'ignore que la Russie était alors occupée à reprimer une insurrection polonaise avec la connivence du roi de Prusse, et que Napoléon III hésitait entre son souci du droit des nationalités et ses complaisances pour Bismarck..... La conquête du Danemark tout entier par l'Empire germanique aurait une autre importance que celle de l'annexion du Slesvig. Le Jutland, Seeland, Fionie commandent les passages qui relient la Baltique à la mer du Nord, si bien que tout État de premier rang, maître de ces détroits, pourrait à son gré isoler la Russie d'une grande partie du monde, ou interdire aux marines de l'Occident l'accès d'une longue étendue de côtes. L'Angleterre à Copenhague menacerait la sécurité de l'Allemagne, et l'Allemagne à Copenhague menacerait la liberté de tous les Scandinaves... L'Europe ne saurait, sans se suicider, je veux dire sans se livrer à une domination insupportable, ou à plusieurs dominations également tyranniques, laisser frustrer les Belges, les Hollandais, les Suisses, les Danois de leur indépendance. Sous ce premier aspect déjà les petits États nous apparaissent comme des éléments nécessaires de la vie et de l'équilibre universels.

Mais il y a d'autres arguments, et nombreux, à considérer. Le rôle de ces petits États a été effectif dans l'histoire, — souvent même disproportionné à leur importance territoriale ou au contingent de leur population.

Ils ont été en général les refuges de la liberté politique. Des écrivains des siècles passés, prenant précisément texte de leur exemple, ont conclu qu'eux seuls pouvaient jouir de cette liberté intégrale, l'absolutisme plus ou moins masqué étant le régime naturel ou fatal des pays de vastes dimensions. L'événement a démontré que cette seconde affirmation n'était pas invariablement conforme aux faits; mais de toute évidence, la Belgique, la Suisse, la Hollande, le Danemark, pour ne parler que d'eux, ont contrasté, par leurs institutions, avec l'Autriche, l'Allemagne ou la Russie. Rien n'est plus explicable,

au surplus, que cette prédominance des statuts démocratiques ou libéraux dans les nations dont le domaine est exigu. L'autoritarisme d'un homme, d'une dynastie, d'une caste privilégiée ne peut s'étayer que sur l'existence d'une force armée permanente, nombreuse, quasi professionnelle : autrement la repression serait impuissante,et la moindre révolte vouée au succès. Or cette force armée quasi professionnelle ne surgit que dans les contrées dont la guerre est sinon l'unique industrie, du moins une préoccupation constante. Ces petits États, qui ont tout à redouter de la guerre, s'attachent à coup sûr à organiser leur défensive, mais ils ne sauraient, sans folie,songer à une politique offensive. La liberté s'y trouve donc garantie par l'incapacité, qui frappe les individus,comme les groupements sociaux, — d'aspirer à une tyrannie, ou tout au moins à un pouvoir sans contrôle suffisant.

Non seulement ces petits Etats confèrent un minimum de garanties à leurs citoyens, mais encore ils l'assurent aux citoyens étrangers, qui,persécutés pour leurs opinions par des gouvernements absolutistes, viennent chercher un refuge sur leur sol. Ils ont toujours tenu à honneur de faire respecter le droit d'asile, de montrer qu'ils étaient des terres libres,où nul ne pouvait être traqué, pour sa conception de la vie sociale. La Hollande, au temps de Louis XIV, recevait les publicistes français qui redoutaient la Bastille, comme tous ceux qui devaient s'expatrier pour motifs religieux. La Belgique s'est fait gloire d'accueillir les proscrits de chez nous, en 1848, en 1851, en 1871. La Suisse a résisté avec une opiniâtreté victorieuse à toutes les demandes d'extradition que lui adressait Bismarck. Que deviendrait la pensée humaine si elle perdait ses derniers abris,si les novateurs politiques et sociaux étaient pourchassés, dans tous les coins du monde, par les pouvoirs publics qui appréhendent la lumière et qui n'hésitent devant aucune extrémité pour maintenir les pires abus?

Le souci de la liberté intérieure va de pair avec la passion de la liberté extérieure, de l'indépendance nationale. Ces petits États nous offrent quelques-uns des plus beaux exemples de ténacité et d'héroïsme collectifs de l'histoire de tous les temps. C'est la Suisse qui se lève contre les lansquenets autrichiens et contre les reîtres du Téméraire ; c'est la Hollande dont les gueux chassent les bandes du duc d'Albe ; c'est le Danemark

qui se bat valeureusement, plus près de nous, contre les troupes coalisées de Guillaume I et de François-Joseph ; c'est enfin, dans la phase présente, après la Serbie qui repousse le joug austro-hongrois, la Belgique qui refuse le passage à la formidable armée germanique.

Il ne faut donc pas être surpris que ces peuples de quelques millions d'hommes aient si largement contribué à la formation du droit international public. Plus que les grands, les forts, ils étaient intéressés à faire prévaloir des règles juridiques qui fussent leur sauvegarde, qui vinssent consacrer leur existence nationale et opposer une barrière théorique à la violence. Ne méditant nullement l'oppression d'autrui, soucieux, et pour cause, de respecter les frontières des voisins, ils aspiraient à mettre les leurs sous les garanties d'une convention universelle. Ils travaillaient énergiqnement, sinon efficacement, à donner au monde un statut viable, accceptable pour tous, qui réduisît les chances de guerre, et qui dans la guerre elle-même limitât au minimum les dommages éventuels. Aussi dans toutes les conférences qui se sont tenues aux XIXe et XXe siècles, les Hollandais, les Suisses, les Danois, etc., se sont-ils distingués par leurs initiatives généreuses. Il est permis à d'aucuns, en présence du cataclysme qui a fondu sur l'Europe, de sourire quelque peu de tant d'efforts frappés soudain de stérilité. Mais qui oserait prétendre que nous soyons pour toujours revenus à la phase des violations de territoires, et des égorgements de peuples, et que dans une humanité meilleure, issue justement de la tourmente actuelle, les œuvres du passé ne renaîtront pas avec une vigueur renouvelée !

Ces petits États ont encore rendu bien d'autres services. Ils ont été, au premier chef, les laboratoires des grandes expériences politiques et sociales : ils y ont apporté d'autant plus de fécondité d'invention, et de volonté novatrice, qu'ils opéraient sur des champs plus restreints et que le mécanisme légal de ces entreprises apparaissait moins compliqué. On ne dira jamais trop quelle dette les générations futures auront contractée à leur égard, ne serait-ce qu'en cet ordre d'idées. A la Belgique revient la mise en vigueur d'une des formules les plus intéressantes de la R. P. en même temps que l'institution de remarquables coopératives ouvrières de consommation. Le Danemark nous a offert un puissant développe-

ment syndical dans les villes, en même temps qu'un prodigieux essor de la coopération rurale. La Suède a organisé la lutte contre l'alcoolisme avec des résultats que nous pouvons envier. La Suisse nous a fourni un très bel exemple des libertés fédérales, et a surtout poussé beaucoup plus loin que toute autre république l'application de la démocratie, en adoptant le référendum populaire pour les lois votées et l'initiative populaire pour les lois nouvelles. La Hollande avait admis le contrôle des assemblées bien avant de grands Etats du Continent. Ainsi chacune de ces nations a contribué pour sa part aux progrès de la civilisation.

Chacune d'elles aussi a tenu sa large place dans l'histoire des lettres, des arts, des sciences, dans l'évolution de la culture universelle. Il serait oiseux d'énumérer ici les grands peintres, les sculpteurs illustres, les physiciens, les chimistes, les philosophes, les historiens, les romanciers, les dramaturges, qui sont nés en ces différentes contrées, et qui ont enrichi l'Europe de leurs œuvres ou de leurs découvertes. L'étude de telle partie de la nature a été rénovée par un Suédois ou par un Suisse : quelques-uns des plus beaux tableaux de tous les temps ont immortalisé l'école hollandaise : le théâtre contemporain doit beaucoup au génie d'un Norvégien ou d'un Belge. Ce ne sont pas toujours les plus vastes Empires qui ont engendré les plus robustes penseurs. A diverses époques de l'histoire, Florence, Ferrare, Mantoue, Weimar ont plus fait pour ennoblir la vie que les capitales de premier rang. Comme Nietzsche, avec tant d'autres, l'a remarqué, l'Allemagne unifiée a fourni une production littéraire et artistique très inférieure à celle de l'Allemagne morcelée d'avant Bismarck. L'Italie n'a jamais fait surgir tant de génies qu'au jour où elle s'émiettait en une infinité de républiques et de principautés. Ce n'est certes point le lieu de reprendre et de discuter les thèses qui ont été émises sur cette matière attrayante et complexe. Il nous suffit que les petites nationalités soient demeurées toujours des foyers de brillante culture, de recherche fiévreuse et de haute activité mentale.

Mais leur souci du beau n'était pas exclusif du souci de l'utile. C'est souvent parce que leur richesse publique atteignait à un développement éminent qu'elles favorisaient et récompensaient leurs savants et leurs artistes, et qu'elles stimu-

laient les talents naissants. Leur prospérité économique procédait de la mise en culture de leur sol, de l'exploitation de leurs richesses naturelles, d'une ingéniosité particulière au négoce, d'une hardiesse maritime que les concurrences ou les périls ne réussissaient point à affaiblir. Le Danemark a acquis, dans certains domaines, une telle supériorité agricole que d'autres Etats plus grands ont profité de ses leçons. La Hollande, en dépit de son exiguïté, posséda longtemps la marine commerciale la plus puissante et, de ce passé un peu lointain déjà, a gardé une vitalité commerciale presque incomparable. La Suisse demeure sans rivales pour certaines fabrications. Ces pays secondaires, si l'on tenait compte, non point du trafic global, mais de la somme d'échanges acquise par tête d'habitant, se classeraient bien avant les contrées cinq et dix fois plus peuplées, dans la hiérarchie universelle. La Hollande viendrait avant l'Angleterre, la Belgique avant l'Allemagne, la Suisse avant l'Italie, l'Autriche et la Russie. Ainsi, sous quelque angle qu'on le regarde, le rôle de ces nationalités, dont le contingent numérique et la surface territoriale sont médiocres, nous frappe par une importance qui, loin d'avoir décliné à travers les années, a plutôt tendu à s'accroître.

Dans l'Europe qui sortira renouvelée, rajeunie, du prochain congrès de la paix, les petites nations garderont leur place. Les puissances qui se piquent de libéralisme et qui ont résisté aux tendances dominatrices du monde germanique auront le devoir non seulement de maintenir leur existence, mais encore de leur conférer le maximum de garanties. Ces puissances ont déclaré, répété à maintes reprises, qu'elles ne luttaient pas pour l'hégémonie, mais pour l'équilibre, et, de fait, même si l'un des Etats qui ont participé à la coalition contre l'Allemagne et l'Autriche nourrissait des visées ambitieuses, comment les satisferait-il ? Ce n'est pas lui qui aura vaincu les deux Empires, mais la coalition dont il était l'un des éléments : ni la France, ni l'Angleterre, ni la Russie n'aurait pu se flatter de l'emporter isolément. L'œuvre collective accomplie ne saurait tourner à l'avantage d'une seule. Si donc les Etats alliés ont vraiment combattu contre toute prépondérance tyrannique et vexatoire, ils s'attacheront à sauvegarder, en la fortifiant, la vitalité des petites nations, dont le rôle vient d'être succinctement tracé, et dont la disparition ou l'affaiblissement préparerait des atten-

tats nouveaux à l'équilibre, j'écrirais volontiers à l'harmonie de l'Europe.

Nul ne pourrait souhaiter que le monde fût plié à une seule discipline, ni même à deux ou trois. Le maintien des peuples secondaires est en contradiction absolue non seulement avec le pangermanisme ou le panslavisme, qui tendraient à établir un seul régime, une seule organisation sur des espaces immenses, mais avec tous les impérialismes. Leur suppression rendrait notre continent inhabitable : ils y mettent de la variété, de la liberté, tout ce que combattent et détestent les grands Empires. Ils constituent un défi aux conquérants et, s'ils avaient toujours connu leur devoir, ils auraient rappelé ces conquérants, en usant de leur faiblesse même, au respect des engagements signés.

Peut-être, dans la crise de 1914-1915, n'ont-ils pas suffisamment compris l'opportunité d'un tel acte, l'un des plus nobles qui leur pussent incomber. Peut-être, cédant les uns à la crainte, les autres à une illusion ou à une conception erronée des faits, ou encore à l'instinct de lucre qui animait les classes dirigeantes, n'ont-ils pas protesté, comme il convenait, contre la violence faite à la Belgique, l'un d'entre eux. La portée morale d'une flétrissure lancée à l'Allemagne et à l'Autriche par la collectivité des petites nations eût été sûrement immense dans le présent et dans l'avenir. Sans rompre leur neutralité, la Hollande, la Suisse, les Pays Scandinaves, d'autres encore, qui ont participé aux conférences de la Haye, à toutes les assises où le droit international s'est élaboré, auraient pu faire entendre leur voix. C'eût été une intervention glorieuse. Il est regrettable que ni un grand penseur, issu de l'une de ces contrées, ni un homme politique influent n'ait assumé cette initiative. Le rôle des nationalités secondaires se fût marqué encore sous un jour nouveau. Mais tel quel, il a été suffisant dans l'histoire, et il reste assez important pour que, — en dehors même des considérations de simple justice, — on assigne au congrès de demain la tâche de les garantir contre tout péril.

PAUL LOUIS.

LES FEMMES ET LES ENFANTS

—

I

Sous le grand ciel orné vers ses quatre horizons :
forêts, et vous, là-bas, immense val de Loire —
nos vignes nettes, nos avoines, tes frissons,
brise de Mai, parmi nos blés que ton pas moire,

c'est encor de la guerre et encor de la gloire,
France! à parer ton sol de l'espoir des moissons,
pendant qu'on guette, ailleurs, l'aube de la victoire,
les femmes défendaient l'honneur de tes saisons :

Derrière les vieillards voûtés sur la charrue,
du pas de la Semeuse, elles allaient menant
la herse et le rouleau, jusque dans l'ombre accrue ;

la nuit, elles taillaient la vigne, en revenant ;
songeant, le cœur plus grave et l'âme sans révolte,
qu'elles ont, l'an qui fut, engrangé la récolte.

II

Il est à Pompéi, sur fond clair, une fresque;
je l'ai revue, agile et rieuse, aux frontons
de tes coteaux, Touraine, allonger l'arabesque
du bel espoir de Vie, hélas! que nous guettons :

des Amours — vos enfants, femmes des beaux cantons —
vendangeaient, moissonnaient, rieurs, se jouant presque
du Travail séculaire et sur quoi nous voûtons,
comme une ogive humaine, un effort gigantesque.

Ils ne périront pas, lès vignobles sacrés,
enfants, fils glorieux de pères massacrés,
vous levez sur l'azur le thyrse de la Vie :

vos mères n'ont pleuré qu'en se cachant les yeux,
car n'étiez-vous, courbés sur l'Œuvre poursuivie,
la résurrection vernale des aïeux?

La Thomasserie, mai 1915.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

LES PACIFISTES FRANÇAIS
ET LA GUERRE

—

Les événements actuels ont mis les pacifistes français à une rude épreuve, mais il faut reconnaître que, cette épreuve, ils la supportent très bien.

On aurait pu craindre, en effet, au souvenir de certains discours ou écrits antérieurs, que ceux de nos compatriotes dont je parle se livrassent à des lamentations, ou à des récriminations ou à des objurgations qui n'auraient pas été dans la note souhaitée ; or, aucune dissonance grave ne s'est produite, et tout au contraire certaines paroles ont été prononcées, très fières et très nobles tout en restant pacifistes, qui méritent à leurs auteurs la sympathie et la reconnaissance des simples patriotes pacifiques.

C'est ainsi qu'on ne peut qu'approuver M. Charles Richet d'être allé, avec M. André Weiss, donner une série de conférences en Italie pour exposer les violations de droit qui avaient été commises par les Allemands, M. d'Estournelles de Constant de s'être exprimé avec une sévérité légitime contre les destructeurs de cette paix à laquelle il avait tant sacrifié, M. Th. Ruyssen d'avoir nettement protesté contre une démarche équivoque du Bureau international de la paix de Berne, M. Bonnet d'avoir rabroué l'équilibrisme de M. Romain Rolland, M. Charles Gide d'avoir déclaré qu'un peuple ne saurait ni acheter ni le repos ni la richesse au prix de son indépendance, d'autres encore d'avoir apporté leur contribution à l'Enquête de la Paix par le Droit sur les atrocités allemandes, enquête que, du coup, nul ne suspectera.

En somme, pacifistes et pacifiques, également sinon semblablement patriotes, pensent de même sur les points principaux à cette heure grave où se jouent les destins de la civilisation moderne, et il ne reste en dehors d'eux que des groupes bien peu nombreux, si tant est qu'ils existent en France, d'un côté ceux qui veulent la guerre pour la guerre comme en Allemagne, c'est-à-dire pour conquérir, subjuguer, piller et détruire, et d'un autre côté ceux qui veulent la paix même au détriment de la liberté et de l'honneur. Vraiment on aurait pu croire qu'entre humanitaires et nationalistes les divergences étaient plus profondes, et on ne peut que se réjouir de voir l'accord se faire si complètement sur les principes, en souhaitant que la bienveillance réciproque ne tarde pas à s'affirmer de même sur les personnes. Que d'oppositions qui ne sont que malentendus et que d'antipathies qui ne sont que méconnaissances !

Pour les simples Français ordinaires qui ne sont que gens de bon sens et de bon vouloir, les pacifistes, avec leurs utopies idéalistes, leurs frénésies humanitaires, leurs anxiétés scrupuleuses, leurs phobies militaristes, nous rendent d'abord le très précieux service de nous confirmer dans la foi et la justice de notre cause. On a beau être convaincu qu'on a le bon droit pour soi, c'est troublant de voir que vos voisins ne partagent pas votre conviction ; toute l'âcreté douloureuse de la fameuse Affaire d'il y a quinze ans était venue de cette disharmonie. Si nous étions partis en guerre en août dernier poursuivis par les malédictions, même injustifiées, des pacifistes, certes nous aurions fait notre devoir quand même, mais non sans une certaine gêne morale, celle que doivent, je l'espère pour eux, éprouver les Allemands dans les intervalles de leur folie impérialiste. Or, il n'en a rien été heureusement, les pacifistes les plus fervents ont proclamé que la responsabilité de ce gigantesque conflit incombait aux deux empires germaniques, et que nous n'avions tous fait, depuis les Serbes jusqu'aux Persans, que nous défendre contre des attaques de pure « volonté de puissance ». C'est déjà un service qu'ils nous ont rendu.

Un autre est de pouvoir mieux agir que nous ne le ferions sur les sentiments des neutres. Ceux-ci pourraient trouver suspectes des protestations émanant d'ardents patriotes, mais

si ce sont des humanitaires, des antimilitaristes qui les prennent à leur compte, oseront-ils les négliger ? Il ne s'agit sans doute là que de sympathies privées, mais l'opinion publique des pays neutres a son importance, et Bismarck lui-même reconnaissait le rôle décisif de ce qu'il appelait les impondérables. Avoir pour soi les simples passants de Suisse ou des Etats-Unis n'est pas chose négligeable.

Enfin, à l'heure où il s'agira de réorganiser l'Europe sur des bases justes et stables, nos pacifistes pourront, du fait qu'ils se sont montrés aussi bons patriotes, jouer un rôle autrement utile que s'ils s'étaient obstinés dans leurs anciennes déclamations contre les chauvins, les galonnés, les métallurges, les revanchards, etc. En fait d'humanitarisme, le seul qui soit vraiment supportable, c'est celui de Tolstoï : le principe évangélique pris à la lettre, tendre la joue droite si on vous frappe sur la joue gauche, encore qu'inadmissible, a sa grandeur ; quant à l'humanitarisme révolutionnaire d'autrefois, qui consistait à mettre la crosse en l'air devant l'étranger, mais à épauler le fusil contre les gardiens de la paix et les gardes municipaux, il faut espérer que nous en sommes guéris. Le vrai pacifisme d'ailleurs ne consiste pas à *bêler* la paix, comme disait un homme d'esprit, mais à l'organiser, et, dans cette œuvre d'organisation nos pacifistes peuvent, après la guerre, jouer un rôle très précieux en s'opposant à des excès toujours possibles de la part de vainqueurs encore tout chauds de la lutte.

§

Quand on sait notamment ce qu'est la Paix pour un pacifiste, on ne peut qu'être touché en voyant nos humanitaires français subordonner l'exaltation de leur Déesse à la réparation préalable des injures infligées à d'autres divinités. Un pareil sacrifice moral a dû leur coûter, et nous devons leur en savoir gré. A propos de ces appels anonymes en faveur d'une cessation des hostilités qui dès le mois d'octobre dernier venaient d'on ne sait où, telle association pacifiste, *la Paix par le Droit*, s'exprimait, le 10 novembre, avec une justesse parfaite :

... A l'heure où la nation tout entière se ramasse dans un sentiment d'admirable unité, nous estimons qu'il ne nous appartient pas de déclarer que la France est lasse. Nous ne le dirions pas si nous le pensions, et d'ailleurs nous ne le pensons pas. Nous estimons que

la guerre qui nous est imposée par deux puissances que dominent les castes militaires se trouve être, par la nature de l'agression, une guerre contre le militarisme lui-même, contre les armements, une guerre à la guerre. C'est pourquoi, convaincus que la cause de la France et de ses alliés est la cause même du droit et de la liberté, nous ne voulons ni prononcer une parole, ni écrire une ligne, ni esquisser un geste qu'on puisse interpréter comme l'aveu d'un doute ou d'une défaillance.

Bien plus, nos pacifistes ont souhaité expressément, et souhaitent encore, que les neutres sortent de leur neutralité pour se ranger à nos côtés, et ce nouveau voile jeté sur la statue de la Paix montre, encore une fois, que leur culte n'est pas idolâtrie. Ces vocables religieux ne sont pas déplacés ici, et pour distinguer la paix française, basée sur le droit et le respect des libertés, de la paix allemande imposée par le sabre, M. Charles Gide n'a pas hésité à se servir des paroles mêmes des Livres saints : « L'empereur qui se plaît à citer et à s'approprier les paroles de l'Evangile n'a jamais, que je sache, rappelé la parole du Christ : Venez à moi, car mon joug est facile et mon fardeau léger. » Et que cette paix allemande puisse donner à ceux qui doivent la subir la richesse et la puissance industrielle, c'est possible. « Mais, continue admirablement M. Charles Gide, à quoi servirait-il à un peuple de gagner la richesse s'il doit l'acheter au prix de son indépendance, au prix de son âme? Satan est le seul qui ait offert ces marchés-là. De cette paix-là, nous n'en voulons, et je ne crois pas m'avancer trop en disant que même les plus pacifistes de cette Revue préféreraient, plutôt que de l'accepter, la guerre à perpétuité. » En vérité, voilà un pacifisme que beaucoup ne soupçonnaient pas, et je vois pas ce que le plus ardent des déroulédistes pourrait dire de plus héroïque !

Je sais bien que ce que les pacifistes d'avant la guerre reprochaient à nos déroulédistes, ce n'était pas la guerre pour l'indépendance, mais la guerre pour la revanche, pour l'orgueil patriotique glorifié et l'humiliation nationale lavée, mais ne se trompaient-ils pas sur leur compte comme d'autres se trompaient sur le leur? Nos membres de la *Ligue des Patriotes* pouvaient bien aisément répondre : « Ce n'est pas la revanche que nous voulons, c'est la délivrance de nos frères asservis! » Et sans doute encore M. Th. Ruyssen et certains de ses amis

auraient peut-être répondu : « Bah ! les Alsaciens-Lorrains ne demandent pas à être délivrés ! » Mais le diraient-ils encore? Dans le n° de février de sa revue, je vois justement qu'à une réunion pacifiste « M. Th. Ruyssen a donné lecture de documents qu'il a reçus tout récemment d'Alsace contenant un aperçu extrêmement vivant du régime de terreur infligé au Pays d'Empire par les Allemands et du renouveau de sentiments français que ce régime même a suscités. » Il est donc à penser qu'il n'irait plus faire maintenant à Strasbourg les conférences un peu décourageantes qu'il y faisait naguère. Irait-il même jusqu'à dire, comme il faisait encore le 31 juillet, que la responsabilité de la guerre n'incombe pas à l'Autriche seule?

§

L'Alsace-Lorraine est la meilleure pierre de touche pour éprouver le bon et le mauvais pacifisme. Non que j'aille jusqu'à dire : Nous aurions dû faire la guerre pour elle! Hélas ! une guerre telle que nous la voyons est quelque chose de si affreux que chacun, quelque sûr de son droit soit-il, recule ! Mais ce que nous pouvions dire, n'en déplaise à certains pacifistes, c'était : Nous aurions eu le droit de faire la guerre pour elle !

Le 31 mai dernier, au Congrès de la Paix par le Droit tenu à Lyon, M. Jacques Denis, qui devait tomber glorieusement sur le champ de bataille quelques semaines plus tard, s'exprimait ainsi : « Dans un article récemment paru dans votre Bulletin, M. Charles Richet répondant à M. Vidal de la Blache qui, à cause de la question d'Alsace, avait refusé de s'associer à votre mouvement pacifiste, écrivait : Si grave qu'il soit, le terrible dissentiment qui sépare la France et l'Allemagne n'est pas à lui seul toute la politique. Qu'il me permette de le lui dire : Pour nous, M. Richet se trompe. Il est par le monde d'autres questions que celle d'Alsace-Lorraine, mais celle d'Alsace-Lorraine les résume, les synthétise toutes. » Et il continuait : « Il faut que tous les peuples opprimés sachent que leur cause est la nôtre et notre cause la leur, que partout où une nation prétend imposer par la force sa loi à une autre, la France se sent, elle aussi, blessée. » Cette profession de foi était claire, et clair aussi l'embarras du directeur de la revue : « Le conférencier avait terminé par une

justification de la guerre quand celle-ci a pour objet la libération des peuples dépouillés de leurs droits. Aussi un certain malaise se mêlait-il à la sympathie, etc. » Eh bien, c'est justement « ce certain malaise » qui constitue ce que j'appellerai le mauvais pacifisme, le *pacifisme quand même* que condamnait justement M. Emile Vandervelde (*l'Homme enchaîné*, 29 mars 1915) à propos des grèves d'ouvriers des manufactures d'armes anglaises.

Mais est-il sûr que les Alsaciens-Lorrains rongeaient leur frein ? Certains pacifistes le niaient, et comme nos frères annexés ne pouvaient pas réclamer publiquement leur retour à la France sous peine d'un certain nombre de mois de forteresse, et qu'il leur fallait bien se contenter de demander la simple autonomie, les réfuter n'était pas facile. Des livres paraissaient même en ce sens. Ainsi *la Paix armée et le problème d'Alsace dans l'opinion des nouvelles générations françaises*, écrit par trois auteurs et contresigné par cinquante autres, et qui développait cette affirmation : L'Alsace étant satisfaite de son sort, la France ne pourrait chercher à le changer sans violer la parole qu'elle a donnée après la guerre aux Alsaciens-Lorrains. Mais est-il besoin de faire remarquer que la France n'a donné aucune parole de ce genre, et que la joie de l'Alsace de se sentir sous le joug allemand est vraiment bien problématique? J'aurais souhaité toutefois qu'en rendant compte de ce livre, en novembre dernier, M. Th. Ruyssen ne le louangeât pas en ces termes : « C'est certainement à notre avis le meilleur livre d'inspiration pacifiste des derniers mois. »

§

Cette question d'Alsace-Lorraine sert ainsi à distinguer l'âme française de l'âme allemande, et les pacifistes français nous rendent le nouveau service de nous éclairer sur les profondeurs psychologiques des pacifistes allemands. Tous veulent la paix, oh oui ! mais à condition qu'elle ne dérange rien à l'état de choses. Comme dit Renan dans *le Prêtre de Nemi:* « Quand Hercule eut volé les bœufs de Cacus, il devint le défenseur le plus acharné de la propriété. » Si leur attaque brusquée d'août dernier avait réussi, tous les Allemands seraient devenus pacifistes à outrance et ils n'auraient pas compris que nous n'eussions pas approuvé le traité qui aurait annexé à l'Allemagne la Belgique et la Champagne.

Dès les premiers jours M. Puech, dans la revue *la Paix par le Droit*, avait noté l'attitude surprenante de M. Umfrid, le président de *la Société allemande de la Paix* : « Cet homme, qui a pourtant consacré sa vie à la paix internationale, n'a jamais pu comprendre le point de vue français à propos de l'Alsace-Lorraine, question allemande selon lui et non internationale. » Sous son impulsion, la *Société allemande de la Paix* n'avait fait, pendant la période de tension diplomatique, que des efforts bien faibles et qui ne se renforcèrent nullement une fois la guerre déclarée. « Après le début des hostilités, disent ces messieurs, nous avons encore essayé quelques démarches timides dans le but de réaliser certaines conceptions humanitaires; nous avons écrit à la Société hollandaise de la paix, afin que de là-bas on puisse représenter au peuple belge qu'individuellement les soldats qui envahissent la Belgique agissent sur l'ordre de leurs chefs, qu'il ne faut donc pas les en tenir pour responsables et que le peuple belge se rendrait à lui-même le plus grand service s'il renonçait à prendre part au combat; que sinon il provoquerait la colère des soldats allemands et serait responsable d'une pareille répression sanglante, conséquence de sa résistance. » On voit que le pacifisme allemand est d'un caractère bien particulier et qu'il s'entend surtout à faciliter sa marche au *bellicisme* allemand.

M. Umfrid continue : « Nous avons également essayé de faire connaître en France par voie hollandaise le fait qu'au début de la guerre les Alsaciens-Lorrains se sont rangés du côté de l'Allemagne; que par conséquent la lutte des Français contre l'Allemagne est sans raison, du moment que les Alsaciens-Lorrains, qu'ils prétendent délivrer, ne désirent pas du tout l'être. » Ici les pacifistes français ont raison de hausser les épaules et de faire remarquer que, « la voie hollandaise » n'ayant pas fonctionné, « les Hollandais, en s'abstenant de faire cette commission, se sont montrés meilleurs juges que nos collègues allemands ».

Il est vrai qu'à l'attitude incroyable de M. Umfrid la revue *la Paix par le Droit* oppose celle de son prédécesseur, M. Quidde, dont les protestations, les 29 juillet et 15 août, auraient été énergiques, nous assure-t-on, et qui d'ailleurs dans une étude sur Caligula avait autrefois flagellé le kaiserisme

avec une transparence qui lui avait valu les sévérités de la police. Mais un autre collaborateur de cette revue nous éclaire un peu plus tard (janvier 1915, p. 25), sur les véritables intentions de ce bon M. Quidde « proclamant qu'en tout cas le conflit, s'il était inévitable entre Germains et Slaves, ne devait pas s'étendre au-delà, et qu'il fallait à tout prix éviter ce crime : une guerre nouvelle entre la France et l'Allemagne ! » C'est ce qui s'appelle en style diplomatique « localiser le conflit ». Comme MM. Berchtold et de Bethmann-Hollweg voulaient que l'Autriche fût laissée libre de tordre le cou à la Serbie, l'excellent Quidde souhaitait que la Russie fût livrée toute seule à l'attaque de ses compatriotes. C'est du pacifisme au goût du grand état-major allemand. « Mais, comme l'ajoutait notre pacifiste, j'attendrai pour proclamer son courage qu'il fasse amende honorable, lui et son parti, et déclare juste et nécessaire la libération de l'Alsace-Lorraine. »

Nous en revenons toujours à cette perspective : « Toujours le noir géant qui fume à l'horizon ! » Le pacifiste dont je parle, qui signe d'un pseudonyme, mais qui connaît bien l'Allemagne, apporte sur ce point un témoignage intéressant : « J'ai souvent évoqué là-bas, dans les milieux les plus divers et les plus libéraux en apparence, le problème de la réconciliation franco-allemande ; je n'ai pas rencontré en vingt ans un Allemand, *un seul*, qu'il fût professeur, financier, paysan ou boutiquier, je ne dirai pas qui convînt avec moi de discuter la question d'Alsace-Lorraine, mais qui simplement prît quelque intérêt ou fît quelque attention à cet aspect de nos relations (1). »

Et dans le même sens voici de M. G. Br., professeur, un autre renseignement à retenir (*la Paix par le Droit*, février 1915, p. 90) : « Il y a quelques années j'entrai en relations avec celui qui passait à l'époque pour le plus hardi des pacifistes allemands, le docteur Molenaar. Mais je fus bientôt saisi de stupeur en voyant ce qu'il nous proposait ; il nous offrait la

(1) *La Paix par le Droit*, dans son n° de février 1915 (p. 126), a fini par en dénicher un. C'est Otto Effertz, qui, en 1912, a publié une brochure de 80 pages, *les Rapports franco-allemands et la question d'Alsace-Lorraine*, acceptant le plébiscite des intéressés. Mais il convient de remarquer : 1° que l'auteur, quoique né en Allemagne, déclare lui-même n'être qu'un quarteron allemand ; 2° qu'il a publié sa brochure en français (6e livraison des Archives d'Effertz) ; 3° qu'il l'a imprimée à Berne (chez Georg). Il aurait vraiment pu exposer ses idées aux Allemands ; nous autres, nous sommes déjà convertis.

restitution d'une trentaine de villages lorrains contre une de nos colonies et contre notre appui diplomatique pour obtenir la Mésopotamie et toute l'Afrique Centrale. Nous ne nous entendions pas du tout ; je cessai de correspondre avec lui. Il y a un an environ je reçus de lui une brochure avec une carte où je voyais l'Allemagne agrandie, entre autres choses, de la plus grande partie de la Belgique, de toute la Hollande, de la plus grande partie de l'Autriche et de la Suisse ! Et il est certain que ce pacifiste allemand était relativement modéré puisqu'il ne parlait pas de démembrer la France et d'en réduire les habitants en servage. Il nous réservait même Genève et quelques villes wallonnes. A la vérité, il nous enlevait la Corse et la Tunisie pour les donner à l'Italie ! »

§

Laissons de côté les pacifistes allemands et ne parlons que de nos compatriotes. J'ai dit leurs mérites, me permettront-ils de leur signaler leurs défauts ? L'un d'eux, tout à fait impatientant, est de croire qu'ils sont seuls à vouloir la paix, et qu'en dehors d'eux il n'y a en France que bêtes altérées de sang. Les phrases au fond les plus simples de Maurice Barrès ou d'Albert de Mun deviennent « empoisonnées » ou « haïssables (1) ». Par contre, quand ils trouvent chez un des journalistes qu'ils n'aiment pas : Ernest Judet, Franc Nohain, Gustave Téry, une phrase qui leur plaît, ils exultent de joie. « A la bonne heure ! Pacifistes mes frères, voilà qui vous console et vous venge du mépris. La guerre a eu ce merveilleux effet de mettre tout le monde de votre côté ! » Mais, comme je le disais, personne ne veut la guerre et tout le monde se réjouit d'avoir le droit pour soi ; les journalistes en question n'ont pas eu à se convertir sous la pression de la guerre et c'est sur d'autres points moins simples que leurs divergences

(1) Un simple exemple : *Le Matin* expliquant *grosso modo* l'utilité des raids de Cosaques disait : « Quand ils passent dans un pays, ce pays n'est peut-être pas conquis, mais il est ravagé, ses communications sont coupées, ses forces administratives sont anéanties et les troupes régulières qui suivent l'effrayante cavalerie peuvent donc s'emparer des territoires et achever l'ennemi. » Cette phrase a causé un *frémissement* aux pacifistes ! Ils auraient dû voir que le mot *ravagé*, employé d'ailleurs à tort par un journaliste hâtif, veut dire simplement *paralysé au point de vue de la résistance* comme le contexte l'indique. Il vaudrait mieux garder ses frémissements pour d'autres ravages. De même parce que *le Matin* a annoncé, le 24 août, *les Cosaques à cinq étapes de Berlin*, est-ce bien la peine de crier : « Quel mal ont fait tous ces imbéciles avec leurs divagations de matamores ! » Ah ! les pacifistes n'ont pas l'indignation difficile !

portent avec les pacifistes. Si ceux-ci ne veulent pas être méconnus par les simples passants, ils devraient commencer par se connaître bien eux-mêmes, et par ne pas croire tout d'abord que sans eux la paix ne régnerait pas. « Si nous n'avons pas pu empêcher la guerre, écrit M. d'Estournelles de Constant, nous l'avons longtemps retardée : comparez les quarante-trois années de paix laborieuse et féconde que nous venons de traverser avec les périodes précédentes et mesurez la différence. » Cette idée, que si la France a joui de la paix pendant quarante-trois ans c'est grâce aux pacifistes, est bien une des cocasseries les plus réjouissantes qui soient. Le grand de Moltke, qui riait tant quand il entendait attribuer la victoire de Sadowa à l'instituteur prussien, aurait ri bien davantage s'il avait entendu expliquer le retard de l'attaque brusquée de son neveu par les parlottes de ces messieurs pacifistes ! Mais ce qui réjouit les uns impatiente les autres.

Ce que reprochaient, d'autre part, les simples Français, tous pacifiques et parfois à outrance, aux péroreurs et écrivains humanitaires, socialistes et pacifistes, ce n'était certes pas de vouloir la paix, c'était parfois de manœuvrer de la façon la plus parfaite pour amener la guerre. Si la Belgique, au lieu de la petite armée héroïque dont elle disposait en août 1914, avait pu aligner 800.000 hommes d'excellentes troupes comme la Roumanie qui a juste la même population qu'elle, l'Allemagne aurait hésité à lui passer sur le ventre. Si la France, à son artillerie légère de campagne avait joint une artillerie lourde égale à celle de l'adversaire, ç'aurait été pour celui-ci un sujet de réflexions salutaires. Si elle avait eu toutes ses bouches à feu approvisionnées à 3.000 coups par pièce comme le demandait le général Langlois, ç'eût été un nouveau motif d'hésitations pour l'Allemagne, et, en ce cas, après la bataille de la Marne, les vaincus auraient été rejetés non pas sur l'Aisne mais sur la Meuse. Et ainsi de suite. Or, depuis de longues années, toutes les fois qu'il s'agissait d'une demande de crédits militaires, d'un accroissement de notre défense nationale, d'une mesure quelconque favorisant nos alliés, tous, humanitaires, socialistes et pacifistes, donnaient de la voix contre avec ensemble. En avons-nous entendu des glorifications de l'armée milice et des récriminations contre l'alliance russe ! Encore le 31 juillet dernier, un politicien assez connu, paraît-

il, dans les milieux pacifistes, M. Le Foyer, s'indignait contre cette alliance et l'orientation moins pacifique que lui aurait donnée en 1913 M. Poincaré. Et auparavant ! Avait-on joué contre l'autocrate moscovite, pendant des années et des années, des Finlandais, des Arméniens, des Polonais, des Juifs, des Nihilistes ! Certes on peut souhaiter que les Finlandais, etc., aient la jouissance de toutes leurs libertés, mais enfin notre liberté nous est encore plus précieuse.

Les pacifistes reviennent aujourd'hui sur leurs anciennes préventions ; ils savent gré au tzar d'avoir, avant l'ouverture des hostilités, invoqué le tribunal de la Haye, et après, proclamé l'autonomie de la Pologne. Mais enfin si, entrant dans leurs vues, le gouvernement républicain s'était brouillé avec la Russie pour la Finlande comme le gouvernement impérial s'était brouillé pour la Pologne, où en serions-nous maintenant ? Et si nous avions accepté les idées de Jaurès sur les milices où n'en seraient pas les Allemands ? Un pacifiste (*Paix par le Droit*, 1905, p. 25) a raison de faire ici son *mea culpa*. « Nos socialistes ont agi en patriotes (ces jours derniers), mais non sans avoir éveillé jadis chez quelques Français (quelques ?) de l'inquiétude, et chez beaucoup d'Allemands l'espérance contraire. Deux graves responsabilités ! »

Nous autres les simples Français qui ne sommes ni pacifistes ni militaristes, et qui avons horreur des politiciens quels qu'ils soient, de droite ou de gauche, nous nous réjouissons que tous les citoyens soient enfin d'accord sur les points vitaux et nous souhaitons qu'ils ne se désaccordent plus. Cela fait, ils pourront diverger sur les détails tant qu'ils voudront, car enfin l'unité morale peut être très variée. Même sur la loi de trois ans et de deux ans on peut différer d'avis, puisqu'enfin nous voyons qu'en ce moment trois mois suffisent pour dégourdir un conscrit. Mais ce sur quoi on ne peut pas différer, c'est sur le devoir de mettre le pays en état de défense et certains autres pays en état de surveillance. Nos pacifistes d'avant 1914 étaient tombés dans la même faute que les humanitaires d'avant 1870, et sans avoir les excuses de leurs aînés, et en y ajoutant des torts nouveaux. Ils croyaient à la bonne foi et à la bonne volonté pacifique de l'Allemagne, et ils se figuraient que c'étaient nous seuls qui faisions, par notre chauvinisme, obstacle à la paix générale ; ils pensaient qu'au lieu de s'ar-

mer jusqu'aux dents il fallait se désarmer jusqu'au nombril, et ils se bouchaient les yeux pour ne pas voir les regards menaçants et arrogants de nos ennemis, et les oreilles pour ne pas entendre les cris de détresse s'affaiblissant (et encore s'affaiblissaient-ils ?) de l'Alsace-Lorraine. Aujourd'hui, leurs yeux se sont dessillés et leurs oreilles désobstruées, et ils se sont retrouvés aussi bons Français qu'après Sedan Gambetta et les autres ennemis des armées permanentes; mais enfin si l'opposition a une part de responsabilité dans nos désastres de 1870, l'extrême gauche n'aurait-elle pas eu la sienne dans ceux de 1914, s'ils s'étaient produits?

Tout le monde est d'accord sur ces points que la guerre actuelle est juste et que la paix qui la terminera sera juste également, puisqu'elle mettra fin au militarisme. Alors, pourquoi ne pas s'entendre? M. Charles Gide, qui est d'âme noble, aurait pu supposer que quand Maurice Barrès parle de « l'ignoble pacifisme » il ne vise pas celui de *la Paix par le Droit*, mais celui que condamne justement *la Paix par le Droit*, et M. Charles Gide plus haut que tous ses amis. Et si de même on trouvait quelque part l'expression correspondante « ignoble bellicisme », supposons vite qu'il s'agit du bellicisme à l'allemande et non à la française. Et qu'on ne soit pas trop inquiet de ce que si l'on est d'accord sur les grandes lignes, la vie des idées deviendra monotone, les sujets de discussion ne manqueront pas, et même sur ce seul point : Comment la paix future mettra-t-elle fin au militarisme? que d'opinions différentes l'on peut déjà prévoir!

SAINT-ALBAN.

LA DÉLIVRANCE

—

PERSONNAGES

LE CONDAMNÉ A MORT.
UN GARDIEN.
LE GARDIEN CHEF.
LA FEMME DU GARDIEN CHEF.
UN PETIT ENFANT.
SOLDATS.

La scène se passe dans un cachot.

La prison de cette ville de province est située dans un ancien couvent et le cachot des condamnés à mort est la crypte de ce couvent, dont le soupirail, grillé solidement, laisse à peine passer le jour de la rue. Ce caveau est meublé d'un châlit fixé au sol, et d'un banc de bois massif, également enchaîné, lequel sert de siège ou de table. Au début de la scène, LE CONDAMNÉ et LE GARDIEN jouent aux cartes à cheval sur ce banc. LE CONDAMNÉ A MORT est un grand garçon bien bâti qui a l'air honnête. LE GARDIEN est un petit homme d'allures inquiètes, et de temps en temps il se tourne vers la porte du cachot, une porte sombre à guichet clair, au fond de la scène. Il paraît attendre quelqu'un ou quelque chose.

LE CONDAMNÉ. — Fais donc attention ! Tu joues tout de travers. Bataille de dames... et c'est toi qui ramasses, malgré ton physique.

LE GARDIEN. — Si tu t'imagines que c'est amusant, ta sempiternelle partie ? Nous ressemblons à deux gosses qui ne connaissent pas d'autre jeu.

LE CONDAMNÉ. — Moi, je n'ai jamais su d'autre jeu. La bataille, c'est toujours la même chose et c'est toujours bien beau... c'est la vie. Vois-tu, mon petit, bataille de dames, guerre de rois ou querelles de valets, sans compter la mauvaise humeur des as, de ceux qui sont tout seuls, y a pas moyen de faire autrement que de se battre... histoire de tuer le temps. Ça m'amuse parce que je fais ça sans y penser, en attendant la mort, comme tout le monde.

LE GARDIEN. — Je crois, mon bonhomme, que tu caches tes atouts ! Est-ce que tu en as deviné plus long que l'on ne veut t'en montrer ?

Aurais-tu lu un journal, par hasard ? Je suis d'ailleurs ici pour t'écouter penser tout haut... Allons, vas-y.

LE CONDAMNÉ. — Encore ? C'est décidement une scie pire que la guerre de nos cartons. A quoi cela te servira de savoir le pourquoi et le comment de mon histoire ? J'ai tué... je me suis laissé prendre et je dois être tué. Voilà qui est certain. Je ne te demande pas pourquoi vous faites tant de bruit, depuis deux jours, dans un patelin d'ordinaire si tranquille. Je couche déjà avec les trépassés. On ne me doit pas d'explication. Avoue que l'on prépare *mes bois ?* Un bon mouvement ! A ton tour de te confesser, mon doux agneau ! (*Il joue.*) Dame de pique ! Elle en tient pour moi, la garce ! Amène vivement ta dame de cœur... ce sera comme si ta chienne mordait la mienne !

LE GARDIEN (*tressaillant à un coup sourd semblant venir du dehors*). — Mais non. *Les bois ?* Ils sont à Paris, et pour nous arriver demain matin, c'est gelé. Rassure-toi. On a bien d'autres condamnés à... tondre, en ce moment. Tu n'y es pas du tout, heureusement.

LE CONDAMNÉ (*avec bonhomie*). — Tu veux m'endormir. Inutile. On réfléchit quand on n'ose plus fermer les yeux et j'ai presque trouvé la paix en les ouvrant tout grands dans le noir. Oui, j'ai tué un homme et je suis un homme qu'on va tuer. Ça me semble plus simple d'en convenir que de m'exténuer à donner des coups de poings dans les murs. J'ai bien cherché un trou pour me défiler, ne fût-ce qu'un trou de souris, mais dans ces vieilles bâtisses il n'y a pas de quoi passer une aiguille ! Ils s'y connaissaient, les anciens, au métier d'en boucher un coin aux pauvres diables. Pas d'espoir en ce bas monde. Il est vrai qu'ils vous permettaient de croire à celui d'en haut... Ce serait à recommencer que je me mettrais curé parce que c'est une belle besogne que de fabriquer de l'espérance. Notre aumônier ! Quel brave type ! Il pleure sur vous pour vous forcer à mollir. Il sent bien qu'il faut nous consoler de toute la peine qu'on a pu faire. C'est pas comme toi, le vieux mouton de retour, qui vous blagues avec tout. Toi, tu es le curieux qui rigoles de ma bêtise parce que j'ai pas d'instruction. Tu veux te payer ma tête et quand elle sera dans le son tu répéteras, après les juges : justice est faite ! Et tu ne connais pas plus la justice que mon crime. Tu es né pour manger du foin à tous les râteliers... Quelle heure est-il ?

LE GARDIEN (*tirant sa montre*). — Trois heures.

LE CONDAMNÉ. — Pourquoi que l'horloge de la prison ne sonne plus ?

LE GARDIEN (*hésitant*). — Elle est... si ancienne qu'elle bat la breloque et on a fini... par l'arrêter.

LE CONDAMNÉ (*riant*). — Elle aussi ! La voilà prisonnière des gendarmes, la pendule des moines ! C'est joyeux, l'existence. Et les clo-

ches de la ville, c'est y qu'elles sont également à l'ombre ? (*Brusquement.*) Je suis peut-être devenu sourd. Depuis un mois que je demeure cloué dans cette cave, je dois avoir perdu l'entendement en attendant d'y perdre la tête. (*Il se lève et jette ses cartes à terre.*) De plus, je perds la bataille sans pouvoir ficher de coups à personne. C'est rageant quand on se porte bien. (*Il va vers le soupirail.*) De l'air, bon Dieu de bon Dieu, de l'air ! Ça sent le moisi et comme un goût de brûlé, par-dessus. Dis donc, mouton ? tu ne sens pas ?

LE GARDIEN (*s'approchant du soupirail.*) — Non ! Ça sentirait plutôt la poudre... je veux dire le salpêtre. Car on fait la poudre avec du salpêtre et il y en a plein les murs, ici. Les défunts qui sont sous les dalles pourraient bien aussi puer le souffre ! C'est rempli de vilains mystères, ces anciens couvents,

LE CONDAMNÉ. — Tu penses toujours aux secrets des gens, toi ! Puisque je te dis que j'en ai pas... (*Il tourne sur lui-même, piétine les cartes.*) Ah ! Et puis, la barbe ! Ça commence à me démanger... que veux-tu que ça me fasse, maintenant, de te raconter ça. Tu n'y peux plus rien, ni moi non plus. Il est trop tard... Ce qui m'est arrivé, c'est ce qui arrive à tous les idiots de ma trempe. J'ai eu l'orgueil de me taire, de faire le malin. Je croyais que c'était aux juges de démêler la chose sans moi. Non, non, je n'ai pas tué pour le plaisir de tuer, tu m'entends. Faut être un avocat ou un médecin pour inventer de pareilles balivernes. J'avais seulement de la jalousie contre un copain et ma femme qui aimait trop à rire. Malheureusement, ma femme n'était pas ma légitime, j'étais pas marié, alors ça ne pouvait pas se pardonner. Le curé me le disait encore hier : la force du sacrement est toujours respectable. Je m'y connais un peu en phrases. J'ai assez couru les réunions publiques en temps de grève et j'ai traduit tout de suite que pour les femmes un sacrement vaut une serrure. Je ne voulais pas épouser une... vadrouille, tout de même. « Mettez-vous à ma place », que j'ai répondu au curé. « Pourquoi avoir mutilé votre victime ? » qu'il m'a reproché. En effet, je lui ai salement abîmé le portrait, au type de ma femme ! Je lui ai arraché le nez, les oreilles, j'y ai griffé le poitrail... Je me saoulais de son sang et plus qu'il en coulait plus que j'y yoyais rouge ! Je me disais : elle le verra comme ça et ça la dégoûtera pour la vie... sans me douter qu'il était déjà mort. Je suis un ouvrier tanneur, tu comprends, et dans le feu de la chose je regrettais surtout de ne pas pouvoir me servir du laminoir, celui qui aplatit si bien les peaux les plus grenues que les grains en éclatent, comme des boutons feraient des fleurs, des dessins, des tatouages très rigolos, des œuvres d'art !.. Dis donc ? Est-ce que tu m'écoutes ? Tu n'as pas la mine d'un qui s'épate ? Je te fais pourtant bonne mesure. Tu m'as assez tanné. C'est bien mon heure aujourd'hui.

LE GARDIEN (*hochant la tête*). — Non,je ne m'étonne pas. Je n'ai pas peur de ce que tu m'avoues. Ça se tient,ça s'explique... il y a plus raide.

LE CONDAMNÉ (*impatienté*).— Ça c'est fort! Voilà un mois que tu me charries pour découvrir le motif et à présent que je te le donne tu fais la petite bouche pour manger ce morceau? Y a pas plus raide, non, et faut pas crâner devant mon ouvrage : c'est de la belle ouvrage et qui mérite dix fois la punition... j'étais jaloux, mais la jalousie est une fièvre qui tombe. A présent, c'est moi qui ne comprends plus pourquoi j'ai fait ça. Je serais presque de l'avis des médecins qui m'ont tant palpé pour me faire cracher le fin mot : j'étais un malade, un insensé. Probable! Cependant, il y a toujours une raison à une maladie. On n'a pas le choléra à soi tout seul. Faut que quelqu'un vous le refile. (*Il baisse le ton.*) Des nuits, je l'entends qui me crie : « Laurent... Viens! Aide-moi à mettre ma veste! » Et sa veste, c'est sa peau, toute trouée, qui poisse mes mains... Ah! je ne veux plus dormir... je n'aime pas les rêves... Quant au souvenir de la fille? Il est loin. Qu'est-elle devenue? Ça ne m'intéresse pas. C'est comme un petit nuage de printemps que le grand soleil vous fond dans les yeux quand on cherche à le suivre. J'ai peut-être envie de pleurer en y songeant, mais je ne sais plus si c'est de chagrin ou de dépit J'aurais dû leur allonger tout ça, trouver de jolies tournures, et j'étais devant eux comme une pierre. Je ne voulais pas leur céder un pouce de ma cause, tellement tout me laissait froid. J'étais dans le silence d'une tombe où je me bouclais moi-même. Mon avocat leur demandait ma grâce... parce que j'étais un dégénéré... Je n'ai pas saisi qu'il aurait fallu faire le fou pour m'en tirer. Enfin, pour taper si dur sur un homme il faut avoir une idée de vengeance; les batailles,c'est toujours de là que ça vient. Mais j'étais si honteux rapport à la femme qu'il aurait fallu avouer, une vraie vadrouille, que je te dis... On a son genre d'honneur. (*On perçoit des coups sourds qui vont se rapprochant.*) Tiens! Il tonne encore? Cette fois-ci, j'ai bien entendu, hein? C'est le tonnerre.

LE GARDIEN (*se levant et marchant de long en large comme un homme très préoccupé*). — Oui, oui! Je crois que l'orage se déchaîne. Hier, ce n'était qu'une alerte. On est mieux ici, vraiment, que sur le haut d'une église ou sous un arbre, en rase campagne!... Mon pauvre Laurent, on est des amis, nous deux, malgré ton crime! Un mois qu'on vit ensemble en attendant le rejet... faut avoir du courage... La vie d'aujourd'hui c'est qu'on est tous des prisonniers, tous des condamnés à mort... Je veux dire que... nous sommes tous mortels et...

LE CONDAMNÉ (*ricanant*).— Je connais l'antienne : frère, prépare-toi à la visite de M. Deibler. J'ai pas lu de journaux ici, mais j'en ai

lu ailleurs, à l'article des exécutions, et je sais comment on nous glisse le discours. Ne te mets pas en frais. C'était donc bien « mes bois » qu'on montait face à la prison? *(Il passe lentement sa main sur son cou.)* Canaille! Tu pouvais pas garder ton secret, toi, jusqu'à demain matin. *(Il lui montre le poing.)*

LE GARDIEN *(reculant)*. — Non, je te jure... tu te trompes... c'est tout autre chose... c'est... c'est plus sérieux que ça.

LE CONDAMNÉ *(furieusement)*. — Plus sérieux que ça? C'est ma grâce qu'ils vont peut-être m'apporter toute fumante sur un plat d'argent? Tu trouves que c'est rien, toi, la question de ma vie ou de ma mort? Serviteur!... Vous êtes là tous autour d'un pauvre homme pour le berner : le directeur, le geôlier, l'avocat, le curé, le mouchard, et vous n'êtes, après tout, que des complices d'un autre assassinat... Oui, je dis bien! Et puis mes bons apôtres, vous voudriez le voir flancher, ça serait un régal pour vous, les coupeurs de chair, les bouchers? Si c'est un métier tout de même! Vous voulez me cacher mon trône, car c'est moi le roi, chez vous. *(Il se redresse.)* J'en ai des honneurs et des larbins : ceusse qui feront ma toilette, ceusse qui me couperont les cheveux, mon avocat, mon caporal d'ordinaire ou d'extraordinaire, avec son peloton d'exécution, tout le cortège des badauds, le bourreau qui mettra des gants, mon aumônier qui me donnera le dernier baiser. Sacré bon sort! Ce sera, comme on dit au théâtre, une apo.., une apothé.. une vraie potée de roses! Je serais difficile si j'étais pas content. Plus sérieux que ça? Combien donc qu'il t'en faut, à toi? *(Il tombe sur son lit et continue d'une voix tremblante.)* Non! je ne peux pas m'y voir! J'ai que la vie à me fourrer sur le corps, moi. Et vous allez me laisser tout nu devant le père éternel, s'il y en a un, ce qui serait possible, vu le manque d'esprit de famille sur la terre. Quoi qui me restera pour couvrir ma honte d'avoir connu cette fille de perdition?... Et tu es là, tu me guettes comme un chat guette un rat blessé! Tu dis que ça sent la poudre? Ça sent le pourri, oui. Vous autres, gens de société, vous ne connaissez pas le travail des bras ni le prix de la vie. Il faut être pauvre pour se douter que lorsqu'on a ses mains libres y a rien de meilleur. L'avocat disait : « C'est un excellent ouvrier, pas buveur, pas noceur, plein de courage à la besogne. » Qu'on me flanque aux travaux forcés pour toujours et on verra si je boude! Je ferai une tannerie à moi tout seul, une usine, des maisons, une ville, et je tannerai toutes les sales peaux humaines qu'on voudra.

Tiens! Je sais pas ce que je ferais! C'est à en crier : « Vive l'anarchie! » et bien sûr que je ne suis pas foncièrement méchant. On a envie de tuer tout le monde quand on est la victime d'une société si terriblement bonne. Fallait comprendre ce que je ne disais

pas, vous, les savants. Ah ! si j'avais des bombes ou seulement une cartouche de n'importe quoi !... Je ferais sauter la prison et moi avec, et vous sauriez bien que j'étais le plus malheureux. Ma prison? Ha ! ha ! Ce n'est pas nouveau, allez ! J'ai toujours été en prison, tu ne te trompes pas, on est toujours en prison : à l'école, à l'armée, à l'usine... vous ne fournissez que des prisons, et la meilleure, c'est encore celle où on mange gratis ! On m'a embêté à mort. J'ai tué celui qui me volait ma femme. Si elle était pas ma femme devant le maire, elle était mienne devant l'Amour, qui est le Dieu des pauvres, et j'ai pris le droit qu'on ne me donnait pas, voilà tout mon crime. Je sais des gens qui ont tué leur légitime et qu'on a acquittés, malgré que c'est plus dégoûtant de tuer le plus faible quand on peut tomber l'homme à sa place. Je suis un innocent... au fond, un imbécile. Voyons, le mouton, tu peux pas leur arranger ça, toi qui en as tant vu !

LE GARDIEN. — Mon pauvre garçon, tu t'occupes de toi comme si tu étais le centre de l'univers. Tu n'es pas grand'chose sur le globe à l'heure actuelle. Tu ne représentes qu'un atome en dépit de ta sacrée royauté, un maigre condamné de droit commun, et tu parles de justice... La justice? Le droit ? (*Il secoue la tête.*) Tu ne connais pas ton bonheur, *la chance* de vivre ici dans une fosse, dans une cave...

LE CONDAMNÉ (*bondissant de son lit sur le gardien*). — Ah ! te fous pas de moi, hein ? Je n'ai pas encore endossé la camisole, et je vais t'apprendre que quand je parle de bonne amitié aux gens c'est pas pour qu'ils se mettent à me rire sous le nez. Il faut que je me trouve content dans ma propre fosse, dans une cave dont je ne sortirai que pour être jeté à l'égoût ? Attends, mon tendre agneau, je vais t'en écrire des dessins de peau rouge sur la figure ! (*Il lui arrache sa cravate.*) Bataille de rois ou de valets ?...

LE GARDIEN (*se défendant en se couvrant de son coude*). — Au secours ! A l'aide ! Il va me tuer ! Laurent... mon cher Laurent, calme-toi ? Tu redeviens fou ! Je te dirai la vérité, je te le promets, la vraie, celle des journaux que tu n'as pas lus. On m'a ordonné le silence parce que les voleurs parlaient déjà de se mutiner, mais ceux qui sont en cellule on a rien à en craindre pour la maison ; ils doivent fatalement y rester puisqu'on n'a plus le moyen de les évacuer, Laurent... tu entends ces coups de tonnerre ?...

LE CONDAMNÉ (*qui ne l'écoute pas*). — Ah ! oui, le grand tonnerre de Dieu et tout le tremblement que vous faites autour de la guillotine... Ça ne prend plus, les discours ! T'as peur, mon petit ! Ah ! tu crois que je suis fou ? Je vais te prouver le contraire. Je ne t'étranglerai pas, si tu ne me montes plus de balançoires. Je te demande un oui ou un non. Vais-je y passer demain ?... Pas de boniment ! Pèse bien ton mot et rien qu'un ! (*Se radoucissant, tout*

en le tenant au col.) Sois raisonnable, sacré mouche, ou je t'écrase. Tu me fais conter toutes mes peines, vider mon pauvre cœur, et ensuite tu me traites d'atome et de personne du commun? Est-ce que c'est propre d'insulter quelqu'un qui doit y aller de sa tête ? Et t'as pas réfléchi que je ne pouvais la perdre qu'une fois ! Possible que je ne reluise pas beaucoup au grand soleil de l'univers, mais pour l'instant, l'univers, c'est moi, car tu n'as pas l'air d'en mener large... (*Il le lâche en regardant la porte du fond qui s'ouvre.*)

LE GARDIEN-CHEF (*bourru*). — Faudrait voir à ne pas jouer si fort entre vous. Le temps n'est pas à la rigolade. Tenez, voici la soupe (*il dépose une gamelle sur le banc*). Elle est en avance parce qu'on ne sait pas si on en mangera encore demain... Comprenez ou ne comprenez pas. Je m'en moque. Ça tonne vraiment trop pour qu'on discute. *Les soldats* sont déjà là... et ils mettent tout sens dessus dessous.

LE GARDIEN (*respectueusement au gardien-chef*). — Je voudrais bien m'en aller, mais ça serait peut-être plus dangereux. Mon rôle est terminé. Je ferai mon rapport, si vous y tenez : Pas de complice, histoire de femme, circonstance atténuante... Cependant, on pourrait tout de même lui mettre la camisole de force pour parer à tout événement.

LE GARDIEN-CHEF (*durement*). — J'ai pas d'ordre. Il est là pour attendre la fin (*signe d'intelligence*) et elle approche pour tout le monde. Le meilleur endroit par le temps qui court, mon vieux, c'est encore un bon cachot, bien humide... et *sans paille*.

LE CONDAMNÉ (*humblement*). — Je ne veux pas faire de mal ni cogner sur le camarade. Qu'on me dise de quoi il retourne. Si les soldats sont déjà là, c'est que ce serait alors pour cette nuit. J'attendrais ma fin bien sagement si j'en savais l'heure. Que je puisse seulement me préparer un peu. Mettez-vous à ma place, monsieur le gardien, c'est pas une vie...

LE GARDIEN-CHEF (*ouvrant les bras*). — Ta fin ? ou la fin du monde ! Je l'ignore, mon garçon. Le directeur est parti en vacance dans un pays où on lui louera sans doute une concession perpétuelle. Vous autres, arrangez-vous, avec ou sans camisole de force. Je m'en lave les mains. Ma femme, elle, cherche votre cellule pour y cacher le gosse qui n'arrête pas de crier depuis qu'il a vu les fusils. J'ai plus le temps de vous conseiller. Bonsoir (*il sort en oubliant de fermer la porte à clé*).

LE GARDIEN (*se prenant le front entre les poings*). — C'est à devenir fous tous ensemble. Et cependant, oui, c'est encore ici qu'on est le plus en sûreté malgré les voisins dangereux. (*Bruit d'explosion. Le soupirail s'illumine d'une lueur rouge.*)

LE CONDAMNÉ (*mélancoliquement*). — Le tonnerre aurait pu choi-

sir mon cachot et me délivrer... Je n'ai pas de veine : faut qu'il tombe dans la rue !

LE GARDIEN. — Ecoute un peu, toi, l'assassin. Qu'est-ce que tu ferais si je te rendais ta liberté ?

LE CONDAMNÉ (*haletant*). — Libre ? Comment que t'entends ça ? J'ai de la méfiance. Y a du louche dans cette maison. Vous voulez me pousser à bout.

LE GARDIEN (*allant à la porte, l'ouvrant et la fermant avec précaution*). — Tu saisis ? Ce sera de sa faute... il a oublié le tour de clé.

LE CONDAMNÉ (*se jetant sur la porte*). — Ah ! t'es un frère, un vrai. Et tu n'appelleras pas? Tu ne crieras plus? (*Il regarde autour de lui, subitement très anxieux.*) Ils sont derrière la porte, hein, avec la camisole? C'est ça que tu veux parce que je t'ai fait peur... et vous n'osez pas la mettre... Voyons ! Je rêve pas. C'est bien moi le condamné à mort pour qui sont arrivés les soldats ? Il n'y a plus de revenant pour me réclamer sa peau, sa peau trouée par mes ongles ?... Comme ça sent une drôle d'odeur : le soufre, la poudre ou... la pourriture. (*On entend des pas nombreux derrière la porte et des cris de femme.*) Enfin, c'est y qu'il y aurait le feu ?

LA FEMME DU GARDIEN-CHEF (*se précipitant, son enfant dans les bras*). — C'est ici ! C'est ici ! Laissez-moi y cacher mon enfant. Il est trop petit pour voir des choses pareilles. Enfermez-nous au verrou peut-être qu'on nous oubliera ; je prierai Dieu pour vous, Messieurs les soldats ! Protégez-nous, Monsieur le condamné à mort ! Gardez mon enfant..... *ils lui couperaient les mains*. Vous ne seriez pas si cruel, vous ? Ayez pitié de lui !

LE GARDIEN (*s'efforçant de pousser le condamné dehors*). — Allons, dépêche-toi avant que tout brûle. Que tu finisses d'une façon ou d'une autre, ça n'a plus aucune importance. Si j'en reviens, je te promets d'écrire au procureur pour qu'on enregistre tes aveux, car ton avocat est déjà mort, lui, *glorieusement*, selon l'usage. Mais, file, sacrebleu ! Les courants d'air sont meurtriers en cas d'incendie. (*Ecartant brutalement la femme du gardien.*) Vous êtes toquée, Madame !

> Des SOLDATS d'infanterie, en tenue de campagne, font irruption dans la crypte. L'un d'eux se place devant le soupirail en épaulant son fusil. Nouvelle explosion. LA FEMME enveloppe l'enfant de sa robe pour étouffer ses cris et le gardien s'accroupit contre le banc. LE CONDAMNÉ demeure debout, les bras croisés, les yeux fixes, frappé d'une stupeur immense.

LE SOLDAT (*qui tire au soupirail, se retournant*). — Dis donc,

le prisonnier? Puisque tu n'as pas froid aux yeux, prends un fusil. Tes affaires ne nous regardent pas. Si tu ne veux pas te sauver, aide-nous à sauver les autres.

LE GARDIEN (*au comble de la terreur*). — Ne donnez pas d'arme à un criminel! Il y a un mois que celui-ci est en cellule. Il est comme enragé!

LE SOLDAT (*d'une voix grave*). — Et il ignore la situation parce qu'il est au secret, naturellement.(*Tendant un fusil au condamné.*) — Mon garçon, les Prussiens sont en France. Ils ont bombardé la ville qui flambe et nous nous battons, de rues en rues, contre le plus féroce des envahisseurs. C'est la guerre, la grande guerre... as-tu compris?

LE GARDIEN (*d'un accent désespéré*). — Laurent! Ne touche pas à cette arme... Laurent! Qu'est-ce que tu vas faire?...

LE CONDAMNÉ (*tout à coup ébloui par un jet de flammes*). — Ce que je vais faire?....... je vais défendre *ma prison*.

RACHILDE.

LE PALAIS DE JUSTICE
PENDANT LA GUERRE

—

En octobre 1914 devaient être inaugurés les agrandissements du vieux palais de Saint-Louis. C'eût été une importante cérémonie; on y aurait entendu de beaux discours officiels remplis de nouveauté sur le thème traditionnel : Justice, Vérité, Démocratie. Le canon a empêché les discoureurs d'ouvrir la bouche; et sur la façade qui se reflète dans le petit bras de la Seine, une belle Vérité, en tenue de sa profession, se morfond. Le ventre au soleil, souriant aux mariniers et tournant le dos aux juges, elle attend d'être inaugurée ; pour une jolie personne c'est la pire chose.

Après la guerre seulement, les nouveaux locaux seront mis en service. On en espère beaucoup de bien et pour plusieurs raisons. Ainsi on affirme que l'architecte M. Albert Tournaire, aussi érudit qu'artiste, alors qu'en collaboration avec le savant M. Homolle il procédait à la reconstitution de Delphes, découvrit, au cours d'une fouille, le secret de la sagesse antique enseveli sous les ruines d'un temple. Mystérieusement enlevé et jalousement rapporté en France, ce secret est maintenant enfermé dans les fondations du Palais. Sous sa divine influence, l'ordre et la beauté régneront dans les plaidoiries et dans les jugements. Ce sera une surprise même pour quelques-uns de ceux qui recevront la précieuse inspiration ; ils n'en reviendront pas de si bien parler et si bien juger. Attendons ces beaux jours.

Par une coïncidence curieuse, l'ordre de mobilisation générale fut donné au moment précis où commençaient les vacan-

ces judiciaires. « Ce n'est vraiment pas de chance », me disait un jeune confrère obligé de rejoindre son corps le premier jour. Ce qui l'ennuyait dans la guerre, ce n'étaient pas les fatigues et les périls auxquels il allait être exposé, mais simplement le fait qu'elle le privait des vacances, des bonnes vacances auxquelles chacun pense amoureusement au Palais dès la fin de juin.

Eclatant à l'époque où chaque année le Palais entre régulièrement dans le calme et le demi-silence, la guerre n'apporta pas de changement brusque dans la vie judiciaire. Comme précédemment, en août et septembre, la plupart des chambres furent fermées et les longs couloirs, la vaste salle des Pas-perdus, restèrent à peu près déserts. Mais en octobre il n'y eut pas la rentrée qui, d'un seul coup, réveille l'édifice endormi et lui rend toute son activité; ce ne fut qu'un simulacre, une fausse reprise. La vie judiciaire demeure suspendue; et il n'en peut être autrement.

Au civil, on se borne à juger les causes qui, par leur nature, présentent une urgence exceptionnelle. Les autres sont renvoyées *sine die*. Il en est qu'il serait vraiment malséant de plaider pendant que se déroulent les événements actuels. Ainsi combien de procès ne sont, au fond, que la manifestation d'une haine qu'ils tendent uniquement à satisfaire et entretenir. Ce n'est pas le moment de donner audience à de tels plaideurs; on ne doit pas favoriser aux Français les occasions de s'entre-déchirer.

Dans un grand nombre d'affaires, d'autre part, l'une des parties est mobilisée; il est assez naturel qu'on ne permette pas à l'autre de profiter malhonnêtement et cyniquement de l'avantage que lui procurerait l'absence de son adversaire.

Enfin, beaucoup d'avocats sont sous les drapeaux. On ne peut vraiment leur retirer les dossiers, les priver des profits et satisfactions qu'ils espéraient, parce qu'ils exposent leur vie tandis que les confrères plus âgés ou réformés continuent à mener une existence confortable et sans périls.

A cet égard, l'attitude des anciens fut parfaite. Usant de l'autorité que leur donnent leur passé, leur talent, leur honorabilité, ils ont décidé que, tant que dureraient les hostilités, ils ne plaideraient pas, à moins d'y être contraints par une nécessité exceptionnelle.

Ainsi, comme les bocages où pleurait l'élégie des poètes romantiques, le Palais est sans voix.

Les audiences sont ouvertes chaque jour, à l'heure réglementaire, mais ne durent que quelques instants. L'huissier appelle les causes du rôle et quand le Président a constaté que personne ne se présente pour plaider, il lève la séance, et le lendemain on recommence.

Le cours des débats civils est donc pour ainsi dire interrompu. Personne ne s'en porte plus mal ; la vie sociale continue, tout comme lorsque le Parlement est en congé.

La justice civile ne serait-elle pas une nécessité, la base essentielle de toute société; les tribunaux civils ne seraient-ils institués que pour séparer des citoyens qui se querellent et mettre fin à des disputes stériles ?

Avec l'émotion qu'apporte toute grave révélation, on se le demande en voyant comme tout va bien depuis que la machine à juger ne fonctionne plus.

Maintenant me semble moins paradoxale cette théorie que j'entendais autrefois développer fort sérieusement par un magistrat et que je trouvais alors scandaleuse.

« On s'élève, disait-il, contre les magistrats qui, comme moi, s'appliquent à juger le plus possible sans s'inquiéter de bien juger. Cependant nous sommes dans la vérité. Les tribunaux n'ont pas été créés pour adapter à des cas particuliers des solutions où se refléterait la justice éternelle. En matière de procès, il n'y a pas de justice éternelle. D'abord le Droit est réglé par la Loi qui n'est qu'un ensemble de conventions perpétuellement changeantes alors que la Vérité est immuable ; ensuite l'application de cette loi est régie par l'appréciation des juges qui est bien ce qu'il y a de plus arbitraire et de plus inconstant en ce bas monde. La mission des tribunaux est plus simple, plus utilitaire ; ils furent institués uniquement pour mettre un terme aux querelles. Il est contraire à l'ordre social que deux individus qui se disputent demeurent dans cet état. Comme ils ne renonceraient pas d'eux-mêmes à leurs prétentions, il a fallu créer une autorité supérieure chargée de régler le différend et d'y mettre fin. Telle est notre mission : empêcher les gens de continuer à se disputer. Peu importe que les juges donnent raison à l'un ou à l'autre; l'essentiel est que le différend soit éteint. Me direz-vous que

si la sentence n'est pas juste, celui qu'elle blessera se révoltera et que cette révolte est de nature à troubler elle aussi l'ordre social ? A cela je répondrai que, puisque dans tout procès il y a une partie qui gagne, il faut, quoi qu'on fasse, qu'il y en ait une qui perde, et que celle qui perd n'est jamais satisfaite et invariablement se tient pour victime de la plus abominable injustice. Au surplus comment découvrir la vérité sous les mensonges et les artifices des plaideurs! Non, puisqu'il y aura toujours un mécontent (sinon deux) criant à l'injustice, les juges n'ont pas à s'inquiéter de juger justement ce qui est absolument impossible, leur devoir est de juger, sans plus, c'est-à-dire de séparer les citoyens qui se querellent et de les renvoyer chez eux après leur avoir, autant que possible, ôté l'envie de recommencer. Et, croyez-moi, c'est une mission aussi belle qu'utile. »

Si les chambres civiles chôment à peu près, les correctionnelles continuent à laminer un certain nombre de prévenus. Le rendement n'est pas le même qu'en temps de paix et la qualité de la matière travaillée est plutôt inférieure. Il semblerait que les escrocs de haut-vol, les industrieux chevaliers du Code pénal font relâche ; ils aiment être jugés devant un public de choix et il leur répugnerait vraisemblablement de tomber devant un quart de salle.

§

En réalité, ce qui reste de vie au Palais est concentré dans les trois salles où siègent exceptionnellement les conseils de guerre.

Dire que les curieux s'y écrasent serait exagérer; d'ailleurs les causes y sont généralement sans grand intérêt ; les inculpations se suivent avec une désolante monotonie : désertion, abandon de poste, injure à supérieurs, vol. Les inculpés ne se défendent pas ; les faits étant la plupart du temps indéniables, ils ne contestent rien, se bornent à exprimer des regrets et à solliciter l'indulgence, jurant qu'ils brûlent du désir d'être envoyés au front et de racheter leur faute par quelque action d'éclat.

Les juges militaires suivent les débats avec beaucoup d'attention. Ils n'ont pas cette indifférence distraite qu'affichent trop souvent certains magistrats de carrière.

Sont-ils sévères ou bienveillants ? Les opinions diffèrent ; et, de fait, il est impossible de répondre catégoriquement à cette question, car, dans leurs jugements, la sévérité et l'indulgence alternent d'une manière plutôt déconcertante. L'occasion serait favorable pour faire une étude intéressante sur la psychologie des conseils de guerre.

Ainsi une automobile militaire, lancée à travers Paris comme un bolide, écrase d'inoffensifs passants ; le conseil de guerre acquitte le conducteur ou lui inflige une peine insignifiante. Pourquoi ? Mystère. Le coupable n'est certes pas intéressant. Ce n'est point un héros. Ses exploits de vitesse sont les seuls auxquels il se livre, et il les accomplit loin des balles ; les seuls dangers qu'il côtoie sont ceux qu'il fait courir au public. Cependant on l'acquitte et l'acquittement effaçant toute faute, la victime, qui, elle, est incontestablement intéressante, ne pourra prétendre à aucune réparation ; elle est mise au rang du malheureux civil qui, vivant dans une ville bombardée, est atteint par un obus.

Par contre, pour certains délits qui ne sont que des infractions aux règlements militaires, les conseils de guerre se montrent généralement impitoyables. Chose surprenante, lorsqu'un inculpé se présente avec un passé glorieux, ce passé semble peser peu dans la balance.

Par exemple, après s'être conduit en héros sous le feu, après avoir été blessé et cité à l'ordre du jour, un soldat, sa convalescence achevée, passe quelques semaines au dépôt de son régiment, avant de retourner au front. Pendant ce séjour où il retrouve, calme et monotone, la vie de caserne du temps de paix, ne prenant pas les consignes très au sérieux, il commet une infraction, abandonne, je suppose, son poste alors qu'il était de garde d'écurie, ou, encore, oublie le respect dû à un supérieur au cours d'une discussion avec un caporal, d'autant plus grincheux et arrogant qu'il n'a jamais quitté le magasin d'habillement ; immédiatement il est arrêté et mis en prévention de conseil de guerre. Devant celui-ci, c'est vainement que seront mises en parallèle la grandeur, l'utilité de la conduite de ce soldat lorsqu'il défendait la Patrie, et la petitesse, l'insignifiance de sa faute. Sous prétexte que la discipline fait la force principale des armées, il sera condamné ; et les peines sont graves : plusieurs années de prison.

Le malheureux, s'il a encore le courage de penser, se dira : « Quand j'expose ma vie en faisant mon devoir de soldat, je reçois pour récompense un mot de félicitation ; quand, loin du danger, j'enfreins le règlement, on me donne plusieurs années de prison. Vraiment les tarifs ne sont pas égaux. » Ce sont là des rapprochements qu'il est toujours dangereux de préparer ; le peuple s'y arrête facilement et parfois en tire des conclusions regrettables.

Pourquoi tant d'indulgence envers un automobiliste qui jouit d'un traitement favorisé et si peu envers le soldat à qui ne sont réservés que les souffrances et les périls de la guerre ? Cela provient peut-être de ce que les conseils, du moins ceux de l'intérieur, sont exclusivement composés d'officiers non combattants. Si on y introduisait quelques militaires revenant du front, il est possible, sinon probable, que la jurisprudence serait aussitôt renversée.

Un observateur qui, suivant assidûment les audiences, avait fait la même constatation, me disait : « Cette attitude « contradictoire, qui surprend au premier abord, s'explique si « l'on y applique quelque réflexion. Elle procède de raisons « très humaines. Affectés au service de la justice militaire de- « puis le premier jour de la mobilisation, ces juges ne savent « rien de la guerre ; ils n'ont assisté à aucun combat et n'ont « même jamais entendu un coup de canon ; par suite, ils sont « plus près de l'automobiliste que du soldat qui revient des « tranchées. L'automobiliste a commis une faute, mais c'est « en accomplissant son service ; un civil a été tué ou blessé, « mais en temps de guerre, le civil compte peu ; au contraire « le soldat a violé la discipline, et les conseils ont mission de « la défendre. Quant à sa conduite sur le champ de bataille, « ils n'y restent pas insensibles : au contraire, en y songeant, « leur cœur s'emplit de pitié ainsi que d'admiration ; ils souf- « frent de frapper, mais se disent que se montrer impitoyable « est parfois une forme de l'héroïsme, et il ne leur déplaît pas « d'en faire l'expérience. »

§

Si, le plus souvent, les audiences des conseils de guerre n'attirent pas le grand public, exceptionnellement, en mars dernier, une cause fit salle comble ; ce fut l'affaire Desclaux-Béchoff.

Le conseil avait eu le souci de prouver que, bien que juridiction exceptionnelle, il était cependant un tribunal bien parisien. Ah, de combien de magistrats ce souci de paraître « bien parisien » a troublé l'esprit! Afin de pouvoir recevoir le public que comporte une audience bien parisienne, le premier conseil de guerre avait déserté son local habituel pour venir siéger dans l'ancienne salle des assises. Salle assez vaste, tristement et pauvrement décorée, mais où flottent de grands souvenirs. C'est là que Lachaud prononça sa dernière plaidoirie ; c'est là que, dans un autre procès scandaleux, comparut un homme qu'avait longtemps protégé, lui aussi, la faveur d'un puissant de la politique d'alors. Desclaux s'assit sur le banc où jadis s'était assis Wilson. S'il connaissait ce détail, la dureté des sièges incitant aux pensers philosophiques, il put faire d'utiles réflexions sur la fragilité des empires et aussi des hautes situations sous les gouvernements républicains.

Donc, la salle fut très parisienne. Les invitations avaient été distribuées à profusion, comme pour une réception. Voici d'abord l'estrade où siège le conseil. Il semblerait qu'on est en présence d'un groupe posant devant l'objectif du photographe pour commémorer une réunion de famille.

Au premier rang messieurs les officiers, sanglés dans leurs uniformes, assis dignes et raides, les mains gantées et croisées sur le pommeau du sabre. Dans les créneaux entre leurs têtes, apparaissent, mêlés et pressés, des hommes jeunes, des vieillards, des grand'-mères, d'élégantes jeunes femmes et de folâtres jeunes filles : il ne manque que le collégien.

A droite, toujours sur l'estrade, une réunion de jolies femmes qui s'agitent beaucoup. En toilette de pesage (que voulez-vous, Auteuil et Longchamps sont fermés), elles bavardent et rient sans lassitude. Elles paraissent ravies. D'ailleurs, n'est-ce pas, pour une Parisienne, un triomphe exquis que d'être vue à la meilleure place dans une salle dont on se dispute l'accès; n'est-ce pas joie délicate d'imaginer le dépit de la petite Mme X..., qui n'a pu entrer ou est reléguée dans le fond, là où l'on s'écrase et où l'on étouffe.

La salle faisait penser à ces barils où sont entassés les harengs. On se demandait comment tout ce monde avait pu pénétrer et comment, sous ces têtes serrées les unes contre les autres, les corps et les jambes trouvaient leur place. Bien

entendu, l'élément féminin dominait. Il n'en pouvait être autrement étant donné ce qu'étaient les deux principaux inculpés. Lui, avait la réputation d'avoir rencontré de bonnes fortunes nombreuses et variées; ses débuts avaient été aventureux; il connaissait le vice et celui-ci n'avait pas été sans profits pour lui; enfin, c'était par amour qu'il avait volé gigots et rognons. Elle, portait un nom illustre dans le royaume de la mode; de plus, c'était une femme mariée, vraiment mariée, mère de famille, et qui recevait, et ses amours adultères allaient être dévoilées sans ménagement, dans leurs plus intimes détails. Impossible de trouver plat plus fin et mieux épicé; c'était vraiment le ragoût pimenté, cher aux palais bien parisiens, et devenu si rare depuis cette vilaine guerre. Aussi comme les yeux brillaient et comme souriaient les lèvres sous la caresse des petites langues gourmandes!

Il fallait que les accusés fussent bien odieux pour ne pas devenir pitoyables. Desclaux avait l'aspect d'un sergent-major rengagé qui fait la noce et mange l'argent de sa compagnie avec des filles de beuglant. Cheveux grisonnants, teint couperosé, yeux clignotant derrière le binocle, il resta quasi immobile, tête baissée, durant ces quatre jours d'audience dont chaque minute devait être pour lui une minute de torture. Aucun ressort, aucune révolte, une fouine prise au piège. C'était bien l'homme sans intelligence ni caractère, poussé par des appétits, aidé par une absence totale de scrupules et de sens moral, porté par le hasard à une situation qu'il n'avait certainement jamais espérée, même aux heures où la jeunesse monte et se perd dans les rêves d'avenir, et que le premier coup d'aile de la mauvaise fortune devait renverser infailliblement.

Mme Béchoff, au contraire, sous l'apparence d'un profond accablement, cachait la résolution de lutter et de se défendre. Quand, au début de son interrogatoire, le Président voulut l'assommer avec quelques traits pesants, répétant le qualificatif: colossal, à propos de tout et de rien, elle se révolta. A ce moment, je la voyais de profil; on eût dit une petite chèvre de Judée. Sous cette grêle d'attaques faciles, elle bondit, puis, ferme comme une courageuse petite chèvre butée sur ses sabots frémissants, elle demeura tête baissée, les yeux luisants de colère. Malheureusement, la défense ne valut pas l'attitude. Ce fut la défense féminine, qui n'a d'autre tactique que la néga-

tion et la dérobade. Mme Béchoff — et c'est là qu'elle était vraiment femme — répondait par des interrogations. Pourquoi aurais-je fait ceci, dit cela? Du fait reproché, pas un mot, mais une avalanche d'affirmations, de souvenirs, de questions, de considérations hors de propos.

Cette tactique peut réussir contre un amant. Celui-ci, après avoir compris que toutes ses demandes d'explication viendront se heurter au parti pris de n'en pas fournir, bat en retraite, se disant que, puisqu'il n'obtiendra de cette femme aucun aveu et puisqu'il ne peut se passer d'elle, le plus sage est de ne pas essayer de savoir; et il se taît ou parle d'autre chose.

Mais, dans la circonstance, la tactique était déplorable. Mme Béchoff n'avait pas devant elle un homme épris renonçant à discuter plutôt que de renoncer à aimer. Elle avait un juge et qui l'aimait comme le chat aime la souris. Aussi la défense fut-elle lamentable.

— Pourquoi, disait Mme Béchoff, aurais-je accepté des jambons, et des langues, et des haricots, et du riz, et du café volés, le tout représentant à peine trois cents francs, alors que je dépense annuellement plus de deux cent mille francs ?

Cependant la réalité était là qui, si elle n'expliquait pas, prouvait du moins. Elle apparaissait dans des lettres où la riche Mme Béchoff remerciait son amant du produit de ses rapines. Certaines phrases montaient visiblement d'un estomac satisfait et reconnaissant. L'épistolière contait qu'elle avait « bouffé » de toutes ces bonnes choses au point d'en être presque incommodée. Ailleurs, elle se plaisait à détailler ses appétits, les impatiences de son tempérament, qu'elle lisait en elle-même, facilement, comme en un livre feuilleté du bout du doigt.

Ces citations n'embarrassèrent point Mme Béchoff. « Qu'est-ce que cela prouve ? dit-elle. De même qu'on sourit en parlant, on sourit en écrivant. Constamment, dans la conversation, dans les rapports mondains, on dit le contraire de ce qu'on pense ; pourquoi serait-il plus blâmable d'agir de même lorsqu'au lieu de parler on écrit ? Tous ces envois m'ennuyaient, je n'en profitais pas, mais j'écrivais le contraire à Desclaux, parce que je savais que cela lui ferait plaisir. »

La question posée par Mme Béchoff n'infirmait pas sa culpabilité, mais devenait un problème vraiment curieux. Il est

avéré que Mme Béchoff disposait d'un budget princier ; elle dépensait plus de deux cent mille francs par an. Alors pourquoi cette misérable rapine de meurt-de-faim ?

Des critiques ingénieux expliquaient : C'est le résultat d'un état d'esprit qu'on rencontre chez bien des gens qui vivent à Paris. Guidés par une vanité bizarre, ils n'hésitent pas à payer une chose plus que sa valeur pourvu que, publiquement, ils paraissent l'avoir eue pour rien. Ainsi nombreux sont ceux qui dépensent cinq louis en vue d'obtenir une loge qu'ils paieraient cinquante francs au contrôle ; mais ils ont la satisfaction de faire les importants, de dire, d'un petit air détaché : « Moi je ne paye pas mes places au théâtre ; on m'en offre constamment. » De même, Mme Béchoff éprouvait un plaisir de vanité à penser et dire qu'elle avait en Desclaux une relation superbe et que, par lui, elle recevait, sans bourse délier, les vivres les plus variés, provenant du ravitaillement de l'armée.

La vérité est plus simple. Desclaux, comme le dit justement le commissaire du gouvernement, a continué d'être, malgré son étonnante escalade des degrés de la fortune, le petit grappillard qu'il était lorsqu'un haut personnage se noua d'amitié avec lui en visitant les bouges d'Alger. Son caractère, son intelligence n'ont pas grandi en même temps que sa situation. Malgré qu'il touchât de gros appointements, les petits profits malhonnêtes lui plaisaient toujours, et peut-être même se sentait-il plus particulièrement attiré vers eux, comme la fille qui, partie du trottoir, et parvenue à l'opulence, éprouve une âpre volupté à se replonger dans les plaisirs canailles qu'elle goûtait autrefois. Cette satisfaction trouvée dans la basse rapine, sa maîtresse la partageait : tous deux avaient la même âme, les mêmes goûts ; exclusivement guidés par des appétits vulgaires et une immense vanité, ils étaient faits pour se comprendre, s'unir et se compléter.

Heureusement, malgré que le scandale fût très parisien, le couple assis sur la sellette ne représentait ni Paris ni la France ; c'était une parcelle de cette écume roulant les boues les plus diverses et qui, avant la guerre, débordait partout, que l'on retrouvait aux répétitions générales, aux expositions, aux réceptions officielles et surtout dans les antichambres ministérielles. Au lieu de tristesse, c'était plutôt une satisfaction qu'on éprouvait en assistant à l'exécution de ces gredins, hier en-

core tyranniques et insolents. Comme ils représentaient bien la tribu qui s'est audacieusement dénommée « Tout-Paris », ramassis de métèques, d'entremetteuses, de filles et d'aigrefins prétendant personnifier l'élégance, la tradition, l'esprit français.

Sur la table aux pièces à conviction, parmi les sacs de riz et de café, comme sur une table d'office, était jetée la correspondance amoureuse de Desclaux et de Mme Béchoff. Impossible de la lire, elle eût fait, paraît-il, rougir un singe-vert. Et pendant que les débats se déroulaient, secouant au vent le linge sale où s'était frotté l'accouplement du premier percepteur et de la première couturière de Paris, on se demandait ce que devenait le mari dans ce scandale retentissant. Il n'est pas à plaindre. Avant d'être arrêtée, Mme Béchoff, jouant l'indignation, s'écriait avec noblesse : « M'accuser de la sorte est abominable, moi dont le mari souffre au front. » Ce n'était exact qu'au figuré. En réalité, le couturier de la place Vendôme, fraîchement naturalisé, attend la fin de la guerre dans un poste de tout repos. Une nature pacifique l'incline à la résignation et le goût des solutions pratiques lui fait facilement accepter toutes les situations. Il s'est peint tout entier dans une lettre qu'il écrivait à Desclaux : « Mon cher ami, je ne sais comment vous remercier. Non content d'avoir soutenu ma femme moralement et même commercialement, si je puis dire, vous la soutenez matériellement ; vous la nourrissez, l'entretenant d'un tas de bonnes choses auxquelles j'ai goûté à mon dernier voyage. Quelle dette de reconnaissance nous avons contractée envers vous !... »

Desclaux a été condamné à sept ans de réclusion, à la dégradation militaire et à la destitution de son grade dans la Légion d'honneur. Il était officier et à la veille d'être nommé commandeur. Mme Béchoff a été punie de deux années d'emprisonnement. Ces condamnations ont été approuvées par tout ce qu'il y a d'honnête en France.

§

Le public qui assistait à ce procès fut frappé du nombre d'avocates qui circulaient dans la salle. On croyait communément qu'elles n'étaient que quelques-unes, et voici qu'on en découvrait partout. En vérité, il semblerait qu'un gracieux essaim de jeunes femmes est entré dans le vieux et som-

bre Palais pour y prendre la place des avocats partis à la guerre. Alors qu'en temps ordinaire on n'en aperçoit que quelques-unes, frêles, timides et comme perdues dans le flot bruyant des robes noires, on les rencontre maintenant partout, perpétuellement en mouvement, ainsi que de charmants oiseaux, volant d'une chambre à l'autre, semant les perles de leurs rires dans le bruissement parfumé des étoffes légères.

C'est le seul rayon que la guerre fit descendre dans le morne édifice. Pour les dépeindre, il faudrait faire le portrait de chacune d'elles. Besogne difficile et remplie de dangers. Il en est de fort jolies et de moins belles ; on peut supposer que leur naissance évoque des dates différentes ; mais toutes ont leurs qualités. Elles n'ont qu'un trait commun : l'assurance. Il faut voir avec quelle gentille audace elles se faufilent partout; il n'est foule si dense qu'elles ne percent avec aisance.

Ainsi, au procès Desclaux, toutes les places ayant été distribuées au public, il n'en restait plus pour les avocats, qui durent s'entasser dans un petit coin et dans un couloir de dégagement large d'un mètre. Lorsqu'on avait conquis une de ces places inconfortables, on la gardait jalousement, les corps se raidissaient pour défendre l'espace occupé, les coudes entraient dans les poitrines, labouraient les côtes, les pieds écrasaient les orteils voisins, et des regards peu amènes tombaient des visages retournés sous le coup d'une poussée plus forte.

Impossible d'avancer ou de reculer, on était immobilisé comme dans une cangue. Et, tout à coup, on entendait derrière soi le murmure d'une petite voix priant, s'excusant, et un visage souriant apparaissait, perçant la muraille des corps serrés les uns contre les autres ; c'était une avocate glissant dans la foule compacte aussi facilement qu'une anguille parmi les roseaux. Et la chose lui semblait si facile qu'elle la recommençait sans cesse ; on eût dit que c'était un jeu. Heureuses de se sentir chez elles, s'amusant du succès de curiosité que leur faisait le public, les robines sémillantes escaladaient les bancs, les gradins, se perchaient partout, changeant constamment de place, et personne ne songeait à s'en plaindre.

§

Après le procès Desclaux, le Palais est retombé dans le silence et dans la tristesse.

Entrons à la bibliothèque de l'Ordre des avocats. Ordinairement, de midi à quatre heures, une grande activité y règne; toutes les places sont occupées; le long des rayons qui tapissent les salles, les avocats s'empressent, cherchant, le texte législatif, le document de jurisprudence, sur quoi doit s'appuyer l'argumentation d'un débat prochain.

Au hasard des rencontres, des groupes se sont formés. On y bavarde abondamment, trop bruyamment parfois pour les voisins qui travaillent. Conversations le plus souvent exemptes de bienveillance ; on s'y transmet le dernier mot prêté à un magistrat ou un confrère réputés pour leur naïveté ou leur inaptitude à comprendre; on y colporte la dernière aventure dont s'est enrichie la chronique scandaleuse du Palais ou des alentours. Toute bibliothèque d'avocats se double de ce qu'on appelle une « parlotte » ; on pourrait aussi bien dire « potinière ».

Maintenant, les grandes salles sont quasi désertes ; il y flotte la mélancolie qui baigne les logis abandonnés. Les parlottes n'existent plus; le Palais qui potine a disparu, faisant place au Palais qui se recueille et aussi au Palais qui pleure.

Le nombre des deuils qui l'attristent est déjà considérable. Familles de magistrats, d'avocats, d'officiers ministériels, presque toutes ont été cruellement éprouvées ou vivent dans l'angoisse.

Lorsqu'on pénètre dans la Bibliothèque, les premiers objets que rencontre le regard sont de grands tableaux nouvellement accrochés aux murs de l'entrée. Deux contiennent les citations à l'ordre du jour des membres du Barreau; les voici remplis, il faut en établir un troisième. Un autre, au-dessus d'un corbeille de fleurs très simples et pieusement renouvelées, conserve les noms de ceux qui sont tombés au champ d'honneur. La liste s'allonge douloureusement. Chaque semaine, un scribe lève le verre du cadre, et, d'une écriture appliquée, trace un nouveau nom, parfois plusieurs. Ainsi décroissent peu à peu sur le tableau les colonnes blanches, ces énigmatiques colonnes que l'on sait devoir être infailliblement remplies. Actuellement, plus de soixante noms sont inscrits, mais les pertes du Barreau sont certainement plus grandes; combien dont on n'a pas de nouvelles ne reverront jamais la vieille bibliothèque et dont les noms allongeront la funèbre liste

lorsque, la guerre terminée, il faudra renoncer définitivement à l'espoir de les revoir.

Il est juste que le Barreau pleure et honore ceux des siens qui sont morts pour la Patrie. Un peu de leur gloire rejaillit sur lui et enrichit son patrimoine moral, qui est son bien le plus précieux. Chaque corporation devrait faire de même, et, d'une manière quelconque, conserver le souvenir de ceux que la guerre lui a enlevés.

Autrefois, pour garder et célébrer une mémoire, on réunissait en un recueil, des souvenirs, des pensées, des éloges ; c'était comme une guirlande tressée en l'honneur du disparu par ceux qui l'avaient connu et estimé ; on appelait cela un Tombeau. Quelle admirable avenue de Tombeaux français les corporations ont l'occasion de construire ! Les générations futures y viendraient s'y recueillir et se rappeler que si la France a toujours étonné le monde, forcé l'admiration des peuples, si elle est demeurée, au milieu des tourmentes, la France immortelle, c'est parce que, malgré les risques de corruption apportés par une trop large hospitalité, elle fut constamment fidèle au culte de l'idéal, et réserva ses plus chauds enthousiasmes pour la grandeur et la beauté des sacrifices offerts au triomphe d'une idée.

Et puis, cette guerre a ceci de particulier, que, pour la première fois, la Nation tout entière s'est levée et défend le sol. Tous les métiers, toutes les professions ont envoyé au combat les meilleurs des leurs. N'est-il pas juste qu'après la victoire, qui sera vraiment celle de la Nation, soit entretenu le souvenir de ceux qui ne reviendront pas et ne pouvaient attendre d'autre récompense que cet hommage à leur mémoire ?

Le soldat de carrière qui tombe sur le champ de bataille est certes digne d'admiration et de reconnaissance ; il laisse, lui aussi, des êtres chers qui le pleurent ; mais cette mort était un peu dans sa destinée. Le jour où il prit l'épaulette, il s'était rangé parmi ceux qui aspirent aux actes héroïques ; il avait joui des profits et des honneurs attachés à ce choix, recueilli les hommages de respect et de sympathie qui, en France, sont toujours alliés à ceux qui préfèrent l'aventure au repos et la recherche de la gloire à celle de la fortune. Au contraire, l'avocat, le fonctionnaire, l'employé, le commerçant avaient opté pour une vie moins brillante, mais plus en har-

monie avec leurs goûts. Tandis que l'officier était acclamé dans les défilés, que les cœurs féminins volaient vers lui, le civil, dans son triste vêtement, était dédaigné, sinon méprisé; on l'appelait : bavard, rond-de-cuir, calicot. La guerre éclate, cette guerre dont on parlait parfois, mais à laquelle on ne croyait guère, et l'humble civil doit quitter le calme bonheur qu'il avait choisi, délaisser une situation conquise par l'effort de plusieurs années, une entreprise où est engagée toute sa fortune et celle des siens, il doit abandonner tout cela, tout ce qu'il aimait, et aller combattre et s'exposer autant que le soldat de carrière. Son sacrifice est plus grand. Le soldat de carrière, en partant pour la guerre, n'abandonne pas de situation, ne compromet pas sa fortune; il peut conquérir des grades et des décorations; le civil, lui, perd tout et ne peut rien gagner en dehors de la gloire d'avoir accompli son devoir. C'est pourquoi il faut honorer la mémoire des civils tués en défendant la patrie, puisque cet honneur est la seule chose qu'ils puissent recueillir en échange de tout ce qu'ils donnent.

Et puis, c'est dans les grandes familles que forment les corporations que sera le mieux institué et entretenu le culte glorieux de ceux qui sont tombés héroïquement. Leurs parents les pleureront plus douloureusement, mais les souvenirs arrosés par ces pleurs seront plus des mouvements de tendresse qu'un hommage à l'héroïsme.

Sur des parents qui perdent un fils, sur une jeune femme qui reste veuve avec des petits enfants, le coup est trop brutal, fouille trop profondément le cœur, pour que la beauté du trépas exalte l'âme vers une résignation où la fierté panse la blessure. Quel que soit l'héroïsme qui orna la mort, c'est, avant tout, un fils, un époux qu'ont perdu ceux qui restent, et, plus tard, quand sonneront les fanfares précédant le retour des troupes victorieuses, ils continueront à pleurer dans la tristesse du foyer dévasté.

Ils ne dresseront jamais dans leur pensée la figure rayonnante d'un héros. Les parents, en se souvenant, reverront sans cesse leur enfant tel qu'ils l'ont aimé, depuis sa naissance à travers toutes les étapes de sa vie; recherchant les anniversaires, ils revivront les joies du passé, les jours d'espérance où se construisaient les rêves d'avenir; et la veuve songera au fiancé, aux enchantements des premiers jours de l'union, aux ravis-

sements émus quand leurs têtes se joignaient au-dessus du berceau des nouveau-nés. Dans le cœur des parents et dans celui de la veuve, il n'y a pas de place pour l'image d'un héros qui est toujours quelque peu une chose officielle et extérieure; leur cœur déborde de la tendresse éplorée qu'ils avaient pour le brave et simple garçon qui est parti, un jour de l'été dernier, brusquement, forçant sa gaîté pour ne pas pleurer, et dont les os blanchissent maintenant en un coin ignoré.

La corporation n'a pas son souvenir amolli par ces pleurs, qui sourcent d'une intimité chère et ravagée. Pour elle subsiste seul le souvenir du héros. Elle a conscience qu'elle fait partie de ce faisceau de forces morales qui forment la patrie, elle sait que ceux qui disparaissent ne meurent pas complètement, mais que le meilleur d'eux-mêmes survit et que c'est de cette survivance qu'est faite l'âme d'un pays, d'une compagnie. Ainsi l'hommage qu'elle rendra à ses morts, affranchi de la tyrannie des chagrins personnels, s'élèvera plus pur et durera éternellement.

Lorsque la France déposera les armes, après avoir, une fois de plus, défendu contre la barbarie tout ce en quoi réside vraiment la douceur de vivre, une table de marbre, à l'entrée de la bibliothèque, remplacera la page blanche où s'alignent les noms des avocats morts pour la Patrie. Les générations futures passeront chaque jour devant cet humble monument; qu'elles le saluent avec fierté et reconnaissance; qu'elles se rappellent que les confrères dont les noms forment l'héroïque phalange ont enrichi magnifiquement le patrimoine du Barreau et qu'ils ont montré que ceux qu'on appelait dédaigneusement des bavards, ceux à qui un grand capitaine aurait voulu couper la langue, savent, le jour qu'il faut, mourir en braves, et que, sous la toge, bat un cœur aussi altier que sous n'importe quelle armure. Et, ce devoir accompli, il faudra encore qu'elles aient une pensée de pitié envers les inconnus pour qui chaque ligne de cette page glorieuse fut un trait de glaive à travers le cœur.

JOSÉ THÉRY.

LES MORTS INQUIETS [1]

—

Salut, un fier salut, aux fosses martiales
Où rêvent les guerriers assoupis un instant,
Et dont le nom sonore, en un bruit de cymbales,
Roule dans l'avenir qui se lève éclatant.

Ils ne s'enivrent point du sommeil solitaire
Où l'esprit s'alanguit, ainsi que le corps las ;
La douceur de dormir dans le sein de la terre,
Seuls entre tous les morts, ils ne la goûtent pas.

Car leur sépulcre est plein de cris et de fumées ;
Les vaincus ont encor la haine du vainqueur,
La mèche du canon y demeure allumée,
Le rouge vif du meurtre est toujours dans leur cœur.

Ils attendent, tout prêts à se lever encore,
Les premières lueurs, le clairon du réveil,
Le lourd piétinement des chevaux à l'aurore,
Le charme du départ... et la marche au soleil !

Que le ciel triomphal du Couchant leur rappelle
Les vieux champs de bataille et de gloire, en versant
L'écarlate sinistre et la pourpre cruelle
De ses rayons, pareils aux larges flots de sang !

Que le vent, frémissant de leur antique rage,
Le vent qui dispersait la cendre des foyers,
Mêle à leur tombe ardente, avec un bruit d'orage,
Le superbe frisson des drapeaux déployés !

RENÉE VIVIEN.

(1) Poème inédit écrit en 1901.

NOTES SUR LE COURAGE BELGE

AOUT 1914-MAI 1915

—

Multiples sont les formes du courage, et elles sont universelles, comme elles sont de tous les temps. Cependant, si la valeur, montrée dès le début de la guerre présente par la nation belge, n'est pas spécifiquement belge, les circonstances où elle eut à se produire sont tellement inouïes et formidables que jamais l'histoire n'en a connu d'analogues et que les pays civilisés et conscients, et même les neutres, ont pu y surprendre des caractères assez nouveaux et particuliers pour l'appeler légitimement le courage *belge*.

En quoi ce courage a-t-il consisté? Est-ce dans la spontanéité de la résistance opposée par la nation entière à l'invasion? Est-ce dans l'intrépidité de sa défense? dans la patience irréductible avec laquelle elle supporte l'occupation? Tout cela en fait partie, mais ce n'est pas tout le courage belge. Il y a en lui quelque chose de plus haut et de malaisément définissable. Il y a une sorte d'ardeur latente et patiente, une fierté contenue, une confiance calme et un dédain, dont l'ensemble constitue quelque chose de plus fort, de plus grand et de plus beau que ne serait une révolte irréfléchie et instinctive de la population.

Le jour, m'a-t-on conté, où les troupes impériales entrèrent triomphalement dans Bruxelles, les quartiers populeux de la capitale grouillaient d'une foule confuse et, indignée. Les hommes au visage farouche, dur, s'assemblaient en grondant sourdement. Tous s'étaient armés de gourdins, et ainsi par masses, ils se portaient au-devant des soldats du Kaiser. Les

autorités municipales intervinrent à propos, et, non sans difficulté, leurs objurgations parvinrent à comprimer l'élan populaire, à ramener la foule à la raison. Depuis, soutenues et raffermies par le haut exemple de leur bourgmestre Adolphe Max, les Bruxellois de toutes classes et de toutes conditions, assagis, se satisfont en marquant par leur attitude et leurs paroles qu'ils ne plient pas devant le vainqueur, mais, sauf par de significatives plaisanteries que la balourdise teutonne n'interprète pas toujours avec bonne humeur, ils se gardent de tomber dans l'erreur de provoquer d'infécondes représailles.

Les journaux ont décrit de quelle façon les gamins, devant les corps de garde, imitent l'exercice à la prussienne et s'entraînent au pas de parade. Ils arrangent en casques à pointes leurs casquettes avec une carotte qu'ils y fixent; ils portent crânement leurs fusils de bois, et se raidissent avec gravité en mouvements saccadés; ils reproduisent la rudesse rogue du commandement; tout à coup : « Nach Paris! » crie celui qui est leur chef, et tous ensemble, sérieux et en bon ordre, ils exécutent une marche en arrière. « Nach Berlin! » et tous se ruent en avant, comme à l'assaut, avec de grands gestes de triomphe. Au début les soldats allemands prenaient plaisir à suivre ces évolutions naïvement moqueuses. Puis les officiers y mirent obstacle, ne les tolérèrent plus que dans certaines parties de la ville, dont ils interdirent l'accès aux hommes de troupe, et finalement prévinrent la ville qu'elle serait tenue responsable de toutes moqueries qui pourraient porter atteinte à la considération qui leur était due.

C'est ainsi que les Allemands s'entendent à merveille à hausser l'importance des manifestations et à donner du prix à ce qui était jusque-là sans considérable valeur. Il va de soi que les gamins n'ont pas cessé leur jeu, et que, à moins de raser pour ce motif une ville de plus d'un demi-million d'habitants, on conçoit mal comment Bruxelles en supporterait la responsabilité. Les Allemands ne se rendent pas seulement odieux, ils sont ridicules.

Sans doute ne se conduisent-ils pas, en tous lieux, d'une façon identique. Il est visible qu'ils ont tenté, dans les grandes villes de la Belgique, tout ce qui est en leur pouvoir pour amadouer les habitants, pour les convaincre qu'ils ont intérêt

à accepter leur présence et leur contrôle, et que, au point de vue économique tout au moins, cette acceptation serait le plus grand des bienfaits.

Seulement, en vue d'en arriver à leurs fins, ils ont cru bon de fléchir la fermeté des esprits par la terreur : la destruction délibérée d'Aerschot, de Louvain, de Termonde, qui ne résulte, comme prétendûment celle de Dinant ou celle de Malines, d'aucune nécessité stratégique ou guerrière, n'a pas eu d'autre motif que la conviction où ces imbéciles étaient ancrés que la terreur est le meilleur moyen de dominer! Et il leur a fallu un temps énorme pour s'apercevoir qu'ils n'avaient abouti qu'à décupler l'horreur et l'exécration ; ils s'en sont aperçus, mais ils n'ont pas compris.

Alors ils ont tenté d'une tactique différente. Ils croyaient, dans leur ignorance des valeurs en psychologie, la Belgique profondément divisée par la haine des races. Ils savaient les Wallons très éloignés de leur civilisation par l'esprit, les habitudes, la langue et les tendances. Leur rigueur s'exerça impitoyablement sur les villes wallonnes ; ils s'imaginaient plaire ainsi aux Flamands et que ceux-ci leur en sauraient gré. Ils allèrent jusqu'à prohiber l'emploi du français dans les relations officielles et administratives, et leurs affiches sont imprimées en allemand et en flamand. Ils ont prétendu instaurer l'université flamande que réclamaient à Gand les flamingants. Rien ne leur a réussi. Les lâches qu'ils ont conquis par leurs sottes mesures sont négligeables par leur nombre et par leur importance. Ils comprendront, un jour, qu'il n'y a plus, en Belgique, ni Flamands, ni Wallons.

Ils ont cherché, en expédiant à Bruxelles, quelques-uns de leurs chefs socialistes les mieux domestiqués, à circonvenir le parti ouvrier. Ils n'y sont pas parvenus. Il n'y a plus, en Belgique, ni wallons, ni flamands, ni socialistes, libéraux, catholiques ; il n'y a que des Belges, à qui soudain, selon l'expression du chaleureux Jules Destrée, député de Charleroi, leur patrie s'est révélée ; il n'y a que des Belges unis et résolus à reconquérir coûte que coûte leur indépendance et leur liberté.

Quelques piètres défaillances ne signifient rien. Elles sont, par bonheur, si rares qu'on les a vite énumérées. Des journalistes ont livré leur plume ; ils ont été flétris par la masse de leurs confrères qui les ont rayés des registres de leur corpo-

ration; un professeur a été exclu par ses collègues de l'Université de Bruxelles : il avait accepté d'assister à un concert donné, au théâtre de la Monnaie, pour célébrer « la victoire allemande » ; en grand nombre les étudiants, la plupart ses élèves ou ses anciens élèves, n'avaient pas hésité à sacrifier leur vie pour faire obstacle à « la victoire » qu'il consentait à célébrer! —

A part ces lamentables exceptions, tous, militaires ou civils, les Belges ont fait montre et font montre d'un courage irréductible, et par là leur nation est grande au delà de tout exemple dans le passé.

Quand à la civilisation antique la Grèce héroïque et frémissante rendit un service comparable à celui que rend de nos jours la Belgique à la civilisation renouvelée, « si le service est pareil », s'écrie avec raison, dans *le Figaro* du 2 décembre dernier, Maurice Maeterlinck,

l'acte passe toute comparaison. On a beau regarder dans l'histoire, on n'y découvre rien qui monte à sa hauteur. Le magnifique sacrifice des Thermopyles, qui est peut-être ce que nous trouvons de plus fier dans les annales de la guerre, s'éclaire d'une lumière aussi héroïque, mais moins idéale, parce qu'il était moins désintéressé et moins immatériel. Léonidas et ses trois cents Spartiates défendaient en effet leurs foyers, leurs femmes, leurs enfants, toutes les réalités qu'ils venaient de quitter. Le roi Albert et ses Belges, au contraire, n'ignoraient point qu'en barrant la route à l'envahisseur ils sacrifiaient inévitablement leurs foyers, leurs femmes et leurs enfants. Loin d'avoir, comme les héros de Sparte, un intérêt impérieux et vital à combattre, ils avaient tout à gagner à ne combattre point, et rien à perdre, — sauf l'honneur.

Les Belges ont tout perdu, leurs foyers, leurs biens, leurs habitudes, le doux parfum de la patrie. Les familles sont dispersées, errantes, décimées. Leurs morts sont innombrables. Tous portent des deuils irrémédiables. Les richesses du pays sont dévastées; les monuments sont en décombres. On les a pillés, torturés, dépossédés brutalement de leur liberté. Des villes sont anéanties ou saccagées. Les maisons brûlent, les ruines s'entassent; le ravage s'est étendu à toutes les provinces. Et ils vont, les uns hâves et incertains, portant en leur cœur une indomptable rage, une volonté froide et tenace, sous le regard des barbares inquiets de sentir confusément

qu'ils ne les tiendront jamais sous le talon de leurs bottes; ou bien les autres acceptant, des nations alliées, Angleterre ou France, une hospitalité cordiale, et les plus jeunes, les moins à plaindre, accourant à l'appel de leur Gouvernement s'enrôler dans les rangs toujours plus nombreux de leur glorieuse armée.

Armée entre toutes glorieuse, certes! Elle a accompli durant des semaines et depuis dix mois, dans l'enthousiasme, un labeur constant et des exploits dont l'imagination demeure confondue. Elle s'opposait seule, à Visé, devant Liège, au déferlement formidable des hordes envahissantes. Elle combattait seule dans les plaines de la Hesbaye et du Brabant; et seule elle résistait dans les forts de Namur, hélas! et d'Anvers.

Et elle ne croyait jamais avoir assez fait. On a vu certains régiments d'infanterie passer incessamment, pendant 5 journées, d'un secteur à un autre secteur de la défense de Liége, les intervalles entre les forts étant trop larges et les troupes n'étant pas en nombre suffisant pour les couvrir tout entiers. Et ces mêmes régiments se battaient ensuite, d'un courage toujours égal, à Haelen ou ailleurs. Rien ne parvenait à abattre leur entrain, leur gaîté. Ils allaient au feu en chantant, mais leur sang-froid restait absolu; la tranquillité et la sûreté de leur tir ne se démentaient jamais. A travers toute la campagne, leurs qualités inouïes d'endurance et de bravoure se sont maintenues intactes. Ils sont aujourd'hui, avec une expérience plus sûre, ce qu'ils furent dès le début, des héros intrépides et simples.

L'acte du commandant Namèche, au fort de Chaudfontaine, se faisant sauter après avoir obstrué et détruit le tunnel où passe la ligne d'Aix-la-Chapelle à Liège; l'acte même du général Leman défendant Liége jusqu'au bout, et emporté prisonnier en Allemagne parce qu'on l'a découvert blessé et évanoui sous les décombres du fort de Loncin, d'autres actes nombreux ne passent pas en énergie et en abnégation les actes analogues dont toutes les armées en guerre s'enorgueillissent à bon droit. Mais la lettre, adressée au Roi Albert par le général Leman, révèle une âme d'une beauté ingénue et sublime :

Sire,

Après d'honorables engagements livrés les 4, 5 et 6 août, je jugeai

que les forts de Liège ne pouvaient jouer d'autre rôle que celui de forts d'arrêt.

Je maintins néanmoins le gouvernement militaire pour coordonner la défense autant que possible et pour exercer une influence morale sur la garnison.

Votre Majesté n'ignore pas que j'étais au fort de Loncin le 6 août à midi.

Vous apprendrez avec chagrin que le fort a sauté hier, à 5 h. 20 du soir, et que la plus grande partie de sa garnison a été ensevelie sous ses ruines.

Si je n'ai pas perdu la vie dans cette catastrophe, cela tient à ce que mon escorte m'a retiré de la place forte au moment où j'étais suffoqué par le gaz qui se dégageait après l'explosion de la poudre.

On me porta dans une tranchée, où je tombai. Un capitaine allemand me donna à boire, puis je fus fait prisonnier et emmené à Liège.

Je suis certain d'avoir manqué d'ordre dans cette lettre, mais je suis physiquement ébranlé par l'explosion du fort de Loncin.

Pour l'honneur de nos armes, je n'ai voulu rendre ni la forteresse ni les forts. Daignez me pardonner, Sire !

En Allemagne, où je me rends, ma pensée sera, comme elle l'a toujours été, avec la Belgique et le Roi. J'aurais volontiers donné ma vie pour les servir mieux, mais la mort ne m'a pas été accordée.

Général LEMAN.

« Daignez me pardonner, Sire ! » Est-il au monde rien de plus tragique et de plus émouvant que cette simple prière, si l'on songe à ce que fut cette défense de Liège, spontanée, frémissante et grandiose, contre des armées sans cesse accrues et multipliées, aguerries et préparées, et disposant de ressources, en armes, en munitions, en hommes, formidables en comparaison de ce que pouvait leur opposer l'armée belge tout entière ! Et tout l'échec de l'irruption allemande, l'irréalisation de ses plans de conquête et de domination sont dus à la résistance effrénée et fabuleuse de la place de Liège, voulue par le Roi Albert, soutenue sans aucune faiblesse par le général Leman et par ses troupes, qui conserveront devant l'Histoire l'honneur prodigieux d'avoir décidé le salut du monde et de la civilisation.

L'estimation et le prix d'un homme consiste au cœur et en la volonté ; c'est là où gist son vray honneur. La vaillance, c'est la fermeté, non pas des iambes et des bras, mais du courage et de l'âme ;

elle ne consiste pas en la valeur de nostre cheval, ny de nos armes, mais en la nostre. Celuy qui tombe obstiné en son courage, *si succederit, de genu pugnat :* qui, pour quelque danger de la mort voisine, ne relasche aulcun poinct de son asseurance ; qui regarde encores, en rendant l'âme, son ennemy d'une veue ferme et desdaigneuse, il est battu, nom pas de nous, mais de la fortune ; il est tué, non pas vaincu : les plus vaillants sont par fois les plus infortunez.

Au jugement de Montaigne, ni l'armée belge, ni le général Leman, ni le Roi, ni la nation n'ont été vaincus. Ceux qui sont tombés furent obstinés en leur courage, et, terrassés, ils continuent à combattre à genoux : à genoux, parce qu'ils ont les jambes rompues, mais non pas dans une posture d'humiliation.

La Belgique a éprouvé, selon la phrase célèbre de Grotius, « quel faible rempart, c'est pour la liberté d'un peuple que le serment d'un prince ». L'Allemagne lui avait, à l'égal de la Russie, de la France, de l'Angleterre, garanti l'indépendance et la neutralité. Elle prétendit, en premier lieu, la rendre complice en obtenant d'elle le libre passage à travers son territoire pour surprendre la France, son ennemie, avant qu'elle pût s'être mise sur ses gardes. La Belgique estima que ç'eût été de sa part une trahison et un déshonneur. Elle se refusa à un tel opprobre. Promesses, menaces ne produisirent pas plus d'effet, et l'Allemagne eut recours à une violation brusquée des frontières. Elle inventa, plus tard, deux excuses, l'une et l'autre également mal fondées, à sa félonie : 1° elle avait dû, à contre cœur, violer la neutralité belge, parce qu'elle savait que la France s'apprêtait à le faire ; 2° elle tenait dans ses mains la preuve que, dès 1906, la Belgique avait fait abandon de sa neutralité, en se livrant, par un traité secret, dans l'hypothèse d'une guerre, à l'invasion de l'Angleterre.

Or, pas un soldat français n'avait pénétré sur le sol belge ou n'avait paru à la frontière. Le Gouvernement de la République avait offert de mettre à la disposition de la Belgique un certain nombre de troupes pour faire obstacle à la ruée allemande qu'on pressentait. Le Gouvernement belge se refusa à appeler l'aide d'aucun de ses garants avant que le pays n'eût été réellement envahi.

Quant au traité avec l'Angleterre, il n'a jamais existé. Des

pièces dans les archives relatent des conversations du colonel Barnardiston, attaché militaire britannique à la Légation de Bruxelles, avec les chefs de l'état-major belge. Ceux-ci se préoccupaient de savoir ce que ferait l'Angleterre au cas où la Belgique serait envahie par l'Allemagne. L'Anglais assurait que son gouvernement enverrait les troupes dont il disposerait pour assurer l'indépendance du Royaume, même, ajoutait-il sur une observation de son interlocuteur, au cas où la Belgique ne réclamerait pas cette intervention. Il n'y avait là que simple impression de particuliers, n'ayant pas qualité pour traiter au nom de leurs gouvernements respectifs. Il n'y avait de part ni d'autre aucun engagement ; il n'y avait pas de traité. Il n'y avait cession ni diminution de la neutralité belge.

Personne, en Belgique, n'a hésité une seconde. Le droit de s'opposer par la force à la violation du territoire n'a fait doute pour personne, non plus que la légitimité de l'intervention des puissances garantes. Aussitôt tous les caractères se sont grandis et épurés. On a oublié les mesquines préventions, les menus intérêts, les rancunes et les jalousies. Autour du Roi, qui donnait l'exemple, tout le monde s'est trouvé, d'un mouvement unanime, groupé, sans acception de classe, de race, ni de parti. En dépit des souffrances endurées, malgré l'exil, malgré la dure loi de l'occupation, malgré les deuils, malgré les ruines et la faim, pas un mot de blâme ne s'est élevé. Ce qui a été fait devait être fait, et la tâche commune sera jusqu'au bout poursuivie.

Dans quelles conditions ? Il ne saurait être question de la bravoure militaire. Il se déploie chez les Belges autant d'intrépidité, de vaillance et de résolution que parmi les soldats de France, d'Angleterre, d'Italie et de Russie, et leur obstination farouche les égale aux indomptables soldats serbes. Mais ce qui confond la compréhension germanique, c'est l'attitude noble et résolue de la population civile.

Les personnalités en vue, les magistrats de tous les ordres, la foule se comportent d'une façon identique. Non pas le Roi seul, avec l'armée, avec le Gouvernement, non pas seuls ceux qui sont sortis du pays, et qui échauffent l'enthousiasme et la sympathie des contrées alliées ou neutres par le récit de leurs désastres et de leurs espoirs, mais la masse obscure des mal-

heureux qui sont restés dans leurs villes et dans leurs villages.

On connaît l'exclamation tragique de ce vieux paysan à qui un officier allemand voulait faire pressentir l'écrasement fatal et prochain des Alliés sur l'Yser. Il énumérait les milliers et les milliers de soldats dont la ligne teutonne allait de jour en jour être renforcée en vue d'un dernier effort. « Où pourra-t-on les enterrer ? » répondit le vieillard, montrant d'un mot le sol de sa pauvre Flandre déjà tout regorgeant de cadavres.

Tous les Belges sont ainsi. Ils subissent la force, ils cèdent à la violence. Ils ne font aucune avance au vainqueur, et partout où il est possible de résister à une de leurs exigences, ils résistent. Nulle part ils ne l'accueillent, nulle part ils ne le reconnaissent ni même ne le connaissent. M. Luigi Barzini, correspondant du *Corriere della Sera*, qui a si nettement pénétré le caractère des Bruxellois, avec beaucoup de finesse a décrit le malaise et la crainte obscure des Allemands à les sentir à la fois dociles, irréductibles, désarmés et d'autant plus redoutables. On ne discerne chez eux aucune manifestation de haine non plus que de peur. Ils agissent à leur convenance, sans se soucier de la présence des *autres*, à qui ils n'opposent qu'un dédain implacable. Ils ne sont pas assujettis.

La fierté digne et courageuse du bourgmestre Adolphe Max a préservé ses concitoyens d'être au hasard molestés et rançonnés. Les conditions dans lesquelles la ville serait occupée furent nettement établies par lui dans une entrevue avec le chef de l'armée qui y entrait ; et il sut jusqu'au bout par sa fermeté paisible et sa dignité simple en imposer le respect. Lorsqu'on l'eut interné en Allemagne, ses collaborateurs, présidés par le premier échevin, M. Maurice Lemonnier, suivirent son noble exemple. Ils se refusèrent, tout d'abord, à choisir, comme les y invitait le Gouverneur allemand, un nouveau bourgmestre. Ce choix selon les lois belges appartient au Roi, et la fonction n'est pas vacante. Et ils conservèrent jalousement l'attitude que leur avait enseignée l'exemple de leur chef.

Même les Cours et Tribunaux belges opposent à la violence teutonne un visage serein et placide ; le gouverneur général von Bissing avait exigé des magistrats l'engagement écrit de continuer à remplir consciencieusement leurs fonctions. Ils s'assemblèrent et décidèrent sans doute de déférer à cette exigence, mais non sans avoir solennellement déclaré qu'en con-

sentant à ce que demandait sous une forme anodine le Gouvernement militaire allemand ils se refusaient à aller au delà; jamais ils ne s'abaisseraient à aucune déclaration qui porterait atteinte à leur dignité et à leurs sentiments intimes; si jamais on veut leur imposer un serment d'allégeance, ils seront unanimes à répondre par un *non possumus* formel et catégorique.

Et cette déclaration n'est pas de simple verbiage. Les arrêts et jugements continuent à être rendus au nom du peuple belge, en application des lois belges, même lorsqu'elles se trouvent en conflit avec les arrêtés du Gouvernement militaire. Des juridictions exceptionnelles ont été instituées, mais les tribunaux se refusent à se déclarer incompétents dans les causes dont on a prétendu de la sorte leur interdire de connaître; les juges de paix se refusent à se prêter à l'application des ordonnances qui étendent leur pouvoir; les avocats s'engagent à ne pas se plier à un titre quelconque au fonctionnement de ces juridictions; seraient radiés de l'ordre ceux qui montreraient à cet égard la moindre complaisance.

La Cour de cassation annule les jugements qui ne sont pas rendus conformément à la Constitution belge, en audience publique, ou qui sont rendus au mépris des formes et des garanties légales.

Les autorités impériales ont menacé également dans ses prérogatives l'ordre des avocats, sous le prétexte qu'un avocat belge très connu n'aurait pas rempli en conscience le mandat à lui confié par une maison de Dusseldorf. Le bâtonnier répliqua que l'avocat dans la pratique de ses devoirs ne connaît ni les défaillances ni les rancunes; qu'il n'y a pour lui ni amis ni ennemis, que son souci de probité professionnelle n'est pas livré aux hasards des événements. Et ensuite il affirmait : « Sans doute depuis qu'elle nous a envahis, l'Allemagne est devenue notre ennemie. Menacés par elle dans notre existence, nous la combattons avec l'âpreté d'un patriotisme enraciné. A elle nous ne devons rien. » Certes l'Allemand, le particulier allemand, justiciable des tribunaux belges, est pour l'avocat un être sacré comme un autre; le barreau est là pour le protéger comme un autre, mais cette considération, non plus que la menace vaine et superflue de « prendre des mesures », ne modifieront en rien l'attitude des avocats, qui n'ont « à recevoir d'or-

dre et d'injonction de personne : nous agirons à l'avenir comme nous l'avons fait dans le passé, sans préoccupation d'aucune espèce et sans autre mobile que celui de bien faire. »

Le triomphe des procédés de coercition ou de séduction mis en œuvre contre les membres des différents clergés n'est pas plus éclatant. Sachant que les prêtres wallons n'éprouvaient aucune sympathie pour les prétentions de la culture germanique, tout de suite ils les harcelèrent, les tourmentèrent, les incarcérèrent et, au besoin les fusillèrent sans motif plausible. Incroyable stupeur, ils n'avaient pas ainsi gagné le clergé catholique des régions flamandes ! Cette portion du clergé, qui, par défiance des idées libérales que peut répandre la France et en haine des idées révolutionnaires, semblait si attaché jusqu'alors au rapprochement avec l'Allemagne, était soudain devenue germanophobe !

Elle n'exprimait pas, peut-être, ouvertement ses répugnances nouvelles, mais elle prêchait le patriotisme ; elle conseillait et dirigeait les oraisons pour la délivrance de la Belgique, elle préparait les hommes, les femmes, les enfants à la continuité de la résistance, à une insoumission réservée, correcte, dédaigneuse jusqu'à l'heure désirée de la libération. Aussi les prêtres flamands subirent un sort rigoureux. Ils furent emprisonnés dans leur cure ou expédiés en Allemagne, ils furent gardés comme otages ; ils furent sommairement exécutés pour l'exemple. Tous subirent leur destinée dans la résignation la plus humble, avec la constance la plus ferme. On a beaucoup épilogué sur le cas du cardinal Mercier. Ce n'est que le plus illustre et le plus mémorable. Il a exposé aux yeux du monde l'attitude nette des prêtres de Belgique ; il a fait assister à l'impuissante rage des envahisseurs, en dépit de leurs démentis et de leurs mensonges ; il a découvert la pusillanimité misérable du Saint-Siège vis-à-vis de ses très fidèles et zélés serviteurs alors que son rôle eût été d'assumer contre l'arrogance du plus puissant la défense du plus faible. Mais le cardinal Mercier a supporté ses déboires avec une austérité aisée et dépourvue d'affectation, qui lui a acquis, en même temps que l'attachement passionné de ses coreligionnaires, la respectueuse déférence de ceux qui ne croient pas.

Les messes traditionnelles furent dites, à l'occasion de l'anniversaire du Roi, dans la plupart des églises, malgré la prohi-

bition. De même le Grand Rabbin, dans sa synagogue, ne manque jamais, au début des offices, d'appeler sur la famille royale les bénédictions du Seigneur.

Mais ce qui est plus stupéfiant, c'est l'endurance courageuse de la population. A Liége, à Seraing, à Bruxelles, à Anvers, à Gand, à Malines, les associations ouvrières ont déclaré que, plutôt que de travailler pour les Allemands, tous se résigneraient à mourir de faim. La misère est grande. Les enfants souffrent. Les femmes n'en soutiennent pas moins les hommes. Si l'on n'a plus de quoi manger, on fait queue aux soupes populaires, on a recours aux distributions de vivres. Mais on ne fléchira jamais. Et, pour exploiter à leur bénéfice les houillères ou la manufacture d'armes de Herstal, les Allemands ont dû appeler de chez eux la main d'œuvre.

Des fonctionnaires ont été massacrés ; à Gand, par exemple, un ingénieur des chemins de fer de l'Etat, M. Lenoir, pour s'être refusé à livrer certains documents en sa possession. D'autres pour des raisons analogues. Les arrestations, les déportations pour des faits de ce genre ne se comptent plus. Ou bien des particuliers, des femmes ont fourni les moyens de franchir la frontière à des jeunes gens qui s'enfuient pour s'enrôler dans l'armée. La femme du ministre de la Justice, Mme Carton de Wiart, demeurée à Bruxelles pour participer aux œuvres d'assistance organisées en faveur de ses concitoyens malheureux, a été condamnée à plusieurs mois de détention à Berlin, sous le prétexte qu'elle entretenait avec son mari une correspondance secrète.

Il n'est donc pas surprenant que la bêtise des Allemands ajoute à leur impopularité. Peut-être les craint-on un peu, à l'instar des bêtes brutes et dangereuses qu'on ne parvient pas à capturer, mais ils ne forcent ni la soumission ni le respect. Un correspondant du *Berliner Tageblatt* constate l'hostilité persistante des Bruxellois, — et l'on en pourrait dire autant de tous les Belges :

Ils sont restés ce qu'ils étaient. Ils ne nous croient pas et nous haïssent... Ils ne perdent pas leur conviction : celle que le roi reviendra bientôt à la tête de ses troupes, en cortège somptueux, et chassera les Allemands hors du pays. Si la fièvre des premières semaines s'est apaisée, une constante excitation règne encore. A chaque coin de rue, on vend des portraits du roi ; tout le monde porte des insi-

gnes noir-jaune-rouge à la boutonnière ou au bras, et on attend, on attend...

Et cette attente ne peut pas être trompée. Il faut que les Alliés arrivent promptement. Il ne faut pas qu'une année s'écoule sans que la Belgique, martyre innocente, patiente et sublime, soit purgée et rendue à la vie. Il faut qu'elle respire et se retrouve. Il faut qu'elle soit délivrée.

O chefs des armées alliées, nous vous faisons confiance. Vous serez sans faiblesse et sans hésitation. Rendez au monde les régions du Nord de la France et de la Belgique trop longtemps insultées par la présence odieuse, insupportable, des hordes sanguinaires et lâches. On vous attend. Ne tardez pas.

Et les Belges, patients, unanimes, veillent et vous guettent. Et leur attitude est plus fière et plus noble, irréductible et calme, que s'ils soulevaient la colère par des entreprises hasardées et vaines. Leur courage est patient. Il ne faudrait pas qu'ils en meurent. Il est temps qu'on lui décerne son prix et sa juste récompense, et qu'on restitue sa liberté au peuple robuste et bon dont la vraie devise pourrait tenir dans la sentence que, gravement, au livre épique qui exprime son âme et son vieux songe, le charbonnier Claes, selon Charles de Coster, enseigne à son fils Ulenspiegel enfant : « Fils, n'ôte jamais à homme ni bête sa liberté, qui est le plus grand bien de ce monde. »

Et le peuple belge sait bien qu'on ne lui peut ôter sa liberté par force et par ruse que pour un temps. La servitude n'aura qu'un temps. Elle doit cesser. Il en est sûr et attend non point dans la résignation, mais avec un patient courage, l'heure où il échappera enfin à ce que l'ardent et pieux Emile Verhaeren a dénommé « l'état de férocité » instauré par Guillaume II. Il se redressera lavé de toute haine alors, dans l'élan unanime de sa foi vers un avenir généreux et fécond.

ANDRÉ FONTAINAS.

L'ALLEMAGNE
JUGÉE PAR SES GRANDS HOMMES

Que la psychologie des peuples est donc une chose vaine ! Si vous voulez savoir ce qu'est un Allemand, Alfred Fouillée et ses émules ne vous présenteront guère, après de savantes analyses, que des traits généraux se trouvant déjà dans le « concept homme », comme dirait M. Ostwald. Au creux de leurs cornues, les différences se volatilisent, et les Cafres eux-mêmes prennent un air de parenté avec les anciens Hellènes. — Ou bien, dans une autre école, on déduira savamment les conséquences de principes sûrement posés. Quel bel édifice on bâtit ainsi, et que M. Gustave Le Bon est un grand homme! Oui, mais demandez aux Sud-Américains ce qu'ils pensent des *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*. Ce grave ouvrage est couramment traité par eux de roman frivole. — Enfin, il y a les mesureurs de crânes; mais je ne sache pas que leur classement des individus en brachycéphales et dolichocéphales aient eu d'autres résultats que de doter le langage de deux mots grimaçants.

Non, ce ne sont pas les crânes qui comptent, mais ce qui se trouve dedans. Et encore y a-t-il beaucoup de gens en Allemagne, ou... aux Iles Fortunées, dont le contenu du crâne nous importe? Bien peu! Mais si la plupart des hommes n'ont ni esprit, ni âme, comment la collectivité en serait-elle pourvue? Chaque nation aurait une âme? Pourquoi? Ce qui lui donne son unité, c'est bien, selon la pensée de Renan, le total des expériences faites ensemble par tous les citoyens, des souffrances supportées en commun, comme surtout la commu-

nauté de langue, de préjugés et de tendances. Or, qu'est-ce cela, sinon l'enregistrement continu depuis des siècles de tout ce qui a impressionné le plasma informe des foules? Les masses sont soumises au déterminisme le plus rigoureux auquel n'échappent que des individualités remarquablement fortes.

Nous ne parlerons donc pas de l'âme ni de la psychologie de l'Allemagne, mais pour nous renseigner sur la valeur et la qualité de la civilisation germanique, nous allons nous adresser aux grands hommes allemands qui dominent les siècles et les frontières de leur taille de géant.

Aucun de nous n'aurait osé se montrer aussi sévère qu'ils l'ont été pour leurs compatriotes.

C'est qu'ils sentent plus vivement que nous ce qui manque à l'Allemagne pour devenir une grande nation civilisée. Et, en tout premier lieu, ils se sentent embourbés dans leur langage. Frédéric II, qui sut se tailler une place parmi les meilleurs écrivains français du XVIII[e] siècle, compare, non sans amertume, les deux langues française et allemande :

La langue française est, de toutes les langues modernes, celle qui nous offre le plus de modèles et de plus beaux modèles dans tous les genres. Les ouvrages français sont ceux qu'on lit le plus dans toute l'Europe. Notre langue allemande est trop dure : elle me paraît avoir encore une physionomie barbare qu'on aura peine à lui faire perdre.

Cet aveu lui est assez pénible, mais cependant, comme il n'a en vue que la grandeur de la Prusse, il ne veut pas, pour tout ce qui s'y fera d'important, d'un idiome dédaigné des grandes nations.

Je veux, continue-t-il, mettant de côté l'amour-propre national, que les mémoires de mon académie soient publiés en langue française, la plus cultivée et la plus répandue, pour que la Prusse hâte sa propre instruction, forme son goût et parvienne à une honorable célébrité littéraire. Quelle nécessité d'encourager en Allemagne la langue nationale? Quelle folie de vouloir chercher à répandre au dehors un idiome inutile et moins agréable aux autres peuples?

Un siècle plus tard, la langue allemande n'avait pas encore perdu sa physionomie barbare puisque Nietzsche, l'un des quatre ou cinq grands stylistes d'outre-Rhin, racontait ainsi la triste histoire des sons durs et rogues dont elle est remplie :

Je crois que l'intonation de la langue allemande, pendant et surtout après le moyen-âge, fut foncièrement paysanne et vulgaire ; elle

s'est un peu amollie durant les derniers siècles, surtout parce que l'on se crut obligé d'imiter tant d'intonations françaises, italiennes, espagnoles, et surtout ceci dans les milieux de la noblesse allemande (et autrichienne) qui ne pouvaient absolument pas se satisfaire de la langue maternelle. Mais pour Montaigne, et surtout pour Racine, malgré cet usage, l'allemand a dû avoir un timbre d'une vulgarité insupportable : et encore de nos jours, au milieu de la populace italienne, dans la bouche des voyageurs, la langue allemande garde toujours des sons durs et rogues qui ont l'air de sortir de la forêt ou des demeures enfumées dans des contrées sans politesse.

Ce que Schopenhauer reproche aux Allemands c'est leur lourdeur dont il voit l'aveu constant dans leur langue et dans leur style.

Elle éclate, dit-il, dans leur démarche, dans leurs manières d'être et d'agir, dans leur langue, leurs récits, dans leur façon de comprendre et de penser, mais tout spécialement dans leur style... Ils s'étudient à trouver toujours les expressions les plus indécises et les plus impropres, en sorte que tout apparaît comme dans un brouillard. — Ils sont stupides et ennuyeux comme des bonnets de nuit.

Nietzsche est revenu vingt fois sur cette question du style, et chaque fois il assène de dures vérités sur la tête de ses compatriotes.

« Aucun des peuples civilisés actuels n'a une aussi mauvaise prose que le peuple allemand », déclare-t-il dans *le Voyageur et son Ombre;* puis il continue dans *Par delà le bien et le mal :*

Le fait que ce sont précisément nos bons musiciens qui écrivent mal montre combien le style allemand a peu de rapport avec l'harmonie et avec l'oreille.

Enfin admirez avec quelle délicatesse, quel sens des valeurs ce philologue marque les « impuissances » de la langue allemande :

L'Allemand est presque incapable du *presto* dans sa langue et aussi, on s'en doute bien, de certaines *nuances* plaisantes et audacieuses propres à l'esprit libre et indépendant. De même que le bouffon et le satyre lui sont étrangers, en son âme et conscience, de même Aristophane et Pétrone sont intraduisibles pour lui. Toute la gravité, la lourdeur, la pompe solennelle, toutes les variétés du style ennuyeux sont développées chez les Allemands dans leurs variétés infinies.

La lourdeur, l'ennui, tels sont donc les reproches constants que les Goethe, les Heine, les Schopenhauer et les Nietzsche, dégermanisés à l'école de la France, formulent à l'égard de la littérature comme de la langue allemande. Nietzsche d'ailleurs renchérit, car, étant venu le dernier, il a vu le néant des grandes espérances de ses illustres prédécesseurs.

Quel martyre est la lecture des livres allemands, se lamente-t-il, pour celui qui possède la troisième oreille! Avec quelle répugnance il s'arrête auprès de ce marécage au mouvement paresseux, flot de sons sans harmonie, de rythmes sans allure que l'Allemand appelle « livre »! — Et que penser encore de l'Allemand qui *lit* des livres! Comme il lit avec paresse et répugnance, comme il lit mal! Combien il y a peu d'Allemands qui savent et demandent à savoir s'il y a de *l'art* dans une bonne phrase, — de l'art qui veut être deviné, si la phrase doit être bien comprise.

Certes, nous savions bien que Flaubert était depuis un demi-siècle un vrai sujet d'étonnement pour toute l'Allemagne. Comment diable peut-on travailler la prose? Le vers, soit, car il y a les règles; mais la prose! Personne ne comprenait, et le torrent des improvisations roulait de plus belle. A-t-on assez écrit en Allemagne depuis un siècle! Et qu'est-ce qui surnage? Les œuvres seules de ceux qui formèrent leur goût à l'école des grandes civilisations. L'Allemagne a toujours été trop pauvre pour réussir à parachever un grand homme qui fut ainsi bien à elle. Dans une lettre à Voltaire, de 1775, Frédéric II le constatait déjà :

Nos Allemands, écrivait-il, ont l'ambition de jouir à leur tour des avantages des beaux-arts : ils s'efforcent d'égaler Athènes, Rome, Florence et Paris!... Quelque amour que j'aie pour ma patrie, je ne saurais dire qu'ils réussissent jusqu'ici; deux choses leur manquent : la langue et le goût. La langue est trop verbeuse; pour le goût, les Allemands en manquent sur tout.

Voilà qui est très bien, mais ne pourrait-on pas lier les deux faits et dire que cette langue est justement celle d'un peuple sans goût, que son désordre est une preuve irrémédiable de mauvais goût et d'incapacité à trouver jamais l'équilibre classique? Nietzsche va plus loin encore :

Voulez-vous voir l'âme allemande grande étalée? demande-t-il. Jetez un coup d'œil sur le goût allemand, l'art allemand, les mœurs

allemandes. Quelle indifférence de rustre à l'égard de toute espèce de « goût » ! Quel côtoiement de ce qu'il y a de plus noble avec ce qu'il y a de plus vulgaire ! Quel désordre et quelle richesse dans toute l'économie de cette âme !

Enfin Schopenhauer refuse toute valeur à la civilisation allemande et il le dit avec son ironie mordante habituelle :

On a reproché aux Allemands d'imiter tantôt les Français, tantôt les Anglais ; mais c'est justement ce qu'ils pouvaient faire de plus fin, car, réduits à leurs propres ressources, ils n'ont rien de sensé à vous offrir.

Pourtant, souvenons-nous de Mme de Staël et des voyages de Victor Cousin en Allemagne, puis de la *Revue germanique*, de Taine faisant passer Hegel en français, de Renan nous présentant l'exégèse d'outre-Rhin. N'y avait-il pas alors en Allemagne une culture supérieure? Comment a-t-elle été sans lendemain ? Nietzsche va nous éclairer sur ce point et nous conter, à sa façon, une révolution philosophique.

Lorsque les Allemands, dit-il, commencèrent à devenir intéressants pour les autres peuples de l'Europe,— il n'y a pas si longtemps de cela, — ce fut grâce à une culture qu'ils ne possèdent plus aujourd'hui, qu'ils ont secouée avec une ardeur aveugle, comme si ç'avait été là une maladie : et pourtant ils ne surent rien mettre de mieux en place que la folie politique et nationale. Il est vrai qu'ils ont abouti par là à devenir encore beaucoup plus intéressants pour les autres peuples qu'ils ne l'étaient autrefois par leur culture : qu'on leur laisse donc cette satisfaction ! Il est cependant indéniable que cette culture allemande a dupé les Européens et qu'elle n'était digne ni d'être imitée, ni de l'intérêt qu'on lui a porté, et moins encore des emprunts qu'on rivalisait à lui faire.

Mais qu'est-ce qui séduisait donc les étrangers dans cette philosophie fumeuse et nébuleuse que Goethe et Schopenhauer répudiaient ?

C'était, répond Nietzsche, cet éclat mat, cette énigmatique lumière de voie lactée qui brillait autour de cette culture; cela faisait dire aux étrangers : « Voilà quelque chose qui est très, très lointain pour nous ; nous y perdons la vue, l'ouïe, l'entendement, le sens de la jouissance et de l'évaluation ; mais, malgré tout, cela pourrait bien être des astres ! Les Allemands auraient-ils découverts en toute douceur un coin du ciel et s'y seraient-ils installés ! Il faut essayer de s'approcher des Allemands. » Et on s'approcha d'eux; tandis que peu

de temps après, ces mêmes Allemands commencèrent à se donner de la peine pour se débarrasser de cet éclat de voie lactée ; ils savaient trop bien qu'ils n'avaient pas été au ciel, — mais dans un nuage !

N'est-il pas remarquable, en effet, que, dans la prétendue terre classique de la philosophie, Schopenhauer et Nietzsche n'aient rencontré qu'indifférence et mépris? Nietzsche surtout pouvait dire avec raison dans son dernier livre, *Ecce Homo* :

A Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Stockholm, à Copenhague, à Paris et à New-York, — partout j'ai été découvert : je ne l'ai pas été dans *le pays plat de l'Europe : en Allemagne.*

Les Allemands ne lui reconnaissaient-ils donc pas la « profondeur », cette fameuse profondeur qui creuse ses puits à la faveur de l'obscurité et des eaux bourbeuses? Sans doute, car les idées claires que Nietzsche aimait tant semblent faire mal aux penseurs de l'Empire. Ce qui est clair est frivole, pensent-ils volontiers. Pourtant ceux qui, comme les rationalistes, luttaient contre les piperies du spiritualisme universitaire du siècle dernier, les Vogt, les Buchner, réclamaient l'ordre et la précision des idées. Sans hésiter l'auteur de *Force et Matière* déclare :

Ce qu'on appelle ordinairement la profondeur de l'esprit allemand nous a toujours paru plutôt le trouble et le vague des idées que la réelle profondeur de l'esprit.

Et Nietzsche reprend, sarcastique selon son habitude :

L'Allemand *traîne* son âme, il traîne longuement tout ce qui lui arrive. Il digère mal les événements de sa vie, n'en finit jamais ; la profondeur allemande n'est souvent qu'une « digestion pénible et languissante ».

Pourtant cette prétention à la profondeur n'était qu'une émulation ridicule sans doute, et vaine, mais assez innocente. Elle s'accommodait volontiers d'une robe de chambre à fleurs et de plaisanteries puériles, le soir à la brasserie. Ces Universitaires s'essayaient candidement au génie ; selon le mot de Stendhal, lorsqu'ils avaient trouvé un sujet sur lequel, en « prenant les peines convenables et faisant les recherches nécessaires », on pouvait arriver à imaginer quelque chose de brillant, c'était dans ce sens qu'ils lisaient et méditaient. Une fois découvert quelque point de vue étrange et paradoxal, ils

s'occupaient laborieusement à l'établir avec toute « leur artillerie d'érudition et de philosophie transcendante ». Si on les voit toujours travailler comme des forçats, continue Stendhal, ce n'est pas pour soutenir une opinion à eux, mais pour arriver à prouver le système qu'ils trouvent brillant. « Moins ils ont à dire, plus ils étalent leur grand magasin de principes logiques et métaphysiques... La vérité n'est pas pour eux ce qui est, mais ce qui, d'après leur système, doit être. » Cette dernière remarque, d'une si admirable clairvoyance, convient encore aux savants et aux philosophes allemands d'aujourd'hui. Seulement les temps sont bien changés, et ce n'est plus à des systèmes philosophiques qu'est appliquée la laborieuse sophistique des « Professeurs ». Tous depuis trente ans travaillent pour le Pangermanisme !

Les contemporains de la jeunesse de Nietzsche n'étaient pas aussi dangereux ; aussi sentant venir le danger, il s'arrête de les railler et soudain devient grave. Là-bas il voit apparaître la discipline militaire, venant de Berlin, et qui brisera tout à sa saccade mécanique, dans l'Allemagne entière. Moquons-nous un peu entre nous de la « profondeur allemande », dit-il, mais cependant :

Nous ferions bien de sauvegarder l'honorabilité de son bon renom et de ne pas échanger trop complaisamment notre vieille réputation de peuple profond contre le prussianisme tranchant et contre l'esprit et les sables de Berlin. Il est sage pour un peuple de laisser croire qu'il est profond, qu'il est gauche, qu'il est bon enfant, qu'il est honnête, qu'il est malhabile ; il se pourrait qu'il y eût à cela plus que de la sagesse — de la profondeur. — Et enfin, il faut bien faire honneur à son nom : on ne s'appelle pas impunément *das « tiusche » Volk*, *das Tœusche-Volk*, le peuple qui trompe.

Voilà qui est moitié figue, moitié raisin, soit. Mais, dans *Aurore*, il revient à la charge et montre, aux savants ses compatriotes, le danger des folies politiques :

Les savants allemands, qui semblaient être jusqu'à présent les plus Allemands parmi les Allemands, étaient et sont peut-être encore aussi bons que les soldats allemands, à cause de leur penchant à obéir, profond et presque enfantin, dans toutes les choses extérieures... S'ils savent conserver leur attitude fière, simple et patiente, et leur indépendance des folies politiques, en des temps où le vent souffle autrement, on peut encore attendre d'eux de grandes choses.

Hélas ! le Manifeste des Intellectuels montre réalisées toutes les craintes de Nietzsche. Les Savants ont abdiqué toute fierté et toute indépendance. Le caporalisme prussien règne en maître et les traits mordants que lui avait décochés Heine sont encore redoutables.

Ce sont toujours, dit-il, les manteaux gris avec le col haut et rouge (le rouge signifie le sang français, chantait autrefois Koerner dans ses dithyrambes guerriers).

C'est toujours le même peuple de pantins pédants — c'est toujours le même angle droit à chaque mouvement, et sur le visage la même suffisance glacée et stéréotypée.

Ils se promènent toujours aussi raides, aussi guindés, aussi étriqués qu'autrefois, et droits comme un I ; on dirait qu'ils ont avalé le bâton de caporal dont on les rossait jadis.

Oui, l'instrument de la schlague n'est pas entièrement disparu chez les Prussiens ; ils le portent maintenant à l'intérieur.

Quand à l'humeur batailleuse et destructrice des Germains, Heine donne, dans son livre *Sur l'Allemagne*, des avertissements qui paraissent prophétiques :

Le Christianisme a adouci jusqu'à un certain point cette brutale ardeur batailleuse des Germains, mais il n'a pu la détruire... Alors, et ce jour, hélas ! viendra, les vieilles divinités guerrières se lèveront de leurs tombeaux fabuleux, essuieront de leurs yeux la poussière séculaire ; Thor se dressera avec son marteau gigantesque et DÉMOLIRA LES CATHÉDRALES GOTHIQUES !

France, prends garde, dit-il plus loin, les Allemands te menacent :

D'abord on ne vous aime pas en Allemagne, nos chers voisins de France, ce qui est presque incompréhensible, car vous êtes pourtant bien aimables. Lorsque l'envie nous prendra d'en découdre avec vous, nous ne manquerons pas de raisons d'Allemand. En tous cas, je vous conseille d'être sur vos gardes... Tenez-vous toujours armés, demeurez tranquilles à votre poste, l'arme au bras. Je n'ai pour vous que de bonnes intentions et j'ai été presque effrayé quand j'ai entendu dire dernièrement que vos ministres avaient le projet de désarmer la France.

Mais le peuple allemand ne restera-t-il pas sourd aux exhortations belliqueuses ? N'est-il pas mûr pour comprendre que l'humanité est au-dessus des patries et que nous sommes tous, selon le mot de Schiller, les citoyens de l'Univers ? Non, ré-

pond Henri Heine, avant l'Internationale, mais aussi avant l'expérience que nous venons de faire. Le fanatisme des teutomanes — des pangermanistes, dirait-on aujourd'hui — s'exerce sur un peuple merveilleusement préparé à l'entendre.

Il a à sa disposition ces formules puissantes par lesquelles on agit magiquement sur le peuple grossier ; les mots « patrie, Allemagne, foi de nos pères, etc., » électrisent bien plus sûrement les masses populaires que ceux d'humanité, de citoyens du monde, de raison, de vérité... Je veux dire par là que ces représentants de la nationalité (les teutomanes) ont de bien plus profondes racines dans le sol allemand que les représentants du cosmopolitisme.

Ce qui nous intéresse surtout dans ce passage, c'est que Henri Heine justifie son pessimisme en ce qui touche la paix et la concorde par les caractères des populations allemandes. En effet ! Jusqu'ici nous avons parlé des manifestations de la prétendue culture germanique. Mais le peuple qui fait la culture à son image, quel est-il ? Comment l'ont déterminé des siècles de schlague, de luthéranisme et de caporalisme ? Les témoignages abondent et nous n'en donnerons que quelques-uns.

Vous chercheriez en vain dans les tables synchronistiques de l'histoire universelle un peuple plus sot, plus pesant, plus timide, plus, morose que les Allemands,

écrit Boerne, le célèbre pamphlétaire de la Jeune Allemagne. Mais ce qui l'écœure surtout, c'est la servilité allemande :

Les Allemands sont d'une nature tellement *servile* que, s'ils étaient libres, ils renonceraient volontairement à la liberté si les gouvernements n'avaient pas de sentiments plus nobles, et qu'ils soumettraient toutes leurs actions, toutes leurs paroles et toutes leurs pensées aux décisions des juges et des administrateurs. Je serais un Néron en Allemagne, et jetterais mon diadème dans un fleuve, qu'à mon commandement : *apporte !* le plus prononcé de ceux qu'on accuse de démagogie plongerait comme le barbet le plus fidèle et me rapporterait ma couronne.

Aussi conçoit-on la colère de Heine s'écriant :

O Moïse, grand émancipateur, vaillant rabbin de la liberté, adversaire terrible de toute servitude, tends-moi ton marteau et tes clous afin que j'applique ta loi à cette valetaille sentimentale, à ces laquais en livrée noire, rouge et or, qui chantent les délices de l'esclavage.

— C'est par leurs longues oreilles que je les attacherai au portail du château de leur maître S. M. le roi de Prusse.

C'est là ce qui explique des mots aussi cruels que celui de Bebel déclarant en plein Reichstag : « Les Allemands ont des âmes de valets » — ou le dégoût que la nation allemande a inspiré à beaucoup de ses enfants :

Il n'y a pas de nation plus méprisable que les Allemands, affirme Luther dans ses *Propos de Tables*. Les Italiens nous traitent de bête, de brute ; la France, l'Angleterre et toutes les nations se moquent de nous.

Frédéric II à son lit de mort déclarait : « Je suis las de gouverner des esclaves ». Enfin dans les manuscrits de Schopenhauer on a retrouvé cette phrase terrible :

En prévision de ma mort, je fais cette confession que je méprise la nation allemande à cause de sa bêtise infinie et que je rougis de lui appartenir.

Après tous ces aveux, notre désir d'échapper à cette fameuse culture allemande n'apparaît-il pas assez légitime ? Car Messieurs les Pangermanistes ont beau vanter la civilisation à l'instar de Berlin : nous restons insensibles. Contre eux, se dressent trop de témoins, et trop éloquents, puisqu'ils ne sont autres que Luther, Frédéric II, Goethe, Schiller, Schopenhauer, Nietzsche... c'est-à-dire tous les grands hommes qui ont appartenu à la Nation Allemande.

PAUL DERMÉE.

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

M. Croquant et la guerre. — Quand la guerre arriva, M. Croquant fut saisi d'un patriotisme intense, qui ne dérangea que fort peu de ses idées, lesquelles étaient d'ailleurs rares et vivaient au large dans son cerveau, quoique étroit. La nouvelle venue fit aussitôt bon ménage avec les occupantes, car leur ancien absolutisme se pliait maintenant aux nécessités de l'heure présente. En moins de trois semaines, son vieux mépris des femmes, dont il n'avait jamais connu que des échantillons fâcheux, se concilia parfaitement avec une admiration véhémente pour les bonnes sœurs, les dames de la Croix-Rouge et les veuves provisoires de la mobilisation. Même, passant devant Jeanne d'Arc, il la salua. Dans la suite, après la bataille de la Marne, de laquelle il disait volontiers : c'est inexplicable, c'est un miracle ! il devait faire l'acquisition d'une image de sainte Geneviève et, fichée par quatre épingles dans sa salle à manger, il avait l'air de méditer, en la considérant avec étonnement, sur l'inconstance des convictions humaines. Mais ce détail, qui a son importance, appartient à la seconde phase de la conversion de M. Croquant.

S'il avait été plus intelligent, il aurait senti que les événements ne retentissaient pas en lui sur un mode particulier, mais, sans en tirer ouvertement vanité, il se croyait illuminé d'une façon spéciale. Cela accéléra son évolution. Son respect soudain pour Jeanne d'Arc l'inclina peu à peu à une patriotique déférence pour le militaire, contre lequel il avait nourri longtemps une répugnance qui allait à l'animosité. Il n'avait pas immédiatement, car son esprit était lent, lié bien étroitement entre elles ces deux idées, peu lointaines pourtant : la guerre et l'armée. Sans doute que les préjugés antimilitaristes avaient obscurément survécu jusqu'à présent au fond de lui-même, mais ils cédèrent tout à coup, le jour qu'il vit défiler devant lui un bataillon de chasseurs auquel les femmes jetaient des fleurs et envoyaient des baisers. L'une d'elles n'envoyait aucun baiser, ne jetait nulle fleur. C'était une fille des rues. Elle sanglotait dans son tablier. La sympathie était entrée en lui. Il la tapota, comme on tapote une pendule dérangée, s'informa : « Votre fiancé, sans doute? — Non, personne ne m'est rien, mais de voir partir tant d'hommes pour la

mort. ça me fend le cœur. » Ce n'est pas le mot militaire qui s'unit d'abord au mot guerre dans le cerveau de M. Croquant. Ce fut le mot de la pauvre fille. Il se sentit remué pour ces hommes qui avaient l'air de gais compagnons et qui marchaient à la mort. Ce fut un éblouissement. Il regretta d'avoir regardé sans douceur un officier qui semblait plus particulièrement élégant et sans-souci, bien campé sur un cheval ardent, dont les veines allaient et venaient au mouvement du col, modéré mais non contraint par une main bien gantée.

C'est donc ainsi, se dit-il, que l'on va à la mort ? Et il réfléchit profondément ; jusque-là, la guerre lui avait semblé surtout une dispute entre la force et le droit. Comment se figurait-il le droit ? Peut-être comme un homme très éloquent, une bouche impérieuse d'où sortaient de ces arguments foudroyants et qui font effet. Le droit parlait pour nous. Il parlait pour M. Croquant. Les journaux avaient prolongé son illusion. Les nouvelles de la guerre y étaient rares ou confuses, mais il y était beaucoup question du droit international et du respect des traités.

C'est « la guerre du droit », pensait-il. Cela le rassurait.

D'autres incidents achevèrent de l'émouvoir et bientôt l'armée fut le principal objet de son culte. On pensera que c'est par là qu'il aurait dû commencer, mais si M. Croquant eût été un homme absolument pareil à tous les autres, je n'aurais pas pris la peine de conter cet épisode de sa vie. Les journaux donnent assez à qui les sait lire l'état de la psychologie uniforme des citoyens français en l'an 1914 et 1915. M. Croquant ne différait qu'un peu de ses contemporains, mais il en différait tout de même en ceci qu'il ne devait parvenir que lentement à la communion avec le sentiment universel, mais en ceci aussi qu'une fois arrivé à ce stade, où devait rester l'opinion, il s'avança d'un bond au delà de ses contemporains et, ayant haï l'armée, en devint, en peu de jours, un fervent adorateur. Comme il n'avait au front aucun proche ni aucun ami, il se mit à aimer, non pas un soldat en particulier ni les soldats d'une façon générale, mais l'armée tout entière. Il s'occupa donc de son recrutement. Il suivait dans la rue tout homme valide, scrutait son âge, soupesait ses aptitudes. Dès que le mot embusqué parut, il se l'appropria, lui semblait-il, par le fréquent usage qu'il en faisait. Il ne tolérait ni un automobiliste, ni un cycliste, ni un ambulancier. Sa devise était simple : « Tout le monde sur le front ! » Dès que les journaux parlèrent de la proposition Z., il s'enthousiasma pour ce député jusqu'alors injustement obscur. Il lui écrivait presque chaque jour, ce qui lui permit de s'étonner de ne jamais recevoir de réponse. Cependant on croit savoir que l'idée de faire fabriquer les munitions par des femmes et de préférence par des mères de famille, appartient

à M. Croquant. Du moins, c'est lui assurément qui, le premier, traita d'embusqués les ouvriers des manufactures occupés à ce travail « facile, en somme, et qui ne demandait que de la bonne volonté ». De lui encore, cette idée, qui courut un instant, d'envoyer les auxiliaires, réformés, exemptés et inaptes dans les tranchées « où on était justement assis sur son derrière », ce qui convenait très bien à tous ces faux invalides. Son adoration pour l'armée excluait naturellement le corps de santé, où il ne voyait que des « embusqués par prévoyance, des malins qui ont vu venir les choses ». Son plan devint beaucoup plus vaste et plus énergique que la proposition Z. Il remplaçait tous les non-combattants par des femmes. M. Z., un moment tenté par cette idée hardie et originale, hésita, selon les journaux, finalement recula. M. Croquant se sentit du mépris pour sa faiblesse. « On pourrait même, songeait-il, en envoyer un grand nombre à l'armée. Des femmes se sont engagées, on le saura plus tard. Les femmes serbes font le coup de feu. Est-ce que Jeanne d'Arc n'était pas une femme ? Et Jeanne Hachette, qui vidait sur les assaillants de Beauvais des pots de chambre remplis de poix fumante et de plomb fondu ? Quel exemple, pourtant ! »

Bref, peu à peu il divagua. « Peut-être a-t-on raison de ne pas vouloir employer toutes les forces de la France, puisqu'une seule suffit ? » Il n'en disait pas plus long, mais s'asseyait devant sainte Geneviève et restait là, fumant sa pipe. C'est ainsi que M. Croquant devint lui-même.

REMY DE GOURMONT.

LITTERATURE

Pierre de Ronsard : *Les Amours, texte établi sur l'édition de MDLX et publié avec les additions de l'auteur par Ad. Van Bever*, 1 vol. in-18, 7 fr. 50, Georges Crès. — L. F. Benedetto : *Madame de Warens d'après de nouveaux documents*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Plon-Nourrit.

Si étonnant que cela puisse paraître, nous n'avions pas encore, en édition moderne, un texte pur de Ronsard. Prosper Blanchemain s'était, il est vrai, proposé de nous le donner. Lorsqu'on prend la peine d'examiner, même superficiellement, son travail, on se demande, avec anxiété, à quelle méthode il se soumit. Ses huit volumes, publiés de 1857 à 1867, sont un bizarre salmigondis de toutes les éditions faites par le poète et de celle (1587) faite après sa mort d'après ses indications.

En lançant son ouvrage, Prosper Blanchemain avait affirmé notamment qu'il publierait *les Amours* d'après le texte de 1560. Cela ravissait les ronsardisants. Mais il ne tint point sa promesse. Il agit, pour ces poèmes comme pour les autres, mélangeant toutes les leçons,

multipliant les erreurs et supprimant, sans aucune espèce de raison, des pièces souvent du plus vif intérêt.

En 1560, Ronsard réunissait en un recueil collectif ses différentes œuvres parues séparément en plaquettes tirées à petit nombre. Il était alors en pleine maturité de talent et sa langue conservait cette vigueur et cette verdeur qu'elle perdra dans la suite. N'ayant pas encore à obéir à des scrupules de conscience ou de cœur, il ne songeait pas à élaguer du labeur intellectuel de sa jeunesse les pièces trop libres ou celles qui pouvaient froisser des susceptibilités trop vives. En ses quatre volumes, on avait sa pensée sincère et l'image nette de tous ses sentiments. Plus tard, et dans les éditions successives de ses œuvres (1567, 1571, 1572-1573, 1578, 1574, 1587), peu à peu disparaîtront, remplacés par d'autres, des sonnets charmants comme :

Petit nombril, que mon penser adore,

ou de beaux poèmes de plus longue haleine. Conquis par son amour de l'Antiquité, assoupli à un goût de plus en plus précis du verbalisme, il se libérera des liens qui le rattachaient au Moyen âge et préparera l'avènement d'une littérature dédaigneuse désormais des sources populaires.

Désireux de nous doter enfin, et pour la première fois, d'un texte parfait des **Amours**, M. Ad. Van Bever devait tout naturellement l'emprunter à l'édition de 1560. On sait quel est le souci de ce remarquable érudit pour la pureté de ces réimpressions et quel soin il y apporte. Le premier volume du présent ouvrage (qui aura deux tomes) contient les livres I et II des *Amours*, c'est-à-dire les *Amours de Cassandre* et les *Amours de Marie*, qui ne sont pas nominativement désignées dans l'édition collective. Il sera certainement le plus précieux aux yeux des ronsardisants, car il n'existe que deux exemplaires connus des *Œuvres complètes* de 1560. Il était malaisé à établir. Ronsard, en effet, à l'époque où il assemblait ses poèmes épars, était fort occupé par la réforme orthographique. Cette préoccupation se manifeste dans son texte, mais visiblement il ne fut pas suivi par son imprimeur. De sorte que ce texte comporte des variantes orthographiques innombrables. M. Ad. Van Bever a cru devoir uniformiser l'orthographe en se conformant aux principes du poète devenu grammairien.

Plus tard, Ronsard abandonna ses recherches sous ce rapport. On n'en trouve plus trace dans l'édition de ses œuvres de 1578. C'est à cette édition que M. Ad. Van Bever emprunte la matière de son second volume. Les poèmes *Sur la Mort de Marie*, les *Vers d'Eurymédon et de Callirée*, la *Charite*, les *Sonnets et Madrigals pour Astrée*, le *Premier et le second livre des Sonnets pour Hélène*,

les *Amours diverses* y furent insérés pour la première fois. Des suppléments et des appendices contiendront toutes les pièces successivement ajoutées ou écartées dans les différentes versions des *Amours* et quelques-unes seulement, les plus intéressantes, des pédantes remarques de Muret et de Belleau.

Ainsi cette édition satisfera à la fois tous les admirateurs de Ronsard, ceux qui cherchent en son œuvre une simple délectation d'esprit et ceux qui rêvent d'avoir à leur disposition un texte pur, auquel ils puissent se fier sans avoir recours aux volumes disputés de la Bibliothèque nationale.

§

De même que les ronsardisants attendaient avec sympathie la nouvelle édition des *Amours*, de même, dit-on, les sectateurs de Jean-Jacques Rousseau attendaient avec curiosité l'ouvrage de M. L. F. Benedetto sur **Mme de Warens**. Il est à craindre que les seconds ne soient pas aussi satisfaits que les premiers ou, du moins, ceux qui, parmi eux, goûtent sans restriction les doctrines et les œuvres du Genevois. Car M. L. F. Benedetto se range plus volontiers, et nous ne l'en incriminons pas, parmi les détracteurs que parmi les admirateurs de Jean-Jacques.

Sur Mme de Warens existaient déjà de nombreuses études publiées dans des revues de diverses catégories, et les livres d'Albert Metzger, Théophile Dufour, Albert de Montet et François Mugnier. Il semblait que l'on eût déjà à peu près tout découvert de ce qui restait mystérieux dans sa vie. M. L. F. Benedetto semble, à la vérité, n'apporter que peu de nouveau. Ses recherches ont surtout été fructueuses parmi les papiers conservés aux archives de Turin. En général, elles paraissent confirmer simplement des hypothèses, étayer, sur des bases plus solides, des faits déjà vérifiés. Le livre d'ailleurs, même dans ses pages trop nombreuses où l'on sent se manifester quelque acrimonie, est instructif, intéressant à lire, écrit en un style aisé, souvent pittoresque. De ci, de là, nous rencontrons un peu de confusion, un mélange disparate de faits et d'événements n'ayant aucun lien entre eux, mais agglutinés, semble-t-il, les uns aux autres pour conforter la thèse générale.

Or la thèse générale de ce livre, d'ailleurs très soigneusement documenté, consiste à prouver que Mme de Warens, de même que Rousseau furent, en somme, des êtres abjects, quels que fussent les charmes physiques de l'une et le génie de l'autre. A Jean-Jacques, visiblement M. L. F. Benedetto, animé d'un nationalisme respectable, ne pardonne pas d'avoir médit de l'Italie. Il lui reproche, en outre, d'avoir tenu dans le plus profond mépris les œuvres charitables du catholicisme et le catholicisme lui-même. On sent, un peu à toutes les pages du volume, ces griefs à demi-formulés et enfin on les trouve

nettement exprimés (pp. 122 et s., 127 et s., 129 et s.) ; de sorte qu'il ne reste plus d'illusions au lecteur.

Il est possible d'ailleurs qu'aux yeux de M. L.-F. Benedetto Mme de Warens supporte la responsabilité d'avoir facilité au pire des larrons la poursuite d'une carrière qui apparaît à beaucoup comme néfaste. Il se garde, du moins, de nous le dire. Mais il ne se réjouit pas davantage que la bonne dame d'Annecy ait, ici-bas, parmi tant de fieffées coquineries, joué ce rôle utile.

Le livre de M. Benedetto acquiert surtout de l'intérêt à son chapitre II. Le chapitre premier a principalement pour but de nous donner un portrait moral et physique de l'héroïne et de nous montrer comment elle se prépare à ses manœuvres de perfidies et d'escroqueries. On sait que, mariée, à quatorze ans, à Sébastien-Isaac de Loys de Villardin, seigneur de Warens, elle abandonna celui-ci, en 1726, après la déconfiture d'une entreprise industrielle fondée par elle.

Elle partait avec le ferme espoir de conquérir, à la cour de Savoie, une haute fortune. Elle voulut y préluder par les voies religieuses. Sur sa conversion, déjà contée par Albert Metzger, M. Benedetto donne des précisions nouvelles. On verra, dans ses pages, quelle comédie Mme de Warens joua et comment elle parvint à obtenir la double protection du roi de Sardaigne et de l'évêque d'Annecy, Michel-Gabriel de Rossillon de Bernex. Bientôt munie d'une pension confortable, elle devient l'agent, à la fois, du roi et de l'évêque, une sorte de convertisseuse en titre et d'espionne. Elle a, à la vérité, manqué sa vie. Elle n'entre point, comme elle l'avait souhaité, au service de la reine et ne se mêle pas au plaisir de la cour. Elle est un peu prisonnière. Si elle s'absente d'Annecy, elle doit solliciter un congé. Mais sa maison ruisselle de gaieté. Elle y vit largement. Toutes sortes de gens y défilent, surtout des aventuriers et des gueux, les futurs convertis.

C'est parmi ces gueux aux faciès patibulaires qu'apparaîtra, un jour, le famélique Rousseau, venant de Genève et cherchant à se convertir en échange de vivres et d'écus. M. Benedetto examine ici et vérifie ligne à ligne les *Confessions* et s'efforce de démontrer qu'elles sont un tissu de mensonges destinés à voiler l'infamie du mémorialiste. En réalité, Jean-Jacques est, à son avis, un paresseux, un vaurien, une sorte de parasite qui, avec une habileté merveilleuse et par une docilité que rien ne découragera, s'emparera peu à peu du cœur de Mme de Warens. Consciemment, volontairement, et non stimulé par le sentiment que son génie doit éclore en ce milieu de prédilection, il vivra à ses dépens, il sera un simple et vil entretenu. Il exploitera une dupe.

Mme de Warens d'ailleurs et surtout pendant les premières années, après le retour de Rousseau du Couvent des Catéchumènes de

Turin (ici des pages fort curieuses où M. Benedetto, peu soucieux d'admirer la description picaresque de ce couvent, décortique les phrases des *Confessions* et prouve qu'elles sont mensongères), Mme de Warens ne montre une telle sollicitude que parce que celle-ci entre dans son rôle de convertisseuse pensionnée. Plus tard, les illusions du début s'étant dissipées, la satiété étant venue, elle cherchera, par tous les moyens, à se débarrasser de l'écornifleur. L'ayant remplacé dans son cœur et dans son lit, elle l'abandonnera dans la solitude des Charmettes. Elle ne réussira à en être libérée que lorsqu'il pressentira que les années maigres vont succéder aux années grasses.

Du reste, Rousseau, au dire de M. Benedetto, en dehors des heures divines où il aime sa bienfaitrice, lui marque peu de gratitude. Il rapporte même, dans les *Confessions*, les circonstances de leur mutuelle possession, avec une « secrète animosité ». Il applique à sa maîtresse, ajoute M. Benedetto, « assez explicitement les termes d'Aspasie et de catin » ; il expose sa philosophie amoureuse, « les fameux principes de M. de Tavel, avec une blessante crudité de langage; il dévoile, on dirait avec plaisir, les fautes de sa conduite ». Sa qualité d'amant ne lui paraît enviable que parce qu'elle lui permet de demeurer désormais, et sans qu'on ose le lui reprocher, dans le désœuvrement absolu.

Rousseau porte, à cause de ces faits, et de bien d'autres, un « poids lourd d'infamie ». « Faut-il, dit encore M. Benedetto, l'accuser par surcroît d'avoir su qu'il mangeait l'argent d'une espionne? » M. Benedetto le croit et affirme que Rousseau, pratiquant lui-même l'espionnage, vendit à l'avocat Coccelli un mémoire volé sur les fortifications de Genève et, par suite, trahit indignement sa patrie.

Du réquisitoire de M. Benedetto, nous n'extrayons que quelques faits typiques. Si Rousseau est ici vertement étrillé, Mme de Warens ne l'est pas moins. Elle aussi complota contre son propre pays. Son fameux voyage à Paris, dont on a donné des versions différentes, ne trouve pas ici d'explication bien nette. Elle fut, un instant, envoyée auprès du comte Maffei pour compléter le personnel volant d'espions que l'ambassadeur traînait à sa suite. Avec d'Aubonne, elle chercha à mettre sur pied un plan de révolution destiné à rendre au roi de Sardaigne ses domaines perdus. Brouillée avec ce personnage, elle tenta d'utiliser ses confidences et ses papiers et fut, en définitive, roulée par lui.

Sur ses entreprises industrielles, toutes les folles affaires qui occupèrent et réduisirent à l'extrême misère les dernières années de sa vie, ses fabrications de drogues pour la guérison des bestiaux, ses manufactures de savon, ses sociétés minières et houillères, ses prospections de terrains métallifères, les tripotages et escroqueries qui

l'amenèrent maintes fois devant le Sénat pour y répondre d'actes déshonnêtes, M. Benedetto fournit des renseignements circonstanciés, souvent inédits.

Mme de Warens avait peu à peu perdu tout crédit et était accablée de dettes, bien que sa pension continuât à lui être versée. Elle eut, en la personne du marquis d'Allinges, un dernier amant. Un moment arriva où elle dut exploiter ses relations, non plus en amie et en égale, mais en solliciteuse. Elle mourut sur un grabat, dans un bouge, ne vivant que du secours de voisins charitables, le 29 juillet 1762.

ÉMILE MAGNE.

HISTOIRE

Jeanne d'Arc et l'Allemagne, par Léon Bloy (Georges Crès et Cie, 3. 50). — Il n'y a que la plus simple et la plus compréhensive des intuitions du cœur dans le titre du récent livre de Léon Bloy : Jeanne d'Arc et l'Allemagne. Evoquer le plus extraordinaire, le plus exaltant des souvenirs de notre Histoire à l'heure du plus grand des périls qui se soient abattus sur la France, — c'est là, par excellence, je viens de le dire, un mouvement spontané du cœur. Et c'est bien ainsi. L'encouragement et la consolation sont offerts avec une candeur profonde, pleine de sagacité parce qu'elle est à sa place dans une époque inouïe comme celle-ci, où, dans l'ordre moral, tout s'est profondément simplifié. C'est un livre très bon, très doux, très réconfortant. Il faudrait qu'il fût lu dans les tranchées, où des noms comme Jeanne d'Arc ont pris une *actualité* sublime. Dans les tranchées, et partout en France. Il y a, dans ce livre, un accent précieux pour bien des cœurs, en des jours comme les nôtres. J'ai vu des femmes pleurer, aux paroles d'adoration avec lesquelles le chrétien et le catholique Léon Bloy érige, face à la Croix de fer, la pauvre Croix de bois que Jeanne d'Arc baisa sur son bûcher, « la Croix des indigents et des vagabonds, la douce Croix des vieux chemins dans les campagnes, l'accueillante Croix des miséreux, des courbatus, des pieds en sang, des cœurs en larmes, de ceux qui ont été mordus par des serpents du désert et qui guérissent de leurs blessures en la regardant, la Croix de misère et de gloire » ! Et c'est aussi, dirai-je encore, le ton de quelque saint Jérôme, en quelque ve siècle, laissant tomber, sur les civilisations horriblement ensanglantées par la framée du Barbare, des paroles d'une mélancolique spiritualité.

Les premières pages seulement de l'ouvrage étaient composées lorsqu'éclata la guerre. Léon Bloy reprit le livre au mois de novembre, après les jours sans pareils de l'été et de l'automne 1914. C'est, sans nul doute, l'imagination profondément ébranlée par ces événe-

ments qu'il ressaisit la plume. Ebranlée? Disons plutôt qu'elle ne s'en retrouvait que mieux elle-même! Ce xxe siècle *complétait* ce xve siècle : Léon Bloy n'a eu qu'à rester lui-même pour être égal, dans ses moyens d'écrivain, à l'horreur commune à ces deux époques, et à la pitié aussi, à la « grand'pitié », qui est en elles. A la pitié surtout, préciserai-je. Ce livre sur Jeanne d'Arc est un large réseau de données biographiques, où s'enchâssent, comme de resplendissants vitraux dans un maillis de plomb, les translucidités irradiées d'un brûlant Amour. Au fond de ce livre flambe un cœur d'écrivain fervent par la souffrance. Et la ferveur s'est trouvée d'autant plus éclatante, ici, que la souffrance s'est accrue, élargie. Il y a, dans ce cœur, fondues en une même source de tendresse, sa propre infortune, l'infortune de Jeanne d'Arc et l'infortune de la France.

Il résulte de là une lecture bien émouvante, et si claire. Si *claire*. Comme tous les livres de Léon Bloy, d'ailleurs. Les événements ont seulement confirmé l'écrivain dans ses façons de sentir et de s'exprimer. Mais il fut toujours, dans ses autres ouvrages, ce que nous le voyons dans celui-ci. Il eut toujours, à défaut d'extraordinaires événements comme aujourd'hui, des raisons à lui, ces événements de son âme. L'intensité de l'émotion a, chez lui, toujours emporté aussi irrésistiblement la netteté de l'expression. Bloy est un voyant du monde moral. Emotion et forme, l'une dans sa profondeur, l'autre dans sa lucidité, annoncent l'énergie sans pareille de son intuition, de ce qu'il faut appeler son sens pratique de l'Invisible, qui est la seule réalité. Je négligerai, ici, la Mystique théologique, où le catholique Bloy restera comme un grand poète : il y aurait, sous ce rapport, à recueillir à travers son œuvre une foule de pensées, d'images, originales jusqu'à l'étrange, éclatantes jusqu'à la fulguration : trouées éblouissantes vers l'au-delà chrétien, vitraux de feu clair pour l'église qu'est l'œuvre de Bloy. Dans cette sphère de l'Invisible, je m'arrêterai seulement à ce qui est sentiment, vie du cœur. Ah! c'est ici, dirai-je, qu'il est si délicieux d'entendre Bloy s'exprimer avec cette *clarté*. J'ai toujours pensé que l'auteur de *la Femme Pauvre*, dans tout ce qu'il a écrit, s'adresse avant tout à nos cœurs. Les femmes sont les meilleurs juges en ceci, et j'en ai vu, j'ai vu des mères de famille, que ses livres attiraient. Cet écrivain, qui ne flatte pas les femmes, leur inspire confiance. Elles sont averties d'une loyauté qui est en lui, elles sentent la rectitude et l'autorité qui est dans sa pensée. Elles savent qu'il y a une douceur en lui, à laquelle on peut se fier. La vie, certes, a fait que cette douceur n'est pas allée sans bien des éclats de colère. Mais qui voudra compter, aux pieds de la statue enfin dégagée en sa forme, les éclats de marbre ou de basalte jaillis sous le maillet? Ah! je sais bien : Bloy en a donné, de ces rudes coups de maillet, qui ont pu s'égarer parfois, et risqué de

briser, avec la *gaîne* qui *l'emprisonnait*, la statue elle-même. Mais son œuvre n'en est pas moins pleine de sens, d'un sens très doux, si vous voulez y réfléchir.

Je reviens à *Jeanne d'Arc*. C'est à cette heure, avec Napoléon, Napoléon que Bloy chanta en un livre étonnant dont j'ai parlé en son temps, le sujet le plus *pratique* de l'histoire de France. Quand de pareils sujets sont traités, à une pareille heure, par des écrivains comme Bloy, on sent aussitôt une réalité dont on n'avait pas la perception nette en temps ordinaire : on sent la réalité du monde de l'âme, la seule réalité positive, qui est le fonds commun d'où sortent les forces en action à la surface sous la lumière de l'immédiat. Nous éprouvons, à propos de Jeanne d'Arc et de tout ce que son évocation contient de vivifiant, combien le monde est mené par les idées. La croyance le conduit.

On a donné des histoires rationalistes de Jeanne d'Arc. J'en sais qui sont des choses fort laborieuses, des écrits pleins de science et d'art. Parfois même, le souci de tout « expliquer », le scepticisme, n'y va pas sans tendresse pour l'héroïne. J'ai retrouvé un de mes articles sur un important ouvrage inspiré de ce scepticisme humainement affectueux. Le ton de cet article, écrit il y a des années, est très négatif, et l'on ne m'accusera donc pas d'improviser mes idées à l'occasion du présent livre de Bloy. C'est que j'ai dû sentir que ce n'était point là la manière de parler de Jeanne d'Arc. Et je le sens plus que jamais aujourd'hui, dans les temps où nous vivons. De pareils essais d'histoire rationaliste, malgré tout leur labeur, tout leur art, tout ce qu'il y a d'affectueux dans leur scepticisme humainement compréhensif, restent en somme, pour tout objet pratique, une friche aride : pas une fleur de sentiment et pas une poussée d'*action* n'en sortiront. Ils ne peuvent rien pour l'instinct vital qui, du fond des tranchées, des ambulances, partout où l'on lutte et l'on souffre, nous crie : Vivre, d'abord ; ils ne peuvent pas la millième partie de ce que les pages instinctives de Bloy pourraient à cet égard.

Qu'on ne s'y trompe point : ces pages sont écrites *tout près* de notre cœur. Ce sujet de *Jeanne d'Arc*, si extraordinaire, si en dehors de tout, est, par là, rapproché, *humanisé*, rendu pratique, en un mot, plus que par toutes les exégèses scientifiques, rationnelles, « humaines », du monde entier. Qu'on lise le chapitre intitulé : *les Larmes*. Devant une histoire comme celle de Jeanne d'Arc, devant une histoire aussi comme celle de la France actuelle, tout se résout en elles, tout se concentre, sentiment, esprit, en cette rosée du cœur. Je viens de dire esprit. Je laisse là-dessus parler Léon Bloy :

Les larmes, il est vrai, brouillent la vue déjà si incertaine, mais la clairvoyance du cœur peut la remplacer avec avantage, et une divination magnifique peut illuminer le pauvre historien. Et puis, à une certaine pro-

fondeur déterminée par le gisement des grands morts, on est bien forcé de rencontrer la Solidarité universelle qui nous est cachée par le mensonge social et que dénonce avec tant d'éloquence leur poussière! C'est cela surtout qui fait pleurer!

On se sent de plain-pied dans cette excessive misère de tous les hommes. L'éblouissement de l'Héroïsme ou de la Beauté a disparu. Qu'il s'agisse de Charlemagne, de Napoléon ou de Jeanne d'Arc, on ne voit en eux que des proches, de très humbles frères dans l'immense troupeau des cohéritiers de l'Expulsion. Les chants de gloire, les cris d'enthousiasme, les acclamations populaires n'existent plus, n'existèrent jamais que dans un rêve qui s'est dissipé. Il n'y a plus que des larmes de pénitence, de compassion, d'amour ou de désespoir, fleuves lumineux ou sombres qui vont aux golfes inconnus.

Cela veut dire que la destinée humaine n'est bien comprise, ou sentie, que par une vue du cœur; que si la souffrance est au fond de cette destinée, nous sommes par là tous solidaires; et que les grandes âmes, les grands hommes, en qui, par une nécessité et une gloire de leur nature, se rencontre la souffrance universelle, sont comme le lieu mystique de la concentre de toutes les âmes. Il ne reste que leurs larmes, à ces âmes-mères, c'est-à-dire de quoi féconder la terre. Léon Bloy, qui vient de recueillir celles de Jeanne d'Arc, sera compté parmi les très parfaits serviteurs de la Sainte et de la France.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Pierre Duhem : *la Science allemande* (Hermann et fils, 1 fr. 50). — Quelques aperçus sur l'histoire de la Chimie.

Dans ces derniers temps, on a beaucoup écrit sur la Science allemande. Ici même, il y a deux mois, j'ai envisagé quelques aspects de l'activité scientifique au-delà du Rhin. Les questions soulevées sont délicates à traiter, surtout dans la période si pénible par laquelle l'humanité passe en ce moment. Il faut bien se garder de généraliser, d'exagérer dans un sens ou l'autre. Il serait ridicule de vouloir rayer d'un trait de plume les publications scientifiques allemandes et peu intéressant de s'attarder à des questions de pure priorité. Mais on a le devoir de signaler, d'où qu'elles viennent, les erreurs qui sont susceptibles de porter une atteinte aux progrès de l'esprit humain.

A propos de l'Embryologie allemande, j'ai dénoncé, en ma dernière chronique, l'erreur vitaliste, qui renaît toujours de ses cendres, et qui arrête le savant dans ses recherches expérimentales. D'un long voyage d'études que j'ai effectué, un an avant la déclaration de la guerre, dans les pays belligérants (Alsace, Bavière, Autriche, Pologne, Russie, Prusse, Belgique), j'ai rapporté cette impression très nette que les pays allemands sont, à l'heure actuelle, le foyer de la

rénovation du *vitalisme* dit *scientifique*. Il y a là, pour les progrès de la Science, une menace, un danger, et je m'étonne que ceux qui relèvent si consciencieusement les défauts de la mentalité allemande ne s'en préoccupent pas davantage ; certaines idées réactionnaires jouiraient-elles encore d'une immunité spéciale vis-à-vis de la critique?

On sait que les Allemands ont, entre autres prétentions, celle d'être les premiers chimistes du monde. Il est certain que, dans leurs laboratoires et usines, admirablement outillés et organisés, ils ont réussi à fabriquer de toutes pièces une foule de corps organiques complexes, qu'on croyait ne pouvoir se former que sous l'action de la *force vitale*. Dans ces conditions, on peut s'étonner que les universités allemandes aient été un terrain si favorable à l'épanouissement du néo-vitalisme, et que les chimistes aient si peu contribué à démolir les préjugés d'antan.

Il est intéressant, à cet égard, de rappeler qu'il y a deux siècles un illustre professeur et chimiste de l'Université de Halle, Stahl, a déjà donné un de ces formidables coups de barre qui arrêtent la marche de la science. Reniant ses deux célèbres maîtres, Willis et Sylvius, qui, en iatrochimistes, prétendaient expliquer toutes les maladies par les âcretés acides ou alcalines des humeurs, Stahl a entrepris une lutte sans merci contre les théories mécaniques et chimiques de la vie. Selon lui, l'âme seule préside à toutes les fonctions du corps, l'âme seule est la vie ; et, quand il parle ici de l'âme, il entend non pas une âme végétative, sensitive, mais bien l'âme pensante, intellective, raisonnable. Quelle autre âme que celle-ci d'ailleurs serait capable de diriger si savamment vers la même fin tous les mouvements du corps ? Stahl a fait de l'âme un chimiste, un physiologiste accompli et agissant en pleine connaissance de cause ; aussi a-t-il eu les sympathies de nos philosophes spiritualistes ; il suffit, pour s'en rendre compte, de lire : *du Principe vital et de l'âme pensante*, de Fr. Bouillier. En Chimie, d'ailleurs, Stahl n'a pas eu une influence plus heureuse ; et il a fallu attendre encore près d'un siècle un Lavoisier.

Il semble que les chimistes allemands contemporains, eux aussi, ne se rendent pas compte de l'importance capitale de la Chimie dans les phénomènes de la vie. Tout absorbés par l'apprentissage et la pratique d'une technique compliquée, ils n'ont sans doute pas le temps de penser aux grands problèmes de l'univers, et, s'ils ont connaissance du néo-vitalisme, ils ne font guère d'efforts pour le combattre. D'ailleurs, dans leur science même, la plupart de ces chimistes ne sont pas de véritables novateurs.

On trouve, à cet égard, des indications intéressantes, dans le récent petit livre, **la Science allemande**, écrit par un savant et penseur original, Pierre Duhem.

Si les Allemands sont arrivés à effectuer tant de synthèses chimiques remarquables, c'est qu'ils ont été guidés par des idées qui ont pris jour dans des pays étrangers au leur. Ces idées directrices sont relatives, les unes à l'architecture des molécules, les autres à la mécanique chimique.

D'après la *Théorie atomique*, les particules infiniment petites qui constituent la matière, ou molécules, sont elles-mêmes des édifices variés et plus ou moins complexes construits avec des particules plus petites encore, les atomes des divers corps simples. Pour les composés organiques, la complexité peut devenir extrême. Depuis longtemps déjà, les chimistes ont reconnu divers types de construction, auxquels correspondent des propriétés fondamentales différentes. Et ainsi s'est constituée notre moderne Chimie organique.

L'initiateur génial est notre J.-B. Dumas. Aussitôt à sa suite, voici venir Laurent, de Bordeaux, le Strasbourgeois Gerhardt, l'Anglais Williamson, enfin Adolphe Wurtz, cet autre Strasbourgeois, en qui la finesse, la vivacité, la fougue du génie français atteignaient à leur comble. Parmi ces créateurs, un seul Allemand, Hoffmann, l'émule de Wurtz dans la découverte des amines, peut réclamer une place de quelque ampleur.

Ces admirables recherches ont conduit à l'emploi des représentations géométriques de la structure des diverses molécules; on y voit des chaînes d'atomes, des groupes variés d'atomes, s'accrocher les uns aux autres. Les types fondamentaux étant établis, ce n'était plus *qu'un jeu de patience*, de trouver et de classer systématiquement les multiples modifications qu'il est possible d'apporter à ces types. C'est dans ce travail, tout de déductions, et aucunement d'intuitions, que l'Allemand Kékulé a excellé. Les principes de la Chimie deviennent susceptibles d'être soumis aux Mathématiques, et aussitôt l'Allemagne s'adonne avec une sorte de passion à la Chimie, des milliers et des milliers de composés organiques nouveaux sortent de ses immenses et multiples laboratoires, et les traités de Chimie consacrés à les classer et à les décrire deviennent tout pareils à des livres de Géométrie.

Mais il y a la Géométrie plane et la Géométrie dans l'espace ; on conçoit l'intérêt de la *Stéréo-chimie*, qui considère la position dans l'espace des atomes groupés dans la molécule, et qui montre un rapport entre l'asymétrie de la molécule et diverses propriétés physiques, telles que le pouvoir rotatoire, déterminant la déviation de la lumière polarisée, soit à droite, soit à gauche. Or, ces notions nouvelles ont été introduites dans les Sciences physiques, d'abord pa- Pasteur, dans ses mémorables recherches sur l'acide tartrique et les tartrates, et ensuite par le Français Le Bel et le Hollandais Van't Hoff. Une fois que la Stéréo-chimie eut énoncé des lois géométriques, les laboratoires allemands s'emparèrent de l'étude des substances

douées de pouvoir rotatoire, et Emil Fischer et ses élèves purent établir la constitution des matières sucrées et en effectuer la synthèse.

Van't Hoff, dont les idées audacieuses ont donné un élan si considérable à la nouvelle Chimie, est l'un des fondateurs de la *Chimie physique;* mais il faut chercher l'origine première de cette nouvelle science, si féconde, dans les travaux des chimistes français du siècle dernier, travaux relatifs à la mécanique chimique, et qui ont montré que les phénomènes chimiques sont, comme les phénomènes physiques, soumis à de multiples influences : la pression, la température, la concentration plus ou moins grande des solutions, etc. Pour démêler les divers facteurs en jeu, et apercevoir des analogies entre des phénomènes en apparence assez différents, il fallait une grande finesse d'esprit. « Après avoir suscité les divinations de Georges Aimé », c'est cette finesse d'esprit qui dirigea l' « œuvre grandiose » de l'Ecole de Henri Sainte-Claire Deville.

Cette école posa les fondements expérimentaux de la *Mécanique chimique;* d'autres vinrent, qui pressèrent cette science de revêtir la forme mathématique.

Le premier qui eut l'idée d'appliquer les théorèmes de la Thermodynamique à la dissociation chimique, ce fut J. Moutier, bientôt suivi par un autre Français, Peslin. Peu après, deux hommes entraient dans la voie que Moutier avait ouverte; c'étaient l'Allemand Horstmann et l'Américain J. Willard Gibbs; mais celui-ci poussa beaucoup plus loin que celui-là, et la théorie mathématique des équilibres chimiques sortit presque achevée de ses mains. Cette théorie mathématique, il s'agissait d'en soumettre les corollaires au contrôle de l'expérience, afin d'en montrer l'exactitude et la fécondité. Ce fut, en France, la tâche de M. H. Le Chatelier. Ce fut surtout la tâche de l'Ecole hollandaise, de M. Van der Waals, de Bakhuis Roozboom, de Van't Hoff — de Van't Hoff, qui avait été élève de Wurtz, de Van't Hoff, dont un de ses disciples hollandais, M. Ch. Van Deventer, écrivait : « Sous maint rapport, on doit tenir l'œuvre de Van't Hoff pour une œuvre française plutôt que pour une œuvre allemande. »

Ce que Van't Hoff aimait à la passion, c'est l'idée, et ce fut un semeur d'idées, comme tous les véritables créateurs des Sciences expérimentales. Les Allemands, eux, ne sont guère des semeurs d'idées. Ce sont le plus souvent d'excellents travailleurs, patients et bien disciplinés, qui prennent pour guides les idées des autres, et qui savent d'ailleurs assez bien *déduire* ce que celles-ci contiennent. Leur production scientifique considérable, travail d'usines, ne saurait justifier leurs prétentions, et l'admiration sans limites de certains esprits peu critiques pour l'Embryologie allemande, la Chimie allemande, la Physique mathématique allemande.... la Science allemande.

Dans ma dernière chronique, j'ai montré ce qu'il faut penser de

l'Embryologie allemande. Les **Quelques aperçus sur l'histoire de la Chimie** qui précèdent me semblent également très instructifs. Quant à la Physique mathématique allemande, il me reste trop peu de place pour en parler aujourd'hui. M. Duhem est très dur pour cette Physique nouvelle, dédaigneuse du sens commun, et où on raisonne sur des principes absurdes, tel que le principe de la relativité de Einstein. Je compte d'ailleurs revenir sur le livre de M. Duhem, et en particulier exposer la thèse soutenue par l'éminent professeur, et dont je veux, pour terminer, donner une idée très brève. L'*esprit géométrique*, en prenant un développement exagéré dans la Science allemande, en a expulsé l'*esprit de finesse*. Les savants allemands manquent souvent de bon sens, mais excellent aux déductions mathématiques, et sont capables de forger de longues chaînes de raisonnements, sans qu'un seul chaînon soit susceptible de rupture. Or, dans l'histoire de chaque science, on observe deux phases : une phase de création, et une phase où les principes sont assez bien établis pour qu'on puisse leur donner une forme mathématique. Et c'est seulement à partir de ce moment que l'activité scientifique allemande commence à intervenir utilement. L'esprit géométrique qui l'inspire confère à la Science allemande la force d'une *discipline parfaite*, mais cette méthode, malgré sa rigueur, peut conduire à des résultats désastreux, car seul l'esprit de finesse juge si les principes de la déduction sont recevables et si les conséquences de la démonstration sont conformes à la réalité. J'ajouterai encore que M. Duhem, comme bien des esprits fortement imbus des idées religieuses, a de réelles sympathies pour la mentalité allemande et pour ses qualités de discipline, d'ordre, de patience ; il rêve « d'harmonieux rapports entre la Science allemande et la Science française ». J'aurai à discuter les idées de l'éminent professeur de Bordeaux, et à exposer vis-à-vis de la sienne la thèse des révolutionnaires en matière de science.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS COLONIALES

Les Colonies et la guerre. — Après la guerre, lorsque le grand état-major de chacune des nations belligérantes en aura établi la relation définitive, nous posséderons sans doute une vision *objective* du monstre, une sorte d'enregistrement impartial du phénomène réduit à des mouvements tactiques et à des statistiques, tant d'hommes mis hors de combat, tant de tués, tant de blessés, les profits et pertes de l'humanité en bataille. Mais qui nous dira les états d'âme multiples engendrés par la lutte tant parmi les combattants que parmi les non-combattants, qui nous dira ces états d'âme et nous en donnera la synthèse? Beaucoup d'écrivains de génie vrai-

emblablement.... Afin qu'ils n'oublient point d'en parler, je veux noter à leur intention l'angoisse particulièrement cruelle qui dut s'emparer des Français habitant nos colonies lorsque leur parvint la nouvelle de la déclaration de guerre.

En France, lorsque l'ordre de mobilisation générale fut partout affiché, lorsque les cloches sonnèrent le tocsin et que les tambours le village retentirent, la surprise ne fut pas entière : depuis plusieurs jours déjà de nombreux symptômes avaient permis de prévoir le déchaînement du fléau. L'ultimatum de l'Autriche à la Serbie avait préparé les esprits à l'acceptation des pires hypothèses.

Mais à Nouméa, à Tombouctou, à Papeete, imaginez la stupeur du olon qui suit vaguement les nouvelles de la métropole lointaine et qui, brusquement, apprend, par une brève dépêche Havas, que les rois coups sont frappés et qu'à des centaines de lieues le grand nassacre commence. Ce colon, ce fonctionnaire, cet exilé n'a pas lu un journal depuis des semaines. Il n'est au courant de rien. Il ignore out des manœuvres dernières des diplomates, et, sans préparation, ans exorde, le voici plongé en plein drame. Soudain, le voici envahi par l'horreur de ce drame dont il ne sait rien sinon qu'il a éclaté. Et 'est alors le retour inévitable sur soi de tous ces êtres dont la conscience s'exagère et s'amplifie et qui s'interrogent : « Nous, perdus u bout du monde, sans protection, sans relations maritimes ou terestres sûres, qu'allons-nous devenir ? Ne sommes-nous point la proie néluctablement offerte à l'ennemi ? »

Ils ignorent encore que l'intervention de l'Angleterre va nous donner la maîtrise des mers et qu'ils ne seront pas tout à fait séparés du monde. Mais jusqu'à ce qu'ils sachent cela, que de doutes, quelle ngoisse et quelles inquiétudes! Cependant, fussent-ils les pires essimistes, ces exilés sont incapables d'imaginer la férocité de nos dversaires : les viols, les massacres, les incendies de Louvain, de Nomény, ils ne les soupçonnent point...

Ils s'interrogent donc : que vont-ils devenir si loin de la métropole ? De la colonie allemande la plus proche vont-ils être attaqués ? Seront-ils secourus à temps ?... Puis cette première et naturelle satisfaction ccordée à l'égoïsme, la pensée s'élargit : les exilés sont Français, ils hérissent leur pays, ils y ont laissé des intérêts, de précieuses affecions, ils en gardent le vivace souvenir et l'espoir de le revoir bientôt leur est préoccupation coutumière. Or, la France, elle, leur pays, ue va-t-elle devenir ? Si loin, que sauront-ils de la lutte et de ses éripéties ? Le laconisme des dépêches Havas suffira-t-il à nourrir eur curiosité angoissée ? Pensera-t-on seulement, là-bas, à les tenir nformés ? Ne seront-ils pas oubliés ? Ne vont-ils pas vivre ce drame adis représenté au Grand Guignol ? Ne seront-ils pas les témoins

impuissants et martyrisés non plus au téléphone, mais *au télégraphe*, du meurtre de leur patrie ?

Je laisse cette psychologie aux nombreux écrivains de génie qui... Au vrai, il convient de dire que, pour certains de nos coloniaux, inquiétude et angoisses furent amplement justifiées par les événements.

Dès le 4 août 1914, *le Gœben* et *le Breslau*, avant que de se convertir au mahométisme et de s'embosser dans les Dardanelles, bombardaient Bône et Philippeville et y massacraient inopinément, et sans la moindre sommation préalable, de paisibles Algériens.

Même méthode, quand, le 22 septembre suivant, *le Gneisenau* et *le Scharnhorst* vinrent bombarder Papeete. Pour les corsaires du Pacifique, Tahiti, certes, n'apparut point comme l'île de Rarahu. Ils ne perdirent point leur temps à contempler « la rade emplie de soleil, de silence, et de petits souffles parfumés ». Ils ignorent, malgré Max-Anely, que « les îles Tahiti recèlent d'inconcevables délices et de tels charmes singuliers qu'à les dire les voix tremblotent en se faisant douces, pendant que les yeux clignent de plaisir... »

Ils se souciaient bien de cela ! Après avoir bombardé Papeete, les navires allemands visitèrent quelques îles voisines, râflant partout l'argent et les vivres qu'ils purent trouver. Du 24 septembre au 3 octobre, les mêmes navires auxquels s'était joint le croiseur *Nürnberg* séjournèrent à la baie du Contrôleur. Les magasins de la Société commerciale de l'Océanie furent dévalisés, des bœufs et porcs réquisitionnés et payés un prix dérisoire. Le montant de la caisse de la gendarmerie fut enlevé.

Le 6 octobre, *le Gneisenau* entrait en rade de Tahantu, où il se livrait aux mêmes opérations héroïques que dans les autres îles... Puis, voilà nos pirates partis.

En Afrique, pas d'aussi douloureuse surprise et, même, nos coloniaux de l'Afrique occidentale et de l'Afrique équatoriale éprouvèrent cette joie profonde d'attaquer l'ennemi et de pénétrer les premiers victorieusement sur son sol.

En Indochine, pas d'autre menace que celle des habituels bandits de la frontière Sino-Annamite dont le zèle fut d'ailleurs stimulé par celui des agents allemands postés en Chine et au Siam. Cependant, dans les premières semaines de la guerre, les communications avec la métropole sont quelque temps gênées du fait des randonnées dans l'océan Indien de *l'Emden*, qui coule, en un mois, avant d'aller périr dans l'île des Cocos, vingt-deux navires, parmi lesquels le croiseur russe *Jemtchoug* et notre aviso *le Mousquet*. L'Emden bombarde Madras dans l'Inde anglaise et, le 22 septembre, envoie un radiotélégrammé au paquebot français *El Kantara*, disant en substance : « Evitez cette route, vous rencontreriez sûrement *l'Emden*,

Prenez telle autre, je vous attendrai. » Et le malin corsaire signe cet avis : *Duplex*, au lieu de *Dupleix*, nom d'un corsaire français qui surveille ces parages. Faute d'orthographe ou jeu de mot pédant ? *L'El Kantara* se méfie et *l'Emden* ne voit rien venir...

Du fait du *Königsberg*, la Réunion et Madagascar connurent aussi quelques angoisses, vaines heureusement.

Au demeurant et, grâce à l'Entente cordiale, la maîtrise des mers assurée, les Français des colonies, à partir d'octobre 1914, furent débarrassés de la préoccupation d'une agression possible de la part de la flotte ennemie. Reste le fait d'être loin de l'action européenne, spectateurs d'un paradis très reculé, et de n'avoir point les journaux du matin, de midi et du soir. Mais l'*Havas* leur envoie par câble les communiqués officiels. Cela suffit et la prose des stratèges retraités qui sévissent dans les feuilles métropolitaines n'y ajouterait rien de plus savoureux. Heureux les coloniaux qui ont ignoré les longues et indigestes tartines sur l'éventualité de l'intervention prochaine au conflit de la Grèce, de la Bulgarie ou de l'Italie dont nos grands quotidiens furent si prodigues !

Avant la guerre, il était admis par nombre d'esprits qui se voulaient clairvoyants qu'en cas de conflit européen les colonies constitueraient pour la métropole un pesant fardeau. Non seulement, disait-on, elles ne pourront pas se suffire à elles-mêmes, mais encore il faudra les secourir, les protéger, les alimenter, d'où affaiblissement dommageable à la défense du sol national.

Rien de tout cela ne s'est produit : depuis 1914, — et sans parler ici du Maroc de trop récente conquête, — la France n'a pas envoyé de troupes dans ses colonies. Elle a pu maintenir toutes ses forces intégralement sur le front. Cette abstention n'a pas empêché l'Afrique équatoriale de former des colonnes qui, avec le concours de forces anglaises venues de la Nigéria, ont commencé de conquérir le Cameroun allemand. Elle n'a pas davantage empêché l'Afrique occidentale de s'emparer, toujours en collaboration avec les Anglais, du Togoland. Bien mieux, c'est l'Afrique occidentale qui, grâce à l'énergique activité du gouverneur général Ponty, a renforcé les troupes indigènes du front et envoyé des forces de complément en Algérie et au Maroc.

Mais, à cet égard, c'est l'Indochine qui, sans conteste, nous fournit le plus précieux renseignement. Il y a sept ou huit ans, Onésime Reclus, bien mal inspiré, s'écriait :« Lâchons l'Asie ! » L'Indochine, à cette époque, apparaissait à certains comme un pays sacrifié, une colonie qui nous serait fatalement ravie dans un proche avenir. Cette idée avait même été si répandue que lorsque le bruit, nullement fondé d'ailleurs, courut cet hiver d'une cession possible de notre possession en échange du concours militaire du Japon en

Europe, beaucoup l'accueillirent favorablement. Rien n'eût été plus monstrueux qu'un pareil abandon de nos droits en Extrême-Orient et cela alors que l'Indochine constitue, de toutes nos colonies la plus belle, la plus intéressante, la seule peuplée par une race intelligente et laborieuse, alors encore que l'Indochine, après dix mois de guerre, nous a fourni des preuves définitives de sa vitalité et de sa force.

Financièrement son crédit n'a pas fléchi. Elle n'a connu ni le cours forcé des billets, ni le moratorium, et la clôture de l'exercice de ses budgets pour 1914 lui permettra de placer dix millions de piastres dans ses caisses de réserve. Le loyalisme de nos sujets indigènes, — loyalisme sur lequel je reviendrai, car il constitue un des enseignements les plus intéressants de cette guerre, — a permis à l'Indochine de renvoyer en France des effectifs considérables tant en hommes qu'en matériel, et cela tout en conservant dans la colonie des forces suffisantes pour assurer le maintien de la souveraineté française en Extrême-Orient. Ce maintien, au reste, n'a pu être mis en discussion. Sans doute, sur nos frontières, des incidents se sont produits qu'on peut attribuer aux menées des agents allemands en Chine et notamment au consul de Shanghaï Voretz. Des incursions ont été tentées sur notre territoire du côté du Kouang-si, un de nos administrateurs a été assassiné dans le Laos, à Son-la, et les populations Man ont été soudoyées pour se livrer contre nos postes du Haut fleuve Rouge à des démonstrations armées. Mais toutes ces attaques ont été repoussées et les rebelles maîtrisés.

Ainsi non seulement l'Indochine a pu assurer sa défense personnelle sans recourir à l'aide de la mère patrie et sans rien distraire des forces consacrées à la défense nationale, mais encore, en fille reconnaissante et dévouée, elle a contribué à cette défense. Elle ne s'est pas bornée, en effet, à des envois de troupes. Elle a, de plus, travaillé au ravitaillement de la métropole en y important près de 100.000 tonnes de riz et de 20.000 tonnes de maïs.

L'Indochine a réalisé cet admirable effort, — il convient de le bien noter, — en réduisant au minimum les entraves que pouvait apporter l'état de la guerre à la vie normale de ses habitants. Pas de moratorium, ai-je déjà dit, dans la colonie où le gouvernement général a usé de la faculté qui lui était laissée de ne pas promulguer les textes qui l'avaient édicté. De même pas d'état de siège et c'est seulement en avril dernier que fut décrétée la mobilisation des Européens appartenant à l'armée active et à la réserve de l'armée active.

Tout ce qui précède démontre suffisamment que cette colonie ne saurait être arrachée à la France, à laquelle l'attache le plus fort et le plus indestructible des biens, celui des sacrifices réciproquement et spontanément consentis.

Tout ce qui précède prouve également — et il n'était pas indiffé-

rent d'administrer cette preuve, — que nos colonies en général, et l'Indochine, en particulier, loin de constituer un fardeau pour la France au cours d'une crise si grave, lui ont au contraire fourni une aide précieuse.

A cette heure les Français des colonies pensent être pleinement rassurés. Plus de vaisseaux corsaires qui puissent venir brutalement bombarder les villes marines : les flottes coloniales allemandes ont vécu ! Plus heureuses que la métropole, nos colonies n'ont pas connu l'amère tristesse de l'invasion subie. Aucune atteinte ennemie n'a souillé leur sol. Ceci constitue un heureux présage et il convient d'espérer que cette inviolabilité de notre domaine d'outre-mer se maintiendra jusqu'à la fin des hostilités. 1815-1915 ! J'ai déjà fait ce rapprochement : je ne sais où se tiendra le Congrès où se discutera, un jour plus ou moins prochain, la paix. Où qu'il se tienne, ce congrès laissera la France coloniale agrandie et assurée de la solidité de son œuvre.

En écrivant ceci, je me garde bien, d'ailleurs, de vouloir préjuger de l'avenir. Les récents événements qui se sont passés en Extrême-Orient et dont la conclusion fut l'établissement d'un véritable protectorat du Japon sur la Chine me conduiraient à formuler sur la sécurité de cet avenir mainte réserve. Mais les soucis de l'heure présente suffisent : les puissances européennes sont de cet avis, qui se sont inclinées sans protester devant la main mise des gens du Soleil Levant sur le Céleste Empire. En sera-t-il de même demain ? Je me bornerai à écrire que c'est là le plus gros et le glus grave problème de politique internationale à envisager dès la fin des hostilités en cours.

CARL SIGER.

LES REVUES

La Revue : M. le Dr. Pierre Achalme: comment les savants français étaient écoutés dans les congrès allemands. — *La Revue du mois :* Renouvier et le conflit actuel ; conclusion de M. Julien Benda. — *Le Correspondant* et *la Revue hebdomadaire :* atrocites allemandes en Belgique. — *Les Hommes du jour :* un beau poème de M. Georges Pioch : « Pour les gens simples. »— Memento.

M. le docteur Pierre Achalme, directeur du Laboratoire du Muséum, traite de « La science allemande et la science des civilisés », dans **La Revue** (15 mai et 1er juin). L'article dont la fin paraîtra « au prochain numéro » est d'un puissant intérêt, et une source d'étonnements. La science allemande était un bloc proposé à la vénération des profanes. Les savants français se rebellent enfin contre une préexcellence usurpée. L'Allemand travaille surtout d'après une découverte d'origine étrangère, la parfait si l'on veut et, pour sa contribution de seconde main, l'adopte, l'étiquette à son propre nom ;

et la voilà devenue un apport allemand au progrès humain. C'est ainsi, par exemple, que la fameuse réaction Wassermann n'est « qu'un cas particulier — et contestable — de la réaction de Bordet ». De semblables usurpations pullulent dans le domaine scientifique. M. Achalme en signale de stupéfiantes. Que l'étranger se soit laissé prendre aux moyens d'une publicité grossière, c'est excusable. Mais comment admettre que l'étudiant ou le praticien français eux-mêmes ne soient allés aux sources de ces travaux, aient oublié le rôle créateur de leurs compatriotes et concouru aux effets de la réclame organisée par les savants parasitaires d'Allemagne ?

Voici une page qui révèle un état de choses inouï :

Un autre mode de publicité très en honneur en Allemagne est le congrès scientifique. Il correspond à la nécessité, qu'éprouve l'Allemand de grouper ses forces éparses et de réunir des invidualités qui, isolées, n'ont pas un grand prestige et ne peuvent exercer qu'une action de masse. Aussi l'Allemagne est-elle la terre d'élection de ces réunions auxquelles les Français se rendent en petit nombre. Mais, pour ces derniers, le côté touristique, la perspective d'effectuer un voyage dans des conditions avantageuses et de voir leur inexpérience des déplacements corrigée par un embrigadement commode l'emportent sensiblement sur le côté scientifique et utilitaire. Il en est tout autrement en pays germanique. Les Allemands marchent au congrès, comme à l'assaut, en rangs serrés, en masses compactes. Dans les universités, les étudiants sont enrégimentés ; les préparateurs sont les sous-officiers de ces formations ; les privat-docents, les officiers subalternes ; les professeurs, les officiers supérieurs ; les Excellences et les conseillers privés ont rang de généraux. Les rôles sont distribués et le palais du congrès, qu'il soit en Allemagne ou à l'étranger, est bientôt le siège d'une occupation en règle. La salle des séances est spécialement soumise à une discipline rigoureuse. Dès qu'un Allemand va parler, le public est savamment refoulé hors des couloirs. L'entrée du *Herr Professor* est saluée par des applaudissements bruyants, bientôt suivis d'un silence recueilli. Des *bst* impérieux ont fait en effet cesser toute conversation privée. Les congressistes étrangers aux beautés du langage tudesque doivent rester immobiles sous des regards inquisiteurs. Ils ne sont pas obligés de prendre part aux murmures d'assentiment, aux mouvements divers suscités dans l'assistance par l'éloquence de l'orateur : mais quel mépris réprobateur les entoure s'ils ne se joignent pas à la triple salve d'applaudissements enthousiastes dont une claque bien réglée ponctue la fin du discours. Encore quelques *hoch* et la séance continue. Un Français prend la parole. Aussitôt la salle se vide avec tact, à moins que l'on ne considère la communication française comme un intermède sans importance. Dans ce cas, les conversations privées se fondent en un murmure croissant qui bientôt couvre la voix de l'infortuné conférencier. Paralysé, se sentant isolé au milieu de l'inattention générale, il se hâte, veut abréger, saute des pages de son manuscrit, s'y embrouille et finalement effectue une sortie pitoyable à peine marquée par les maigres applaudissements que la généreuse Germania accorde aux adversaires malheureux.

Vous avez lu ! Il est à peine croyable qu'un seul Français ayant été accueilli de la sorte, d'autres aient permis à ce goujatisme de se renouveler.

M. P. Achalme conclut ainsi :

En dehors des résultats immédiats profitables aux sciences appliquées, la science pure rayonne une auréole qui, autant et plus qu'une couronne impériale, nimbe la nation qui la porte. La publicité, grâce à laquelle l'Allemagne a donné au monde l'illusion de sa valeur scientifique, illusion qui a été peut-être le plus grand factum de la fascination qu'elle exerçait, doit être pour nous une terrible leçon. Si un savant peut et doit avoir la modestie de sa science, un pays qui veut défendre sa place dans le monde doit au contraire avoir et pratiquer l'orgueil de ses savants. Il est encore temps pour la France de regagner le terrain qu'elle a perdu par sa faute.

§

Dans **la Revue du Mois** (10 mai), M. Julien Benda place, très heureusement, Renouvier, devant « le conflit actuel ». Il emprunte à un article de l'illustre philosophe, écrit en 1872 : *l'Esprit germanique et l'esprit latin.*

Supérieurs par le « sentiment du devoir », leur « séparation du catholicisme », leur littérature nourrissant « l'âme populaire d'idées saines et modernes », tels apparaissaient les Germains à Renouvier, au lendemain de nos malheurs.

Poursuivons par cette citation, que M. Julien Benda a choisie :

Qu'avons-nous maintenant contre ces désavantages? Une grande chose si nous voulons la reconnaître et nous en servir. Nous avons cela d'être exempts (relativement exempts) *du vice capital de la pensée et de la civilisation germaniques : le culte de la force et du destin.* La philosophie des théologiens et même des philosophes officiels dans notre pays a souvent dénoncé le panthéisme de l'Allemagne. Panthéisme est le nom abusif et banal ; et d'ailleurs les plus illustres docteurs catholiques, Italiens et Français, ont de tout temps construit des systèmes aussi panthéistes que ceux des penseurs allemands. Mais ce nom mal approprié signale un ensemble de tendances réelles que nous appelons ouvertement, sans hésiter, le culte de la force et du destin. Les signes et produits principaux en sont..., en philosophie, la doctrine de l'émanation divine et de l'absorption finale en Dieu ; en morale et en histoire, l'enchaînement nécessaire, invariable des faits, la justification du fait par le fait, et de l'événement, quel qu'il soit, par la place qu'il occupe et que la volonté de Dieu, ou le Progrès (deux noms pour un même concept), lui ont assignée dans le cours des choses ; en politique, la théorie de la mission divine du sabre, de l'œuvre civilisatrice des vertus armées de fusils perfectionnés, du droit qu'ont les plus forts de s'estimer les plus méritants et de punir les vaincus en les foulant et rançonnant consciencieusement. Cette dernière forme des croyances allemandes ne brillait pas de tout son éclat dans le passé ; car les Allemands étaient généralement voués aux rôles de victimes ; mais quoique peu propre

à flatter leur orgueil, elle ne laissait pas de se formuler ; elle revêt aujourd'hui une forme pratique et triomphante.

Renouvier a prévu, dès 1872, à quoi tendrait le développement de l'âme allemande par rapport à l'Europe. Il se refusait à croire possible « une domination allemande universelle ». Les événements récents alors, il les définissait : *les premiers anneaux de la chaîne de la décadence européenne*. Il concédait que nous avions « beaucoup à apprendre de l'Allemagne en fait de discipline », ajoutant :

Sur tout le reste nous pouvons lui offrir des leçons encore. Mais il n'y a guère actuellement de peuple en Europe qui ne se sentît capable de lui en donner en fait d'amour sincère de l'humanité et de la justice.

M. Julien Benda conclut de cette manière :

On voit quelle est, selon l'illustre philosophe, la solennité de l'heure actuelle et quel enjeu s'y joue : rien moins que le patrimoine intellectuel et moral de l'Europe, dont un second triomphe de l'Allemagne marquerait une décadence cette fois-ci décisive. — Ajoutons pour être juste (mais est-ce bien le moment de l'être ?) que notre pays, en ces dernières années, n'a pas tout à fait observé cette admirable mission rationaliste qu'on lui reconnaît ici : notre philosophie s'est insurgée étrangement contre le respect cartésien du clair et du distinct, et, quoi qu'elle en dise, a versé dans le panthéisme alexandrin ; elle a formellement haussé la mysticité de l'âme au-dessus de l'Intelligence ; en même temps, certains de nos écrivains, non des moins applaudis (du moins de la jeunesse), ont proclamé le « droit historique » d'un certain régime politique, et donc professé, eux aussi, en histoire, le culte de la force ou du moins du destin ; la *légitimité* de la violence a été formulée par plusieurs partis ; il faut bien dire enfin que la croyance à la supériorité de la morale guerrière sur la morale du contrat et à la mission civilisatrice du glaive n'a pas trouvé chez nous, en ces dernières années, ses moins chauds partisans (1). Ce ne sera pas l'un des moindres effets de cette guerre d'avoir dénoncé l'origine spécifiquement *allemande* de ces doctrines et d'avoir ramené les Français d'esprit libre, ne fût-ce que par patriotisme et parce qu'ils voudront maintenir le caractère distinctif de leur nation, au culte de l'Intelligence, à plus de respect de la volonté humaine que de la fatalité, et de la justice que de la force, — encore qu'ils sachent fort bien user de cette dernière quand il le faut.

§

« Vers Liége. — Le chemin du Crime. — Un défi au général von Bissing. » Sous ce titre, **le Correspondant** publie un mémoire de M. G. Somville sur les atrocités commises par les Allemands en marche sur Liége. On n'imprimera jamais assez dans le souvenir des hommes les forfaits des Barbares, ce qu'un Bissing appelle des « procédés de guerre ». M. Somville le met au défi de soumettre le

(1) Notons toutefois que ces doctrines n'ont guère été soutenues chez nous que par des littérateurs, lesquels n'engagent pas à vrai dire la *pensée* française ; tandis qu'elles l'ont été, en Allemagne, par des penseurs professionnels (officiels). — Note de l'auteur.

dossier de ses enquêteurs à l'examen d'une commission internationale saisie en même temps du rapport que publie *le Correspondant*, et chargée de dire où est la vérité.

Ceci s'est passé à Battice, le jeudi 6 août 1914 :

Vers deux heures après-midi, dans la rue de la Station, la plupart des habitants étaient sur leurs seuils ; rassérénés par les premiers succès belges, ils donnaient ce que les fuyards demandaient. Ceux-ci, hagards et craintifs, ou sombres et rageurs après avoir subi l'humiliation et avec la perspective de retourner au feu, jetaient des regards envieux ou mauvais vers les maisons.

Soudain, quelques-uns indiquent un jeune homme qui, dans un café, faisait la cour à sa fiancée. C'était Jacques Halleux, garçon tranquille et honnête. Sans motif, les Allemands tirent des coups de feu. Frappé d'une balle, Jacques Halleux est tué raide. Deux de ses amis, M. Denoel et son fils, se sauvent à l'étage ; le père est atteint de deux balles.

Le père de Jacques, qui habite dans le voisinage, entendant la fusillade, va se blottir au fond de sa cour. De sa cachette, il voit accourir un petit chien qui accompagnait toujours son fils : le chien avait la gueule ensanglantée. M. Halleux l'examine et, constatant l'absence de toute blessure, il éprouve une horrible appréhension : ce sang, n'est-ce pas peut-être le sang de son fils ?

Les Allemands font irruption. Traqué lui-même parmi les coups de feu, il se dissimule dans un fossé, puis sur un arbre et, après des heures d'angoisses, finit par s'échapper à la faveur des ténèbres. Mais ses cheveux avaient blanchi : il avait vieilli de dix ans.

Après la fusillade, on trouva la jeune fille couchée sans mouvement sur le corps de son fiancé ; pendant plusieurs jours, on la crut folle...

Cependant les Allemands avaient continué de sévir : le 165ᵉ en particulier déchaînait sa rage. Pillage, meurtre, incendie vont de pair. Les fusées, les jets de benzine et de pétrole, les bâtonnets fusibles et les pastilles inflammables propagent rapidement le feu. Tout le beau village brûle comme une torche sur la hauteur, jetant l'épouvante dans la contrée. Les malheureux qui tombent sous la main des soldats sont immolés.

Citons la famille Hendrickx : deux frères et deux sœurs tenant une ferme sur la route de Herve. L'un des frères et l'une des sœurs étaient malades. Une religieuse les soignait. A l'arrivée des meurtriers, les femmes veulent se sauver par une fenêtre de derrière ; les soldats tirent sur elles : la religieuse n'est pas atteinte ; Anna Hendrickx reçoit une balle dans la tête ; sa sœur Joséphine, sautant par la fenêtre, tombe sur un tas de fagots adossés au mur. On tire sur elle et on met le feu aux fagots ; elle y périt. Le frère malade est carbonisé sur son lit, mort peut-être ou agonisant à l'arrivée des Allemands. La religieuse transporte la blessée hors des flammes.

L'autre frère Hendrickx était à ce moment chez un voisin, M. Raphaël Iserentant. Là, on s'est réfugié dans la cave : Iserentant ; sa femme Hubertine Collette ; Lambert Garsoux, leur beau-frère ; Hendrickx et la servante Jeanne Thoumsin. Expulsés par les flammes, ils veulent s'échapper,

les assassins les repoussent, les fusillent; leurs cadavres carbonisés ne seront retirés que deux semaines plus tard.

Puis il y a encore les Leclaux, le frère et la sœur, des vieillards venus naïvement pour voir les Allemands : tous deux sont fusillés.

Louis Wilkin, qui habitait une petite maison près du chemin de fer, était réfugié dans une ferme avec sa femme. Un officier prussien lui remit un laisser-passer pour qu'il pût aller chercher du pain à La Minerie. Il revenait, portant les pains sous le bras, en conversant avec sa femme, quand des soldats, qui occupaient sa propre maison, tirent sur lui. Il est tué net, nanti qu'il était du sauf-conduit de l'officier prussien.

Une dizaine furent mis à mort, le soir, rangés dans une prairie, comme l'avaient été aux limites opposées de Battice, le même jour, les deux cents victimes de Soumagne et comme devaient l'être, le lendemain, tous les hommes de La Bouxhe.

M. Henri Davignon a eu communication de « l'Enquête anglaise sur la conduite des armées anglaises en Belgique et en France ». C'est le sujet d'un article qu'il donne à **la Revue hebdomadaire** (29 mai). Les enquêteurs font état des carnets de route tenus par les soldats allemands.

J'ai eu personnellement, — écrit M. Davignon, — l'occasion de parcourir d'autres carnets témoignant d'une désinvolture analogue. Voici un passage, encore inédit, cueilli dans le journal de guerre du hussard Gustave Schopper, sous la date du 23 août : « Nous faisons prisonniers 14 hommes et une femme. Ceux-ci furent fusillés. Nous avons mis en feu tout ce qui pouvait être brûlé. En dehors du village, il y avait quelques civils. Le lieutenant et moi leur avons envoyé quelques coups de fusil. Ils se sont enfuis dans les bois. Après quoi nous avons bu quelques bouteilles de champagne et ainsi nous avons vengé le sang de nos camarades. »

Le carnet du soldat Eitel Anders débute par cette page :

Nous avons franchi la frontière belge le 15 août 1914 à 11 h. 50 du matin et ensuite nous marchâmes continuellement le long de la grand'route jusqu'à ce que nous fûmes arrivés dans l'intérieur du pays. A peine y fûmes-nous que nous eûmes une vision horrible. Les maisons étaient complètement incendiées, les habitants ayant été chassés et quelques-uns tués. Pas une des centaines de maisons ne fut épargnée. Tout était pillé et brûlé. A peine étions-nous passés à travers ce large village que le suivant était incendié et ainsi de suite. Le 16 août 1914, le grand village de Barchon fût brûlé à ras. Le même jour nous traversâmes le pont sur la Meuse à 11 h. 50 du matin. Nous arrivâmes alors à la ville de Wandre. Les maisons furent épargnées, mais tout fut visité. A la fin nous sortîmes de la ville et tout fut réduit en ruines. Dans une maison, une collection complète d'armes fut trouvée. Les habitants, sans exception, furent extraits de chez eux et fusillés. Cette fusillade fut à fendre l'âme, quand ils s'agenouillèrent tous et prièrent, mais ils n'y avait pas de place pour la pitié. Une double salve retentit et ils tombèrent en arrière sur l'herbe verte où ils s'endormirent pour toujours.

Un témoin déclare :

23 août. Je suis allé avec deux amis (non cités) pour voir ce que nous pourrions voir. A environ trois heures de Malines, nous fûmes fait prisonniers par une patrouille allemande, un officier et six hommes, et entraînés dans un petit bois de jeunes arbres où il y avait une maison.

L'officier parlait flamand. Il frappa à la porte ; le paysan n'arrivait pas. L'officier ordonna aux soldats d'enfoncer la porte, ce que deux d'entre eux firent. Le paysan survint et demanda ce qu'ils faisaient. L'officier dit qu'il n'était pas venu assez vite et qu'il en avait « dressé » beaucoup d'autres. Les mains lui furent liées derrière le dos et il fut tué aussitôt sans un instant de répit. La femme sortit avec son nourrisson. Elle déposa l'enfant et sauta comme une lionne sur les Allemands. Elle griffa leurs visages. Un des Allemands prit un fusil et lui asséna un coup de crosse formidable sur la tête. Un autre saisit sa baïonnette et la passa au travers de l'enfant. Il mit enfin son fusil sur l'épaule avec l'enfant au-dessus ; les petits bras se tendirent une ou deux fois. Les officiers donnèrent l'ordre de mettre le feu aux maisons ; on prit de la paille et ce fut fait.

Un autre témoin a vu la scène suivante, à Malines :

Un jour que les Allemands ne bombardaient plus la ville, je quittai ma maison pour aller dans celle de ma mère, rue Haute. Mon mari était avec moi. Je vis huit soldats allemands et ils étaient ivres. Ils chantaient en faisant beaucoup de bruit et dansaient. Comme les soldats allemands allaient le long de la rue, je vis un petit enfant, garçon ou fille, je ne pouvais distinguer, sortir d'une maison. L'enfant avait environ deux ans. L'enfant alla presque au milieu de la rue de façon à être dans le chemin des soldats. Ceux-ci marchaient par deux. Le premier rang de deux passa l'enfant ; un homme du second rang, l'homme de gauche, s'écarta et, enfonçant sa baïonnette à deux mains dans le ventre de l'enfant, le souleva en l'air et l'emporta sur sa baïonnette. Lui et ses camarades continuaient à chanter. L'enfant cria quand le soldat l'atteignit avec sa baïonnette, mais plus après.

§

Nous venons de recevoir la collection de **Les Hommes du Jour**, depuis décembre 1914. MM. Georges Pioch, Henri Fabre et leurs collaborateurs ont accompli un bon travail d'hommes fidèles, dans la tourmente présente, à la liberté et à la raison. Où, sous une direction occulte, quelques esprits s'égarent et attribuent à des pouvoirs merveilleux les résultats obtenus par la volonté magnifique de nos soldats, ces écrivains affirment le matérialisme de cet effort splendide qui a sauvé la France et la délivrera, lui assurant un lendemain sûr.

Un vieux militaire en retraite, et qui écrivaille, a attribué, devant des soldats blessés au feu, la victoire de la Marne à un « nouveau miracle de sainte Geneviève » ! Il a dit cela, textuellement, dans une ambulance, et à des hommes qui avaient, de leur sang, participé à la victoire !

Pour effacer le souvenir d'une telle inconvenance, il ne faut pas moins que de lire et relire ce beau, ce grand poème, simple et très haut, de M. Georges Pioch :

POUR LES GENS SIMPLES

Bénis ceux qui sont morts simplement : en victimes,
Et n'ayant de la guerre éprouvé que l'horreur.
Bénis ceux qui sont morts sans nourrir en leur cœur
La haine et tous ses maux, la gloire et tous ses crimes.

Bénis ceux qui sont morts comme ils avaient vécu :
Assidus noblement à de modestes tâches.
Bénis ceux qui, n'étant ni trop braves, ni lâches,
N'ont su que bien donner leur corps pauvre et vaincu.

Bénis ceux qui sont morts pour servir et défendre
Des honneurs et des biens dont ils n'ont point leur part.
Bénis ceux-là, dont l'être innocent, faible et tendre,
A cédé sous le Temps, lourd de science et d'art.

Bénis ceux qui, luttant seulement pour la vie,
Ont ignoré les lois qui reposent sur eux,
Mais compris en mourant qu'ils sont les malheureux
En qui depuis toujours Jésus se crucifie.

Bénis, ils le sont tous, et saints entre les morts,
Ceux qu'on ne pleure guère et que nul ne renomme :
Car, devant les héros, ils ne sont rien que l'Homme ;
Car, parmi tant de gloire, ils fondent le remords ;

Car leur don si naïf, ce don de tout leur être
Mêle aux vertus du sol les grâces d'un sang pur,
Pour composer, avec tout l'or du blé futur,
Les moissons d'un esprit dont l'Amour sera maître.

§

MEMENTO. — *La Revue de Paris* (15 mai) : M. E. Lavisse : « Trois idées allemandes. » — M. H. Bergson : « La Philosophie Française. » — Lieutenant*** : « Les Sous-marins et la guerre actuelle. » — M. E. Gaubert : « Scènes et Types de réfugiés. » — M. H.-D. Davray : « Le Romancier des cinq villes. » — (1er juin) : M. W. Steed : « Les Anglais et la Guerre. » — Lieutenant Z : « Les Dirigeables de guerre. » — Léon Cahen : « L'Allemagne aux Etats-Unis. » — M. Alfred Droin : « Poèmes. »

La Revue hebdomadaire (29 mai) : M. Ed. Perrier : « Evolution de l'erreur allemande. » — M. Pierre Hamp : « La Flandre en temps de guerre. »

La Revue bleue (8-15 mai) : « La Guerre et la littérature de demain », par MM. H. Bergson et Paul Flat. — M. G. Belot : « La Guerre et l'Enseignement secondaire. »

La Vie (mai) : M. Edouard Schuré : « La Mission de l'Italie ». — « Invocation à la Victoire », par M. S.-Ch. Leconte. — « Bâtons de maréchal », par

Mme Rachilde. — « Le Poète a parlé et il est d'Italie », par MM. Marius-Ary Leblond.

La Vie Politique et Littéraire (5 juin) : « L'Internationale vivra-t-elle? » — Réponses de six députés à cette question. — « Dieu et la Guerre », par M. le général Cherfils. — « Stances à Corneille », par M. C. Le Senne.

Le Poil civil (10 juin). — De M. Tristan Bernard, cette réponse à un censeur qui, du moins, n'appartient pas, celui-ci, au service armé :

« Le Monsieur austère qui a toujours un intérêt personnel à imposer une trêve à l'ironie et l'écrivain qui ne veut pas, même, avec des préoccupations sérieuses, changer son mode d'expression habituel.

« FABLE

« Certain monsieur à la tête de buste,
A certain écrivain dit d'un air attristé :
Vous nommez bonne humeur robuste
Ce que j'appelle, moi, de la frivolité.
Quoi ! prendre un ton plaisant parmi tant de souffrances !
... Mais l'autre, avec la plus grave des déférences :
Si, cher Monsieur, cet endroit abrité
Nous interdit même une âpre gaîté,
J'estime qu'il n'ajoute aucune autorité
A vos hautaines remontrances.
Souffrez que du discours je ne me frappe pas.
Bien que j'admire votre air digne...
Mais allez en première ligne :
Vous m'écrirez ça, de là-bas... »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Un philosophe (Le Temps, 22 mai.) — *Ce que les Allemands disent de la France* (Les Débats, 1 juin). — *Les Journaux des tranchées* (Le Matin, 23 mai). — *L'Etat militaire n'est incompatible avec aucune spéculation* (La France, 7 juin). — *L'Hommage à la France d'une princesse persane* (Le Temps, 9 juin).

Il y avait encore au monde, en février 1915, voilà trois mois, « un homme instruit et de bonne compagnie qui se trouvait ignorer absolument l'existence d'une nouvelle guerre européenne ». Ce rare personnage, M. T. de Wyzeva l'a découvert dans un livre de M. Piermarini : *Ce que j'ai vu à Berlin et dans les autres capitales de l'Europe pendant la présente guerre*, et nous le présente ainsi dans **le Temps** :

Ce personnage à peine croyable était un vieux gentilhomme campagnard des environs de la pittoresque cité de Drama, en Thessalie; et c'est précisément dans un train omnibus qui l'emmenait lui-même vers cette petite ville qu'un éminent journaliste italien — qui cache son nom véritable sous le pseudonyme de Piermarini — a eu l'heureuse surprise de le rencontrer. Pendant un arrêt du train dans une station villageoise voisine de Drama, M. Piermarini a vu entrer dans son compartiment et s'asseoir en face de

lui un homme d'une soixantaine d'années, dont la mise et les manières annonçaient une éducation « au-dessus de la moyenne ». Si bien que les deux voyageurs n'ont point tardé à entamer une longue conversation — sauf pour M. Piermarini à devoir plus d'une fois constater et déplorer les lacunes de la provision des mots grecs qu'il avait jadis rapportés du collège. Il est vrai que son aimable interlocuteur, s'il ne savait point parler d'autre langue que le grec, employait du moins cet harmonieux et limpide dialecte thessalien qui, au témoignage des connaisseurs, se rattache de beaucoup plus près que les autres formes du grec moderne à la langue immortelle d'Homère et d'Eschyle.

L'excellent propriétaire campagnard s'était même muni, pour sa route, d'un petit volume de poche contenant les tragédies de ce dernier poète, et tout d'abord son entretien avec le journaliste italien a eu pour objet une comparaison des *Perses* et du *Prométhée enchaîné*, avec probablement des intermèdes consacrés aux craintes de pluie pour le lendemain, ou à la qualité de la récolte d'olives du mois passé. Mais bientôt M. Piermarini, désormais bien certain d'avoir là devant soi un sage en même temps qu'un lettré, lui a naturellement demandé ce qu'il pensait de la guerre.

— De la guerre ? a repris le vieux gentilhomme, d'un ton de voix étonné et quelque peu effrayé. Mais de quelle guerre ?

— Hé ! de la grande guerre qui occupe le monde depuis six mois ! De la guerre engagée entre l'Angleterre, la France, la Russie et la Serbie, d'une part, et d'autre part, l'Allemagne alliée avec...

Comment ? Il y a une guerre comme cela ? Mais pourquoi ? A quelle fin ?

Ces questions n'étaient pas sans embarrasser le voyageur italien. Après s'être d'abord lancé dans une abondante explication historique, il a dû s'arrêter au milieu d'une phrase, faute de termes grecs qui pussent lui permettre de résumer le contenu des divers Livres jaunes ; et se rappelant un mot dont la signification lui était familière :

— La jalousie ! a-t-il bravement déclaré.

— La jalousie ? a murmuré le vieux propriétaire avec un accent de plus en plus étonné. Tout à fait comme au temps d'Hélène de Troie !

Puis, après un moment de triste rêverie :

— Eh bien, non, vraiment, je n'aurais point pensé que les hommes fussent encore restés aussi sots ! Ici, Monsieur, la dernière fois que nous avons entendu parler de guerre, c'était il y a deux ans. A cette date, les Turcs sont partis, les Grecs sont venus les remplacer ; et depuis lors les choses continuent d'aller exactement comme auparavant, avec cette seule différence que nous avons maintenant à payer beaucoup plus d'impôts. J'ai l'idée qu'il en sera de même là-bas, dans ces pays où vous dites qu'on est en train de se battre !... Mais au fait, dans cette guerre, lequel des deux partis remporte la victoire ? Et combien de temps votre guerre durera-t-elle encore ? Et quels en seront les résultats ?

— Impossible de vous répondre bien au juste sur tout cela, fut contraint d'avouer M. Piermarini.

— Allons, je vois que vous n'avez pas l'air d'en savoir beaucoup plus long que moi-même ! s'est écrié le vieillard, avec un bon sourire plein de philosophie. Quant à moi, il y a deux ans que j'ai définitivement renoncé à

lire des journaux. Homère, Anacréon, Hésiode, nos poètes tragiques, est-ce qu'ils n'ont pas plus de choses à m'apprendre que ces méchantes feuilles de Salonique ou d'Athènes avec leurs mensonges ? Tenez, Monsieur — conclut-il en montrant son livre de poche, — ne croyez-vous pas que nous ferions bien de revenir à des sujets plus intéressants que cette guerre engagée quelque part à propos d'on ne sait pas quoi ?

Cette guerre engagée quelque part à propos d'on ne sait quoi ! Tout commentaire gâterait la merveilleuse philosophie de ces paroles...

§

Mais, il faut rentrer dans la fournaise de l'héroïsme, de la mort, des injures et des discussions. *La Gazette de Cologne* publie, justement d'après l'agence Wolff, une description de la France, telle que l'a vue, dit-elle, le citoyen d'un pays neutre. **Le Journal des Débats** nous donne quelques curieux extraits de cette singulière vision.

Quant à la désorganisation de la France, on ne peut, dit-il, s'en faire aucune idée. Ce n'est pas un pays où règne la discipline, mais une cohue d'anarchistes où tout le monde commande. Les Français, les Anglais ont essayé de discréditer l'Allemagne à propos de la prétendue violation de la neutralité belge ; ils n'ont pu tromper les hommes de bonne foi. Un journal de Zurich n'a-t-il pas écrit : « Si notre Conseil fédéral suisse s'était livré aux machinations que la Belgique a sournoisement combinées avec d'autres gouvernements, nous devrions le traîner devant les tribunaux. » En réalité, c'était pour l'Allemagne un devoir de faire ce qu'elle a fait.

Vint ensuite l'affaire de Louvain. Il y eut de quoi rire, à nous entendre crier. Comme si la guerre pouvait se faire sans ruines ! Et à lire nos journaux, on aurait cru la France innocente de tout. « J'ai eu l'occasion de causer avec un négociant de Marseille ; il m'a affirmé sérieusement que c'étaient l'empereur Guillaume et ses généraux qui avaient voulu la guerre. » S'imagine-t-on pareille crédulité ? Alors pourquoi la France a-t-elle prêté aux Russes vingt milliards ?

Puis ce fut le bombardement de Reims.

« J'ai vu de mes propres yeux, à Bordeaux, une carte postale dessinée par un Français naïf et qui montre l'usage que ses compatriotes font des cathédrales. Elle représente une église *alsacienne* (*sic*) derrière laquelle sont des canons français. Comment croire, après cela, le cardinal de Reims quand il déclare qu'il n'y avait près de son église ni canons, ni télégraphie sans fil ? »

Et ces gens, qui parlent d'atrocités allemandes, acceptent pour alliés des Gourkhas, emploient des Marocains, des nègres !

. . . .

La démoralisation est abominable : non seulement chez les femmes, pour qui l'absence de leurs maris est un martyre, mais dans la jeunesse à laquelle on inocule la haine criminelle de l'Allemand. Partout des cartes postales représentent les soldats ennemis achevant les blessés, massacrant les enfants, tirant avec des mitrailleuses sur les voitures de la Croix-Rouge.

Telle est la kultur française. Joignez à cela que des milliers et des milliers de jeunes filles courent les rues avec des Sénégalais. On ne s'étonne pas d'en voir aux terrasses des cafés, assises entre deux noirs !

« Ces choses auront de terribles conséquences pour la nation française. Il est clair que sa force morale est brisée. Elle ne compte plus que sur la puissance de l'Angleterre, et, pour montrer son désarroi, il suffit de rappeler que l'*Illustration* a désigné les villes que demandaient les Japonais pour prix de leur concours. Voilà comment la France se flatte de défendre la civilisation européenne ! »

C'est avec la plus parfaite sincérité que les Allemands ne comprennent pas que nous puissions ne pas les aimer : « cette haine criminelle » de l'Allemand, qu'on inculque à la jeunesse qui devrait être trop flattée d'être germanisée. Songeons aussi que les lecteurs de la *Gazette de Cologne* et de toutes les feuilles germaniques accordent à cette littérature la même confiance que nous accordons à nos Masson et à nos Alfred Capus.

§

Le Matin publie une énumération des « journaux de tranchées ». C'est peut-être, dit-il, une des plus étonnantes surprises de cette guerre surprenante que cette multiplication des journaux de tranchées. Peu ou pas de régiments qui ne s'offrent leur quotidien ou leur hebdomadaire :

Qu'elles sont touchantes, ces martiales gazettes, tirées pour la plupart au polycopie, sur un papier de fortune, et sous l'encre pâlie desquelles transparaît l'âme généreuse, endiablée, indomptable et gamine de ce petit héros qui avait nom Gavroche !

Il faudrait pouvoir les citer toutes : *Rigol boche*, le plus fort tirage du front entier ; capital : 1 sou par jour ; siège social ambulant ; — *l'Echo... rit... dort*, boyautant et antinévralgique ; *le Petit Echo du 18e territorial*, seul journal relié par fil spécial avec le train de combat ; *le Cri de guerre*, officiel et intermittent, dont l'abonnement est remboursable en courage et en bonne humeur ; *le Tourne-Boche*, seul quotidien hebdomadaire de France, paraissant tous les quinze jours ; *l'Echo du Ravin*, le plus répandu dans le secteur 16 ; *le Poilu*, journal des troglodytes, paraissant quand et où il peut ; *l'Echo des gourbis*, journal antipériodique des boyaux du front ; *le Poilu Grognard ; l'Echo des Guitonnes*, économique, intermittent et gratuit ; direction : face aux Boches ; *la Gerbe*, paraissant à temps, quand on l'a ; *Marmita ; le Télé-Mail*, organe des sapeurs télégraphistes ; *le Troglodyte* (ce journal ne peut être décrié) ; *la Girouette de Montmartre*, seul journal se censurant lui-même ; et combien d'autres, dont les éclats de rire, comme dit l'un d'eux, font une concurrence résolument déloyale mais acharnée à ceux des obus.

J'ajoute à cette liste *les Imberbes*, rédigé en vers sous la direction du jeune poète François Bernouard, directeur de la « Belle Edition », en campagne avec lui.

Voici, extrait de *l'Echo des Guitonnes*, une *Ballade à la boue*, qui mérite d'être recueillie :

BALLADE A LA BOUE

Deux mois il a plu ; froide et noire,
La tranchée est, bourbeux fossé,
Gluant cloaque, un Purgatoire
Où vivants nous aurions glissé.
Pourtant, redresse-toi, chemine,
Soldat que l'hiver a transi —
Fièrement sous l'averse fine :
La boue est un honneur aussi.

Plus de chants hurlant la victoire ;
Mais, si l'orgueil s'est effacé,
Le cœur n'a pas cessé de croire
Sous l'uniforme éclaboussé.
Aussi, comme on a haute mine
Quand, sur les bords du drap roussi,
L'ordure se plaque, autre hermine :
La boue est un honneur aussi.

Amis, peut-être un jour l'Histoire
Dira qu'où nous avons passé
On taillait nos linceuls de gloire
Dans la fange d'un sol glacé.
Mais voyez... la nuit s'illumine ;
Sous l'obus, la terre a jailli.
Des croix ? J'en ai plein la poitrine,
La boue est un honneur aussi.

ENVOI

Prince, à Dieu seul tout se termine,
Si nous devons mourir ici,
Pour nous la mort sera divine :
La boue est un honneur aussi.

Sergent F. ICHON
Tranchées de Vendresse.

(L'Echo des Guitonnes, n° 5.)

§

Des petits bulletins que publie quotidiennement Remy de Gourmont dans **la France**, je choisis celui-ci où, d'après deux petits faits précis, il épilogue sur cette idée que : l'état militaire n'est incompatible avec aucune spéculation : *l'Observatoire*.

Un astronome écrit avec bonne humeur que, malgré le malheur des temps, il continue de monter presque chaque jour à l'observatoire. Seulement il ne s'installe pas au grand équatorial. Une forte jumelle lui suffit, car l'objet de ses observations n'est pas plus lointain que les tranchées

ennemies. Il est observateur dans le corps des artilleurs, au lieu de l'être dans le corps des astronomes. Voilà une attribution de fonctions militaires qui n'est point sotte : cet homme, au moins, sait regarder ; il sait même calculer et évaluer les distances, ce qui repose des supputations stellaires. Mais tout de même, quel métier pour un pacifique astronome et quel renversement des habitudes de la civilisation ! Je recevais hier une lettre d'un médecin-major accompagnée d'une photographie qui me donnait l'image de la hutte de terre et de cailloux où il a établi son ambulance à deux pas du front. C'est dans le civil un agrégé de médecine ou qui allait passer son dernier examen pour le professorat. Son caporal infirmier est un professeur de philosophie. Et voilà ce que la guerre a fait de nous. Presque aucun homme, jeune encore, n'exerce provisoirement le métier qu'il avait choisi et le miracle est que l'ordre social est parfaitement assuré et que ces civils d'hier font des soldats ou des auxiliaires de soldats admirables. Ils se sont adaptés merveilleusement à une vie presque sauvage où la civilisation, dont ils sont pourtant des rouages essentiels, leur apparaît comme une chose lointaine, parfois très belle et très désirable, parfois absurde. En attendant d'y rentrer, ils en rêvent, mais sans impatience, et ils ont une excellente occasion de la juger. Quel observatoire pour un philosophe ! C'est dans les camps que Descartes avait mûri sa philosophie. L'état militaire n'est incompatible avec aucune spéculation. C'est une chose que nous aurons apprise, aussi bien que ceux qui y participent.

Est-il indiscret d'ajouter que ce médecin-major, cité à l'ordre de son régiment et de son corps d'armée, est l'auteur du *Génie littéraire*, notre chroniqueur des Sciences médicales, le Dr Paul Voivenel.

§

Voici un hommage à la France qu'une jeune princesse persane m'a psalmodié dans le jardin de l'Hôtel Biron, chez Rodin, où nous étions enfermés dans la verdure comme en un vieux jardin de Téhéran. Ce que ce poème, qui est beau et sincère dans sa simplicité, a de biblique est l'expression mystique, encore actuelle, d'une race immobilisée dans son rêve.

Ce poème de Mlle Armène Ter-Ohanian, **le Temps** l'a recueilli, et je le transcris ici :

J'étais exilée de ma patrie et j'errais sur la vaste étendue de la terre en cherchant une autre patrie.

Et je suis arrivée dans un pays où il n'y avait qu'un long printemps et un long automne, où l'on ignorait les chaleurs accablantes de nos étés et les froids mortels de nos montagnes. Et parmi les vignes et les champs ensoleillés, je voyais travailler les gens de ce pays, toujours jeunes, souriants et hospitaliers.

Et j'ai demandé : « Quel est le nom de ce pays heureux ? »

Et l'on m'a répondu : « La France, la Voluptueuse. »

Et je me suis approchée des villes, pleines de monuments splendides, de châteaux harmonieux, d'arcs fiers des triomphes de leur passé, et au-des-

sus de tous je voyais toujours les cimes des cathédrales géantes qui montaient vers le ciel dans un désir extatique de saisir leur Dieu.

Et j'ai demandé : « Quel est le nom de ce pays merveilleux ? »

Et l'on m'a répondu : « La France, la Glorieuse. »

J'avançais toujours, lorsque je fus frappée de la couleur rouge d'une large rivière. Horreur ! C'était une rivière de sang chaud qui apportait de très loin ses ondes épaisses. J'ai avancé encore. Devant moi, les nuages de fumée noire couvraient le soleil au-dessus d'un champ de combattants : les uns tombaient en souriant à la mort, les autres les remplaçaient en chantant.

Et j'ai demandé : « Quel est le nom de ce pays chevaleresque ? »

Et l'on m'a répondu : « La France, la Courageuse. »

Enfin, je suis arrivée dans une cité immense, dont je ne voyais ni le commencement ni la fin, une cité pleine de palais somptueux, de parcs et de bassins. Le soleil brillait sur le marbre des pavés et caressait les visages sereins et résignés des femmes voilées de deuil profond. Les cloches des nombreuses églises remplissaient l'air de sons graves et les mots, inconnus de moi : « *Te Deum !* » sortaient du sein des milliers de mille.

Et, respectueusement, j'ai demandé : « Quel est le nom de ce pays de deuil. »

Et l'on m'a répondu : « La France, la Victorieuse. »

J'ai embrassé alors le sol de ce pays et j'ai dit : « J'ai trouvé ma patrie, la seconde. »

Nous accueillons parmi nous la jeune princesse exilée dont le poème à la France est un des plus émus que la guerre ait suscités.

R. DE BURY.

MUSIQUE

W. A. Mozart. *Œuvres complètes pour piano seul.* Volume I : *Sonates.* Révision par C. Saint-Saëns. Prix net ; 5 francs (Durand et Cie, éditeurs).

Ce recueil a paru récemment. L'apercevant sur la table d'un ami, e m'empressai de le lui emprunter. En effet, la prédilection de I. Saint-Saëns pour la musique ancienne est aussi notoire que son ostilité envers la contemporaine. Jusqu'à présent du moins, il n'a t que du bien de Mozart, encore que celui-ci ait plutôt dit du mal es Français. Il professa toujours la plus entière admiration pour le oux maître salzbourgeois et, quoique à sa façon, le joua de tout mps volontiers. Il ne pouvait donc sembler qu'intéressant de conaître les résultats de la sollicitude dont il dut évidemment entourer publication des sonates du plus génial des musiciens qui illusèrent cette école classique allemande, que M. Saint-Saëns fut l'un s premiers et des plus ardents à célébrer et à vulgariser chez nous. heure où il en assumait la responsabilité lui faisait d'ailleurs prese un devoir d'apporter à cette « révision » des soins tout particurs, afin de démontrer une fois de plus par le fait, et avec l'au-

torité qui s'attache à son nom, que nous ne sommes plus désormais tributaires d'outre-Rhin dans ce genre de travaux. M. Henry Expert l'avait déjà prouvé par sa belle édition des *Maîtres Musiciens de la Renaissance Française* et, en ce qui concerne Mozart, c'est précisément dans notre pays que l'étude la plus remarquable de son œuvre, l'analyse la plus érudite et la plus perspicace ont été effectuées dans l'admirable ouvrage, publié en 1912, de MM. T. de Wyzewa et G. de Saint-Foix. M. Saint-Saëns avait donc à sa disposition tous les éléments nécessaires pour aboutir à une édition des **Sonates de Mozart** à tous égards définitive et bien française. Aussi est-ce avec autant de tranquillité d'âme que de curiosité attentive qu'on ouvre ce recueil, — et la stupéfaction n'est pas mince en présence de son contenu. Il y a plusieurs manières d'éditer des œuvres de cette espèce. On peut en faire une édition « pratique », c'est-à-dire destinée avant tout à l'enseignement, comme celles de Lebert et de Starck, par exemple. Dans ce cas, on y classe utilement les compositions d'après le degré de leur difficulté d'exécution ; on y réalise, en petites notes au-dessus des portées, les agréments, appogiatures et graphismes analogues dont l'usage est désormais perdu ; on y prodigue les doigtés. On peut en faire aussi une édition « historique et critique ». Alors, c'est l'ordre strictement chronologique qui s'impose en même temps que la vérification minutieuse des textes ; on compulse les manuscrits et les éditions princeps, on fournit toutes les variantes éventuelles, et on n'ajoute rien, pas un iota, qui n'appartienne à l'original, sans l'indiquer expressément. Enfin, on peut combiner des deux précédentes une édition mixte, où l'édition « historique et critique » bénéficie aisément des menus avantages pédagogiques de l'édition « pratique ». C'est cette solution qu'ont généralement adoptée les éditions populaires allemandes, et, à propos de Mozart, il n'y avait guère d'autre parti à prendre depuis l'établissement de la grande édition critique de Breitkopf et Haertel, qu'il serait au moins superflu d'imiter sous sa forme tout objective et, pour ainsi parler, académique. On pourrait croire à première vue que ce fût aussi le dessein de M. Saint-Saëns, en remarquant qu'il s'est fendu d'une préface aux intentions manifestement didactiques. Mais on est bientôt détrompé en constatant que, dans ce recueil de 269 pages de 6 lignes, il y a en tout et pour tout 168 mesures où le « réviseur » a marqué un doigté, soit, en moyenne, environ une mesure sur quarante, pour une musique où pullulent des traits souvent scabreux aux élèves ou amateurs. Enfin, on n'y découvre pas non plus trace de la moindre réalisation des ornements. Toutefois, M. Saint-Saëns traite en détail ce dernier point dans sa préface, en s'aidant de la *Méthode de Violon* de Léopold Mozart, père du musicien, « source de renseignements dont la valeur ne saurait être contestée », affirme-t-il. Cela

n'apparaît pourtant pas de toute évidence en l'espèce. D'abord, la *Méthode* dont il s'agit est une méthode *de Violon*, tandis que les *Sonates* sont écrites pour un instrument à clavier. Ensuite, cette méthode fut publiée en 1756, l'année même de la naissance de Wolfgang, c'est-à-dire qu'elle fut composée dans les années qui précédèrent cette naissance, et elle était très vraisemblablement terminée déjà vers 1750 ou 52, ainsi qu'en témoigne la correspondance de l'auteur avec son éditeur Lotter, d'Augsbourg. Prétendre appliquer rigoureusement les préceptes de cette méthode de violon aux œuvres de piano de Mozart datant de 1789 ou même de 1777, c'est à peu près comme si, pour l'exécution des sonates pour piano de Beethoven, on voulait s'appuyer exclusivement sur les prescriptions du *Traité des agréments de la musique* du violoniste Tartini, publié en français en 1782. M. Saint-Saëns, au surplus, ne semble pas tirer, de la « valeur incontestable » de sa « source de renseignements », des conclusions aussi catégoriques que le fameux impératif de Kant, car, ayant cité quelques résolutions d'appogiatures, il ajoute tout bonnement : « Nous donnons ces derniers exemples à titre de curiosité sans engager aucunement les exécutants contemporains à entrer dans cette voie semée d'écueils. » Le reste de cette préface est d'ailleurs assez déconcertant. Dans le second paragraphe, M. Saint-Saëns y avance ceci : « Les pièces de Mozart datant de sa première jeunesse sont dépourvues de nuances, quelquefois un *piano* et un *forte*, et c'est tout. La raison de cette abstention est que ces pièces furent écrites pour le Clavecin, dont la sonorité ne pouvait être modifiée par la pression du doigt. » Autant de mots, autant d'erreurs. La vérité est que Mozart oubliait parfois de noter ses nuances. On a de lui des morceaux dont la reprise en est tout émaillée, tandis que les mêmes passages en sont dénués dans l'exposition. Il lui arrivait assurément, comme à tous les vieux maîtres, de faire assez largement confiance au goût de l'exécutant. Mais quelquefois, au contraire, et surtout dans les œuvres de sa « première jeunesse », il semble quasiment pris d'une véritable frénésie à cet égard. C'est ainsi que ses sonates pour piano et violon, composées à Milan en 1773, comportent des nuances presque à chaque mesure. Et, quant aux sonates pour piano seul, non seulement les *sfz*, les *pp*, les *crescendo*, *decrescendo*, *morendo*, *calando* abondent dans les autographes des œuvres de la maturité du maître, mais on trouve même un bon nombre de ces indications déjà dans les manuscrits des six premières sonates, écrites en 1774 et 1775. On n'a qu'à parcourir, entre autres, la troisième sonate du recueil de M. Saint-Saëns, pour constater des *crescendo*, *diminuendo*, des *fp* successifs, et il advient même que les manuscrits de Mozart ou les éditions gravées sous ses yeux et revues par lui offrent des nuan-

ces qui ne figurent pas dans l'édition de M. Saint-Saëns, ni même dans la grande édition Breitkopf. L'assertion de M. Saint-Saëns provient de ce préjugé, qu'il étale en toute et naïve assurance, que les sonates de Mozart furent, au moins en partie, « écrites pour le clavecin ». Rien n'est plus faux. Mozart naquit et vécut en pleine floraison du « pianoforte », dont l'invention et les perfectionnements par les Cristofali, Schrœter, Silbermann, Friederici, etc. remplissent, et dès ses débuts, les deux premiers tiers du XVIIIe siècle; quoique, jusque même dans les commencements du XIXe, l'appellation de « clavecin » se soit fréquemment perpétuée, par la routine des éditeurs, sur la couverture des morceaux. Dès ses premiers voyages à Paris et à Londres, en 1763 et 1764, Mozart connut les nouveaux instruments, — lesquels étaient alors en vogue dans ces deux capitales, — et en utilisa naturellement les ressources et avantages. De sorte que, sauf peut-être pour quelques pièces de son enfance à Salzbourg, on peut dire que Mozart n'a jamais rien écrit pour le clavecin. D'ailleurs, pour convaincre M. Saint-Saëns par une expérience péremptoire, et sans parler des *crescendo* et *diminuendo* qu'on rencontre dans les six premières sonates de son recueil, qu'il y prenne seulement la quatrième mesure de la page 34, qui contient quatre *fp* consécutifs, un sur chaque temps, et qu'il essaie de jouer cette mesure, avec ses nuances, sur un instrument « dont la sonorité ne puisse être modifiée par la pression du doigt ». Qu'il tente, s'il lui plaît, la même épreuve avec la onzième variation, *Adagio Cantabile*, du finale de la sixième sonate, en *ré*, page 74 de son recueil. S'il réussit, je consens à lui payer un lapin tricolore à mécanique chantant un air de *Robert-le-Diable* et criant : « A bas Wagner ! » C'est sans doute ce préjugé du clavecin qui induisit sa vie durant M. Saint-Saëns à consacrer un jeu glacial, dépouillé de la plus infinitésimale émotion, à l'interprétation de cette musique délicate, ailée, vibrante, qui, outre le rubato voulu et pratiqué par Mozart lui-même, exige toute la gamme des nuances les plus expressives jusqu'aux contrastes les plus vifs. Comme on voit, un pareil exorde est fait pour inquiéter, et ces vagues conseils, ces allégations téméraires ou purement inexactes, laissent mal pressentir en quoi pourrait bien consister la révision promise. Il semble que M. Saint-Saëns nous en veuille informer en déclarant sans ambages, à la fin de sa préface : « On ne trouvera pas, dans la présente édition, certaines pièces attribuées pendant longtemps à Mozart et reconnues apocryphes. »

Mais, décidément, M. Saint-Saëns n'a pas de chance. Il est vraiment fâcheux que, après une semblable proclamation, il ait admis dans son recueil deux œuvres qui n'avaient aucun droit à y figurer, l'une absolument, l'autre tout au moins sous l'aspect qu'il lui a conservé. Le n° 16 de son recueil est, en effet, une prétendue sonate de

Mozart qui a disparu depuis longtemps des bonnes éditions populaires. Elle a été fabriquée, vers 1800, par un éditeur désireux de jouer son rôle dans le déballage d'œuvres attribuées à Mozart qui s'est produit à cette époque. Des deux morceaux qui la constituent, le premier, un *Allegro* en *fa*, n'est qu'un médiocre arrangement d'une sonate pour piano et violon, composée à Vienne, le 26 juin 1788, et « pour des commençants », nous dit Mozart dans son catalogue. Ledit *Allegro*, qui est le second morceau de cette petite sonate avec violon, devient le premier de la fausse sonate pour piano seul et, pour comble, l'impavide arrangeur a placé à sa suite, en manière de finale, un petit *Rondo* qu'il a tranquillement extrait d'une véritable sonate pour piano seul de Mozart, composée dans le même temps que la sonate pour piano et violon, et pareillement « pour des commençants » (K. 545). Cette sonate est le n° 14 du recueil de M. Saint-Saëns, si bien que le lecteur éprouve la surprise, à quelques pages de distance, de voir Mozart à court d'inspiration terminer deux sonates, — les numéros 14 et 16, — par le même *Rondo* imprimé dans un ton différent. On est déjà assez ébouriffé de ce que l'érudition de M. Saint-Saëns ait pu, encore à l'heure actuelle, tomber dans un aussi grossier panneau. Mais un plus ample examen devient presque troublant. Est-ce ignorance, distraction, paresse ou fumisterie? Toujours est-il que, dans sa table des matières, ayant résolu d'indiquer les numéros attribués par Kœchel aux diverses sonates, — et faute de pouvoir transcrire le vrai numéro de Kœchel pour une sonate qui, du moins en tant que composition originale, ne figurait pas dans le catalogue de celui-ci, — M. Saint Saëns a bravement donné comme étant le numéro de la fausse sonate pour piano le K. 547 qui est, en réalité, le numéro de la sonate pour piano et violon d'où fut extrait le susdit *Allegro*. Et le plus fort, c'est que le catalogue de Kœchel eût renseigné à souhait M. Saint-Saëns qui, à la page 511, y aurait trouvé, dans l'appendice, cette fausse sonate sous le n° 135, parmi les arrangements artificiels que l'avidité des éditeurs infligea, quelques années après la mort du maître, à une multitude d'œuvres de Mozart. On avouera qu'en fait de « révision » M. Saint-Saëns a vraiment le sourire.

On se demande pareillement si M. Saint-Saëns ne s'est pas payé notre tête en offrant, comme inscrite par Kœchel sous le numéro 533 et composée en 1788, la sonate n° 15 de son recueil. Ne saurait-il donc pas que les nouvelles éditions populaires ne la contiennent pas plus que la précédente, du moins sous la forme apocryphe et inepte qu'elle revêtait dans les anciennes? C'est également vers 1800 que cette soi-disant sonate a été composée ainsi de deux parties qui, non seulement étaient distinctes à l'origine, mais présentent entre elles une disparité de caractère assez profonde pour qu'on soit

nettement choqué de les voir réunies par un Mozart dans une même composition. Les deux premiers mouvements, *Allegro* en *fa* et *Andante* en *si b*, sont un fragment dans le « style sévère », composé par Mozart à Vienne, le 3 janvier 1788 (K. 533). Le ton de *si b* de l'*Andante* atteste évidemment que Mozart avait l'intention de compléter cette sonate en « style sévère » par un finale approprié qu'il n'a pas trouvé le loisir de faire. Les arrangeurs se sont chargés de la besogne et ont choisi à cet effet un *Petit Rondo* (K. 494) composé par Mozart deux années auparavant, le 10 juin 1786. Dans le manuscrit original, ce *Petit Rondo* n'est d'ailleurs pas qualifié d'*Allegretto*, comme le désigne M. Saint-Saëns, mais bien d'*Andante*. Ecrit en clef d'*ut*; c'est un petit morceau gracieux et facile, en somme insignifiant, qui détonne péniblement auprès des deux pièces qui le précèdent. Encore les vieilles éditions, qui admettaient l'ensemble incohérent de cette fausse sonate, avaient-elles le scrupule de noter, au bas du finale, qu'il avait été composé en 1786, deux ans avant le reste de l'ouvrage dont il formait l'inopinée péroraison. M. Saint-Saëns, lui, ne souffle mot de cette origine antérieure, non plus que du numéro particulier (494) assigné par Kœchel à ce finale. Il inscrit pour le tout K. 533 et la date 1788. Il eût été dommage assurément d'exclure de la nouvelle édition ces deux premiers morceaux, qui sont fort beaux, de cette sonate *inachevée*, et on n'aurait pu qu'approuver M. Saint-Saëns de l'y avoir introduite sous sa forme authentique et non pas dans la version apocryphe. On l'eût même félicité d'accueillir aussi pour la première fois dans un tel recueil un superbe *Allegro* de sonate également inachevée, composé par Mozart en août 1786, en *si b*, relégué par Kœchel dans son appendice (n° 136) et classé sous le numéro 466 par MM. de Wyzewa et de Saint-Foix. Mais M. Saint-Saëns en ignorait peut-être jusqu'à l'existence.

M. Saint-Saëns est d'ailleurs à tous égards un singulier « réviseur », et, spécialement sur la question des dates. Il s'est cru tenu de nous révéler, en tête de chacune des sonates, l'année de sa composition. Mais, là encore, son ignorance ou sa négligence l'ont fourvoyé en des erreurs d'autant plus inexcusables qu'il avait aujourd'hui à sa portée de quoi être immédiatement éclairé. Dédaignant tout ce qui a été publié sur Mozart, en France aussi bien qu'à l'étranger, depuis la date lointaine où Kœchel, en 1862, publiait la première édition de son catalogue, il s'est servi de ce catalogue sans remarquer que, à la page XVI de son introduction, l'auteur y prévenait qu'il avait pris la précaution de signaler toutes les dates *incertaines* par un astérisque. C'est ainsi notamment que, Mozart ayant rédigé son propre catalogue à partir de 1784, l'excellent Kœchel a rangé dans les années 1782 et 1783, mais avec un astérisque, quarante-

cinq œuvres, dont certaines considérables, qu'il savait très bien ne pas appartenir toutes à ces années-là, mais qui du moins n'avaient pu être composées après cette époque, puisqu'elles ne se trouvaient pas sur la liste de Mozart commencée en 1784. Aussi, pour les six premières sonates de son recueil, M. Saint-Saëns fait-il un contresens lorsque, croyant reproduire une affirmation de Kœchel, il inscrit sur chacune de ces sonates : « Composition en 1777. » M. Saint-Saëns a négligé l'astérisque. Kœchel voulait dire seulement que ces sonates n'ont pu être composées après 1777, ce qui est parfaitement vrai. Mais, en sa qualité de « réviseur », il n'était pas permis à M. Saint-Saëns d'ignorer que, depuis la publication du livre de Kœchel, la date exacte de ces six premières sonates a été fixée avec une certitude indubitable. Cette date nous est livrée par Mozart lui-même qui, dans une lettre à sa sœur du 9 juin 1784, parle de la sixième de ces sonates comme d'une œuvre « composée jadis par lui à Munich pour le baron Durnitz ». Or, d'autres lettres de Mozart et de son père nous apprennent que le jeune maître a travaillé pour ce baron Durnitz durant les premiers mois de 1775, pendant le séjour qu'il fit à Munich pour la mise au point de sa *Finta Giardiniera*. C'est donc en janvier ou février 1775 que Mozart écrivit la sonate en *ré*, et, comme cette sonate dénonce un immense progrès sur les cinq précédentes, il va de soi que celles-ci n'ont pu être composées qu'antérieurement. C'est ce qu'ont d'ailleurs établi définitivement MM. de Wyzewa et de Saint-Foix dans leur ouvrage, en démontrant la concordance de ces cinq sonates avec d'autres compositions de la seconde moitié de 1774. La fécondité et la rapidité d'évolution du génie de Mozart rendent l'observation beaucoup plus importante qu'elle n'en a l'air ; car, composées en 1777, ces cinq sonates nous décevraient quelque peu par certaine gaucherie indéniable, tandis que celle-ci s'explique le mieux du monde quand on sait qu'il s'agit ici d'œuvres de jeunesse d'un adolescent de dix-huit ans à peine. Mêmes erreurs et non moins faciles à éviter pour les sonates suivantes. Là encore, Kœchel ne donne les dates que comme hypothétiques, et accompagnées d'un astérisque ; et, là encore, nous possédons aujourd'hui des lettres de Mozart pour nous renseigner. Lorsque Mozart, écrivant de Paris dans l'été de 1778, annonce qu'il a l'intention de faire graver ce qu'il appelle ses « six grandes sonates » ou aussi ses « six sonates difficiles », on entend bien qu'il ne parle pas des six premières, composées jadis à Salzbourg et à Munich. En réalité, c'est pendant son voyage, à Mannheim, puis à Paris, entre l'automne de 1777 et l'été de 1778, que Mozart a composé toutes les sonates portant les numéros de VII à XIII du recueil de M. Saint-Saëns. Il résulte expressément de la lettre susdite et d'autres ultérieures que, sauf peut-être pour le numéro X, écrit sur un autre

papier et dans une autre clef que le reste, ces sonates ont été composées à Paris en 1778 et non pas en 1779, comme le marque M. Saint-Saëns. Et l'erreur de M. Saint-Saëns a le regrettable inconvénient d'escamoter cette particularité intéressante, que les sonates les plus connues de Mozart ont été composées chez nous, à Paris, sous l'influence directe de la culture et de l'ambiance musicales qui y régnaient alors. . . . .

Tout cela n'est déjà pas ordinaire de la part d'un réviseur opérant en 1915, mais il y a mieux encore. Si la « révision » de M. Saint-Saëns accorde l'hospitalité de son recueil à des sonates apocryphes, en revanche, elle en oublie une de l'authenticité la plus pure. Ce morceau, que toutes les nouvelles éditions populaires sont unanimes à publier désormais, est la *Sonate* en *si b* (K. 570), composée par Mozart à Vienne en 1789. Cette sonate, à la vérité, fut d'abord et longtemps éditée avec un accompagnement de violon postiche, tout à fait inutile d'ailleurs, et dans les vieilles éditions de Mozart elle est classée parmi les sonates de violon. Mais on a depuis réparé cette erreur, que Kœchel, dès 1862, signalait formellement par une citation de Jahn, et nul, hormis M. Saint-Saëns, n'ignore plus aujourd'hui que cette *Sonate* en *si b* est l'une des dernières œuvres que Mozart écrivit pour le piano seul, ainsi qu'il l'indique lui-même dans son catalogue autographe. Voilà donc les résultats de la « révision » de M. Saint-Saëns. Telle est l'édition *française* qu'il osa publier sous sa signature et que, au moment où nous nous trouvons, il oppose consciemment ou non aux éditions allemandes. Le scandale est d'autant plus honteux et impardonnable que, encore une fois, M. Saint-Saëns disposait pour son travail, — et de source française, — des éléments d'information les plus complets et de la plus « incontestable valeur ». Il n'avait, comme je l'ai fait moi-même et comme il est loisible à quiconque, qu'à consulter le livre de MM. de Wyzewa et de Saint-Foix, où il aurait trouvé, non seulement des découvertes nouvelles, mais aussi maintes conclusions positives de l'érudition musicale antérieure, modifiant ou corrigeant ces vieilles éditions de Mozart que M. Saint-Saëns a connues dans sa jeunesse, et qu'il s'est borné à nous restituer avec toutes leurs fautes, ou plutôt qu'il nous a restituées en y ajoutant des fautes nouvelles. Car cette édition ne se contente pas d'être incomplète, apocryphe, erronée quant aux dates, elle est par-dessus le marché incorrecte. Aux deux dernières mesures de la page 98, aux mesures 1,3,4,5,7,8 et 9 de la page 99, l'absence de « liaisons » entre les deux parties supérieures défigure outrageusement un célèbre passage de la *Sonate* en *la* mineur; à la dernière mesure de la page 208, il manque un *gruppetto* au-dessus du *mi*. Et j'en passe peut-être de meilleures. Vendu cinq francs, plus cher que toutes les éditions populaires, ce

volume n'est en somme, à tous égards, qu'un attrape-nigauds.

Cette aventure suggère des réflexions plutôt amères. Elle montre que, comme son esthétique et sa critique, l'érudition de M. Saint-Saëns est tout au plus de la conversation de salon. On le savait déjà, car M. Saint-Saëns est coutumier du fait. N'eut-il pas la fantaisie, il n'y a guère, de publier les *Pièces de Clavecin* de Rameau en en supprimant carrément les ornements ? Ce qui équivaut à peu près à éditer la reproduction d'une cathédrale gothique en lui enlevant ses vitraux, la parure de ses statues et la broderie de ses ogives. Ou, pour prendre un autre exemple : Bach ayant l'habitude de réaliser ses ornements au lieu d'en mettre le signe, le procédé de M. Saint-Saëns reviendrait à publier les œuvres de clavecin de Bach en en retranchant çà et là quelques notes au petit bonheur. Cependant, M. Saint-Saëns n'est peut-être pas le plus coupable en l'espèce. Il pèche par l'ingénue présomption de l'ignorance, mais, au demeurant, il ne fait que ce qu'on lui demande. Il n'est pas probable que M. Saint-Saëns ait postulé pour entreprendre la révision des œuvres de Rameau et de Mozart. On le lui a évidemment proposé, et il a accepté à la légère. On a voulu se servir de son nom : on l'a ridiculisé et on aurait ridiculisé en même temps notre musicologie française si M. Saint-Saëns avait quoi que ce soit de commun avec elle. On ne s'improvise pas musicologue. En musique comme autre part, la révision des textes anciens exige des études spéciales, des connaissances qui ne sont point enseignées dans les conservatoires. Les professeurs de ces établissements en sont généralement fort incapables et les musiciens créateurs plus que personne. C'est ce que nos éditeurs français s'obstinent à méconnaître. Ils ne semblent pas se douter que nous possédons aujourd'hui, et depuis pas mal de temps, une cohorte de musicologues qui ne le cèdent en rien aux plus réputés d'outre-Rhin et même leur dament souvent le pion. C'est, entre tous, le cas de MM. de Wyzewa et de Saint-Foix, auxquels on n'avait qu'à s'adresser, en l'occurrence, pour obtenir une édition de Mozart vraiment « définitive », supérieure à toute autre et même aux allemandes. Dans ces conditions, et surtout à l'heure où nous sommes, il est profondément déplorable que les ignorances associées d'un éditeur et d'un « réviseur » français aient abouti à un résultat aussi humiliant pour notre pays. La question de l'édition en France des classiques de la musique est à l'ordre du jour. Elle est extrêmement intéressante, aussi bien au point de vue de notre industrie et de notre commerce nationaux que de notre culture artistique. Je tâcherai d'y revenir une autre fois plus au long. Quelques-uns de nos éditeurs ont projeté, annoncé ou même ébauché de telles publications, sur le modèle des éditions populaires dont l'Allemagne a gardé jusqu'à présent le monopole, et on peut lire sur certains prospectus un appel au patriotisme des artistes et mélomanes

français en faveur de semblables entreprises. Rien de plus naturel : un appel de ce genre apparaît presque superflu désormais, et là même où il manque il est sous-entendu par tous. Mais il ne saurait être légitime que s'il apparaissait justifié par ailleurs. Le véritable patriotisme ne consisterait-t-il pas avant tout, de la part de nos éditeurs, à offrir à leur clientèle des éditions irréprochables? Et n'est-ce pas plutôt le contraire du patriotisme que de faire de la qualité de « français », vis-à-vis du consommateur, la caractéristique et la recommandation essentielles d'un produit inférieur? C'est à quoi, par la « révision » qu'il signa, M. Saint-Saëns a réussi au delà, certes, de toute attente.

JEAN MARNOLD.

LETTRES ALLEMANDES

La Culture française à Francfort au dix-huitième Siècle, par Bettina Strauss (Bibliothèque de littérature comparée); Paris, Rieder et Cie, fr. 6. — A mesure que l'effondrement de l'Allemagne apparaît plus certain on se préoccupe davantage de ce que deviendront les provinces rhénanes, quand les Alliés auront établi le nouveau statut de la paix européenne. Nous ne discuterons pas ici les projets de partage plus ou moins précis dont il a été question un peu partout dans la presse et dans le public. Quel que soit le sort des empires germaniques responsables de la guerre, qu'on les maintienne en principe ou qu'on procède à leur dislocation, ils seront rendus responsables des dommages qu'ils ont causés. Le principe des réparations à exiger implique forcément l'occupation de certains territoires indispensables à notre sauvegarde au point de vue militaire et économique. A titre permanent, ou à titres de gages, il n'y a pas lieu de le discuter aujourd'hui.

Du fait que la rive gauche du Rhin rentrera dans notre sphère d'influence certains problèmes reviennent à l'ordre du jour qui jusqu'à présent ne nous avaient intéressés qu'à titre de réminiscences historiques. Pendant dix-neuf ans, depuis le traité de Bâle jusqu'à la première abdication, les régions de la basse Moselle et du Rhin avaient fait partie du territoire français. Les habitants de ces territoires s'étaient parfaitement accommodés de cet état de choses; l'annexion s'était faite sans violence, grâce à un long travail préparatoire, dont on peut suivre les étapes pendant tout le dix-huitième siècle. La Monarchie avait préparé le terrain et la Révolution, avant de prendre possession définitivement des nouveaux départements, s'était assuré des intelligences dans la place.

En 1814, Dusseldorf, Cologne, Aix-la-Chapelle, Coblentz, Trèves, Mayence, Worms étaient des villes françaises de cœur si non de lan-

gue. Si la réunion du Palatinat à la Bavière se fit alors sans difficultés, les Provinces rhénanes par contre furent longtemps réfractaires à la domination prussienne. Le caporalisme brutal pesait lourdement sur ces régions qui, dès lors qu'elles avaient été détachées de la France, eussent voulu du moins retrouver leur « particularisme ». Pendant cinquante ans, une opposition plus ou moins sourde, où la religion avait sa part, entrava les progrès de la prussification. Mais la guerre de 1866 arrêta presque complètement les velléités d'indépendance. S'étant battu pour la Prusse on commença de se sentir prussien. Quatre ans plus tard, c'est à peine si quelques vieillards se souvenaient encore que le pays avait joui autrefois des bienfaits de la civilisation française.

Nulle part la fondation du nouvel Empire allemand ne fut saluée avec plus d'enthousiasme que sur la rive gauche du Rhin. Bismarck y eut longtemps ses plus chauds partisans et, malgré les lois de mai, prélude du *Kulturkampf*, les Rhénans ne lui gardèrent pas rancune. Nous ne savions pas quel parti nous eussions pu tirer de l'opposition catholique et, au cours du siècle dernier, nous avons laissé passer toutes les occasions de renouer des fils si malencontreusement rompus.

Mais il en coûte toujours d'être des annexés qui ont accepté une domination étrangère. Sur la rive gauche du Rhin, la romanisation qui s'était lentement préparée fut interrompue avant de pouvoir s'achever. La main-mise de la Prusse, qui fut brutale, a créé un type social particulièrement odieux. Pour s'être soumis à une civilisation inférieure, les Rhénans ont perdu toutes leurs qualités propres et le caractère s'est altéré chez eux au point qu'il serait difficile de retrouver sous ces arrogants barbares d'affaires, hypocrites aux allures louches, les placides idéalistes si dociles à adopter les mœurs de l'ancienne France.

Ne préjugeons pas cependant de l'avenir. Ces gens-là ont si souvent changé de « caractère national » qu'ils oublieront leur servilité à l'égard de la Prusse, si un nouveau maître s'applique à leur restituer leur dignité.

§

Si nous revenons au passé, nous pouvons tirer de la politique française dans l'Allemagne rhénane des enseignements multiples. On pourrait se demander comment se comporta Mayence avant d'être avec Foerster et Adam Lux un foyer d'agitation révolutionnaire ; comment Cologne, électorat ecclésiatique, tomba entre nos mains ; ce que fut Coblentz, ancienne résidence carlovingienne, et pourquoi elle fut choisie comme lieu de rassemblement des émigrés. D'autres villes comme Trèves et Aix-la-Chapelle, sanctuaires de civilisation latine, anciennes cités du royaume d'Austrasie, étaient depuis long-

temps prédestinées à entrer dans l'orbite française. Nous pouvons même étendre nos investigations de l'autre côté du Rhin. Voici justement que le hasard nous met entre les mains un petit travail, publié quelques semaines avant la guerre, et qui nous renseignera sur l'influence française dans une ville qui, par sa situation même, tendait à être jadis un bastion avancé de la civilisation française.

La Culture française à Francfort au XVIII[e] siècle est un de ces ouvrages de compilation savante comme la Sorbonne d'avant la victoire aimait à les imposer à ses élèves. On y chercherait en vain des vues d'ensemble et des clartés sur la civilisation générale de la France. Par contre, une accumulation prodigieuse de documents, une quantité de faits et de renseignements pourrait fournir la matière de nombreux travaux d'ordre littéraire. Sur les 286 pages que comprend le volume il y en a 100 de notes et de références, sans compter les notes infrapaginales. L'auteur, M[lle] Bettina Strauss, est une élève de Fernand Baldensperger et son travail forme l'un des premiers volumes d'une *Bibliothèque de littérature comparée* créée l'an passé, mais dont la publication a dû être interrompue par la guerre.

M[lle] Strauss a vu juste quand, dans ses conclusions, après avoir montré comment le déclin de l'influence française à Francfort eut pour cause principale le réveil de l'âme germanique, elle écrit :

> Les bienfaits que Francfort doit à la France sont de ceux qui ne se perdent pas, car ils forment la base de sa civilisation. Et nous pourrons appliquer à Francfort ce que Gœthe disait de lui-même dans ses Conversations avec Eckermann : « Comment aurais-je pu haïr une nation qui était des plus civilisées de la terre et à laquelle je devais une si grande partie de ma propre culture ? »

Ces adhésions pleines et entières au génie français sont assez fréquentes dans l'œuvre de Gœthe. Nous avons souvent eu l'occasion d'en rappeler ici quelques-unes. M[lle] Strauss en cite une autre et que Gœthe met dans la bouche de son personnage de *Wilhelm Meister:*

> Comment peut-on se montrer l'ennemi d'une langue à laquelle on doit la plus grande partie de sa culture et à laquelle nous devrons faire des emprunts encore pendant longtemps avant de nous créer une personnalité ?

On voit que ces deux affirmations, formulées à trente ans d'intervalle, sont presque identiques. Pourtant c'est précisément de la jeunesse de Gœthe que date en Allemagne la fin de la prépondérance intellectuelle et morale de la France. En suivant de plus près le travail de M[lle] Bettina Strauss nous verrons comment ce phénomène a pu se produire.

§

Le premier centre français à Francfort fut constitué par des réfugiés

calvinistes. Ils vinrent s'établir dans la ville impériale dès la fin du xve et au milieu du xvie siècle. C'étaient surtout des artisans, venus des Pays-Bas et du Midi de la France, et qui constituaient pour une cité industrieuse un élément d'activité de la plus haute importance. Ces Wallons et ces Français firent souche et s'augmentèrent par de nouvelles émigrations, à telle enseigne qu'en 1561 ils étaient au nombre de 2.036, comprenant un septième de la population francfortoise. La religion officielle de la ville était le protestantisme luthérien et ils eurent beaucoup de difficultés à pouvoir constituer une communauté religieuse. Pourtant dès le début le rôle de ces calvinistes comme pédagogues et comme éducateurs fut considérable. Ils inculquaient aux rudes petits Allemands les bonnes manières de France et imposèrent peu à peu à la bourgeoisie l'usage de notre langue. Très jalousés par les maîtres d'école luthériens, ils eurent, au cours du xviie siècle, plus d'un procès à soutenir contre ces rustres qu'ils évinçaient. Dès ce moment, du reste, l'usage s'établissait d'envoyer les jeunes patriciens parachever leur éducation dans des universités françaises.

La pénétration de l'élément français dans la vie sociale et intellectuelle de la ville impériale atteignit son point de saturation quand la diplomatie française l'aida de son action. Louis XIV savait évaluer l'importance du rôle de ses agents auprès des grands et petits Etats du Saint-Empire. La première mission diplomatique proprement dite paraît à Francfort en 1646. Le roi profita à ce moment d'une Assemblée des Princes et Etats de l'Empire pour y envoyer le sieur Gravel, chargé de connaître, ainsi que le porte ses lettres de créance, « *leurs* sentiments et *leur* faire savoir les *siens* dans la constitution des affaires d'Allemagne ». Le duc de Gramont vint ensuite, quand, à la mort de Ferdinand III, la diète d'élection s'assembla à Francfort.

Chappuzeaux, dans sa *Suite de l'Europe vivante*, nous raconte son voyage à la ville impériale en 1669 :

Cette ville, écrit-il, est pendant un couronnement le raccourci de toute l'Europe... et cependant tout marche d'un si bel ordre par la bonne conduite du Magistrat, appuyé de son authorité et des grands privilèges accordez à cette ville que chacun y vit avec le repos et la sûreté des lieux les mieux policez.

Mais la mission la plus importante fut celle du maréchal de Belle-Isle, qui séjourna à Francfort de 1741 à 1742 et qui sut conquérir la bourgeoisie, bien qu'il intriguât en faveur de l'électeur de Bavière, alors que la ville impériale était profondément attachée à la maison d'Autriche. Belle-Isle, de même que ses prédécesseurs, amena avec lui tout son train de maison et de nombreux commis. Lui et sa suite

donnent le ton à Francfort. Le patriciat s'affine à son contact, la bourgeoisie suit docilement.

A partir du séjour de Belle-Isle, le prestige des Français augmenta encore, écrit Mlle Strauss. L'idéal de l'homme du monde était le Parisien; plus on lui ressemblait, plus on était estimé dans la société. Cornélie Gœthe, dans une lettre à son amie Katharina Fabricius à Worms, écrit, en parlant du talent de société d'un de leurs amis, M. Kœlbele : « Ah, ma chère, il exécute tout ça avec des gestes si modernes qu'on le dirait être arrivé immédiatement de Paris. »

Ne nous arrêtons pas à signaler dès ce moment-là l'incompréhension profonde de la France que nous avons remarquée de tous temps chez presque tous les Allemands.

L'occupation de Francfort par le maréchal de Soubise, qui dura près de trois ans, de 1759 à 1762, fit de la ville impériale une ville aux dehors presque français. Au 3e livre de la première partie de *Poésie et Vérité*, Gœthe nous a abondamment parlé de Thorane, « lieutenant du roi », qui gouverna la ville avec un esprit si libéral qu'il conquit le cœur de tous les Francfortois. « Il mettait sa plus grande fierté dans l'exercice de la justice, dans son intégrité et dans l'honorabilité de sa conduite », écrit le poète. Les contemporains notent avec étonnement qu'à plusieurs reprises il refusa les cadeaux que le Conseil lui offrit, « comme il était d'usage ».

L'occupation française laisse une profonde impression ; les mœurs et les coutumes se sont modifiées, les modes sont ou du moins prétendent être parisiennes. La garnison entraîne l'ouverture des premiers cafés, les théâtres ne jouent plus que des pièces françaises. Mais Thorane crée aussi la première Ecole d'anatomie et de chirurgie, qui fut maintenue après son départ. *Le Sylphe Critique*, revue fondée en 1751, rend compte des plus récentes productions de la librairie française et initie le public aux beautés de la littérature classique. Ce périodique trouve des imitateurs, de même que les premières marchandes de modes ont d'ingénieuses imitations.

Mlle Strauss place la prépondérance française entre deux dates, 1685 et 1789 :

Sans doute, dit-elle, les guerres de la Révolution, l'arrivée des émigrants sont des événements très importants, mais ils ouvrent une ère nouvelle. Le mouvement qui nous intéresse est bien fini en 1789, l'œuvre éducatrice de la France est accomplie. Pendant la période en question, l'influence des Français se manifeste dans tous les domaines de l'activité. Gagnés par le charme de leur sociabilité, les Francfortois s'efforcent d'imiter leurs mœurs et leurs coutumes.

En matière d'éducation, les calvinistes introduisent des méthodes d'enseignement employées dans leur pays et contribuent à généraliser l'usage de la langue française. Les Francfortois se trouvent préparés de la sorte à

l'étude de la littérature française, dont les œuvres dramatiques, portées sur la scène allemande, soutiennent leur enthousiasme.

Il n'est pas jusqu'aux arts et aux sciences qui ne ressentent les bienfaits du génie éducateur français. Grâce à lui, les âmes se sont épanouies, les esprits émancipés. C'est lui qui a préparé l'avènement de cette époque de floraison dans le domaine des lettres et des arts, dont Gœthe est le représentant le plus glorieux.

Mais c'est le génie français lui-même qui allait détourner l'Allemagne de la France. Le séjour de Leipzig n'avait pas suffi à germaniser Gœthe. A Francfort même se préparait le mouvement qui, en prêchant le « retour à la nature », allait faire revenir l'Allemagne aux sources de l'inspiration populaire et lui donner une littérature « nationale ». A Strasbourg, Gœthe rencontra Herder, qui lui ouvrit l'univers de Rousseau. Et c'en fut fini bientôt après de la raison française quand les Allemands traduisirent les « droits de l'homme » pour en faire le « droit d'être allemand »...

HENRI ALBERT.

LETTRES AMERICAINES

Hobart Chatfield-Taylor : *Molière, a Biography*, 3 dollars ; et *Goldoni. a Biography*, 4 dollars ; New York, Duffield. — William Graham Sumner : *War and Other Essays*, 2 dollars 25 cents ; New Haven, Yale University Press. — Oscar S. Straus : *The American Spirit*, 2 dollars ; New York, Century. — William Howard Taft : *Popular Government*, 1 dollar 25 cents ; New Haven, Yale University Press. — Goldwin Smith : *Correspondence*, 4 dollars 50 cents ; New York, Duffield. — George Burton Adams : *The Origin of the English Constitution*, 2 dollars ; New Haven, Yale University Press. — Walter Fairleigh Dodd : *Modern Constitutions*, deux volumes, 5 dollars ; Chicago, Chicago University Press. — James Westfall Thompson : *The Wars of Religion in France*, 4 dollars 50 cents ; Chicago. Chicago University Press. — John Lothrop Motley : *The Rise of the Dutch Republic*, trois volumes, 1 dollar 5 cents ; New York, Macmillan. — Frank Barkley Copley : *The Impeachment of President Israëls*. 1 dollar ; New York, Macmillan.

Le distingué littérateur de Chicago, M. Hobart Chatfield-Taylor, est de nouveau en Europe et se trouvera peut-être à Paris de nouveau cet été. Rappelons qu'il est l'auteur d'une étude fort savante et des plus complètes sur le plus grand dramaturge français, — **Molière, a Biography**. Une excellente innovation dans les travaux en anglais sur Molière se trouve dans ce livre, — toutes les citations extraites des pièces sont données en français et en anglais. Il n'a pas été tenté de traduire les vers de Molière en rimes anglaises, mais en vers blancs ; et ce sont des vers blancs excellents. Les illustrations, aussi exactes que possible au point de vue historique, sont faites par Jacques Onfroy de Bréville (Job). L'auteur remercie tout particulièrement MM. Jules Claretie, Léopold Mabilleau et Georges Monval. Le professeur T. F. Crane, de l'université de Cornell, dont M. Chatfield-Taylor est un ancien élève, nous dit dans l'introduction

qu'il a placée en tête de cet ouvrage : « Je suis fier que l'honneur d'avoir produit un tel livre soit échu à un écrivain américain. » Et cette appréciation se trouve tout à fait justifiée.

Une œuvre récente de M. Chatfield-Taylor, **Goldoni, a Biography**, est encore plus importante. En 1909, lorsque le chevalier Guido Sabetta était consul italien à Chicago, il lui suggéra l'idée de faire la biographie du célèbre dramaturge vénitien pour faire pendant à son livre sur Molière. Dès ce moment, M. Chatfield-Taylor se mit à étudier le grand comique italien, et, dit-il, « je découvris bientôt que Goldoni était un génie de la scène auquel le monde des lettres anglais n'avait jusqu'à présent prêté qu'une médiocre attention ». En effet, jusqu'au moment où a paru ce volume il n'y avait eu aucun ouvrage en anglais consacré exclusivement à ce maître de la comédie italienne. « Moins excusables peut-être, écrit l'auteur américain, sont les écrivains français qui le négligèrent autant que les écrivains anglais, bien qu'il ait écrit pour la scène française. » Poussé par M. Chatfield-Taylor, le Dr van Steenderen, professeur de langues romanes au collège de Lake Forest, près de Chicago, a dressé un remarquable « Catalogue des Œuvres de Goldoni », qui, selon l'avis de M. Chatfield-Taylor, se trouve être « la liste la plus complète qui ait été faite des écrits de cet auteur ». En effet, elle remplit 40 grandes pages in-octavo composées en caractères très fins. C'est aussi à M. van Steenderen qu'on doit une notable « Chronologie biographique » et aussi une bibliographie de plus de 20 pages. Pour couronner le tout, un excellent index complète ce remarquable travail sur Goldoni, « qui est l'exemple le plus sain de la bonne humeur dans le royaume de la comédie ».

Un brillant ouvrage aussi, mais d'un tout autre genre, est **War and Other Essays**, par feu Willam Graham Sumner, qui fut durant de longues années le distingué professeur de sciences politiques et sociales à l'université de Yale. L'auteur y expose franchement l'insuffisance de nos hommes politiques en Amérique. Ces essais viennent à point nommé pour seconder le mouvement qui a cours maintenant et dont le but est la régénération de la vie publique du peuple américain, et — le fait est digne d'être noté — ils ont été écrits avant que le courant se soit tourné dans cette direction ; le Professeur Sumner est mort en 1910. L'introduction biographique et critique du volume est d'un de ses élèves, le Professeur Albert G. Keller, et nous présente le maître comme un esprit délicat, d'un caractère puissant, un homme d'action, très réfléchi, qui a exercé pendant sa longue carrière universitaire et qui exerce même aujourd'hui par ses écrits, une grande influence pour le bien de son pays.

C'est à peu près la même note qui domine dans **The American Spirit** de Oscar S. Straus, ancien ministre sous la présidence Roose-

velt et ancien ambassadeur des Etats-Unis en Turquie à trois reprises différentes. Si nous nous rappelons que l'auteur de ces essais, discours et toasts, tous imprégnés d'un patriotisme chaleureux et d'un esprit très large, est né à l'étranger de parents non-américains, nous trouvons ici un bel exemple de la grande influence que peuvent exercer les libres institutions américaines sur une âme intelligente et forte. Actuellement, M. Straus se présente comme un des chefs de la Liberté Nouvelle, dont le président Wilson se fait le champion dans son dernier Livre et dont on sent passer le souffle dans chaque page de ce volume.

Popular Government, par l'ancien président des Etats-Unis, M. Taft, est le premier produit de son professorat à l'université de Yale. On n'a pas oublié que, lorsqu'il quitta la Maison Blanche, en mars de l'année 1913, M. Taft alla occuper immédiatement la chaire de droit à son *alma mater*. Ce petit livre se compose d'une série de commentaires sur le préambule de la constitution des Etats-Unis ; c'est un examen du gouvernement populaire, « son essence, sa permanence et ses périls ». C'est le sous-titre même du livre. Ces conférences sont remplies de renseignements puisés parmi les propres expériences de l'auteur en tant que magistrat suprême de la nation américaine, et nous montrent de quel bénéfice pour le public peut être le retour du président d'un pays à la vie active de ce pays. Les opinions de M. Taft exprimées dans ce livre sont décidément conservatrices et le désignent comme un des chefs les plus influents du parti qui s'oppose à celui dont les tendances seraient favorables aux changements radicaux en matière politique, sociale, et constitutionnelle.

Les lettres du feu professeur Goldwin Smith, qui paraissent en un volume, **Goldwin Smith's Correspondence**, préparé pour la presse par son ancien secrétaire particulier, M. Arnold Haultain, contiennent des passages à noter sur la politique anglaise et américaine. Mais la partie du livre la plus intéressante est, peut-être, celle qui jette un jour nouveau, mais jamais très clair, sur la cause mal expliquée qui décida ce brillant lettré d'Oxford à abandonner la chaire royale d'histoire moderne qu'il occupait dans cette ancienne université pour prendre le même poste à la jeune université américaine de Cornell, quittant ainsi volontairement, à un âge mûr, sa patrie et allant terminer sa vie dans le nouveau monde. Il est mort au Canada voici trois ou quatre ans.

Ce que le professeur Ferrand a fait pour la constitution américaine — voir ma chroniqne du premier février 1914 — le professeur George B. Adams, aussi de Yale, où il occupe la chaire d'histoire, vient de le faire pour la constitution anglaise dans son ouvrage, **The Origin of the English Constitution**, dont le but est de montrer

la source féodale des traits caractéristiques de la constitution anglaise, et plus spécialement la dérivation féodale de la monarchie tempérée, et de signaler que le rôle joué par la Magna Charta dans la formation de cette constitution était de faire pénétrer le principe fondamental de la féodalité dans le principe fondamental de la constitution actuelle.

Puisque nous parlons de constitutions, je voudrais attirer l'attention sur un ouvrage du Dr Walter F. Dodd, professeur de sciences politiques à l'université de l'Illinois. **Modern Constitutions** est un volume à consulter fort utile, étant une collection des lois fondamentales des vingt-deux pays les plus importants du monde, augmentée de notes historiques et biographiques.

Dr James W. Thompson, professeur d'histoire européenne à l'université de Chicago, est l'auteur d'un volume consacré aux guerres de religion. **The Wars of Religion in France** donne des récits intéressants des luttes entre les Huguenots, Catherine de Médicis et Philippe II. Cet écrivain est le premier peut-être à présenter aux lecteurs de langue anglaise les résultats des recherches faites principalement par les Français dans l'histoire économique du XVIe siècle. C'est un ouvrage très complet, original, savant, et consciencieux, et qui fait honneur à la façon dont un Américain a su traiter un sujet historique européen.

La fameuse Bohn's Popular Library, le pionnier dans la librairie anglaise parmi ces collections des classiques à bon marché, est en train de reparaître dans une nouvelle reliure et encore à meilleur marché. On y trouve tous les travaux importants historiques et parmi ceux-là les principaux historiens américains. J'ai eu l'occasion d'en parcourir un, le célèbre **The rise of the dutch republic**, par Motley, avec une introduction biographique par feu Moncure D. Conway, qui peut être considéré comme une des meilleures choses de de cette admirable collection. Tout y est excellent. Ce fut au mois d'avril de l'année dernière que tomba le centenaire de la naissance de Motley.

La situation actuelle entre le Mexique et les Etats-Unis, surtout en ce qui concerne les efforts de médiation, rappellent le petit et remarquable roman de Franc Barkley Copley, **The Impeachment of President Israëls**, qui nous raconte l'histoire d'un président des Etats-Unis tâchant d'empêcher une guerre par l'arbitrage. Ecrit bien avant cette crise mexicaine, les incidents du roman se trouvent reproduits plus d'une fois dans cet imbroglio d'aujourd'hui. Ce volume doit être classé comme roman d'arbitrage.

THÉODORE STANTON.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Georges Montorgueil : *Meaux pendant la bataille* (*Les Champs de bataille* (1914-1915), *les Cités meurtries*), collection du *Tour de France*, 10, faub. Montmartre, 3 fr. — Anonyme : *L'Ame de Paris, tableaux de la guerre de 1914*, G. Crès, 116, boul. Saint-Germain, 5 fr. — Maurice Vachon : *Les Villes martyres de France et de Belgique*, Payot et Cie, 46, rue Saint-André-des-Arts, 2 fr. 50. — Auguste Gauvain : *Les Origines de la guerre européenne*, A. Colin, 3 fr. 50. — Saroléa : *Le Problème anglo-allemand*, traduction Grolleau, préface de M. Boutroux, G. Crès, 3 fr. 50. — *Pour une paix durable. Renaissance de la Pologne.* Imprimerie Levé, 1 fr. — F. de Jessen : *Le Danemark, la France et la question du Slesvig*, Paris, Plon-Nourrit. — Karl Larsen : *Under den store krig, Pendant la grande guerre*, Copenhague, Gyldendal.

Après le récit de l'occupation et de l'incendie de Senlis, *le Tour de France* a continué sa publication relative aux *Champs de bataille* de la guerre actuelle avec l'épisode capital, que raconte excellemment M. Georges Montorgueil, de **Meaux pendant la bataille**, — la bataille où fut arrêtée net la marche sur Paris de l'armée allemande. — A la vérité, nous ne voyons pas encore très bien par quel phénomène, quelle suite de circonstances heureuses, la retraite des troupes anglo-françaises, qui durait depuis la Belgique, put se transformer brusquement, à l'Est de Paris et sur l'ordre du Général en Chef, en une offensive victorieuse. Mais il n'importe ; les bonnes gens ont pu crier au miracle et les stratèges en chambre ergoter en plantant des petits drapeaux sur la carte : le fait le plus certain, c'est que la ruée sur la capitale et vers les grasses terres de Bourgogne fut arrêtée net, et que les avant-gardes de l'ennemi, qui étaient entrées à Meaux, se hâtèrent d'en sortir.

Comme l'indique très bien M. Montorgueil, Meaux ne fut alors que la ville menacée, — menacée du sort de Senlis, du sort d'Arras ou du sort de Reims. A l'approche des Allemands, l'autorité municipale avait conseillé vivement à tous ceux qui pouvaient partir de se hâter de le faire ; et le défilé lamentable, ininterrompu, des fugitifs venus des régions envahies vint encore porter l'épouvante parmi la population déjà terrifiée, tant que, sur 14.000 habitants que comptait la ville, plus de 12.000 s'éloignèrent. Les Alliés avaient fait sauter aux environs le pont de Trilport et le pont de Germigny pour retarder la marche des envahisseurs ; à Meaux, de même, la passerelle qui permet d'accéder aux « Moulins de l'Echelle » fut rompue ; mais les moulins eux-mêmes, ainsi que les « Vieux Moulins » ou « Moulins du pont du marché », un peu en amont, restèrent intacts. — Les autorités du lieu, maire, adjoints, sous-préfet, s'étaient trouvés absents, éloignés pour des raisons diverses ; un comité provisoire se constitua avec deux conseillers municipaux, quelques citoyens de bon vouloir qui se chargèrent de veiller sur la ville et d'en assurer les services, — le tout sous la présidence de l'évêque, Mgr Marbeau,

qui se trouva reprendre ainsi la tradition de défenseur de la cité (*defensor civitatis*) comme au vieux temps des invasions barbares ; — et ce rapprochement n'est pas uniquement un souvenir littéraire, car la marche des Allemands à travers nos provinces du Nord et de l'Est, depuis la Belgique jusqu'à la Marne, fut bien la ruée des Barbares. — Toutefois on ne se battit pas à Meaux même, qui reçut cependant un certain nombre d'obus, mais on dut y soigner beaucoup de blessés, — un millier, a-t-on dit. La bataille se donna plus au nord, sur les confins de la Brie et de la Goële, comme peuvent l'indiquer ces noms de localités où la lutte fut particulièrement vive : Saint-Soupplets et Monthyon, Neufmoutiers, Chambry, Germigny-l'Evêque et Vareddes ; Lizy-sur-Ourcq, Vincy plus au nord. Le centre de ce champ de bataille paraît avoir été le village de Barcy, qui a pris désormais le nom de Barcy-lès-Meaux. C'est là que sera élevé le monument commémoratif et l'ossuaire où viendront reposer définitivement la plupart de ceux qui tombèrent dans ces journées terribles, — et il pourra être édifiant de faire le pèlerinage de la Marne quand l'ennemi aura été bouté hors de France, car c'est là qu'a dû commencer son mouvement rétrograde et qu'il a vu se produire la faillite de ses ambitions. On peut passer sur les péripéties diverses de la lutte, que Meaux suivait avec anxiété. Il suffit de dire que, dans tous les endroits où les Allemands avaient séjourné, ils avaient laissé des traces de leur sauvagerie. On a raconté les incendies et les massacres de Senlis ; à Creil, il y eut également des quartiers détruits, des habitants assassinés. A la Ferté-sous-Jouarre, — où commence la partie peut-être la plus délicieuse de la vallée de la Marne, vers Château-Thierry — les Anglais, installés dans le village de Jouarre, sur la colline, et leurs canons braqués de la tour de l'abbaye, démolirent en contre-bas le château des Condé, où s'était logé l'état-major prussien. — Les Boches, d'ailleurs, avaient pris partout des otages, de pauvres gens saisis au hasard, — des vieux, des jeunes, — l'un même pour avoir dit à un soldat qui parlait de son entrée prochaine dans la capitale : — « Ah ! ben, mon vieux, tu n'y es pas encore à Paris ! » — et plusieurs furent fusillés ou assommés à coups de crosse parce qu'ils ne parvenaient pas à suivre l'escorte de leurs bourreaux. — Mais, du moins, après la bataille du 6 au 9 septembre, qui les rejeta dans l'Est, les envahisseurs n'eurent-ils pas le loisir de reprendre le bombardement de Meaux et de saccager la ville comme ils firent de tant d'autres. La bataille de la Marne avait été le coup de fouet qui avait réveillé l'instinct combatif de la race ; — le mal enchantement des débuts était conjuré et les troupes allemandes en furent réduites à se terrer dans des trous, dans des taupinières, commençant sur tout le front l'interminable guerre de tranchées qui se poursuit encore.

En attendant qu'une décision favorable se produise, nous avons toujours à remercier de son récit le bon ouvrier de lettres qu'est resté M. G. Montorgueil, — malgré les besognes souvent si ingrates du journalisme. Avant d'écrire *Meaux pendant la bataille*, il a tenu à se rendre compte par lui-même des faits et des témoignages, et nous a donné ainsi une précieuse relation des combats qui ont interrompu la ruée triomphale des Allemands ; son récit, attachant et probe, documenté avec soin, sera suivi volontiers, et reste une contribution précieuse à l'étude de la guerre actuelle. Nous sommes très heureux de le recommander, surtout dans la très belle édition qui en a été donnée par le *Tour de France*.

Avec **l'Ame de Paris**, ouvrage volontairement anonyme nous affirme l'auteur, nous avons une suite de croquis, de tableaux de la vie dans la Capitale ; l'impression des six premiers mois de la guerre présente, — en somme la guerre vue de loin, de la coulisse, — à la « cantonade », comme on dit dans le monde des planches. — Il y a là des portraits rapides, en trois coups de plume, des silhouettes de la rue ; des crayons lentement tracés de la mobilisation ; le début des hostilités ; des cris et des imprécations même ; puis des pages de foi, d'enthousiasme, prêchant la ténacité, l'espoir toujours et quand même. — Pendant cela, dans la gargote politique, on continue à confectionner les fricots d'habitude ; nos « honorables » semblent écouter les discours creux que l'*Officiel* saupoudre de « très bien ! très bien ! » ou d' « ovations prolongées sur tous les bancs » ; et quelque loustic narre les plus curieux épisodes de la « fuite à Bordeaux », — tandis que les canons du général Joffre expliquent à ces Messieurs d'Outre-Rhin qu'il serait plutôt l'heure de regagner la frontière.

Le petit livre de M. Marius Vachon, **les Villes martyres de France et de Belgique**, est comme le procès-verbal des dévastations allemandes, — dressé impartialement, mais encore très incomplet on peut le croire, car tous les documents n'ont pas encore été réunis : massacre de gens paisibles, tortures, viols et vols, incendies systématiques, dévastations, destruction de monuments et d'œuvres d'art, il y a de tout dans le dossier des agresseurs, — tout, sauf une bonne action. Il faut ajouter qu'ils s'en glorifient ; ils ont tous les droits, et surtout tous les « toupets ». — Il est sans doute impossible de suivre l'auteur dans l'énumération de ces crimes, qui dépassent de beaucoup ce qu'on put voir autrefois, même aux époques des pires invasions ; mais on peut en citer quelques-uns : — à Château-Thierry, il y eut relativement peu de dégâts si le pillage fut général ; toutefois les localités environnantes ne furent pas épargnées : Etrepy, Maurupt-le-Montoy, Parguey, Sermaize-les-Bains sont parmi les

endroits dévastés et détruits. A Clermont en Argonne, il n'est resté que deux maisons et l'hôpital; Revigny, Sommeilles, Villers-aux-Vents ont été saccagés, ainsi que Rethel et Sedan; aux environs de cette dernière ville, on ruina encore la Chapelle, Givonnes, Donchéry, Villers devant Mouzon, Matton, Glaires, Yoncq et Chaumont-Noyers. Il faut compter encore parmi les villages qui ont surtout souffert, dans l'Ile de France et du côté de Noyon : Bailly, Tracy-le-Val, Tracy-le-Mont, Carlepont, Saint-Léger-aux-Bois, Nampal, Autrèches, Choisy-au-Bac, — localités qui possédaient toutes des églises précieuses, des châteaux, — des merveilles d'art qui sont maintenant anéanties. — Nous avons déjà parlé de Senlis, auquel M. Marius Vachon a consacré un de ses chapitres, et nous reviendrons prochainement sur le massacre de Reims. A ces premières listes, il faut ajouter du reste les villes du Nord qui ont plus ou moins souffert et dont le martyrologe ne peut encore être établi : Béthune, Douai, Albert; Arras, où il ne reste que des décombres; les villes de Lorraine, où il y eut comme de coutume pillages, massacres, incendies; enfin les cités de Belgique, dont les dévastations ne seront pas connues entièrement de sitôt, car la plupart sont encore occupées par l'ennemi ou restent sous le feu de ses canons : c'est Louvain, Aerschot, Malines, Termonde, Nieuport, Lierre, Dixmude, Ypres, Ham, Liége, Dinant, Nivelles, etc..., le pays presque entier, saccagé et détruit.

Nous savons gré à M. Marius Vachon, toujours est-il, d'avoir établi cet inventaire provisoire. C'est un premier aperçu des ravages accomplis par les hordes germaniques, — déchaînées contre la civilisation, l'art, l'âme et la foi des peuples de Belgique et de France. — Ils l'ont dit, d'ailleurs, et se trouvent assez bêtes pour croire que nous devions y gagner : ils pensaient pouvoir remplacer tout cela, après la conquête, par la civilisation, l'art, — la mentalité, les croyances des peuples d'Allemagne.

CHARLES MERKI.

§

M. Auguste Gauvain a eu raison de réunir sous ce titre : **Les Origines de la Guerre européenne**, les articles qu'il avait donnés au *Journal des Débats* du 25 juillet au 7 août 1914, en les faisant précéder d'une étude rétrospective sur le conflit austro-serbe. C'est une nouvelle contribution à l'établissement des responsabilités faite par un publiciste aussi compétent que possible et qui confirme sur tous les points le livre de M. Ernest Denis sur *la Guerre*, dont j'ai déjà fait l'éloge ici (mai, p. 133). Oui, ce sont les deux empires germaniques qui ont voulu tenacement, inexorablement, la guerre, avec peut-être l'idée de derrière la tête, chez tous les deux, de se

sauter ensuite mutuellement à la gorge, et comme l'archiduc Ferdinand avait l'air plus bouledogue encore que le Kaiser Guillaume, qui sait si, en 1916 et 1917, les Autrichiens n'auraient pas fini par avoir raison des Allemands affaiblis par leurs victoires ? C'eût été une consolation pour les vaincus, d'ailleurs médiocre, car la domination autrichienne a toujours été aussi dure que la prussienne et le Strasbourg d'aujourd'hui n'a rien à envier au Milan de nos pères. Dans tous les cas, il semble bien que c'est l'archiduc Ferdinand, plus encore que son complice, qui a joué le rôle déterminant en 1914. Le beau ce serait même qu'il fût allé à Serajevo pour se faire assassiner ! Assassinat truqué, bien entendu. Les bombes de Cabrinovitch ne firent de mal à personne et permirent à l'archiduc de rentrer à l'hôtel de ville de Serajevo et d'y prononcer une harangue enflammée contre les Serbes. Un quart d'heure plus tard, l'archiduc reprenait son train, rentrait à Vienne, lançait l'ultimatum à Belgrade; tout le monde aurait excusé sa colère, et la guerre éclatait un mois plus tôt. Le fâcheux pour lui fut qu'en sortant de l'hôtel de ville il tomba sur Prinzip, qui, lui, n'était pas de la police secrète autrichienne comme Cabrinovitch, et qui l'abattit bel et bien avec sa femme à coups de révolver. Ce Prinzip eut d'ailleurs une chance étonnante ; comme on ne pouvait le condamner à mort sans en faire autant pour Cabrinovitch, on les épargna tous deux et ce furent de simples publicistes panserbes qui furent exécutés ; ce qui montre bien, au surplus, que, dans le plan général des combinaisons, l'archiduc lui-même avait moins d'importance que le dynastisme des Habsbourg.— Mais alors, dira-t-on, puisque l'Allemagne et l'Autriche voulaient la guerre, pourquoi ne l'ont-elles pas déclarée plus tôt ? ou plus tard ? Pour bien des raisons qu'on voit assez distinctement. Plus tard ? parce que la Triple Entente, enfin avisée et documentée, s'orientait décidément vers les précautions militaires : la Russie commençait un grand réseau de voies ferrées en Pologne, la France (on l'a vu notamment par le discours Charles Humbert au Sénat le 13 juillet 1914) décidait l'amélioration de son matériel, l'Angleterre se préparait, sur les instances de lord Beresford, à remplacer ses gros cuirassés par d'innombrables sous-marins. En présence de tout ceci, l'Allemagne se rendait compte que même son accroissement de population d'un million d'âmes par an ne compensait pas le désavantage croissant où elle pouvait se trouver d'année en année, et elle se décidait à l'attaque brusquée, d'autant que, depuis trois ou quatre ans qu'elle avait fixé nettement la guerre à l'été 1914, tous ses préparatifs étaient terminés et son degré de puissance offensive porté au maximum. Plus tôt ? parce que justement ses préparatifs n'étaient pas tout à fait au point. Sans doute, et les Allemands le voient bien maintenant, le Kaiser aurait dû nous assaillir sans crier gare en 1905, au sortir de

notre longue crise dreyfusienne, et pendant que la Russie vaincue en Mandchourie semblait près de sombrer dans les émeutes. Mais les apaches ne pensent pas à tout. Le Kaiser crut qu'il nous amènerait assez facilement à lui déclarer la guerre, ce qui nous aurait laissés seuls contre son peuple, comme en 1870 ; de là ses provocations de Tanger 1905, d'Algésiras 1907, de Casablanca 1909, d'Agadir 1912, mais, partie sagesse partie faiblesse, nous ne relevâmes pas le gant. Le Kaiser perdit alors patience et prit la déclaration de guerre à son compte, mais c'était trop tard, il avait laissé passer l'instant fatidique. Sans doute s'imagina-t-il avoir fait un coup de maître en s'assurant par la question serbe la coopération militaire de l'Autriche sur laquelle il n'avait pas, semble-t-il, positivement compté jusqu'alors, et comme il se croyait sûr de vaincre à lui seul Russes et Français il se dit : Avec l'Autriche le succès est indiscutable. Alors supposant la même idée chez ses adversaires, il dut aussi se dire : la Russie cédera devant ma menace (comme elle avait cédé en 1909). Et si elle ne cède pas, la France ne la soutiendra pas. Et si la France la soutient, l'Angleterre, du moins, restera tranquille. Son attitude du 25 juillet au 4 août ne s'explique qu'ainsi. Sur les trois points il se trompa, mais comme il avait très bien envisagé, et avec une confiance absolue, le conflit entre la Double Alliance germanique et la Triple Entente, il ne crut nullement tout perdu le 5 août. Peut-être même dit-il, au contraire, comme Mac-Mahon le matin de Freschviller : « Je les tiens. »

Car il ne faut pas se faire d'illusion. L'Allemagne voulait la guerre avec l'Angleterre aussi bien qu'avec la Russie et la France. Le livre de Charles Saroléa : *Anglo-german problem*, dont une excellente traduction de M. Grolleau, avec préface de M. Boutroux, vient de paraître sous ce titre : **Le Problème anglo-allemand**, ne laisse aucun doute sur ce point. Ce livre, que le roi Albert a pu qualifier de prophétique, a été écrit en 1912, donc avant la guerre balkanique ; il ne pouvait prévoir les causes spéciales qui ont fini, de ce côté, par mettre le feu à l'Europe, mais il met en lumière évidente la volonté de l'Allemagne de substituer sur mer sa puissance à celle de l'Angleterre ; il expose surtout l'antagonisme irréductible des peuples empoisonnés par l'esprit de violence autoritaire et des peuples animés par l'esprit de liberté et du respect des droits ; il est certain qu'aucun pont ne peut être jeté entre le kaiserisme et le libéralisme, celui-ci pouvant être d'ailleurs le fait de monarchies constitutionnelles aussi bien que de républiques démocratiques. Sur tous ces points, M. Saroléa, un des hommes qui connaît le mieux tous les peuples civilisés, a écrit des pages définitives, et le fait qu'il les a écrites en anglais et en Anglais pour des Anglais ne les rend que plus

précieuses pour nous Français. L'Allemagne, ici comme ailleurs, subit le châtiment de son crime de 1871 et de ses crimes antérieurs. Mais si, en 1871, pour ne pas remonter plus haut, elle avait respecté le droit des Alsaciens-Lorrains et ne nous avait demandé que nos possessions de Cochinchine, de Guinée et du Gabon, que nous lui aurions alors cédées sans arrière-pensée, elle se trouverait aujourd'hui maîtresse d'un empire d'outre-mer *kolossal*, tout le bassin du Congo, tout celui du Niger, tout celui du Mékong, peut-être la Chine tout entière avec, qui sait, le Japon ! De par son infatuation arrogante, non seulement notre Chrétienté a perdu à jamais l'espoir de contrôler l'ensemble de la planète, puisque l'Extrême-Orient lui a du coup échappé, mais même l'Allemagne se verra, par une juste expiation de ses instincts despotiques, privée de son ancienne hégémonie et réduite au rôle tout au plus d'une égale parmi des égales. A cette œuvre de justice, nous autres écrivains n'aurons travaillé que par notre plume, mais c'est déjà quelque chose, et ceux qui, comme M. Saroléa, ont vu de loin le danger et poussé le cri d'alarme, ont bien mérité du Droit et de la Civilisation.

L'auteur anonyme de la brochure qui a pour titre : **Pour une Paix durable. Renaissance de la Pologne**, ne me semble pas doué d'un esprit bien politique, et son antipathie pour la Russie lui enlève le sens de la réalité. Certes, il a raison, en principe, de dire que la Pologne devrait être indépendante et neutre, encore que l'exemple de la Belgique ait montré qu'indépendance et neutralité ne suffisaient pas vis-à-vis d'un peuple de proie. Mais comme c'est précisément à ce peuple dangereux que la Pologne ressuscitée aura affaire, il ne sera pas mauvais que son roi soit en même temps czar de toutes les Russies. Au surplus, le contraire est impossible, et quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a. Le tort historique des Polonais a été de toujours chercher midi à quatorze heures. La reconstitution de leur patrie au profit de l'empereur d'Autriche, que certains d'entre eux auraient peut-être préférée, n'aurait pas été viable. Jamais la Prusse n'aurait accepté que la Pologne eût vue sur la Baltique. Or, c'est là ce qui est nécessaire à la nation polonaise. Pendant huit à dix siècles, cette nation a couru toutes les aventures en Europe centrale et orientale au lieu de s'implanter solidement sur la basse Vistule ; qu'elle ne retombe pas dans les mêmes fautes ! Ce qui lui importe ce n'est pas Lemberg, c'est Dantzig. Au fond, entre Russes et Polonais, il n'y a que des malentendus, tandis qu'entre Allemands et Polonais subsistent des oppositions irréductibles ; les malentendus russo-polonais ont d'ailleurs été soigneusement entretenus par les fonctionnaires russes d'origine allemande. Il ne faut pas en faire naître d'autres. C'est aux Ruthènes de la Galicie orien-

tale à savoir s'ils préfèrent être rattachés à la Volhynie russe ou à la Mazovie polonaise. S'il y a des situations délicates comme celle de Lemberg justement, ville en majorité polonaise dans une province en majorité ruthène (ainsi Trieste, ville italienne en pays croate), on peut compter sur la loyauté du czar et la bonne volonté des Russes pour les régler. Il est d'ailleurs probable que le statut polonais, et aussi le statut ruthène-galicien, peut-être même les statuts lithuaniens et finlandais, seront réglés au Congrès qui terminera la guerre, et que Français et Anglais auront le droit d'y dire leur mot. Mais, pour Dieu, que les Polonais prennent un peu de ce sens politique et de cet esprit de concorde qui leur a manqué jusqu'ici. L'auteur de la brochure en question, même quand il a raison, est impatientant par ses exigences niaises et ses ignorances crasses; ne dit-il pas que la Galicie a fait partie du grand-duché de Varsovie entre 1809 et 1814!

HENRI MAZEL.

§

La Question du Slesvig est généralement mal connue en France, et ne l'est pas beaucoup mieux, je le crains, en Angleterre. L'ignorance du public se manifeste par l'habitude courante de parler du Schleswig-Holstein, — quand on ne va pas jusqu'à dire : le duché de Schleswig-Holstein, — alors qu'en réalité le Slesvig, vieille terre danoise, a toujours été nettement distinct du duché de Holstein, qui, lui, faisait partie de la confédération germanique. Considérer les duchés comme formant un tout indissoluble, c'est accepter une thèse allemande qui a servi à justifier l'annexion des deux à la fois. M. F. de Jessen a très clairement fait la distinction, et rappelé l'histoire de la question du Slesvig dans une conférence récente, publiée ensuite en brochure.

Avec raison, il a montré l'importance historique des événements de 1864, et leur lien étroit avec la guerre actuelle, car la conquête du Slesvig a été la première étape de la politique de Bismarck, et la prodigieuse ascension de la Prusse par trois guerres rapidement victorieuses en sept ans explique le prestige du militarisme en Allemagne et la folie mégalomane qui a déchaîné la guerre actuelle. Avec raison également, M. F. de Jessen, s'adressant à un public français, n'a pas craint de dire combien avait été grave, moralement aussi bien que politiquement, la faute commise alors par l'Angleterre et par la France, qui avaient garanti l'intégrité du Danemark. C'est par suite de cette faute que l'unité allemande s'est faite d'une manière dangereuse pour l'avenir du monde.

Il est vrai qu'en ce temps-là on ne pouvait prévoir la guerre d'aujourd'hui. On le pouvait d'autant moins que les idées étaient peu claires sur le principe des nationalités. Même les hommes d'Etat

du Danemark n'avaient pas à cet égard des conceptions bien nettes. Napoléon III, du moins, intervint pour que fût réservé, dans l'article 5 de la paix de Prague du 23 août 1866, le droit des populations « des districts du Nord du Slesvig » à être réunies au Danemark « si elles en expriment le désir par un vote librement émis ». La formule était parfaite. Elle venait seulement un peu tard.

Les populations « des districts du Nord de Slesvig ». En effet, le Holstein est bien allemand. Il est hors de cause. Mais le Slesvig lui-même est allemand au sud, danois au nord. Où passe la frontière ? Elle est, naturellement, quelque peu indécise. Les populations allemande et danoise sont mélangées, et, dans certaines communes, à peu près égales. Le vote doit-il être considéré commune par commune ? Et qui aurait droit au vote ? L'application du fameux article 5 suppose l'établissement de toute une législation nouvelle, car il n'existe pas de précédents. Lorsque la Savoie vota son annexion à la France, ce fut par un vote global qu'elle se prononça, de même que Nice. Mais ces difficultés techniques pourraient être facilement résolues, si l'on décidait d'appliquer l'article 5.

C'est la décision qui importe. Elle dépend, avant tout, de la victoire des alliés. Les gouvernements anglais et français ont déclaré qu'ils combattaient pour les droits des petites nations et des peuples opprimés. Cela ne veut pas dire, évidemment, même en cas de victoire très décisive, qu'ils feraient établir la nouvelle carte de l'Europe par un comité de géographes ethnologues. Mais ils n'hésiteront pas, s'ils le peuvent, à faire droit aux revendications des Slesvigois de langue et de sentiment danois, puisque cette réparation a déjà pour elle l'autorité d'un traité, et qu'elle se ferait au détriment du territoire allemand. Certains auteurs anglais ont même indiqué qu'ils seraient heureux de pouvoir rendre au Danemark le Slesvig tout entier, et le Holstein avec, car ainsi le canal de Kiel deviendrait danois, ce qui serait une grande sécurité pour l'Angleterre.

Ainsi une juste réparation deviendrait une injustice nouvelle. L'oppression des Allemands du Slesvig par le Danemark leur serait sans doute beaucoup moins pénible que ne l'est aujourd'hui l'oppression allemande pour les Danois. Peut-être, comme autrefois, serait-ce plutôt le Danemark tout entier qui souffrirait d'une action germanisante due à la présence d'une minorité de concitoyens allemands. De toute façon cela produirait une gêne dans la vie nationale danoise. Et il en résulterait, en outre, une inquiétude.

M. Georg Brandes a indiqué que le Danemark désire, mais en même temps redoute le retour des districts du nord du Slesvig : car l'Allemagne, même vaincue, serait un bien puissant voisin, dont l'avidité est connue. Il y aurait là, en effet, un grave danger, si le petit Danemark se laissait tenter par l'Angleterre de s'étendre au-delà de

ses frontières légitimes, déterminées par le vœu des populations slesvigoises. Mais je ne pense pas qu'il y ait lieu de prévoir, aujourd'hui, ni de la part du Danemark, ni de la part de l'Angleterre, rien qui excède l'application honnête de l'article 5 du traité de Prague.

Dans ces conditions, toute crainte serait chimérique. Si l'Allemagne, redevenue puissante, pouvait être de nouveau un danger pour son petit voisin du nord, ce ne serait pas à cause de quelques districts du Slesvig septentrional et seulement pour les lui reprendre.

Mais M. de Jessen n'a pas discuté ces problèmes. Il s'est contenté de dire l'histoire des populations danoises du Slesvig depuis l'annexion allemande, l'oppression qu'elles ont subie et leur fidélité. Puis il a formulé leur espoir, qui est l'exécution de l'article 5 : « Nous l'attendons comme un droit qui nous est dû — qui nous est dû justement par la France et l'Angleterre. » D'ailleurs le Danemarck restera neutre. Il a perdu la Norvège en 1814, en conséquence de son alliance avec la France ; l'Angleterre et la France lui ont fait perdre les duchés en 1864; cette fois, il restera neutre; mais c'est quand même des grandes puissances occidentales qu'il attend la justice.

Cette attitude peut paraître singulière. Elle est sévère, et en même temps flatteuse. C'est précisément par cette apparente contradiction qu'elle est juste.

On se rappelle peut-être que M. Karl Larsen a voulu détruire la fâcheuse impression produite par la brochure de M. Joseph Bédier sur « les Crimes allemands d'après des témoignages allemands ». Il existait, en effet, presque partout, dans les premiers temps de la guerre, une présomption favorable à l'Allemagne, considérée comme le pays de la plus haute culture et de la plus sage discipline, et rien ne pouvait plus vite amener les doutes sur l'opinion admise, et préparer les esprits à mieux comprendre la situation présente et toute sa préhistoire, que la révélation des atrocités germaniques. M. Karl Larsen, admirateur, comme psychologue, du militarisme national allemand, s'est institué le défenseur des armées impériales. Il a contesté la valeur scientifique du travail de M. Bédier. Il lui a reproché de n'avoir pas suffisamment étendu ses citations, d'avoir mal traduit les textes, et de les avoir accompagnés de commentaires tendancieux. Une polémique ayant suivi, dans laquelle M. Nyrop prit parti pour M. Bédier, M. Karl Larsen annonça que, des feuilletons de journal convenant mal à des discussions philologiques, il préparait une brochure, où il pourrait relever toutes les fautes qu'il avait constatées dans la brochure Bédier.

Le livre annoncé a paru (**Pendant la grande guerre**), comprenant une série d'articles sur l'esprit allemand, plus la critique de presque toutes les citations faites par M. Bédier, prises l'une après

l'autre, car je crois qu'il n'y en a guère auxquelles il n'ait trouvé à redire.

La première parle d'un village où soixante habitants, vieillards, femmes et enfants, d'après le carnet d'un caporal de la garde, ont été massacrés. Le caporal mentionne l'église dévastée : *Hatte auch Telefonverbindung mit dem Feind*, ce que M. Bédier traduit par : « C'est qu'on avait le téléphone avec l'ennemi. » Cette traduction de *auch* paraît à M. Karl Larsen très arbitraire, et il voudrait l'interpréter par « aussi », c'est-à-dire « en plus de… » ; de quoi? D'autres actes pouvant expliquer une répression, — actes que le critique sévère suppose, sans que rien dans le texte les suggère. Mais admettons. Le crime allemand, avoué dans ce carnet, est-il moins exact parce que *auch* sera traduit d'une manière ou d'une autre? Evidemment, non. L'observation, même si elle était juste, serait donc d'un médiocre intérêt.

La citation suivante est relative au massacre de cinquante civils, massacre que ne peut nier l'écrivain danois. Mais ces civils étaient dans la tour de l'église, et du haut de la tour une mitrailleuse tirait. M. Karl Larsen trouve que cela justifie le massacre, et pour mieux faire partager à tous ces civils la responsabilité de l'acte hostile, il va jusqu'à dire que les Allemands sont « accueillis par le feu d'une mitrailleuse, servie, au haut d'une tour d'église, par environ cinquante civils ». Vraiment, son zèle l'emporte. Pour une église de village, la tour est bien grande, et la mitrailleuse devait être bien mal manœuvrée par un si nombreux personnel.

Dans la troisième citation, il s'agit d'un détail de traduction, dont la modification n'affaiblirait en rien le fait essentiel rapporté. Dans la quatrième, à propos de trois femmes pendues, ce sont seulement les réflexions de M. Bédier qui soulèvent les objections de M. Karl Larsen. Dans la cinquième, à propos de deux hommes passés à la baïonnette ainsi que leurs femmes et une jeune fille de dix-huit ans, il est choqué de voir qualifiés de « bande », et non de « foule », ceux qui se sont livrés à ces actes. De plus, il se plaint de ne pas connaître ce qui précède, et, d'office, imagine non une justification impossible, mais du moins une explication de ces actes, qui en atténuerait l'horreur.

Cela suffit, je pense, pour faire comprendre dans quel esprit est conçu ce travail. Presque partout, les faits révélés par des carnets de soldats ou d'autres soldats ne sont en rien atténués par les critiques formulées, ou ne le sont que par quelque détail secondaire, en sorte que, même si les traductions substituées par M. Karl Larsen à celles de M. Bédier étaient plus exactes, la démonstration des atrocités allemandes subsisterait. Il semble que l'écrivain danois a perdu de vue le vrai sujet de cette polémique. Il s'est tellement acharné con-

tre son adversaire qu'il en a oublié, croirait-on, l'objet du débat.

Mais dans sa conclusion il affecte la sérénité du neutre impartial. Un professeur allemand ayant accusé M. Bédier de falsification consciente, l'écrivain danois proteste, et affirme la sincérité de l'illustre savant français. Il déplore seulement qu'en ces temps exaltés même de grands savants puissent être aveuglés par la passion. Et ceux-là, dit-il, ont une responsabilité d'autant plus lourde que leur autorité scientifique ou autre est plus grande.

Ainsi M. Karl Larsen se pose en grand juge,

Seulement, il a vraiment trop pris parti d'avance pour ce rôle. Parmi les articles qu'il a reproduits dans son volume, il en est un que je n'avais pas lu antérieurement. Il y admire la militarisme allemand, qui lui paraît merveilleusement adapté à la forme moderne d'existence créée par le machinisme.

Les Allemands n'ont-ils pas trouvé un mot d'ordre pour notre époque de masses et de machines ?

Leur religion nationale ne remplit-elle pas les conditions nécessaires pour devenir une religion mondiale ? En Asie, leurs petits élèves jaunes déjà se la sont fort bien assimilée.

Si les Allemands gagnent dans la lutte mondiale actuelle, le succès de l'évangile allemand peut bien passer pour assuré.

Et s'ils perdent, — les vainqueurs ne vont-ils pas, — comme si souvent déjà, — adopter les instruments de civilisation des vaincus ?

Et il ajoute que les Français se sont assimilé d'avance en partie l'esprit allemand. « Sans quoi ils n'auraient pas pu se défendre si bien, et avec l'attitude morale qu'ils ont montrée. »

Je crois devoir rappeler que M. Karl Larsen est un psychologue.

P.-G. LA CHESNAIS.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

Quand l'Allemagne commencera-t-elle enfin à voir clair? Nous avons pu constater que depuis dix mois elle n'a pas su profiter de la leçon salutaire des événements. Le peuple tout entier, contaminé par le parti militaire, persévère dans son erreur, avec une bonne foi qui nous surprend toujours davantage. Il ne veut se rendre à l'évidence, ni quand on lui parle des origines et des causes véritables de la guerre, ni quand on lui montre que l'issue de la lutte ne peut que lui être fatale.

L'intervention de l'Italie n'a pas altéré cette conviction. Il y a bien eu quelque étonnement de voir une nouvelle puissance se ranger aux côtés des alliés, alors que l'on croyait ceux-ci en très mauvaise posture. Les raisons nationales qui ont dicté l'attitude de Rome sont

inaccessibles à la mentalité allemande. Mais les concessions territoriales de l'Autriche ont paru si importantes que le public fut un moment déconcerté. La presse par ses invectives se chargea de le remettre dans son assiette en lui faisant croire en outre que la cause de l'Italie, trompée par ses nouveaux alliés, était perdue d'avance. Les dirigeants de la politique renchérirent de grossièretées sur les principaux journaux. Alors les Allemands, d'abord hésitants, se sentirent rassurés. Les rodomontades du chancelier leur avaient fait reprendre confiance.

La Gazette de Cologne, dans une note officieuse datée de Berlin, était chargée de faire la leçon aux Italiens qui oublient trop que l'Allemagne est invincible...

Ils oublient... qu'ils se trouvent rangés à côté de puissances qui sont militairement épuisées et qui n'ont pas remporté de succès, qui ne peuvent plus avancer, mais qui sont obligées de reculer, et dont l'épuisement augmente encore par le fait que la guerre se fait dans leur propre pays.

La dédaigneuse réponse que M. Salandra fit au langage d'apache de M. de Bethmann-Hollweg servit encore une fois de prétexte, quelques jours plus tard, à de nouvelles insultes, où dominait la menace de livrer prochainement à la destruction tous les monuments de l'art italien que les armées victorieuses rencontreraient sur leur chemin.

En même temps, pour rassurer davantage le public, on annonçait que les boulangers pourraient de nouveau fabriquer du pain blanc en petites quantités et les journaux étaient autorisés à discuter librement les conditions de la paix future.

Cette question de la paix est une de celles qui revient maintenant le plus fréquemment dans les quotidiens germaniques et qui sera longtemps encore une des plus âprement controversées. On se rappelle que M. Dernburg avait affirmé le 25 avril, au cours d'une conférence à l'université de Brooklyn, le principe de l'évacuation de la Belgique. Approuvé par les organes radicaux et socialistes, il fut violemment pris à partie par la presse conservatrice. Le gouvernement crut alors bien faire de mettre un terme à cette polémique qui menaçait de troubler la trêve des partis (*Burgfriede*), et il interdit toute discussion sur le sort des territoires occupés par les armées. Mais voici que le roi de Bavière rompt lui-même le silence imposé par la chancellerie en prononçant à une séance du *Canalverein*, tenue à Munich, un discours nettement annexionniste. « Le sang qui a coulé depuis dix mois ne doit pas avoir été versé en vain », a déclaré le roi, et il préconisait en même temps l'annexion de territoires qui permettraient à l'Allemagne d'avoir un débouché direct du Rhin sur la mer. Immédiatement la presse allemande a repris le thème du discours royal pour affirmer que les appétits allemands iraient bien au-delà de la Belgique.

En même temps le comité directeur du parti national-libéral votait à l'unanimité un ordre du jour, invitant le gouvernement impérial à tirer toutes « les conséquences politiques » des succès remportés par les armées allemandes. A l'orient il demandait l'annexion « des territoires nécessaires pour assurer et fortifier la situation de l'empire » ; à l'est, ajoutait l'ordre du jour « il ne faudrait pas seulement tracer une frontière plus avantageuse au point de vue stratégique, mais aussi acquérir de nouveaux territoires de peuplement ».

Jusqu'où iront les dirigeants de la politique allemande s'ils continuent ainsi à duper le peuple en faisant miroiter à ses yeux l'appât des conquêtes impossibles ?

Le *Vorwaerts*, opposé à toutes les annexions, répond aux reproches que lui font les conservateurs que l'Allemagne ne pourra arriver à une paix durable si elle annonce d'avance à ses ennemis qu'elle va procéder à une série d'amputations politiques, économiques et territoriales. Et l'organe socialiste ajoute :

Nous sourions de nos adversaires qui vendent la peau de l'ours, mais il est tout aussi absurde de vouloir aujourd'hui déjà reculer les frontières occidentales et orientales de notre pays.

Mais l'Allemagne ne se contente pas de songer avec orgueil aux agrandissements futurs ; elle se préoccupe déjà de son organisation après la paix. Quel profit moral les Allemands tireront-ils de la victoire ? Dans tous les milieux on se pose cette question et chacun y répond selon ses aspirations et ses besoins. Il semble cependant que ce soient les socialistes qui se font le plus d'illusions. Collaborateurs loyaux et désintéressés de l'entreprise militaire, ils escomptent d'avance la reconnaissance des partis de droite pour obtenir, après la paix, une démocratisation complète des organes de l'empire. A les entendre, le peuple qui, par sa docilité, aida puissamment, durant toute la guerre, à l'œuvre d'organisation, a droit dans l'avenir à une forte récompense. La docilité et le servilisme, dont les masses organisées ont fait preuve, ne sauraient se payer assez cher. L'introduction du suffrage universel pour les élections au Parlement prussien leur paraît acquis dès maintenant. Ils comptent bien exiger d'autres réformes encore, dont la responsabilité ministérielle ne sera pas la moindre.

Il y a cent ans déjà, lors des guerres d'indépendance, le peuple allemand s'était sacrifié pour la cause partriotique en se mettant au service de la dynastie. Le roi de Prusse lui avait fait les plus brillantes promesses qui, après le Congrès de Vienne, se traduisirent par la plus sombre réaction. Les chefs de l'insurrection populaire de 1813 furent emprisonnés. De leurs magnifiques espérances il ne subsista qu'une amère désillusion. Il se pourrait bien que cette fois-ci encore les aspirations démocratiques, incarnées par le parti socialiste, n'aboutissent

qu'à un lamentable échec. La guerre a fortifié la situation des hobereaux. C'est grâce à eux, ils le prétendent du moins, que l'Allemagne a été approvisionnée de bétail et de céréales. Les grands propriétaires de Prusse et de Poméranie ont été les grands pourvoyeurs du pays. Ils se vantent donc d'avoir permis à l'empire d'organiser la résistance économique. Auxiliaires de l'armée, pépinière d'officiers, ils partageront la gloire avec la caste militaire. Si l'Allemagne était victorieuse, ils seraient les seuls bénéficiaires de l'effort fait par la nation tout entière.

Dans son aveuglement impérialiste la social-démocratie n'est pas encore parvenue à se rendre compte de cette vérité évidente qu'un succès allemand mettrait un terme définitif à son rôle prépondérant. Les libéraux, industriels et commerçants, qui pourtant savent déjà que, quelle que soit l'issue de la lutte, c'est la gêne si non la ruine qui les attend après la paix, se leurrent encore d'invraisemblables chimères. Sont-ils sincères ou veulent-ils seulement tromper le public le plus longtemps possible? *La Gazette de Francfort*, qui est leur porte-parole, écrit :

« L'un des résultats de cette guerre, et plus particulièrement de la victoire de l'Allemagne, sera de familiariser notre peuple avec la réelle signification du mot milliard. Les colossales indemnités que nous exigerons de nos ennemis contribueront à éclairer l'esprit des masses sur cet intéressant sujet.

Jamais on n'aura vu cynisme plus stupéfiant que celui de cette feuille jadis démocratique et francophile et qui maintenant promet aux pilleurs en armes un butin formidable, alors qu'elle ne peut plus ignorer que, grâce à la vaillance des alliés, l'ère des brigandages est définitivement close.

Mais les intellectuels eux aussi ont voulu se préoccuper de la situation de l'Allemagne après la guerre. On a essayé de nous les montrer indifférents au sort des armées, uniquement préoccupés de faire de la littérature pure. M. Romain Rolland qui, dans toute cette affaire, songeait surtout à sauver sa mise, a cherché en Allemagne des gens de lettres qui comme lui restaient *neutres* en face des événements. Il en a trouvé quelques-uns qui se placent aussi *haut* que lui. Les *Blaetter für die Kunst* ont publié à la fin de l'année 1914 un fascicule de 150 pages, recueil de poésie, sans une ligne ayant trait à la guerre. Pareillement *Die Aktion*, dès le début des hostilités, de feuille anarchiste qu'elle était, s'est muée en une revue exclusivement littéraire. C'est peu de chose dans l'ensemble de la production germanique.

L'exemple du *Forum* que cite également M. Romain Rolland ne vaut rien dans son ensemble. On y trouve, en effet, quelques récriminations d'isolés protestant contre les aboiements de la meute

chauvine. Mais il n'y a là, pas plus qu'ailleurs, d'appréciations équitables sur les origines et la portée de la guerre. Dans le fascicule du 1er juin de cette revue munichoise un article du professeur Walter Schücking s'intitule *les Professeurs allemands et la guerre mondiale*. L'auteur s'efforce de montrer que l'activité de ses collègues depuis quarante-quatre ans a particulièrement nui à la cause allemande dans le monde. Tout en incarnant le chauvinisme, ils n'ont cessé d'affirmer qu'il n'existait en Allemagne aucune trace de chauvinisme. Depuis la guerre, les professeurs auraient dû protester contre le reproche qu'on fait à l'Allemagne d'être une nation militaire. Et M. Schücking cite, comme exemple d'une propagande qui à son avis eût été efficace, l'affirmation suivante : « Le tzar, à la fin du mois de juillet, mobilisait 8 millions d'hommes et protestait de son amour de la paix. » Cette constatation d'un fait que M. Schücking considère comme certain, les professeurs allemands auraient dû, selon lui, la faire connaître dans le monde entier, pour prouver que la nation militariste c'est la Russie et que c'est elle qui a commencé !

Voilà comment ce professeur dissident entend la propagande ! Il réprouve les affirmations des 93, mais il en formule une autre pour laquelle il n'a, lui non plus, ombre de preuve, et ce faisant il croit s'être montré impartial, pacifiste et magnanime !

Et c'est sur de semblables milieux qu'on s'appuie, pour nous démontrer qu'il y a en Allemagne des gens qui voient clair et qui méritent toutes nos sympathies ! Il ne faut pas s'étonner, après cette revue rapide, des singulières opinions que professent les intellectuels d'outre-Rhin quand on leur demande leur avis sur l'aspect que prendra l'Allemagne après la guerre. Justement, un des écrivains les plus illustres de la jeune Allemagne vient de donner gravement son opinion dans un journal des pays neutres. M. Thomas Mann, interrogé par *Swenska Dagbladet*, a fait reproduire par la *Neue Deutsche Rundschau* le texte original de sa réponse à une enquête sur « les rapports des travailleurs intellectuels après la paix ».

L'auteur des *Buddenbrooks* définit en une courte étude les revendications et les aspirations de l'Allemagne. C'est, tout au long, une piteuse jérémiade sur l'injustice du sort et la méchanceté des ennemis qui ne veulent pas permettre à ce malheureux pays de se développer au soleil librement et en tout innocence. M. Th. Mann prétend tout d'abord que, si l'on reconnaît aux Allemands le droit d'aimer et de chanter leur terre, on ne leur permet cependant pas de faire profession de patriotisme comme les autres nations. Il cite l'exemple de Kipling :

Rudyard Kipling est un merveilleux conteur, peut-être même un grand poète dans ses *Livres de la Jungle*, et pourtant il est impérialiste anglais et il s'entend mieux que tout autre à faire profession de haine politique.

Cela ne l'abaisse pas, ne rend pas ses traits méconnaissables, cela lui va même très bien. Mais, en admettant qu'un écrivain ou un artiste allemand soit animé de haine à l'égard de ceux qui veulent empêcher un grand peuple de prendre part à l'administration de la terre dans la mesure de ses qualités tardivement reconnues... on s'empresserait de lui jeter la pierre et de l'accuser d'être en proie à des passions répréhensibles.

On pourrait objecter à M. Mann qu'il y a la manière. Précisément dans la suite de son papier il appuie son argumentation sur l'opinion que les étrangers avait de l'Allemagne et il ne se doute pas que, depuis la violation de la Belgique, cette opinion s'est modifiée. On veut bien reconnaître, dit-il, que l'Allemagne est « le cœur, la conscience de l'Europe, le pays de la pensée, de la *représentation* (au sens schopenhauerien), mais on ne lui permet pas la *volonté* politique, parce que ce serait dommage pour elle ». Qui donc, sauf les Allemands eux-mêmes, ose encore proférer de pareilles sottises ?

Mais M. Mann croit en outre que les Allemands sont « le peuple le plus brave de la terre » et que la haine qu'ils inspirent est en train de se muer en estime. Où donc a-t-il vu cela ? Pour conclure, il déclare qu'il faut que l'Allemagne reste ce qu'elle est « définitivement démontrée et reconnue et que les peuples devront s'accommoder de vivre avec elle ».

Car l'Allemagne, ajoute M. Th. Mann, n'est pas seulement une puissance physique, elle est, avant tout, un grand facteur animique, une partie intégrante de l'esprit européen, à défaut duquel l'Europe aurait un autre aspect — probablement plus insignifiant, en tous les cas différent. « L'Allemagne ne doit pas être humiliée », a dit l'autre jour Georges Brandès à Clémenceau... Entendait-il par là plus que simplement ceci que les juifs se trouvent fort bien en Allemagne ? Non, l'Allemagne ne doit pas être humiliée, il ne faut pas que son âme soit brisée ; qu'elle soit troublée et ébranlée dans sa foi en elle-même par un triomphe de l'alliance occidento-orientale : il ne faut pas que cela soit, non seulement pour l'avenir allemand, mais pour l'avenir européen.

Pourquoi ce cri de désespoir ne s'accompagne-t-il pas d'un peu plus de clairvoyance et de quelques regrets ? M. Thomas Mann, s'il vit encore quelques mois, se rendra peut-être enfin de compte qu'au contraire *il faut absolument que cela soit.*

HENRI ALBERT.

Un nouveau plaidoyer du professeur Clemen. — A la suite du rapport — dont nous avons signalé ici le mois dernier les étranges arguments (1) — dressé, à la demande du gouvernement allemand, par le professeur Paul Clemen sur *la Protection des œuvres d'art*

(1) Voy. le *Mercure de France* du 1er juin, p. 160.

durant la guerre, notre compatriote le sculpteur Bartholomé avait publié dans *le Temps* du 21 avril une lettre à M. Clemen pour réfuter ses assertions. Celui-ci vient à son tour de répliquer, dans la *Kœlnische Zeitung* du 17 mai, par une *Lettre ouverte à Albert Bartholomé*, où il essaie à nouveau d'innocenter ses compatriotes d'avoir voulu détruire la malheureuse cathédrale de Reims et exprime des regrets, que nous voulons croire sincères, au sujet des vandalismes commis, mais dont, suivant lui, nous sommes les premiers responsables.

Ai-je vraiment besoin de vous dire — écrit M. Paul Clemen à M. Bartholomé — combien les fervents de l'art dans tout l'univers sont affligés lorsqu'un des nobles monuments d'un grand passé vient à être détruit ou endommagé ? Les Halles de cette Ypres flamande qui fut si longtemps l'alliée de l'ancienne Allemagne pouvaient être considérées par nous comme un héritage artistique de notre propre nation [!], et c'est avec douleur que nous voyons le gigantesque édifice tomber de plus en plus en ruines avec la ville... Le beffroi est encore debout, ainsi que les tourelles d'angle de la façade ; la tour de la cathédrale subsiste encore, — pour combien de temps ? Nous devrions les épargner ; — le pouvons-nous ? Et les sculptures de Reims sont pour nous une des plus grandioses manifestations du génie du Moyen âge : de quelle vive tristesse avons-nous été pénétrés lorsque la parure d'un des portails a été si gravement endommagée par l'incendie de l'échafaudage de la tour septentrionale [et aussi par les obus] ! Les historiens d'art allemands qui, avec les érudits français et à leurs côtés, ont célébré la royale construction de Jean d'Orbais ne devaient-ils pas les premiers avoir à trembler lors de chaque nouveau bombardement qui nous était imposé ?

Imposé par quoi et par qui ? Par des nécessités militaires ? Il n'y a pas, et, en dépit des affirmations de M. Clemen, il n'y a jamais eu de poste d'observation sur la cathédrale ; et cependant les obus continuent de pleuvoir sur elle. Imposé donc, tout simplement, par le caprice du commandant des troupes allemandes ou par des ordres venus du grand quartier général ? M. Clemen, dans les lignes qui suivent, semble confesser que celui-ci ne s'inquiète guère des crupules des archéologues et des amis de l'art :

Ne croyez-vous pas que nous avons plaidé hautement et nettement pour la sauvegarde des monuments artistiques quand il y avait lieu de le faire et quand cela pouvait être utile ? Mais le travail paisible et dévoué du savant allemand en arrière du front et sur le front a trouvé chez ses compatriotes peu de compréhension. Cependant nous avons peut-être empêché beaucoup de choses, fait assez de bon ouvrage, sauvé beaucoup d'œuvres, — et cela, certainement, non pour recueillir l'approbation des Français, mais pour la chose en elle-même et pour la satisfaction de notre conscience.

C'est parfait ; mais comment M. Clemen accorde-t-il ces belles phrases avec les réflexions dédaigneuses qu'il nous adressait naguère

sur notre « culte intempestif des monuments » et notre « sentimentalité anachronique »?... D'ailleurs, cette fois encore, il prend assez vite son parti des dévastations commises : Que voulez-vous? dit-il à M. Bartholomé, tout cela « c'est le résultat de la cruauté de la guerre », et il ajoute : « de cette guerre de revanche que non pas peut-être la nation française, mais votre gouvernement a depuis quarante-quatre ans, la main sur la poignée de l'épée, attendue, préparée, cherchée. » — Cela, M. Paul Clemen, c'est une vieille plaisanterie qui n'a plus cours qu'en Allemagne et même que les Allemands intelligents n'osent plus émettre. Notre gouvernement voulant, préparant, cherchant la guerre! On s'en est aperçu, n'est-ce pas, lors de l'affaire Schnaebelé, du « coup » d'Agadir, de la cession du Congo, du raid du zeppelin sur Lunéville en 1913? Et notre préparation était admirable en comparaison de celle de l'Allemagne au début de cette guerre — imposée tout le monde maintenant sait par qui!... Mais cette tirade, destinée au gros public des lecteurs de la *Kœlnische Zeitung*, ne serait pas complète s'il ne s'y trouvait le couplet obligatoire sur « l'alliance contre nature, qui semble un péché contre l'Esprit Saint, de la noble France libérale avec le tsarisme despotique, avec la froide calculatrice Albion qui vous a infligé la honte, non encore lavée, de Fachoda ». — Nous pourrions répondre à M. Clemen que nos affaires avec l'Angleterre ne regardent que nous; mais nous préférons goûter la saveur de ces conseils de dignité dans la bouche d'un allié de cette Autriche qui a si vite et si parfaitement oublié Sadowa pour se faire, elle la grande dame d'autrefois, l'humble servante de la grossière parvenue qui l'a supplantée.

Mais laissons la politique, où le professeur de Bonn se montre vraiment historien trop mal renseigné et si pauvre psychologue, et revenons à Reims. M. Paul Clemen tient absolument à ce que le bombardement de la cathédrale ait été provoqué, de l'aveu même de nos journaux — lesquels? — par l'installation d'un « projecteur électrique » sur la tour Nord et la position de nos batteries d'artillerie tout près du monument; et, paraît-il, aujourd'hui nous savons très bien nous-mêmes qu'en niant ces faits, à la date du 23 septembre, notre généralissime « était mal informé ». Admettons pourtant que cela soit; mais les autres bombardements de la cathédrale depuis septembre, ceux de novembre, de février, d'avril — où elle a reçu une cinquantaine d'obus, évidemment non par hasard —, ceux dont elle vient d'être encore victime le 2 et le 16 juin, quelle en est donc la raison? Et est-ce une installation militaire sur Notre-Dame de Paris qui a provoqué, le 11 octobre, le jet de plusieurs bombes, dont une *incendiaire*, sur cet édifice? Et le beffroi d'Arras sur lequel, même déjà à l'état de ruine, les Allemands se sont acharnés

jusqu'à complète destruction? Nous serions curieux d'avoir sur ces divers faits l'opinion de M. Paul Clemen.

Où nous sommes d'accord avec lui, cependant, c'est pour déplorer, comme beaucoup de nos confrères l'ont fait, que le service d'architecture des Monuments historiques n'ait pas fait disparaître, dès le premier jour des hostilités dans la région, l'énorme échafaudage qui flanquait une des tours de Reims et dont l'incendie occasionna tant de dégâts : le dommage certainement eût été moins grand; mais la cause initiale n'en reste pas moins le bombardement de la cathédrale. Encore une fois, était-il exigé par l'impérieuse nécessité pour les Allemands de se défendre? Et lorsque M. Clemen rappelle cette enquête oiseuse qui fut faite en France il y a quelques années sur la question de savoir ce qu'il conviendrait de sauver dans une maison en flammes où se trouveraient une *Madone* de Raphaël et une personne en chair et en os, expliquant ainsi que le sort de la cathédrale se trouvait en balance avec la vie des soldats de son pays, il oublie que, justement à l'intérieur de l'édifice, sur la paille amoncelée par les Allemands et que leurs obus allaient enflammer, se trouvaient quantité de blessés abandonnés par eux et signalés par le drapeau de la Croix-Rouge au sommet des tours, et que cinq religieuses et des infirmiers français trouvèrent la mort en essayant de sauver ces *ennemis*, dont plusieurs furent victimes de l'incendie allumé par leurs troupes.

M. Clemen déplore ensuite les dommages causés aux monuments belges et français par nos alliés et nous-mêmes : ce seraient les Anglais et les Belges qui auraient anéanti l'admirable jubé de l'église Saint-Nicolas de Dixmude [est-ce bien sûr? Avant de prendre Dixmude, les Allemands avaient, du 20 octobre au 10 novembre, fait pleuvoir sur la ville des milliers d'obus qui visèrent d'abord l'église (1) et la réduisirent vite à l'état de ruine]; de même nos obus auraient détruit l'église de Roye et tombent depuis des mois sur Noyon : « Qu'arrivera-t-il si l'un d'eux atteint la cathédrale ? » Soyez sûr, en tout cas, M. Clemen, que nos artilleurs, si les vôtres ne se font pas un jeu barbare de les y contraindre, ne pointeront pas sur elle leurs canons.

Nous sommes heureux d'être rassurés sur le sort de la *Mise au tombeau* de Ligier Richier à Saint-Mihiel, que M. Clemen a fait, dit-il, protéger contre nos obus par un revêtement de planches et de sacs de sable, comme nous avons fait — mais trop tard — pour les statues du portail de Reims. Mais quand il nous affirme que Saint-Pierre de Louvain, sauf la toiture, est « conservé », il joue déplorablement sur les mots : oui, le gros œuvre architectural subsiste, mais

(1) Voir Ch. Le Goffic, *Dixmude*, pp. 99 et suiv.

nous savons de source sûre, par des témoins oculaires, que l'intérieur, où l'incendie fut allumé *volontairement*, est dévasté — et pillé par les brocanteurs venus d'Allemagne, et ce n'est pas la faute des Allemands si les Thierry Bouts ont été sauvés. M. Clemen essaie d'ailleurs de nous consoler de tant de désastres en nous affirmant que bien des monuments pourront être réparés facilement et en nous faisant entrevoir, notamment, la restauration de Reims : « A qui dites-vous que c'est une impossibilité artistique de restaurer une sculpture gothique? Je pourrais répondre que Viollet-le-Duc à Paris et Bœswillwald à Laon ont refait presque toute la décoration sculpturale » (non, une partie seulement, par bonheur); « et ce qu'on fera un jour à Reims, qui le sait ? » — Ce que nous savons, nous qui, Dieu merci, avons répudié les déplorables méthodes d'autrefois et n'avons pas la mentalité des conservateurs et des artistes d'outre-Rhin à qui l'on doit la réfection du portail de la cathédrale de Metz et la grotesque reconstitution du Hohkœnigsburg, c'est qu'on ne refait pas — qu'on ne peut pas refaire — des statues du XIIIe siècle, pas plus que des sculptures grecques, et que, même brisées, elles conservent une âme que n'auront jamais les plus savants pastiches. Celles de Reims resteront ce qu'elles sont : décapitées, mutilées, et à côté, sur une plaque d'airain, on gravera, pour la honte éternelle de l'Allemagne, la cause de leur martyre, avec la date du crime et les noms de ses auteurs.

« Devons-nous vraiment nous dire tant de choses amères ? » demande M. Clemen en terminant, et gémissant sur la haine semée en France contre l'Allemagne, il nous reproche les « brochures ridicules dont le monde est inondé sur les prétendues atrocités » allemandes. Que fait-il donc des témoignages *allemands* reproduits photographiquement par M. Joseph Bédier et recueillis par un neutre, M. Gomez-Carrillo (1), et en quoi l'enquête scientifiquement conduite par le gouvernement français mérite-t-elle moins créance que les simples dénégations sans preuves de M. Clemen et du gouvernement de son pays ? Tout le monde sait aujourd'hui que la parole allemande n'a plus aucune valeur. Mais voici la perle qu'il faut enchâsser précieusement : « Notre gouvernement, devant lequel s'amoncellent des montagnes de rapports belges et russes, a dédaigné d'y répondre de même façon, car cela est contraire à la dignité et au bon goût, de ce bon goût dont la vieille France autrefois se proclamait la gardienne » et dont, comme chacun sait, l'Allemagne est aujourd'hui dépositaire. Et avec cette incapacité de comprendre l'âme d'autrui, avec cette effarante inconscience et ce manque de tact prodigieux qui font que, suivant

(1) V. *le Matin* du 5 mai et le *Mercure de France* du 1er juin, pp. 352-354.

la pénétrante remarque d'un écrivain italien, M. Barzini, « quand ils avaient procédé à une exécution, les soldats allemands tenaient souvent à montrer qu'ils ne conservaient aucune rancune », M. Paul Clemen, dépouillant sa première arrogance, nous tend la main, souhaitant que « nous nous rencontrions plus tard dans le travail pacifique de reconstruction de ce que la haine aura détruit ». Une seule réponse vient à l'esprit, celle d'Alphonse Karr : « Que Messieurs les Barbares commencent ! » Mais voici que les *Münchner neueste Nachrichten* prennent soin déjà de nous prévenir du danger que vont courir les monuments d'art en Italie...

AUGUSTE MARGUILLIER.

§

Amérique du Sud.

Si l'Amérique espagnole est, par le sang, la fille de l'Espagne, par la pensée elle est celle de la France. L'esprit de la grande nation latine a formé la mentalité du Nouveau Monde espagnol, lui inculquant ses idées, ses goûts, ses aspirations suprêmes. L'idéal de la Révolution française a été l'évangile de l'émancipation et du gouvernement démocratique des peuples hispano-américains; quant au goût artistique français de mesure, de clarté, de nuance, il a inspiré la littérature et l'art des jeunes Républiques.

Or, depuis quelques années, sans qu'on l'y ait appelée, de sa propre initiative, l'Allemagne s'est rapprochée de l'Amérique Latine avec une insistance et une largesse trop empressées pour être désintéressées : ainsi elle a étendu son émigration, propagé son commerce et répandu plus ou moins sa bruyante *Kultur* chez tous les peuples hispano-américains.

Le conflit armé européen avec son action passionnante est venu mettre en évidence les sentiments actuels de l'élite hispano-américaine pour les deux grandes nations rivales de l'Europe. Depuis le début des hostilités, les écrivains les plus vigoureux ou les plus représentatifs des jeunes républiques, malgré tout le travail de séduction réalisé par l'Allemagne dans leurs pays respectifs, ont manifesté ouvertement leur amour et leur admiration pour la France et ont fait de la cause des Alliés leur propre cause, c'est-à-dire la cause de l'intellectualité du Nouveau Monde espagnol.

L'éminent penseur uruguayien M. José Enrique Rodo, qui est un des maîtres les plus estimés de la nouvelle génération intellectuelle hispano-américaine, a exprimé son opinion sur la querelle européenne, dans une étude importante qu'ont publiée les journaux de son pays et, ensuite, toute la presse du continent.

Méditant en présence du « saut à reculons » que signifie toute

guerre, M. Rodo se demande, d'abord, si la civilisation occidentale, « dont les progrès matériels nous enorgueillissent tant », porte en soi « le principe moral capable de la préserver de la ruine et de la dissolution dans lesquelles ont fini d'autres civilisations ». Mais devant les faits concrets et inexorables dans lesquels aujourd'hui « se jouent les destins de la partie la plus cultivée et la meilleure de l'humanité », il déclare que les Hispano-Américains ne peuvent, ni ne doivent rester indifférents en face d'un conflit d'une telle transcendance :

La conscience latino-américaine serait inconséquente avec ses traditions fondamentales d'origine et d'éducation, perdrait l'instinct de ses plus hauts intérêts si elle ne sentait pas magnifiée, en ces heures incertaines, la solidarité qui la relie à la grande nation de sa race et de son esprit, à la nation qui garde pour nous le triple prestige de sa latinité dirigeante, de la magistrature intellectuelle qu'elle a exercée sur notre culture, et de la tradition de liberté incarnée dans sa grande révolution, mère de la nôtre, et dans l'enracinement triomphant de ses institutions démocratiques. Nous avons reconnu en tout temps un tel lien intellectuel et avons rendu à la France, en sympathie très véhémente, cette immense irradiation de sympathie qui constitue l'essence, la force et le charme de l'esprit français. Nous voyons dans le drapeau tricolore de Valmy et de Jemmapes le symbole du plus puissant essai de civilisation humanitaire, libérale et généreuse qui ait aspiré à se réaliser dans le monde depuis la Rome des Antonins, et de la plus parfaite floraison de culture désintéressée, de délicatesse mentale et de goût exquis qui ait illuminé l'esprit d'une société humaine depuis l'Athènes de Périclès et la Florence des Médicis. Comment ne serions-nous pas avec le peuple qui représente cela, quand un coup qui veut être mortel le menace, quand une angoissante expectative fait surgir en notre mémoire les miracles de la Révolution d'une part, et de l'autre les tableaux sinistres par lesquels l'imagination de Victor Hugo nous a transmis la douleur et le désespoir de l'Année Terrible.

Heureusement pour nous, qui croyons en l'immense part de l'avenir humain que ce peuple garde en lui, la nouvelle épreuve à laquelle il était destiné survient en des conditions telles que, en même temps que s'accroît par les alliances le pouvoir de ses armes, tous les prestiges de sa cause nationale grandissent et s'exaltent. A son côté est la libre Angleterre, mère et modèle du gouvernement autonome ; la nation qui, même où elle est allée en conquérante, a conduit avec elle la liberté pour la répandre et l'enseigner ; l'Angleterre qui, à défaut des liens du sang, nous a imposé toujours le respect et une haute admiration parce que ses institutions ont contribué à nous donner un idéal d'organisation et parce que toutes les formes de notre progrès matériel américain nous rappellent le stimulant apporté par ses capitalistes expansifs et civilisateurs. Cette alliance des deux grandes nations propagatrices de liberté, bien qu'en des modes distincts, me paraît l'harmonie la plus belle et la plus sympathique qui puisse exister au monde. Telle que la guerre se présente, si elle est d'un côté la lutte des nationalités contre un impérialisme qui paraît tendre à l'unité d'on ne sait

quelle restauration de l'Europe féodale, d'un autre côté elle signifie la lutte des principes libéraux de gouvernement contre la monarchie de droit divin, fondée sur la consécration de la force comme signe de prédestination et sur l'usage légitime de la force contre l'idéalisme désarmé du droit : « La force prime le droit. »

Et s'il manquait encore quelque chose pour caractériser l'union de la France et de ses alliés dans l'ordre actuel du monde, il y a là le rôle joué par cette Belgique, merveille de travail et de culture, d'administration et d'ordre, que l'austérité sans tache de ses exemples n'a pu sauver du brutal outrage de la force ; incomparable ruche humaine foulée aux pieds et détruite par la plus inique des invasions et qui, à l'heure du danger, s'est transformée de ruche pacifique en un noyau formidable de héros pour sceller de son sang généreux le droit des petites nationalités à maintenir leur personnalité et leur autonomie et à refuser d'être l'instrument servile de dessins tyraniques.

La France représente encore, dans ce conflit de nations, — et nous ne pouvons pas l'oublier, — la virtualité du génie latin, l'affirmation que nous faisons de son intégrité et de son pouvoir, et qui serait dénaturé, peut-être pour toujours, si de nouveau le coup d'Arminius renversait les légions de Varus, quarante ans après Sedan.

Ainsi M. Rodo pense que « par sentiment de race ou de conservation nationale et de liberté », tous les peuples éclairés ne pourraient faire moins que de se joindre aux Alliés, car « l'impérialisme menaçant » de l'Allemagne est pour l'humanité « un péril commun ». En ce qui concerne les Républiques hispano-américaines, un tel rapprochement n'est pas seulement ce qui convient, il est indispensable :

Si cette alliance de l'Europe occidentale tombait vaincue, on ne saurait à présent préciser dans quelles directions obscures s'orienteraient les destinées du siècle qui commence, mais il est indubitable que ce serait dans le sens de normes et de principes absolument divergents de ceux que la nature et l'histoire désignent comme idéal aux jeunes nations du Nouveau Monde. Cela par soi seulement devrait décider nos vœux. N'oublions pas, d'ailleurs, que pour les éléments réactionnaires et guerriers du Vieux Continent, l'Amérique n'a pas, tout à fait, cessé d'être « la proie coloniale », le pays de légende ouvert à l'imagination de la conquête. Un impérialisme national qui serait vainqueur du reste de l'Europe et, en conséquence, sans limites pour le contenir, signifierait pour l'avenir immédiat de nos peuples une menace d'autant plus certaine et d'autant plus considérable qu'elle viendrait favoriser l'action de l'autre impérialisme yankee qui trouverait dans la conscience commune du danger l'occasion d'affirmer sans égards son appui protecteur.

En somme : race, mentalité, institutions, spontanéité de l'affection, notion de notre intérêt collectif ; tout, tout nous lie étroitement à l'une des parties de cette discorde gigantesque. Vue du point de vue hispano-américain, comme de quelque autre point distant de plusieurs heures de la Wilhelmstrasse de Berlin, la cause de la France et de ses alliés est, au sens le plus haut et le plus large, la cause de l'humanité.

L'écrivain colombien connu, M. Santiago Pérez Triana, qui dirige à Londres une revue mensuelle, *Hispania*, la plus importante publication hispano-américaine qui paraisse en Europe, donne continuellement son opinion sur les événements de la guerre, en montrant la plus franche sympathie pour la cause des Alliés, qui est pour lui « la cause de la liberté et de la dignité humaines ».

Commentant les recueils de documents sur l'origine du conflit publiés par les gouvernements belligérants (ces livres blancs, bleus, jaunes qui nous arrivent comme portés par « un vent imprégné de poudre et de sang »), M. Perez Triana croit voir dans la marche actuelle des peuples en lutte et même de tous les peuples civilisés « deux orientations diamétralement opposées; l'une qui se base sur « la force comme suprême et définitive justice », niant tout droit aux débiles, l'autre qui s'appuie sur « l'acquiescement à une loi morale supérieure à la force » : « l'une regarde le passé, l'autre l'avenir ».

La Prusse tourne le dos à l'avenir. C'est pourquoi elle doit succomber dans le conflit actuel; c'est pourquoi, toutes les nations étant responsables à divers degrés du conflit actuel que leurs Gouvernements s'efforcent de se rejeter comme le péché les uns aux autres, la responsabilité suprême pèse sur la Prusse fort au delà de la voix des livres blancs, bleus et jaunes, parce que la Prusse, orientée vers la réaction, obstrue la rédemption des peuples affamés et opprimés en état de paix, sacrifiés en état de guerre.

Ni leurs penseurs, ni leurs poètes, ni leurs artistes ne rachètent la Prusse et l'Empire de leur orientation ténébreuse; le clair labeur de ceux-là, prodigue de résultat aux confins de la planète, s'arrête comme les eaux à la digue lorsqu'il se heurte à l'effort pratique qui modèle la vie nationale. Le spectacle le plus humiliant de cette heure d'amertumes et de tristesses est peut-être la claudication des intellectuels germaniques, renégats impardonnables de la raison et de la critique, qui, en passant du domaine abstrait et spéculatif au concret et au pratique, ont mis leur mentalité — et leur conscience — au niveau de celle du premier caporal venu de la faune de caserne berlinoise.

La Prusse soutient sans vergogne la doctrine des deux morales, l'une pour les individus, l'autre pour la collectivité. Suivant cette doctrine, ses armées en campagne incendient, détruisent, dévastent et assassinent, le tout au nom de la Patrie — Vaterland — et de la sublime culture germanique. Ce privilège du crime national prémédité, scientifique, implacable comme un phénomène de la nature, préconisé comme un droit de vie et un droit à l'honneur, constitue l'aspect infâme de l'œuvre prussienne, celui qui, selon sa propre confession, a enflammé contre elle la haine universelle.

Un article de la *Frankfurter Zeitung* du 24 octobre déclare que, depuis le début de la guerre, l'Allemagne a découvert autant que sa propre unité et sa propre force, combien amère et profonde est la haine contre elle et contre tout ce qui est allemand, non seulement parmi les ennemis de l'Allemagne, mais dans un cercle plus vaste...

La doctrine prussienne mise en pratique aujourd'hui par la nation pourrait fort bien être adaptée par des groupes ou par des individus, sous les auspices nationales, au triomphe de la Prusse. Assurément les Compagnies colonisatrices auraient patente de course pour élargir les limites politiques de la patrie. L'Amérique latine offrirait le champ le plus vaste et le plus riche à cette colonisation. Pourquoi nos Républiques auraient-elles un sort meilleur que celui qu'on fit à la Belgique?

Traitant de la nécessité de la solidarisation de tous les peuples du Nouveau Monde pour garder contre les attaques de la violence, leur intégrité territoriale et leurs institutions démocratiques, M. Perez Triana prévoit ce que signifierait pour le monde, et en particulier pour l'Amérique, la victoire de l'une ou de l'autre des alliances belligérantes :

Le triomphe de la France et de l'Angleterre, si le militarisme ne prévaut pas, sera celui de la liberté ; le triomphe de la Prusse sera celui de la réaction, parce qu'il sera celui du militarisme prussien, qui, renforçant sa raison d'être par la victoire, écraserait avec la plus grande cruauté, s'il le lui est donné, les éléments libéraux d'Allemagne. La Prusse victorieuse chercherait une expansion immédiate en Amérique. La crainte du Monroïsme ne l'arrêterait pas ; après la France, la Russie et l'Angleterre, vaincre les Etats-Unis lui serait un travail faisable. Il s'y trouve d'ailleurs des milliers de teutons, citoyens de cette nation confiante et qui aideraient à la vaincre.

M. Juan Mas y Pi, qui occupe actuellement en République Argentine la première place dans la critique littéraire, a exprimé plusieurs fois son opinion sur le grand litige européen avec une clarté et une ardeur qui l'honorent : pour lui, la neutralité dans un débat si important, qui touche plus ou moins tous les hommes, est « l'excuse de la lâcheté ou l'intérêt des suspects ». Récemment, en réponse à une enquête de la revue *Nosotros* sur la guerre et ses conséquences probables, il a publié à ce sujet une page brillante, de vision sûre et de noble fermeté :

Le monde pour l'Allemagne! s'écrient les Treitschke, les Bernhardi, les quatre-vingt-treize de l'« Es ist nicht wahr », démenti qui est lui-même une fausseté... « Le monde pour tous », répondent les nations alliées : pour la France, pour l'Angleterre, pour la Russie, pour la petite Belgique, pour tous, pour l'Allemagne elle-même, qui n'est pas coupable des erreurs et crimes de ses gouvernants, bien qu'en temps opportun nous aurons à calculer le degré de culpabilité qu'il y a dans toute obéissance aveugle.

Il s'agit donc d'une guerre offensive de la part de l'Allemagne et défensive de la part des autres nations. Offensive et défensive, en termes très étendus, non seulement dans le sens étroit de la technique militaire. Ainsi, par définition, sympathiser avec l'Allemagne c'est aller contre la vie de ceux qui aspirent vivre leur indépendance. Et moi, jaloux de mon autonomie, je considère comme une agression personnelle tout ce qui répond à l'*Ueber alles* germanique, défi lancé au monde et que le monde a accepté,

simplement, avec sérénité, bien qu'il n'y fût point préparé, comme l'honnête citoyen qui, devant l'offensive injurieuse du fier-à-bras professionnel accoutumé aux armes et toujours leste pour l'agression, n'hésite pas à lutter pour mettre en sûreté sa dignité présente et future...

Devant une telle lutte, M. Juan Mas y Pi croit qu'il est nécessaire de toutes parts de délimiter les camps, que tous les hommes doivent se définir :

Il faut se définir, parce que cette guerre est déjà par elle-même une définition. Et qu'on ne nous parle pas de Kant, Gœthe ou Schiller, parce que ce n'est pas eux qui font la guerre. Les hommes d'autrefois n'ont rien à voir avec les actes d'aujourd'hui. Nous ne parlons pas de Pascal, ni de Shakespeare, de Racine ou de Newton, mais des hommes d'aujourd'hui des procédés d'aujourd'hui, de l'actualité et de nous-mêmes. Ne masquons pas des attitudes propres par les ombres du passé. Soyons sincères : disons Bergson contre Eucken, Quinton contre Haeckel. Combattons avec des armes visibles. Laissons les morts en paix et ayons la pudeur de ne pas remuer leurs cendres glorieuses...

Toute guerre change les frontières, matérielles parfois, morales toujours. Il faut se placer d'un côté ou de l'autre, sans ambiguïté, sans vacillations. L'hésitant peut être un « embusqué » et aujourd'hui on n'admet pas les faiblesses qui peuvent donner lieu à des trahisons.

Les conséquences pour l'humanité? La fin de ce mensonge du kolossal, bluff d'un peuple dont la croissance s'est faite aux dépens des choses les plus essentielles (Nietzsche, ce latinisé, l'a démontré).

L'influence pour l'Amérique et pour l'Argentine? Concentration des idées dans le sentiment de la race, détruisant les snobismes dangereux des méthodistes de normes lointaines.

Enfin le distingué publiciste chilien M. Alberto Mackenna Subercaseaux n'a cessé, depuis le commencement de la guerre, de manifester ses sentiments profondément francophiles, tant dans le journal *la Patrie* de Valparaiso que dans la *Revista Nueva* de Santiago fondée par le jeune écrivain M. A. Walker Valdès dans le but de contrecarrer la propagande des Allemands.

En certains de ses articles, M. Mackenna Subercaseaux exprime son amour pour la France, qui « porte en elle ce qui constitue l'immortalité des peuples » et sa foi en la victoire des Alliés, qui sera « le triomphe de l'intelligence sur la force », en d'autres, il commente les plans ténébreux de l'impérialisme allemand qui, comme le font croire de nombreux indices, renfermèrent de terribles menaces pour les Républiques sud-américaines :

Ayant besoin d'expansion pour leur augmentation de population et leur commerce, les Allemands se trouvaient entourés par le cercle de fer de la diplomatie européenne. La France les avait resserrés dans un coin par l'habileté de ses combinaisons diplomatiques. Tout effort d'expansion en Afrique ou en Asie était la guerre et ils n'étaient pas encore complètement prêts pour l'affronter.

Que faire dans ce cas? Par où étendre le regard? Sur quel point trouver des terres pour l'Allemagne de l'avenir?

L'Amérique du Sud avec ses immenses territoires inhabités se présentait à eux comme un beau rêve. Ses admirables conditions naturelles, sa richesse inexploitée, son climat, sa législation, son gouvernement, la vie facile et bon marché du nouveau monde les attiraient comme un aimant.

Le sud du Brésil et le sud du Chili étaient les objectifs de leur rêveuse ambition.

Là, en ces belles et fertiles provinces, devrait se fonder la nouvelle Allemagne, de là devrait surgir la nouvelle race plus vigoureuse et plus robuste comme produit d'une terre vierge.

Pour mettre en pratique ce bel idéal, il fallait encourager l'émigration allemande dans ces provinces jusqu'à ce que le nombre des Allemands ou de leurs fils fût supérieur à celui des nationaux.

Ce résultat obtenu, le surplus serait facile à réaliser.

On ne manque jamais d'un bon prétexte pour chercher querelle et la force brutale déciderait du conflit.

En attendant, les colons restaient en communication constante avec la mère-patrie pour la tenir au courant des faits politiques, commerciaux et sociaux du pays, tous les conjurés guettant le moment favorable pour donner le coup.

L'espionnage, qui est une institution parfaitement organisée en Allemagne et qui doit avoir un Ministère spécial, travaillait pendant ce temps de toute sa vigueur, et il doit exister de nombreuses et curieuses informations des Allemands résidant à Rio Grande du Sud et à Valdivia, adressées au Département de l'espionnage du Gouvernement de Berlin.

Il doit exister également à la Chancellerie allemande d'intéressantes notes confidentielles des ministres en Amérique du Sud, communiquant au Gouvernement des nouvelles de l'état de ses colonies, lui fournissant des données sur la politique, les finances, l'anarchie et la mauvaise administration des pays où ils sont accrédités avec des détails qui surprendraient notre bonne foi et notre candeur...

La France, l'Angleterre et la Belgique, en défendant leur dignité et leur indépendance, défendent, sans le savoir, la dignité de l'Amérique du Sud, menacée par la voracité germanique.

Félicitons-nous des triomphes des alliés, qui sont aussi les nôtres!

Une telle attitude des écrivains hispano-américains influera peut-être sur les relations intellectuelles futures de la France et de l'Amérique espagnole. Il est à désirer qu'entre l'intellectualité de chacun des deux peuples se produise un rapprochement effectif de mutuelle connaissance et d'appui réciproque, rapprochement auquel les écrivains français, qui comptent avec une grande production et qui ne peuvent craindre la concurrence, auraient tout à gagner, et auquel les écrivains hispano-américains, qui occupent aujourd'hui une place marquée dans les lettres castillanes, trouveraient un stimulant dans leur lutte rude et ingrate pour la beauté.

Nous qui aimons profondément la France et qui faisons tout ce

que nous pouvons pour resserrer les liens intellectuels entre celle-ci et l'Amérique Espagnole, nous ne pouvons que nous réjouir de la franche adhésion de l'élite hispano-américaine à la cause aussi noble que juste de la grande nation latine.

FRANCISCO CONTRERAS.

§

Angleterre.

Articles sur la guerre. — *The Nineteenth Century*. — Sous ce titre : « Une armée déshonorée, » deux des enquêteurs officiels qui ont collaboré à l'œuvre de la commission de Lord Bryce — le Professeur J. H. Morgan et Mr R. S. Nolan, ajoutent quelques atrocités de plus aux innombrables crimes que les Allemands ont commis en France et en Belgique. « Les Germains, écrit le prof. Morgan, ont enfreint toutes les règles humaines et divines, et l'ancienne franc-maçonnerie des armes, dont les traditions d'honneur sont aussi vieilles que la guerre elle-même, n'a pas même entravé leur furie brutale et licencieuse. Il est oiseux de distinguer entre le peuple et ses chefs. L'abondance des carnets de soldats démontre que tous sont également infectés du même esprit. » La prophétie de von der Goltz, que la prochaine guerre aurait une inconcevable violence, s'est réalisée du fait même des Barbares qui l'ont complotée et qui ont prouvé qu'ils n'avaient aucun sens de l'honneur. L'usage du drapeau blanc, et tant d'autres félonies, tant de monstrueux recours à des traîtrises et à des lâchetés, ont mis également les soldats et les officiers dans la même posture d'infamie. Envers l'adversaire armé comme envers les civils, les Allemands se sont conduits comme des sauvages. Les pièces justificatives des enquêteurs resteront comme des documents irréfutables qui vaudront à la honteuse Germanie le mépris de l'humanité civilisée. A l'humiliation de la défaite méritée s'ajoutera le dégoût du monde entier. Les Allemands devront porter à jamais la peine de leur orgueil — qui n'est pas « l'orgueil d'un haut et pur dessein, mais cet orgueil que les Grecs dénommaient ὕβρις, l'insolence qui ne connaît pas de pitié et n'éprouve aucun amour. Il y a longtemps déjà, Renan prévenait Strauss que ce chancre rongeait le caractère allemand. Des pédants l'érigèrent en doctrine, les généraux la professèrent, l'empereur la prêcha. Au peuple entier on enseigna que la guerre est un état normal de civilisation, que la voracité de conquête et l'arrogance de race étaient les plus précieuses des vertus. De ce fruit avarié, le peuple allemand s'est gavé pendant toute une génération et il en est pourri jusqu'aux moelles ». Mr J. Ellis Barker étudie les volumineux écrits de Frédéric II, dont il traduit d'importants passages, pour démontrer, par les cyniques aveux du

monarque, qu'aujourd'hui rien n'est changé au royaume de Prusse et alentours. C'est le même mépris des traités, la même indifférence aux droits des neutres, la même hypocrisie, le même mensonge, la même barbarie. Sir Clement Kinloch-Cooke expose les raisons qui doivent faire adopter immédiatement la conscription, et le Captain Cecil Battine célèbre le centenaire de Waterloo en rappelant que cette bataille fut gagnée par des volontaires contre des conscrits. Mr Arundel del Ré explique « why Italy went to war ». Mr Arthur Steel-Maitland discute ce que la guerre exige, au point de vue économique, de l'Allemagne et de l'Angleterre; il est d'avis que les Anglais n'ont pas été ménagers de leurs ressources et il prévoit que l'Allemagne témoignera d'une puissance énorme de résistance. Mr Robert Machray fonde un grand crédit sur l'inépuisable et souple défensive de la Russie.

The Fortnightly Review. — Mr W. H. Mallock se livre à une ingénieuse comparaison entre Treitschke et Herbert Spencer avec ce résultat de mettre en pièces la théorie de l'Etat « as a fighting savage » soutenue par l'Allemand. Mr R. E. C. Long envoie une lettre de Pologne dans laquelle il fait un portrait fort intéressant du soldat russe. « The miracle of the War » est, pour Mr Archibald Hurd, l'élan, le soulèvement militaire du peuple anglais. Il convient de lire avec attention l'étude de Mr G. M. Trevelyan sur les Serbes et les Slaves opprimés par les Autrichiens et les Magyars. M. A. C. Dunstan raconte comment il s'est évadé d'Allemagne. Les opérations contre les Dardanelles sont, pour Mr H. Charles Wood, parfaitement justifiées par le résultat à atteindre, pourvu qu'elles soient intelligemment conduites. « Politicus » expose quel peut être l'avenir de la Serbie après les agrandissements territoriaux qu'elle réclame, l'augmentation de sa population, et un libre accès à la mer. « Imperialist » estime « profitable et intéressant » d'examiner les causes et la nature des demandes du Japon à la Chine, et il affirme que le problème qui se pose avec gravité, en Extrême-Orient, n'est pas l'expansion du Japon, mais les conditions intérieures de la Chine. Après une vigoureuse attaque contre le gouvernement et contre le peuple anglais, le Captain Cecil Battine préconise la conscription comme le seul moyen pour l'Angleterre de faire face aux difficultés que la guerre actuelle lui impose. Sans tomber dans les obscurités du langage technique, Mr H. J. Jennings explique « how the war is financed ». Dans ses réflexions sur les relations entre les Etats-Unis et l'Allemagne, Mr James Davenport Whelpley fait cette remarque, importante à retenir, qu'il ne saurait y avoir de guerre entre les deux pays avant que le Congrès ne soit convoqué en une session spéciale, ce qui laisse une large marge aux pourparlers diplomatiques.

The English Review. — Même par ce temps de guerre, la poésie a conservé la première place ici, et les douze premières pages sont occupées par une « Ballade de la Guerre », de Lord Latymer, un court poème de Walter de la Mare, et un fragment posthume de James Elroy Flecker. Après les souvenirs d'enfance de Maxime Gorki et une nouvelle de R. Ellis Roberts, le reste du numéro est consacré à « la Guerre de Libération », selon le titre général sous lequel sont rangés les articles. Mrs May Sinclair donne encore quelques pages de son carnet d'infirmière en Belgique ; un officier relate quelques incidents de l'attaque de Neuve Chapelle ; Mr Edward Thomas consacre de belles pages à la mémoire du poète Rupert Brooke, décédé aux Dardanelles ; le commandant Stuart Stephent expose comment il parvint à prédire la date à laquelle éclaterait la guerre mondiale déchaînée par l'Autriche et l'Allemagne. Mr Lisle March Phillips disserte sur l'influence que l'armement exerce sur la tactique dans cette guerre de tranchées, où il faut manier la pelle et la pioche pendant des semaines pour aboutir à se servir de la baïonnette pendant une demi-heure. Mr H. M. Tomlinson prend la défense de la classe ouvrière fort attaquée ces temps derniers pour ses déplorables habitudes et sa paresse. Il essaie de la justifier, mais il n'en reste pas moins qu'il éclate de fréquentes grèves dans des corporations qui devraient consacrer toute leur activité aux travaux de la guerre et seconder ainsi l'effort héroïque de ceux qui se font tuer pour la liberté de leur pays. Pour Mr Sydney Brooks, le torpillage de *la Lusitania* a amené l'Amérique « at the cross roads », au carrefour où il lui faut décider dans quelle direction elle va s'engager. Son intervention serait d'une valeur très grande, mais non capitale, pour les Alliés, et elle serait d'un bénéfice inestimable pour elle-même. Dans un commentaire plein d'énergie et de clarté, Mr Austin Harrison examine la tâche qui incombe à l'Angleterre dans cette guerre, tâche dont il a une conception très précise et très juste grâce à sa connaissance directe de l'état de choses sur le continent, aussi bien en France qu'en Allemagne, en Autriche et en Russie. Il estime qu'on se fait, dans son pays, une opinion trop optimiste de la marche des opérations, et il réclame vigoureusement une compréhension meilleure des circonstances, l'institution du « service national », c'est-à-dire la conscription et la mobilisation industrielle du pays.

The British Review. — Les récentes difficultés entre la Chine et le Japon font l'objet des commentaires de Mr E. Bruce Mitford. L'auteur démontre que l'Allemagne ayant réussi à financer, et, par suite, à inspirer les journaux qui se publient en langue anglaise à Pékin, la presse de Londres, qui reçoit par là ses informations, se laissa d'abord prendre au piège et se montra quelque peu agressive contre le Japon. Avec beaucoup d'habileté, les Allemands avaient

solidement établi les bases de leur influence en Extrême-Orient, et le Japon, qui avait déjà défendu contre la Russie l'intégrité de la Chine, s'empressa de démolir les fondations de l'édifice teuton, et ses demandes à la Chine avaient pour but de l'assurer contre toutes nouvelles tentatives d'immixtion de la part des puissances européennes. Pour l'écrivain qui signe R. T. C., la sympathie populaire que la Roumanie témoigne envers la Triple-Entente est contenue par la prudence d'un gouvernement qui se méfie des promesses diplomatiques et préfère conserver les forces de la nation intactes pour faire face à la crise qui se déçlarera inévitablement à la fin de cette guerre. Cette attitude, que l'auteur est enclin à approuver, se justifie par plusieurs manques de parole des grandes puissances vis-à-vis des petites nations. Si la Roumanie se décide à entrer dans le conflit, ce ne sera que pour la défense des idées de liberté et de justice. Le rôle des chemins de fer en temps de guerre est étudié avec une parfaite compétence par Mr Vernon Sommerfeld, et sous le titre de « Liberté et Discipline », le directeur de la Revue joint son opinion à celle de tous les hommes intelligents d'Outre-Manche pour réprouver l'usage maladroit qui est fait des ressources nationales ; ce n'est pas le moment de s'attarder aux discussions abstraites ; il s'agit de défendre, contre une agression formidable, tout l'héritage de la race et de la nation, et il y faut un effort unanime.

The World's Work. — La situation des nations neutres est examinée, dans un article anonyme, avec beaucoup de sagacité. « Si l'Amérique est contrainte d'entrer dans la lutte, conclut l'auteur, son aide ne sera pas autant à dédaigner que le prétendent les Allemands. » Il n'y aura plus danger de rupture au cas où, par suite de son blocus des côtes allemandes, l'Angleterre verrait se produire un incident qui déchaînerait la fureur de l'opinion publique américaine ; l'association financière de MM. Lloyd George, Ribot et Bark s'augmenterait de l'apport de Mr Mac Adoo ; toutes les usines des Etats-Unis s'organiseraient au service de la cause des alliés, et cette formidable puissance industrielle permettrait de ne plus redouter l'insuffisance des munitions ; les bâtiments de la marine, cuirassés, croiseurs, torpilleurs et sous-marins seraient un appoint appréciable ; en deux mois, 4 ou 5 millions d'hommes s'exerceraient qui, au bout de six mois, seraient prêts à marcher ; rien n'empêcherait plus les Etats-Unis de saisir les innombrables navires, paquebots et croiseurs réfugiés dans les ports et qui constitueraient une flotte admirable pour les transports d'hommes et de matériel ; ce serait la fin de toute l'aide financière et matérielle qui parvient encore d'Amérique en Allemagne par des voïes détournées. Si l'Allemagne pousse à bout la grande démocratie américaine, c'est qu'elle est atteinte de cette folie dont les dieux frappent ceux qu'ils veulent détruire. Admettons

le présage, et, en attendant les coups des dieux, frappons fort et sans arrêt. — Mr Frederic A. Talbot expose ce qui a été fait pour l'aviation dans cette guerre ; signalons aussi deux articles sur les services de santé et les ambulances.

The Cornhill Magazine. — Les événements actuels ne manquent pas d'être mentionnés dans les articles qui commémorent la bataille de Waterloo, qui se livra, il y a cent ans, dans une région occupée maintenant par l'envahisseur teuton. Mr Boyd Cable fait un palpitant récit de la prise d'une tranchée.

The Book Monthly ne s'occupe que des livres du mois, et n'a ordinairement aucun caractère belliqueux ; mais comme une bonne part des livres que publient les éditeurs anglais ont trait à la guerre, il n'est pas une page de cette belle revue qui ne parle de ce qui se passe sur les fronts de combat ou n'ait rapport aux conséquences de la lutte. Il en est de même avec la plupart des hebdomadaires. Par exemple, Mr James Milne est venu à Paris, et, dans le *T. P.'s Weekly*, il dépeint notre capitale en temps de guerre avec toute la fervente adoration du Parisien convaincu. C'est aussi Paris que décrit agréablement, et d'un point de vue plus étroit, Mme Ciolkowska, dans *The Egoist,* où Miss Dora Marsden prend à partie, avec une vigoureuse éloquence, les gouvernants de l'Angleterre, et l'Angleterre elle-même, dont l'imprévoyance a laissé se déchaîner le cataclysme qui ensanglante le vieux monde. Le n° 136 de la revue *Everyman* est un « War Cabinet Number » et contient les 22 portraits des ministres. *The Nation, The Saturday Review, The Statesman,* à des points de vue différents, commentent et critiquent les événements de la semaine avec la belle liberté dont jouissent nos confrères d'Outre-Manche. *The Bookman* et *The Athenæum* se contentent de critiquer tout ce qui s'écrit et se publie, ce qui leur permet de donner indirectement leur opinion sur les faits et sur les hommes.

HENRY-D. DAVRAY.

§

Balkans.

En Grèce la lutte électorale se termina par une victoire du parti venizeliste. Si les gounaristes ont réussi à gagner une centaine de sièges dans la nouvelle Chambre, c'est un peu parceque M. Venizelos avait détenu le pouvoir pendant plus de quatre ans et qu'il était fatal d'avoir mécontenté durant cette période de réorganisation et de réformes tous ceux auxquels l'ancien régime était profitable. La minorité qui a voulu suivre M. Gounaris ne se compose pas que d'interventionnistes mous, ou de neutralistes. M. Gounaris, qui fut et continue d'être un politicien à principes, eut la mauvaise fortune de rallier autour de lui tous les intérêts lésés par l'assainissement

administratif, toutes les rancunes provoquées par la politique progressiste et franchement libérale de M. Venizelos, toutes les aigreurs enfin que l'arrivée de cet homme suscita chez les facteurs ou principicules électoraux, dont l'influence diminua ou s'effaça depuis l'inauguration d'une ère hostile à l'oligarchie. Ces éléments, qui ne sont certes pas les plus sains de la nation, vinrent renforcer le parti gounariste. Afin de combattre M. Venizelos, ils adoptèrent volontiers, en matière de politique extérieure les scrupules et les hésitations de son adversaire. Le parti gounariste doit à la faveur de ces « indésidérables » quelques succès remportés dans les départements de l'ancien royaume.

En Macédoine, les gouvernementaux ont obtenu une grande majorité. Mulsumans et juifs, influencés par le prestige des candidatures officielles, votèrent en bloc pour les gounaristes. Ainsi sans trop exagérer on peut dire que la minorité qui soutient M. Gounaris est faite en grande partie de mécontents ou d'inconscients. Les partisans convaincus de sa politique ne sont pas aussi nombreux que les récents résultats des élections pourraient le faire croire.

Le pays a donc une fois de plus accordé sa pleine confiance à M. Venizelos. Que contient-il, en réalité, ce nouveau mandat ? « Le retour au pouvoir du parti libéral, écrivais-je le 1er juin dans le *Mercure*, ne signifierait point que le peuple grec souscrit à une politique de concessions (à la Bulgarie). » Depuis, tant les journaux d'Athènes que ceux de Paris ont à maintes reprises donné des interprétations analogues. « Le peuple grec, écrit la *Hestia* à la date du 7 juin, n'aura pas à se prononcer aux prochaines élections, comme prétend le *Times*, sur la question des concessions à faire à la Bulgarie, dont parlait un des mémoires de M. Venizelos. L'ancien président du conseil dans son mémoire confidentiel exposait au roi le cas où il aurait été peut-être possible à la Grèce, si elle recevait comme compensation deux vilayets en Asie Mineure — celui d'Aidin et celui de Brousse — de consentir à une cession d'une bande de terre en Macédoine orientale. Il n'a pourtant soumis aucune proposition. Ce second mémoire et l'indication y contenue n'ont pas été la cause du désaccord avec la couronne et de la crise ministérielle qui s'en est suivie.

Entre ce mémoire et la démission de M. Venizelos est intervenu un troisième mémoire, plus récent d'une semaine. Pendant cette semaine le cabinet a obtenu des assurances de la Triple-Entente qu'aucune demande de consentir à des concessions ne serait adressée au gouvernement hellénique.

La presse venizeliste, notamment *la Patrie*, développa maintes fois cette même thèse. Le 10 juin, *le Temps*, qui, jusqu'alors, sur la question des concessions, avait partagé les vues du *Times*, reconnais-

sait que d'après les journaux vénizelistes « l'opposition est aussi peu disposée à abandonner une parcelle quelconque des reprises territoriales des deux dernières guerres que les gouvernementaux eux-mêmes ». Ce point semble suffisamment éclairci aujourd'hui et l'on peut être certain que M. Venizelos ne comprendra pas dans son nouveau programme le projet qu'il ébaucha dans son deuxième mémoire à la couronne. Quelle donc serait la base de ce programme? Faudrait-il croire que M. Venizelos se prononcerait de nouveau pour l'intervention immédiate? Le sentiment populaire en Europe serait plutôt enclin à adopter ce point de vue. « M. Venizelos est pour les alliés et veut que la Grèce marche, donc il s'empressera de la faire sortir de la neutralité. » Telle est en substance la conjecture à laquelle se livre volontiers l'opinion publique. Mais si on étudie la question d'un peu plus près, on ne tarde pas à s'apercevoir que la réalité n'est pas aussi simple que se la représente la pensée populaire. Depuis la chute de M. Venizelos, la situation s'est modifiée en Europe. Même si on négligeait l'évolution subie par certains Etats balkaniques, seule l'intervention de l'Italie ne suffirait-elle pas à diminuer quelque peu l'importance d'une coopération éventuelle de la Grèce? Au mois de mars, la Grèce serait la première nation neutre qui se rangerait aux côtés des alliés. Son intervention faciliterait la tâche des puissances de l'Entente non seulement au point de vue militaire. mais principalement et avant tout au point de vue diplomatique. En échange de sacrifices relativement légers, les alliés étaient disposés à lui offrir d'importantes compensations territoriales en Asie-Mineure. Les alliés peuvent-ils agir à son égard avec la même libéralité qu'il y a trois mois? Et n'y aurait-il pas d'obligations contractées depuis, qui les empêcheraient d'être à présent aussi généreux qu'au mois de mars? Aussi quel pourrait être l'appoint militaire de la Grèce dans l'entreprise contre les Dardanelles, aujourd'hui que cette entreprise, minutieusement préparée d'après des plans nouveaux, semble se développer avec les plus grandes chances de succès? Autant de questions, autant de problèmes à résoudre en commun par les puissances de l'Entente et la Grèce. Le retour au pouvoir de M. Venizelos sera le point de départ de nouvelles négociations et on ne peut douter que l'autorité et la hardiesse de l'éminent homme d'Etat faciliteront grandement la conclusion d'un accord. Ses sympathies et ses idées sont connues, et ce ne serait pas prophétiser que de dire qu'il s'emploiera de toute sa force pour réparer en partie les fautes d'un prédécesseur hautement désapprouvé par la conscience nationale. S'il reste encore une bonne petite place aux côtés des alliés, hellènes et philhellènes peuvent être certains que M. Venizelos s'empressera de l'occuper. Par malheur, la maladie du roi Constantin ajournera la solution de la crise ministérielle provo-

quée par les élections. Selon des télégrammes d'Athènes, M. Gounaris se trouverait obligé de conserver le pouvoir jusqu'à la convocation de la nouvelle Chambre. Ce serait un fait sans précédent, puisque en Grèce les coutumes constitutionnelles exigent qu'un gouvernement mis en minorité à la suite des élections se retire immédiatement. Ce serait surtout une perte de temps préjudiciable aux intérêts helléniques. Gouvernée depuis trois mois par un ministère sans autorité, la Grèce aspire aujourd'hui à trouver au plus tôt son orientation définitive ; et l'on voudrait espérer qu'une amélioration rapide de l'état du souverain permît à ses ministres de le mettre au courant de la situation politique, avant qu'il ne soit trop tard.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

Que fait la Roumanie ? — La situation et l'histoire des pays de notre immédiat Orient européen demeurent toujours très mal connues en France : on s'étonne de voir des hommes qualifiés écrire, dans des périodiques sérieux, que « les guerres de 1912 et de 1913 avaient *arraché la Roumanie.., à la Turquie* », surtout quand cet écrivain croit devoir ajouter que cela « avait déjà forcé les générations vivantes à *apprendre* à nouveau la géographie de toute une région » (1). Faut-il répéter que les principautés roumaines ont, même sous le joug turc, conservé une relative autonomie ; qu'elles ont conquis leur indépendance en 1877-78 et qu'elles forment un royaume libre depuis 1881 ?

Ceux qui, dans la presse, ont posé la question : Que fait la Roumanie ? n'ont pas toujours envisagé, pour y répondre, les faces très diverses du problème. Beaucoup soupçonnent le Gouvernement de M. Bratiano, avec ses tergiversations et ce qu'on a appelé ses *finasseries*, de tendre à ce seul but : renouveler le coup heureux du traité de Bucarest, et obtenir, encore une fois, la part du lion pour un coup de pied de l'âne. Ce serait méjuger la Roumanie, dénaturer le rôle conciliant et pacificateur qu'elle a joué dans la guerre balkanique et ignorer la réelle valeur de son intervention dans le conflit actuel.

Elle mérite que l'on fasse droit à ses revendications : elles n'ont rien d'outrecuidant. Si cette guerre doit faire triompher *le principe des nationalités* — principe étroit d'ailleurs, et que forcément l'on ne respectera pas en tous lieux dans la mesure où l'on en parle — il est bien naturel qu'à peine née d'hier à sa vie de nation libre la Roumanie demande à profiter de l'aubaine et songe à grouper une bonne fois tous ceux de ses enfants que les méfaits de l'his-

(1) Cf. *Mercure de France*, avril 1915, p. 678, relevé par *Noua Revista româna*, Bucarest, n° des 12-19 avril.

toire ont éparpillés autour de ses plus proches frontières. Elle consentira, à cet effet, et accomplira vaillamment un gros effort, qui n'est pas au-dessus de ses moyens, mais où elle dépensera toutes ses énergies et dont elle attend une récompense plénière.

Or de toutes les revendications roumaines, celle que l'on a le moins fait ressortir jusqu'ici est justement la seule importante, celle dont dépend et qui déclanchera automatiquement l'intervention : la Bessarabie. Les Alliés ont beau jeu d'assurer à la Roumanie la possession de territoires qu'elle devra conquérir et qui ne leur appartiennent, ce semble, en aucune manière ; cela ne comporte ni un don, ni une grâce, cela lui reviendra de droit si elle réussit à s'en emparer. Qu'est-ce, pour l'immense Russie, que de rendre à son petit voisin, à son héroïque compagnon d'armes de Plevna, une bande de terre parfaitement moldave de 400 kilomètres de longueur sur environ 100 kilomètres de largeur ? La presse française n'a presque jamais mentionné ce point des pourparlers entre Bucarest et Pétrograd. Est-ce le souci de ne pas porter atteinte au prestige de la Russie ? Nous croyons au contraire qu'il est bien temps de faire appel, et franchement, à son libéralisme, à sa loyauté, à sa gratitude même, car l'appui roumain pourrait être aussi décisif aujourd'hui qu'en 1877.

Considérons brièvement les frontières roumaines et nous verrons que, parmi les territoires qui doivent faire retour à la Roumanie, la Bessarabie est celui auquel elle doit tenir entre tous.

§

La Roumanie n'a point de griefs directs, personnels, contre l'Allemagne. Elle lui doit un roi et une dynastie qui l'ont amenée à faire figure parmi les Puissances ; elle lui doit des industries et un apport de capitaux qui ont assuré son développement et sa prospérité ; elle lui doit l'instruction de la plupart de ses professeurs, artistes, ingénieurs, économistes, et autres, dont les nouvelles générations furent peu dirigées sur l'unique Paris. Pour se soustraire à cette emprise, pour prendre une attitude dans le conflit d'aujourd'hui, elle se voit obligée, — comme l'Italie, — de déterminer officiellement le point de départ de la guerre : elle reconnaît que la responsabilité en retombe sur ceux qui rejetèrent comme un refus la réponse humiliée de la Serbie...

A l'Autriche cependant la Roumanie est liée non pas seulement par un traité de trente années, mais par une longue tradition de loyalisme de la population transylvaine. La Transylvanie a bien été la citadelle du Roumanisme, d'où sont descendus, pour fonder dans les plaines du Danube et du Seret des voévodats autonomes, les premiers princes *olaques* brûlant de secouer la vassalité hongroise ; elle a bien été le berceau dace de la nationalité roumaine, dont on est désormais aussi fier, et à juste titre, que de l'origine romaine. Mais ce haut-plateau

daco-latin, — d'où devait partir encore, à la fin du XVIIe siècle, le réveil de la langue roumaine, — cette Transylvanie maternelle ne fit partie intégrante des principautés qu'à deux minutes exceptionnelles de leur histoire : en 1469-70 sous Etienne le Grand de Moldavie, puis en 1599 lorsque Michel le Brave, entré à Alba-Julia en triomphateur au son des violons, se fit acclamer « prince de toute l'Ungro-Vlachie, de la Transylvanie et de la Moldavie », réalisant, ne fût-ce que pour un instant, — dix mois, — l'unité politique de la nation roumaine, unité passagère, — présage uniment de ce qui devra s'accomplir. Et c'était le temps des luttes autrichiennes contre les Hongrois ; Michel le Brave agissait en tant que féal de Rodolphe II de Habsbourg. A partir du traité de Carlovitz (1699), qui rattache la Transylvanie, de même que la Hongrie, directement à la couronne d'Autriche, l'empereur n'a pas de sujets plus sûrs que ses Roumains ; toute leur politique se bornera à demander le secours de Vienne contre Bude ; quand ils sont par trop opprimés, quand la patience leur échappe, ils ne s'insurgent, comme Horia et Avram Ianco, qu'avec l'autorisation impériale, — qui ne les met pas à l'abri des représailles madyares, bien au contraire ; dans les cas désespérés, ils recourent à l'empereur en personne : leurs appels les plus célèbres sont le *Supplex libellus Valahorum* en 1791 et en 1892 le *Memorandum*, au procès retentissant. Bien qu'ils n'aient pas, — ils ne l'ont eue que sous Joseph II, — l'oreille de la cour, ils conservent une foi inébranlable dans la justice et la bienveillance de la dynastie. Ils constituent ainsi dans l'Empire un élément d'ordre qui attend résolument que les réformes nécessaires viennent de haut en bas (1). C'était une façon à eux de se rattacher dans la mesure du possible à la civilisation occidentale. Depuis quelque dix ans à peine ils ont pu se rendre compte qu'ils étaient livrés sans rémission à la horde touranique qui, depuis 1867, fait la loi dans le pays. Et toutefois plusieurs d'entre eux persistent à penser que « si notre bon Empereur savait »... il y aurait encore de l'espoir.

Aussi le Roumain n'en veut-il qu'au Hongrois et à la madyarisation. Ah ! là, il en veut à mort. Il sait que, de ce côté, il n'y aura point de quartier : les promesses solennelles des hommes d'Etat et les articles mêmes de la Constitution madyars n'ont jamais été pour lui que duperies. J'ai dû signaler parfois dans cette revue, — où l'on ne s'occupait pas de politique, — ce que la presse universelle a bien été obligée d'enregistrer à maintes reprises : les mensonges officiels sur la situation des Nationalités en Hongrie, les exactions fiscales et administratives érigées en principes de gouvernement, la persécution contre l'église, contre les écoles et contre la langue roumaines, le

(1) Cf. Article de Gh. Popp, dans *Tribuna*, revue hebdomadaire des intérêts transylvains, Bucarest.

trucage des lois électorales, le dogme insensé de l'*unité madyare* autorisant tous les abus de pouvoir (1), etc. N'obtenant rien de Vienne, le Transylvain à la fin se tourne vers Bucarest. Et pour tous les Roumains la lutte contre le Hongrois sera la guerre nationale, la guerre libératrice qui arrachera trois ou quatre millions de frères à un joug odieux; qui groupera, après une attente millénaire, la grande famille daco-roumaine. Pour cette guerre-là les dorobantzi auraient rejoint d'eux-mêmes les Motzi par-dessus les Carpathes, d'un bond, si, plus loin que Pest, il n'y avait eu Vienne, et Vienne encore par derrière la Bulgarie.

On n'a pas brandi le péril bulgare comme un épouvantail, prétexte à l'inaction. Aujourd'hui, il semble conjuré; une entente paraît s'établir entre les cabinets de Sofia et de Bucarest. Mais tant que la Bulgarie a pu croire à un appui efficace de l'Autriche, à un appui réparateur de 1913, ses revendications allaient loin. La Dobroudja était en jeu. Or si enviable et importante que soit pour l'augmentation de sa puissance l'adjonction du plateau transylvain, la Roumanie, mise au pied du mur, n'hésiterait pas; la Dobroudja n'a peut-être jamais été roumaine, elle a été acceptée en 1878 comme un maigre prix de victoires coûteuses; mais désormais elle est colonisée et aucun arrondissement de territoire vers l'Europe centrale ne balancerait la perte de ses côtes, l'avantage de posséder les bouches du Danube, les dépenses du port magnifique de Constantza et de la voie ferrée qui y aboutit, l'immense essor qu'en a pris le commerce roumain par mer. Pour les sauvegarder la Roumanie consentirait, — dit-on, — à rétrocéder le Quadrilatère, à rentrer dans ses frontières d'avant le traité de Bucarest. C'est vraiment y mettre le prix.

A plus forte raison n'entend-elle rien perdre de ce qui lui revient d'autres côtés.

La Bucovine a toujours été moldave. Elle l'est encore. Lorsque les Russes l'occupèrent, en 1770, les billets de banque qu'ils mirent en circulation portaient d'un côté l'inscription et les armes russes, de l'autre l'emblême et la valeur moldaves. L'eussent-ils fait pour quelques pâtres et laboureurs ? Les chartes les plus anciennes des corps de métier de Cernautz n'offrent que des noms roumains ; la ville était un gros bourg, sous la dépendance immédiate du hospodar de Moldavie, lequel y possédait, selon toute apparence, une résidence sur la colline où s'élève aujourd'hui le palais métropolitain et qui a conservé le nom de *Dealul Domnului*, mons dominicus, dont les Allemands ont pu aisément faire Dominikberg. Les colonies allemandes n'ont été amenées que tard par les Autrichiens : quelques agricul-

(1) Cf. Un livre récent de MM. Jon et Juliu Jonescu : *Ardéal, Banat Crisana et Maramures,* étude politique et sociale sur les Roumains de Hongrie.

teurs du Wurttemberg, quelques drapiers comme ceux qui s'installèrent en Podolie, et qui ont fini par se disperser ; on les retrouve comme tâcherons jusqu'en Roumanie (1). L'occupation autrichienne de 1774 ne fut à proprement parler qu'un empiètement systématique à coups de *bacsis*, distribués aussi bien aux Russes qui se retiraient qu'aux Turcs qui cédaient par traité une province sur laquelle ils n'avaient aucun droit. A Jassy, un buste rappelle que le prince Grégoire Ghica fut décapité pour avoir protesté contre cette infamie. La Bucovine demeure surtout, et à jamais, la terre sacrée de l'héroïsme moldave : c'est dans ses bois impénétrables que se réfugiaient et se reformaient les troupes des fiers voévodes harcelées par les Turcs et les Polonais, les Tatars et les Madyars, et qu'elles en ressortaient pour la victoire ; c'est au fond de ces bois que la piété des mêmes voévodes, défenseurs de la chrétienté, élevaient les merveilleux monastères dont les trésors d'art, et d'un art bien spécial, faisaient ces années dernières l'admiration de spécialistes viennois. Ses villes sont roumaines ; l'érudit architecte Romstorfer a retrouvé la citadelle de Suceava ; et le cloître de Putna conserve le tombeau du grand Etienne. L'âme nationale vibre tout entière à ces souvenirs. Le peuple les revit dans ses contes. L'envahissement du pays par l'élément ruthène, de date récente, bien que favorisé par l'Autriche pour diviser la vieille population autochtone et la mâter, n'a pour effet que de raviver l'espoir d'un avenir meilleur et semblable au passé.

Mais, si la Bucovine n'est perdue que d'un siècle ; si la Transylvanie n'a jamais appartenu aux princes moldo-valaques ; il en va tout autrement de la Bessarabie : elle a été terre roumaine jusqu'à nos jours. La Russie l'avait prise en 1812 ; mais, *en droit*, — comme le remarque le professeur N. Basilesco (2), — la cession que lui en faisait la Turquie était de nulle valeur, la Turquie suzeraine s'étant toujours portée garante de l'intégrité territoriale des principautés autonomes, et n'en pouvant pas disposer, quoiqu'elle l'ait déjà fait pour la Bucovine, tout aussi illégalement. L'Angleterre et la France en 1856 rendirent la Bessarabie à ses légitimes propriétaires. Et voici qu'en 1878, après une campagne qui tournait assez mal pour qu'il fallût appeler les Roumains au secours, après des victoires dues à l'entrain irrésistible de ces Roumains, la Russie reprend cette province qu'elle n'a possédée que de façon toute momentanée, contre toute justice, et inflige encore à son allié l'affront de ne pas lui permettre de se faire entendre au Congrès de Berlin ! Etait-ce là la promesse du grand-duc Nicolas télégraphiant au prince Carol : « Passe le Danube *à n'importe quelles conditions*. Viens à notre aide » ?...

(1) Cf. Em. Grigorovitza, dans Flacara-Bucarest, n° 28 mars.
(2) *Journal de Genève*, n° du 1er juin.

On comprend que la Roumanie ne puisse l'oublier. Elle ne peut oublier qu'Akkerman et Kilia furent des ports roumains, que Hotin était une citadelle roumaine ; que la plaine de Bessarabie était le grenier moldave. En les réclamant, elle n'émet pas de prétentions improvisées : elle fait valoir des droits légitimes et historiques, tels qu'aucun autre pays n'en a de plus réels et de plus anciens à revendiquer. Voudrait-on même n'en tenir nul compte, que la Russie aurait intérêt à effacer une erreur politique, admissible en 1879 à l'égard de la principauté toute jeunette, mais intolérable envers le royaume affermi par quarante-six ans d'un règne prospère. Elle ne peut rétracter cette fois les promesses du tsar prononcées au début de la guerre.

Ne souhaitons pas qu'un nouveau Plevna la rappelle au sentiment des réalités. Mais si cela devait arriver, on peut être certain que l'entrée en lice de l'armée roumaine, toute fraîche, forte de près d'un million d'hommes endurants, aguerris aux privations, bien armés, supérieurement équipés, animés d'un courage que soutient la plus belle des causes, aurait une influence décisive sur l'issue de la lutte. L'intervention roumaine obtenue, c'est l'Europe centrale complètement encerclée, la Turquie isolée, la Russie ravitaillée en munitions et ravitaillant l'Occident en céréales, ce sont les Balkans réorganisés, c'est la conflagration gigantesque précipitée vers la fin. Cela vaut bien les frontières du Dniester, du Prout et de la Tisa. Les Bulgares, les Grecs et les Serbes sont assurés chacun de larges compensations qui maintiendront l'équilibre général. La Grande-Roumanie formera enfin le bloc latin oriental qui compensera ce que l'on a pu appeler le péril slave.

Ce sera, à vues humaines, l'avenir paisible. Les œuvres de paix ne manqueront pas (1).

MARCEL MONTANDON.

§

Danemark.

Tilskueren (Le Spectateur) est la principale revue danoise, dirigée par M. Poul Levin. J'ai eu déjà occasion d'en parler à propos d'un article de M. Georg Brandes. Elle ne professe, au sujet de la guerre, aucune opinion rédactionnelle, et ses collaborateurs ont manifesté des tendances diverses, y compris le germanisme le plus mar-

(1) Quelques politiciens agitent encore la question du libre passage des détroits : ils redoutent pour la Roumanie une menace de vassalité économique et même politique du jour où la Russie sera seule installée à Constantinople et aux Dardanelles. Nous n'y croyons pas : la France, l'Angleterre, l'Italie, la Belgique et la Hollande auront les mêmes intérêts après qu'avant la guerre à pouvoir franchir librement le Bosphore et à pouvoir le faire franchir aux marchandises dont ces pays sont preneurs aussi bien en Roumanie qu'en Russie : ils feront maintenir, à n'en pas douter, l'égalité des droits commerciaux pour tous, sous le régime russe comme sous le régime turc.

qué, mais plus souvent on y montre envers les alliés une bienveillance sympathique, très mitigée, bien entendu, par le neutralisme, qui est l'attitude du plus grand nombre des écrivains danois.

Il ne faudrait pas considérer comme expressif des idées même d'un groupe peu nombreux l'article de M. Johannes V. Jensen : « L'élan nordique. L'Europe avant et après la guerre » (décembre). Les préférences de cet auteur sont déterminées par des théories qui lui sont tout à fait personnelles, et qu'il a résumées parfois en de rapides exposés, mais surtout suggérées dans ses descriptions et récits lyriques du monde humain primitif dans le nord, réunis en ses deux volumes, *le Glacier* et *le Vaisseau*. Il est encore important, pour le comprendre, de tenir compte de ses romans américains. M. Johannes V. Jensen croit que les conditions pénibles de la vie du Nord ont été favorables à la formation d'une race plus vigoureuse et plus saine, tandis que les peuples du Midi ont joui d'une existence trop facile. Telle est, selon lui, la grande loi qui fait dépendre du climat les races et leurs aptitudes. Entre la préhistoire et le temps présent, il oublie ainsi des civilisations que l'on croyait moins négligeables. Mais il se déclare lui-même fort ignorant en histoire, ainsi qu'en matière économique. Grand admirateur de l'Allemagne, il est heureux de penser que, si le Slesvig a été enlevé au Danemark, du moins cette province n'est pas sortie « de la famille ». Plus grand admirateur encore, semblait-il, du monde anglo-saxon, il avait la conception nette d'une race supérieure, qui comprend les pays scandinaves, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Amérique du Nord, ce qu'il appelait la race « nordique » ou « gothique ».

On peut penser quel scandale a été pour lui la guerre actuelle, — non à cause de son horreur, mais parce que l'Allemagne et l'Angleterre se trouvent dans les camps opposés, en sorte qu'il s'agit d'une véritable guerre civile. La race nordique est divisée. Il n'a pas hésité, pourtant, à prendre parti, car il n'est pas dans sa nature de s'attarder aux lamentations. L'Angleterre a eu tort, et c'est le fait que, se plaçant en dehors du cercle de la civilisation nordique, elle s'est alliée à des peuples latins et asiatiques, qui est la cause de la guerre.

Son choix entre l'Angleterre et l'Allemagne paraît avoir été déterminé en grande partie par une particulière antipathie à l'égard de la France :

Il a été peu édifiant d'entendre l'Angleterre faire duo avec le fausset français, cette voix vulgaire et désaccordée qui était, notamment, celle des communiqués français des premiers temps de la guerre, que les Anglais, en d'autres circonstances, auraient certainement qualifiée de *vicious*, et qui est bien différente du ton allemand, rauque et grandiose, brutal au pis, mais jamais ignominieux... Plus tard les Anglais enlèveront les flocons

sur leur habit, mais il ne leur sera pas facile de cacher les traces effectives de la société qui aura été la leur.

L'Angleterre étant supposée aussi pleine d'aménités envers la France que M. Johannes V. Jensen lui-même, on s'explique mal qu'elle se soit mise en ligne contre l'Allemagne. Mais « jusqu'à quel point l'Angleterre est-elle anglaise » aujourd'hui? Cela tient, au surplus, à la jalousie. L'Angleterre est, vis-à-vis de l'Allemagne, comme le noble en face du parvenu.

La société anglaise était considérée par les Anglais eux-mêmes, et par les autres, comme le summum de ce que pouvait atteindre la créature, et de cette hauteur la manière d'être allemande paraissait triste médiocrité et manque de tact; cependant la question est de savoir si l'impeccabilité anglaise n'est pas une forme inféconde et vaine, par opposition avec la grossièreté allemande pleine de saveur, dès qu'il s'agit de mesurer la réserve populaire.

On voit le thème. L'auteur peut, dès lors, parler de brutalité et d'autres dispositions fâcheuses qu'il attribue au peuple allemand, et pourtant n'y voir que des raisons de le louer et d'espérer, à la fois pour lui et pour le monde, l'heureux développement de ces défauts actuels, prometteurs d'un si grand avenir.

De soi-disant raisonnements de ce genre, hélas! nous en entendons souvent, car ils sont commodes. Une fois bien alignés pour une démonstration, il y a si peu de chose à y changer pour en tirer la démonstration contraire. Et puis, on en sait toujours assez long pour raisonner ainsi. Aux objections connues, il y a d'ailleurs des réponses non moins connues, et admises comme des axiomes. Un tel axiome, très utile pour établir la supériorité allemande, est celui-ci : « Souvent les particularités d'une race ne se manifestent pas du tout avant le croisement avec une autre. » Or, le peuple allemand est très peu germain, mais il paraît qu'il a subi des croisements avantageux, il est ainsi « non seulement allemand, mais *plus* qu'allemand ». Et du multiple mélange des races qui composent le peuple allemand résulte pour celui-ci un grand avantage, car il réalise en lui-même une sorte d'internationalisme :

Par sa situation, par le mélange de sa population, et par la contrainte de la nécessité, l'esprit allemand s'est développé à tel point qu'il est, et lui seul, en mesure d'embrasser toutes les autres formes de civilisation... Un Allemand a étudié les trois manières d'être nationales, outre la sienne. Il *sait* tout.

Et naturellement l'esprit nordique est essentiellement démocratique. Il n'y a donc rien à craindre de la discipline allemande, car elle n'est qu'ordre et moralité.

Remarquez bien que M. Johannes V. Jensen déplore cette guerre,

dont l'idée, en des jours de grande chaleur, « a surgi dans des cerveaux qui, pour une raison ou une autre, n'étaient pas en équilibre », et il n'en espère rien de bon. Il n'est donc pas entraîné par la prédication des thèses allemandes actuelles. Ses idées sont bien à lui. Remarquez encore que, — lorsqu'il ne fait de théories ni sur la question des races, ni sur l'individualisme, — il est un écrivain de grand talent. *Le Glacier* et ses *Histoires de Himmerland* sont parmi les plus beaux livres qu'on ait écrits en danois depuis J.-P. Jakobsen. Mais il n'y a rien de dangereux comme de formuler en théories sur les races les idées toutes subjectives que l'on acquiert en voyage sur les nations. Peu de gens alors évitent de dire des bêtises.

Je me suis sans doute trop longuement étendu sur les idées de M. Johannes V. Jensen, car si l'on veut rechercher dans *Tilskueren* l'opinion dominante, en Danemark, parmi les écrivains et professeurs qui y collaborent fréquemment, il convient de ne pas tenir compte d'une opinion aussi exceptionnelle, et de la considérer plutôt comme une curiosité.

Avant d'en arriver aux écrivains professionnels, voici un article de M. Christophe Hage (novembre). Il est intitulé : « La guerre et ses effets sur la situation du commerce danois », et il est la rédaction d'une conférence faite devant une association commerciale. Il est intéressant par le préambule, où, avant d'aborder son sujet spécial, l'auteur se livre à quelques considérations générales rapides, pour énoncer très simplement quelques vérités qui, évidemmentl ui semblent irréfutables. Je crois qu'il donne là l'expression des idées courantes sur la guerre, dans les premiers mois. Il admire les progrès industriels et scientifiques de l'Allemagne, et observe que, si la défaite de la France la réduirait à n'être plus qu'une puissance de second rang, au contraire,

les forces imposantes développées par l'Empire sur tous les terrains, sa cohésion et son unité, les qualités éminentes de la population, ne seront pas perdues par une défaite. Les pertes de vies humaines, et d'argent, en mettant les choses au pis, seront rattrapées en quelques années. L'Allemagne, quoi qu'il arrive, continuera à maintenir sa place historique en Europe comme pesante puissance centrale.

Seulement, en ce cas, l'avenir sur la mer et le rêve de domination mondiale seront abolis.

C'est cela qui a amené l'intervention anglaise. Il était impossible de s'imaginer que l'Anglèterre pourrait demeurer spectatrice dans une guerre comme celle-là.

L'auteur dit aussi un mot des atrocités, mais en passant très vite. Il ne faut pas s'étonner, lorsque l'enjeu de la guerre est si grand, qu'elle soit menée avec passion.

La guerre, en somme, n'est, à notre époque, guère plus « civilisée » qu'elle ne l'a toujours été. Admettons que les récits d'atrocités soient en grande partie inventés — il en reste bien assez.

Il me semble voir l'homme qui a lu son journal, et qui réfléchit, un instant, pour savoir ce qu'il doit croire, avec un honnête souci de vérité, en même temps qu'un désir naturel de n'être pas troublé dans ce qu'il lui reste de quiétude par un tel excès du mal ; mais il ne fera rien pour s'informer de façon plus sérieuse.

M. Harald Hœffding, en un article daté du 15 août, se montre rigoureusement neutre. Il est visiblement très affecté par la guerre, et s'efforce de conserver sa sérénité d'esprit. Continuons chacun notre travail, et faisons des vœux pour que le Danemark ne soit pas entraîné à son tour, et pour qu'il conserve son indépendance.

M. Fr. Weis, dans un discours aux nouveaux étudiants (novembre), traite du « sentiment patriotique », dont il constate d'abord la puissance. Il s'agit donc là d'un sentiment naturel, profondément humain, bien que sa force ait varié, et que, suivant les époques, on l'ait compris différemment. On voit que M. Fr. Weis aurait pu, restant dans les hauteurs théoriques, garder une absolue neutralité. Mais il ne craint pas, chemin faisant, de prendre des exemples : il parle avec admiration de la manière dont les Belges ont tout sacrifié par l'amour de la patrie « le plus pur, le plus profond et le plus élevé », et il compare l'admiration que doit exciter leur conduite, et le jugement qu'il faudrait porter sur « un peuple » que son patriotisme jetterait dans une pure guerre de conquête et de pillage. Le sentiment patriotique peut donc, suivant les cas, être admirable ou fort laid.

Malheureusement, c'est la conception du patriotisme selon la morale de brigands, qui est enseignée dans les grands Etats militaires. La guerre peut être légitime, mais « une glorification de la guerre est un crime contre le sentiment patriotique, et l'éducation fondée sur cette glorification est pour rendre le peuple grossier et avilir la patrie ». Il faudrait donc extirper le sentiment patriotique faux, celui qui est indissolublement allié à l'idée de guerre, et qui consiste en jalousie et joie du mal.

En ce bel article écrit à propos de la guerre, mais non sur elle, il n'est pas question des belligérants, sauf des Belges, sinon par allusion ou collectivement. L'auteur ne semble pas craindre, pourtant, de révéler son opinion. Mais il dit :

Si, du moins, les épouvantes de cette guerre ouvraient les yeux des peuples belligérants, en sorte qu'ils eussent enfin honte de ce qu'ils ont commis, et s'entendissent pour se libérer eux-mêmes du cauchemar qui leur a

fait perdre toute raison, et les a dépouillés du droit de s'appeler civilisés !

On ne peut guère s'y tromper, je crois. Ce passage du discours, dans la pensée du professeur, ne s'applique pas à *tous* les belligérants. Mais il serait bon que la distinction fût plus explicite.

Plus direct est l'article de M. Otto Jespersen : « Etats d'esprit au sujet de la guerre chez des savants allemands et des écrivains anglais » (janvier). Mais direct seulement par les citations ou les résumés très objectifs des écrits allemands ou anglais, car l'auteur se garde d'exprimer aucune opinion personnelle, « comme il convient en un pays neutre, un pays qui n'a pas de plus vif désir que de rester neutre. Je ne prendrai donc pas parti ».

Cependant, même sans prendre parti sur le fond, il est difficile de ne pas comparer au moins les attitudes, puisque la documentation de M. Jespersen n'est pas, comme celle de M. Gerhard Gran, dont j'ai rendu compte ici, unilatérale.

En Allemagne, ce dont je peux rendre compte provient exclusivement de professeurs d'université, qui, peut-être, en raison de leur situation, parlent comme s'ils avaient une sorte de mandat pour représenter le point de vue officiel allemand. Il n'y a pas un soupçon de critique à l'égard des actes de leur gouvernement. En Angleterre, ce sont, au contraire, de libres oiseaux qui chantent, et n'ont pas le bec taillé de même ; ils parlent en un pays où, depuis de nombreuses générations, l'on a été habitué à la critique libre et impitoyable des gouvernements, et où chacun fait de la politique tant qu'il peut. S'ils s'accordent à dire qu'il faut combattre le germanisme, cet accord ne produit pas l'uniformité à la manière de ce que l'on voit chez les Allemands. Quiconque a lu une dizaine de conférences allemandes sur la guerre aura bien de la peine, si on lui en lit une page, à dire si elle est du philosophe Wundt, de l'historien Ed. Meyer, du philologue classique Wilamowitz-Mœllendorff, du jeune professeur de philologie anglaise Dibelius, ou du vieux naturaliste Hœckel : tant ils sont tous animés de la même foi dans le droit de l'Allemagne, son droit supérieur, pourrait-on dire, et dans l'infamie de l'Angleterre.

Ceci suggère des jugements qui dépassent la simple comparaison entre les deux groupes d'écrivains, et M. Jespersen, en citant les professeurs allemands, ne peut s'empêcher de faire quelques réflexions très brèves et courtoises, mais aussi très critiques. Malgré ses nombreuses relations en Allemagne, il n'est pas de ceux dont le jugement est paralysé par l'admiration pour la grandeur allemande. . . . .

On voit que les collaborateurs de la grande revue danoise, si l'on excepte seulement M. Johannes V. Jensen, dont le cas est très particulier, manifestent des dispositions très semblables. Tous veulent

s'affirmer neutres, et ne rien dire de décisif pour ou contre l'un des deux camps. Mais tous, en même temps, laissent entrevoir un certain degré de blâme à l'égard de la mégalomanie et de la brutalité allemandes, dont ils paraissent avoir la perception assez nette. Leur réserve voulue ne permet pas toutefois de savoir si ce blâme est plus ou moins sévère. Le professeur Valdemar Vedel a exprimé son sentiment d'une manière plus indirecte encore, et pourtant très claire, en écrivant sur « l'importance civilisatrice européenne de la Belgique » (mars-avril) un article où il ne parle pourtant que de deux époques : celle des van Eyck et celle de Rubens.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Etats-Unis.

Dans ma chronique du 1er avril, j'ai donné les opinions sur la guerre d'une demi douzaine d'Américains nés aux Etats-Unis, descendant de familles qui ont habité l'Amérique depuis plusieurs générations. J'y ai aussi fait allusion brièvement à l'élément d'origine teutonne établi au delà de l'Atlantique et qui joue un rôle si particulier dans le conflit qui a lieu aujourd'hui dans la grande république à propos de la guerre actuelle.

Cet élément de la population américaine est divise en trois parties distinctes, — des Allemands nés aux Etats-Unis de parents nés en Allemagne, des Allemands nés en Allemagne mais naturalisés Américains, et enfin les Allemands résidant aux Etats-Unis et qui sont restés Allemands. Cette dernière catégorie n'est pas aussi grande et importante qu'on serait tenté de le croire, surtout si nous nous rappelons qu'une grande partie de ces derniers a l'intention de se faire naturaliser aussitôt que la loi le leur permettra. La deuxième catégorie devient de plus en plus américaine chaque année qui s'écoule, tandis que la première de ces catégories d'individus se distingue à peine des Américains d'origine anglaise, que ce soit par leur manière de penser, leurs habitudes, ou leur langage.

Et d'une façon générale on doit se souvenir de ce fait bien connu que l'Allemand perd ses caractéristiques nationales et s'adapte à son entourage plus rapidement peut-être que n'importe quelle autre race européenne.

Et comme dernière réflexion je puis affirmer que les Allemands-Américains des trois catégories mentionnées sont bien moins Teutons et bien plus Américains que ne le laisserait croire la verbosité de MM. Dernburg et von Bernstorff; et si ces conflits diplomatiques actuels dégénéraient en un conflit armé, les Allemands-Américains se montreraient encore plus unis dans la défense de leur pays d'adoption. Des indications significatives se manifestent tous les jours à ce propos.

En attendant, il serait intéressant de donner un ou deux exemples de l'état d'âme de ces Allemands-Américains, écrits avant la destruction du *Lusitania*, qui a remué jusqu'au fond l'opinion américaine contre le barbare agresseur et a causé plus que jamais l'unification dans la crise actuelle de tous les esprits aux Etats-Unis.

M. Elmer Davis, né aux Etats-Unis de parents allemands, n'a que 25 ans.

j'avais lu tous les autres, consciencieusement, en prenant des notes, à l'instar des docteurs allemands. Dois-je l'avouer ? Il m'a paru plus long que les autres, sans doute parce que c'était le dernier et que, prise à doses réitérées, la littérature diplomatique devient singulièrement fastidieuse. Je me suis même assoupi un moment et j'ai rêvé.

Je revivais une scène à laquelle j'ai souvent assisté à Florence : une vieille paysanne, dans l'une de ces anciennes boutiques où ne règne point la hâte fébrile du grand magasin de nouveautés, marchandait une pièce d'étoffe dans cette langue pittoresque et imagée, si riche en termes précis et évocateurs, dont les Toscans avaient gardé jusqu'à nos jours la tradition. Le commis répondait de son mieux et l'assaut d'attaques et de ripostes continuait ; de part et d'autre, l'on se disputait le terrain pied à pied ; de nouvelles instances succédaient à des concessions jugées toujours trop maigres ; enfin la vieille, à bout de souffle et d'arguments, sortait du magasin : c'était la rupture des négociations ! Mais non ! un moment après elle rentrait, faisait de nouvelles propositions, jusqu'à ce que l'adversaire, submergé sous un déluge de paroles, cédât enfin de guerre lasse. Dans les luttes diplomatiques, les choses ne se terminent pas toujours aussi pacifiquement.

Je me suis réveillé et j'ai lu avec courage, jusqu'au bout, le *Livre vert*. Vous me croirez si vous voulez, mais je vous assure qu'il renferme des considérations on ne peut plus exactes et judicieuses. Ecoutez plutôt comment M. Sonnino exposait en quelques mots au prince de Bülow, le 19 décembre, l'état des esprits en Italie :

La majorité du peuple est favorable à la conservation de la neutralité et disposée à soutenir en ce sens le gouvernement, mais à la condition que par la neutralité on puisse obtenir la satisfaction de quelques aspirations nationales.

C'était là le fond de la question : les Italiens était en majorité favorables à la paix. La minorité comprenait les artisans de l'unité italienne, leurs fils, leurs successeurs, tous ceux qui dès leur enfance avaient été bercés de rêves irrédentistes et désiraient la guerre contre l'ennemi héréditaire, l'Autriche, la guerre qui rendrait à l'Italie ses frontières naturelles et réunirait à la mère patrie les Italiens restés au pouvoir de l'étranger. D'autres, plus modernistes, voyaient dans la guerre un moyen d'étendre l'influence de l'Italie à l'extérieur. D'autres enfin la voulaient faire par idéalisme, pour sauver l'Europe du danger de l'hégémonie prussienne,

La pression de la partie de la nation qui conservait précieusement l'ancien idéal et cultivait les anciennes haines fut pour beaucoup dans la détermination finale. Les manœuvres louches de von Bülow, qui chercha surtout à s'appuyer sur les gens sans parti, sur

les faiseurs d'affaires qui corrompaient l'atmosphère politique italienne, provoquèrent le dégoût et l'hostilité dans toutes les âmes droites et particulièrement chez les neutralistes sincères, comme les socialistes, qui ne voulaient pas être confondus avec ceux dont ils avaient toujours dénoncé les procédés malpropres.

Je suis obligé d'élucider rétrospectivement l'incident Salandra-Giolitti, parce qu'il a été mal compris ou insuffisamment expliqué par les quotidiens. Cet incident est exclusivement du domaine de la politique intérieure. La démission du ministère Salandra fut une feinte. Il s'agissait de se libérer de l'influence paralysante de Giolitti, qui depuis quinze ans dominait la politique italienne : extraordinairement puissant au sein du parlement, dont il s'était attaché la majorité des membres par des moyens qui n'avaient aucun rapport avec le programme des partis, il avait louvoyé si habilement et avait réussi à donner satisfaction à tant de gens qu'il passait pour un profond politique. Papini, dans un de ses plus brillants articles, au lendemain des journées révolutionnaires de juin 1914, auxquelles nous devons en grande partie, comme chacun sait, la neutralité bienveillante que l'Italie observa envers la France dès le début de la guerre, notait tout l'étendue de l'influence de Giolitti sur la vie publique en Italie : le roi, excellent numismate, considérait la politique comme une spécialité à l'égal de la numismatique et il avait une confiance complète à cet égard dans la science de Giolitti, qui est apparemment en politique un numismate de premier ordre.

Dans ces conditions les colloques entre Giolitti et von Bülow devenaient singulièrement dangereux. La majorité du parlement était encline à écouter les avis du grand chef ; le sort du pays demeurait à la merci d'intrigues de couloirs. Alors les partisans de l'intervention eurent recours à la pression du dehors. On vit des journaux aussi modérés que le *Corrière della Sera* tenir un langage, qui, en temps normal, n'appartient guère qu'aux journaux socialistes, et vanter l'action de la rue comme l'unique moyen de faire respecter la volonté du pays et d'amener le triomphe de la conscience nationale sur les intrigues parlementaires.

Et ce furent les manifestations de la rue qui solutionnèrent la crise. Les partisans du marchandage et de l'intrigue comprirent qu'ils ne pourraient résister à la poussée de l'opinion publique et seuls les amis sincères de la paix, ceux que leur idéal amenait à la considérer comme nécessaire, tels les socialistes, eurent le courage de défendre publiquement jusqu'au bout leur point de vue. Qu'ils aient eu tort ou raison chacun en décidera selon ses tendances personnelles, mais par sa sincérité leur attitude impose le respect.

La décision de l'Italie a provoqué la fureur des Austro-Allemands

qui s'est répandue en invectives grossières, dont le ridicule n'a échappé qu'à eux. Les plus modérés reprochent à l'Italie de s'être jetée avec légèreté dans une aventure. Rien n'est plus faux. L'Italie s'est activement préparée à la guerre et si sa préparation militaire est à la hauteur de sa préparation civile, on peut attendre de son action les plus heureux résultats.

Erudits, savants, techniciens se sont efforcés d'exposer au public en un langage clair, accessible à tous, les problèmes multiples que soulève la guerre. Je parlerai à l'occasion plus spécialement de l'une ou l'autre de ces études, mais je tiens à attirer tout d'abord l'attion sur la manière intelligente dont cette œuvre de popularisation a été menée. Il faut avouer que nos éditeurs se sont montrés sous ce rapport, en général, tout à fait inférieurs à leur tâche, et que leur premier tort a été de faire des publications trop coûteuses, alors qu'il eût été nécessaire, pour éclairer les Français et les étrangers, de multiplier les brochures écrites par des gens compétents et tirées à un nombre considérable d'exemplaires vendus à bas prix. Il n'y a eu à ce point de vue ni initiative ni organisation. Que pouvons-nous montrer de comparable à ces *Problemi italiani*, publiés par l'éditeur Rava de Milan sous la direction d'Ugo Ojetti ? Ces opuscules à deux sous, rédigés par des écrivains de talent, traitent de questions relatives à la guerre, à l'histoire moderne de l'Italie, à l'avenir de pays, au sort des provinces italiennes soumises à l'Autriche, etc. La situation actuelle y est examinée sous toutes ses faces. Dès que l'entrée en campagne de l'Italie a été décidée, le même éditeur a entrepris la publication d'une série d'opuscules analogues, destinés à répandre dans le public les notions de médecine et d'hygiène indispensables en temps de guerre pour le maintien de la santé publique et le soin des blessés.

Chez Treves, à Milan, paraissent sous le titre générique de *Quaderni della Guerra* (*Cahiers de la Guerre*) des études plus étendues traitant des sujets se rapportant directement ou indirectement à la guerre. On y trouve des études techniques à côté de récits de correspondants de journaux. Une autre collection de ce genre, intitulée *Libri d'Oggi* (*Livres d'aujourd'hui*), s'édite à Florence. Comme on le voit, c'est dans le Nord de l'Italie que l'activité éditoriale est la plus grande. C'est le Nord qui prend d'ailleurs à la guerre l'intérêt le plus vif et qui y participe le plus directement. Le Midi, plus agricole, plus éloigné du théâtre des événements, si l'on fait abstraction de la côte de l'Adriatique, paraît moins emballé.

Dans son volume *Lembi di Patria* (*Bords de Patrie*, Alfieri et Lacroix, Milan), M. Tommaso Sillani décrit avec enthousiasme l'« Italia irredenta » : le Trentin, Trieste, l'Istrie, la côte dalmate. Le style des monuments, dont de belles reproductions illustrent le

livre, atteste l'influence prépondérante des civilisations romaine et italienne dans ces contrées.

Personne d'ailleurs, pas même l'Autriche, n'ose contester le caractère italien de la plus grande partie de ces territoires. Mais jusqu'où l'Italie a-t-elle le droit d'étendre ses frontières ? Telle est la question controversée. Faut-il s'en tenir à un concept purement ethnographique et ne point dépasser la région où la majorité de la population parle l'italien ? Dans leurs dernières concessions, les Autrichiens atteignaient à peu près cette limite pour le Trentin. Faut-il au contraire invoquer des raisons historiques et tenir compte du recul subi par l'élément italien par suite de la pression exercée par le gouvernement des oppresseurs ? Faut-il enfin se placer à un point de vue géographique et stratégique et faire remonter la frontière du Trentin jusqu'à la ligne de partage des eaux ? La seconde solution est celle que le gouvernement italien proposa à l'Autriche en réclamant les frontières fixées au « Royaume d'Italie » par Napoléon Ier. La dernière est défendue par les nationalistes, qui y voient la meilleure garantie de la paix future et invoquent l'exemple de la frontière occidentale de l'Italie, qui suit exactement la ligne de faîte, bien que les populations de plusieurs des hautes vallées du versant italien soient françaises.

Si l'on songe que des difficultés de ce genre se présentent pour tout problème de délimitation de frontières, l'on se rendra compte de l'impossibilité de découvrir une solution qui contente tout le monde ou que l'on puisse déclarer parfaitement équitable. Et l'on ne serait pas encore certain de réussir si l'on consultait les populations disputées : car cette « conscience morale qui s'appelle une nation » selon Renan, ne se constitue que grâce à des circonstances favorables. Elle ne s'exprime d'une manière spontanée et non équivoque que si le sentiment de la communauté est profondément empreint dans les âmes.

JACQUES MESNIL.

§

Russie.

Le 15/28 février, sous Przemysl, était tué le capitaine Gourdoff, alors qu'il commandait une automobile blindée et que, selon le communiqué officiel : « sous le feu terrible de l'ennemi, il s'avançait à vingt pas d'une batterie allemande, dont il avait tué tous les servants ».

Gourdoff s'était acquis une véritable gloire dans plusieurs batailles et il était, dans l'armée russe, le pionnier de l'emploi des automobiles blindées. Il avait servi, autrefois, comme officier d'un sous-marin ; ensuite il avait rêvé d'être aviateur, mais sa santé ne lui

avait pas permis de suivre cette nouvelle vocation. Gourdoff était professeur à l'Ecole militaire quand commença la guerre. Aussitôt il demanda à faire campagne et, comme l'écrivait à sa mère un de ses amis, « la guerre lui permit de satisfaire ses aspirations vers *l'extraordinaire* ». En peu de temps le nom de Gourdoff fut connu de toute l'armée russe, comme synonyme de hardiesse et de bravoure. Le capitaine Gourdoff trouvait un plaisir particulier à tenter le sort et se chargeait avec le plus grand plaisir des missions les plus dangereuses; il rendit par cela même les plus grands services à l'armée. Et cela n'était pas chez lui seulement du courage, le désir de faire son devoir, mais le besoin irrésistible d'affronter le danger et d'en triompher. Mais c'est surtout comme organisateur du service des automobiles blindées qu'il s'était rendu justement célèbre. Ce service, grâce à lui, est en effet organisé merveilleusement, beaucoup mieux que dans l'armée allemande, où l'apparition des automobiles blindées russes sema une véritable panique. Avec des forces très petites, Gourdoff fonçait sur un régiment entier, et, tandis que sous l'avalanche de la mitraille et des obus il n'échappait à la mort que par miracle, il forçait l'ennemi à reculer. Dans le combat nocturne de Pobianitz, près de Lodz, Gourdoff, ayant en tout à sa disposition deux automobiles blindées, une mitrailleuse automobile et seize hommes, mit en déroute quatre régiments allemands.

Ses subordonnés étaient convaincus qu'un talisman le protégeait des balles.

« Moi, disait-il à un correspondant russe, je suis fataliste », mais à la vérité, Gourdoff était surtout un croyant, et c'était moins à la fatalité qu'à la Providence qu'il avait foi. « Un jour, raconte le même journaliste, j'entrai dans la nouvelle cathédrale de Varsovie. Il n'y avait pas de service religieux. L'église était déserte. Mais soudain, devant une icône j'aperçus un homme, à genoux, qui priait. Quand il se leva je reconnus Gourdoff. Nous causâmes quelques instants. Je formulai quelque appréciation sur la beauté de la cathédrale, mais il me dit : « Tout cela dépend de ce que l'homme cherche dans un temple. Moi j'aime cette cathédrale parce qu'elle dispose à la prière. J'aime à venir ici quand il n'y a personne. Alors tout cet espace, cette coupole, ces colonnes majestueuses, tout cela porte l'âme vers Dieu. »

Le correspondant militaire du *Courrier de Pétrograd* a rapporté un épisode très émouvant de la guerre en Galicie, qu'il raconte en ces termes :

«... Il y avait des moments d'accalmie... Il arrivait que l'ennemi se fatiguait de lancer sur nous des dizaines de milliers de kilos de fer et de plomb. Nous autres aussi, nous étions fatigués et alors, pendant deux heures, la canonnade cessait. Nos soldats profitaient

de ce répit pour s'occuper de leurs petites affaires : les uns écrivaient des lettres, les autres, enlevant leurs chemises, se mettaient à faire la chasse à « l'ennemi intime ».

« Presque chaque jour, dès que se taisait le canon, dans notre compagnie arrivait l'officier d'une batterie voisine, et, après avoir trouvé le volontaire Chalkovsky, ils installaient sur un tambour un échiquier et, pendant ces deux heures, se livraient une bataille d'échecs.

« Entre Chalkovsky et l'officier il y avait quelque chose de commun : tous deux étaient grands, maigres, silencieux, inébranlablement calmes pendant les combats les plus furieux.

« Chalkovsky et son partenaire étaient des joueurs d'échecs passionnés ; souvent ils continuaient leur partie jusqu'au moment où une pluie de mitraille tombait dans la tranchée. Alors l'officier soupirait et disait : « Il est temps de nous reposer », et tous deux notaient la disposition de leurs pièces sur l'échiquier afin de pouvoir, à la prochaine occasion, continuer la partie.

« Nous étions dans les mêmes tranchées depuis deux semaines, quand, enfin, l'ennemi commença à nous attaquer furieusement. Il lançait tout ce qu'il pouvait trouver pour nous déloger. Pour lui c'était une question de vie ou de mort.

« Mais cependant, comme toujours, vers midi, l'attaque s'arrêtait, et nos soldats, ainsi que les soldats ennemis, sortaient ramasser les blessés...

« Un jour l'ennemi agit traîtreusement. Juste à l'heure de l'accalmie ordinaire il dirigea sur nous une attaque de cavalerie. « Ce n'est pas correct ! grommela Chalkovsky. Nous terminerons la partie après. » L'officier se dirigea vers sa batterie et Chalkovsky alla « travailler » de la baïonnette, avec laquelle il agissait méthodiquement, tranquillement, comme il faisait tout. Soudain, à quelques pas de notre tranchée, Chalkovsky tomba sur les genoux, puis sur le ventre, eut un soubresaut de tout le corps et s'allongea de toute sa longue taille. Une balle dans la bouche l'avait tué net.

« Une heure après, l'attaque était repoussée. L'ennemi se tut. Les soldats, comme toujours, se mirent à vaquer à leurs affaires. L'officier d'artillerie vint pour terminer sa partie ; il tenait sous son bras l'échiquier et, tout en marchant, consultait sur son papier la disposition des pièces. — « Dis-moi, mon cher, n'as-tu pas vu Chalkovsky ? » demande-t-il à un soldat. — « Votre Seigneurie, Chalkovsky est tué. » — « Quoi ! ? » — « Tué ! »

« Sans qu'un muscle de son visage tressaillît, calme comme toujours, il retourna sur ses pas, rejoignit sa batterie, et bientôt nous entendîmes sa voix brève qui donnait des ordres :

— « Vise ! o et 4 ! o et 3 ! Comme ça ! »

« Il repéra si bien la position qu'une demi-heure après un mouvement étrange se produisait dans les rangs de nos ennemis, et bientôt nous les voyions qui, abandonnant leurs canons, s'enfuyaient du côté de la rivière, l'unique voie de la retraite.

« Nous avons occupé leurs positions, pris leurs canons et leurs munitions. »

T., habillé en paysan polonais, a été trahi par ses bottes du modèle réglementaire de l'armée russe. Au lever du jour on doit le fusiller; ce soir les Allemands n'ont pas eu le temps. Pieds et poings liés, T. est jeté sous une tente. Peu à peu le prisonnier se convainc qu'il pourra délivrer ses bras. D'un coup naît l'espoir du salut, et son énergie se ranime. Après des efforts patients ses mains sont libres ; il frotte les traces qu'ont laissées les cordes sur ses poignets, puis il enlève les entraves de ses jambes ; elles sont engourdies et pendant longtemps il ne peut se tenir debout. Enfin, rassemblant ses forces, il rampe jusqu'à l'endroit où dort l'officier allemand et se jette sur lui. Dans l'obscurité une lutte corps à corps s'engage ; surtout il ne faut pas que l'Allemand puisse crier...

T. a tué son adversaire. Il s'empare de son uniforme, de ses armes et se glisse dehors par l'entrée de la tente devant laquelle est attaché un cheval. Mais au moment de sortir son éperon s'accroche et fait du bruit. Quelqu'un s'éveille et crie : « Wer da? » Alors T., sans déjà prendre aucune précaution, se jette sur le cheval, d'un coup de sabre renverse la sentinelle qui veut s'élancer après lui. Tout le camp est debout, les balles sifflent autour de lui, mais il réussit à s'enfuir. Alors il abandonne le cheval, se cache deux nuits dans la forêt, endosse l'habit d'un paysan dont il a trouvé le cadavre sur la route et, ainsi déguisé, arrive aux avant-postes russes...

Les camarades et les soldats du lieutenant Rakoff l'entourent d'un respect presque superstitieux. D'après leurs récits, cet officier possède la capacité particulière, presque miraculeuse, de s'orienter dans l'obscurité. La nuit, quand il faut faire sortir les Allemands de leurs tranchées c'est toujours Rakoff qui est chargé de cette mission. Ses soldats croient en lui aveuglément et le suivent sans hésitation. Si Rakoff dit : là-bas se trouvent quarante ou cinquante hommes, c'est toujours exact, bien que personne n'ait pu lui donner ce renseignement.

« Dans le bois, à gauche, il y a un détachement », dit Rakoff, plongeant son regard dans l'obscurité, tandis que ses compagnons n'aperçoivent même pas le bois dont il parle. Et, en effet, il y a bien un bois dans lequel se cache un détachement composé exactement du nombre d'hommes indiqué par Rakoff.

Ce don extraordinaire du lieutenant Rakoff lui permet de se jeter, dans l'obscurité, sur un ennemi quatre fois plus fort, qui, surpris par l'imprévu de l'attaque, est toujours battu et doit abandonner ses positions.

Enfin les soldats du lieutenant Rakoff croient volontiers en son invulnérabilité, car, depuis le commencement de la guerre, il est toujours en première ligne et n'a pas eu encore la moindre blessure.

A Moscou est arrivée la femme du colonel K., une de ces femmes héroïques qui ont obtenu un engagement dans l'armée russe où elles servent comme de simples soldats. La guerre nationale contre Napoléon avait aussi enflammé le zèle féminin, et une femme, Nadejda Andréievna Dourova, avait participé aux batailles de Schengraben, de Friedland, et ensuite combattu héroïquement en Russie. La grande guerre actuelle laissera dans la légende historique plusieurs noms de femmes-soldats.

Mme K. est chevalier de la Croix de St-Georges. Son mari commande un des régiments de Sibérie qui s'est couvert de gloire dans la plaine polonaise. Elle est inscrite comme volontaire sous le nom de Léonide Sch. Envoyée en mission à Moscou, Mme K. y a gardé l'uniforme de soldat, et si ce n'était la petitesse des extrémités et la finesse de la peau, on ne se douterait pas que ce jeune volontaire est une femme, d'autant plus qu'après sept mois de campagne elle a pris l'habitude de parler d'elle comme d'un homme, et cela sans affectation, mais d'une manière toute naturelle.

Quand le régiment de son mari reçut l'ordre de partir, Mme K. résolut de partir avec lui; les difficultés de la vie de camp ne l'effrayaient pas; élevée en Angleterre, elle avait toujours pratiqué les sports et se sentait prête à supporter les fatigues de la campagne. Dès qu'elle reçut l'autorisation de l'Empereur, elle se fit couper les cheveux, revêtit l'uniforme et partit avec le régiment de son mari. Mme K. a participé à plusieures batailles; toujours au premier rang, dans les reconnaissances, elle s'est surtout distinguée par sa bravoure à ramasser les blessés sous le feu même de l'ennemi. Elle raconte que, les derniers temps, les Allemands agissent beaucoup mieux envers les blessés russes, et que leurs meilleurs régiments, ceux de la Garde, des cuirassiers et des hussards de la mort, se conduisent bien plus humainement que les autres.

Mme K. a été témoin de bien des scènes terribles, entre autres, celle-ci : Les Allemands, en rangs serrés, avaient attaqué une tranchée russe. Sous le feu des mitrailleuses, un si grand nombre d'ennemis étaient tombés qu'ils formaient, en avant de la tranchée, un véritable rempart de corps enchevêtrés se tordant de douleur. Les cris poussés par ces malheureux étaient si déchirants que les soldats

russes, n'y tenant plus, se mirent à agiter le drapeau de la Croix rouge et crièrent aux Allemands de faire ramasser leurs blessés, qu'ils pouvaient être tranquilles, qu'on ne tirerait pas sur eux. Mais les Allemands ne venaient pas. Le rempart vivant poussait des cris de plus en plus déchirants. Alors les Russes décidèrent de relever eux-mêmes les blessés allemands ; mais à peine les infirmiers russes étaient-ils sortis que les Allemands ouvrirent le feu : neuf infirmiers furent tués.

Mme K. ajoute que, maintenant, de pareils faits sont rares. C'est seulement envers les Cosaques que les Allemands demeurent impitoyables.

J.- W. BIENSTOCK.

§

Suisse

Je parlais le mois dernier du manifeste des universitaires suisses. Est-ce pour répondre à cette inepte autant que lamentable abdication que le professeur Louis Rehfous, recteur de l'Université de Genève, au cours de son rapport lu en séance solennelle du *Dies academicus* le 5 juin, a prononcé les paroles suivantes :

L'Université n'a pas publié de manifeste : ce n'est pas à dire qu'elle assiste aux événements le cœur impassible. Ses sentiments ne sauraient faire aucun doute. Pour elle, aucune nation ne peut prétendre à la supériorité générale et absolue sur les autres et n'est prédestinée à exercer sur elle une hégémonie quelconque. Les petits Etats ont droit à l'indépendance politique et économique aussi bien que les puissants empires. Les traités librement consentis doivent être respectés, qu'ils garantissent la neutralité d'un pays ou le respect des règles d'humanité dans la guerre. Elle réprouve la destruction systématique des monuments, les violences sur les personnes, le pillage des habitations, les répressions collectives ; elle souhaite ardemment que la paix soit rétablie sur la base du respect du droit des nations et du droit des individus.

Cette excellente déclaration, que je me garde d'affubler de l'épithète de courageuse, tant elle paraît naturelle, a reçu le meilleur accueil. Le recteur a ajouté que les sentiments qui règnent à l'Université de Genève sont si connus à l'étranger que les gymnases allemands ont décidé de la boycotter. Le fait est que dix-huit gymnases allemands lui ont déjà notifié cette mise à l'index, l'informant que non seulement ils cesseraient de lui envoyer des étudiants, mais qu'ils feraient tout ce qui dépendrait d'eux pour empêcher leurs élèves de venir à Genève.

Ce n'est pourtant pas que Genève manque de professeurs germanophiles : les incartades de M. Hugo de Claparède au début de l'année universitaire en ont éloquemment témoigné. Il y a même à l'uni-

versité de Genève huit professeurs allemands authentiques, alors qu'on n'y compte que cinq professeurs français. Et il en est de même dans les autres universités romandes, qui ne passent pourtant pas plus que celle de Genève comme inféodées à l'Allemagne : Lausanne, 6 professeurs allemands, 6 français ; Neuchâtel, 5 allemands, 3 français ; Fribourg, 16 allemands, 12 français. Je tire ces chiffres d'une curieuse statistique publiée dans la revue zurichoise *Wissen und Leben* par M. W. Rappard, professeur d'histoire des doctrines économiques à l'université de Genève, qui fait toucher du doigt l'infiltration allemande dans le haut enseignement de notre pays.

Si l'on passe des universités romandes aux universités alémaniques, les constatations sont effarantes. Berne compte 24 professeurs allemands contre 1 français et 14 appartenant à d'autres nationalités étrangères ; Zurich : 28 allemands, 0 français. Bâle : 31 allemands, 0 français ; Polytechnicum de Zurich : 18 allemands, 2 français. Au total, pour 712 professeurs nationaux, l'enseignement universitaire suisse compte 136 professeurs allemands, 29 français et 94 d'autres nations.

Le fait capital qui se dégage de notre tableau, observe M. Rappard, c'est la très forte proportion des maîtres étrangers enseignant dans nos hautes écoles. Vingt-sept pour cent des professeurs et vingt-six pour cent des privat-docents qui occupent chez nous des chaires académiques ne sont pas Suisses. Ces fractions seraient sensiblement plus impressionnantes encore si nous n'avions pas dans notre statistique assimilé aux Suisses d'origine les naturalisés de fraîche date, dont la « nationalisation » morale et intellectuelle ne saurait être achevée. Nous sommes donc tributaires de l'étranger pour plus d'un quart de notre alimentation intellectuelle, pour autant que l'enseignement supérieur pourvoit à celle-ci. Je ne crois pas qu'il y ait en Europe, ni même au monde, une autre nation civilisée dont la situation soit à cet égard comparable à la nôtre.

Or, les Allemands fournissent à eux seuls la majorité de ces professeurs étrangers. Aussi se conduisent-ils en Suisse comme en terre conquise. Le scandale de l'affaire Sauerbruch, à Zurich, n'est donc pas fait pour surprendre. Ce Sauerbruch est un chirurgien allemand plus ou moins éminent, professeur à l'Université de Zurich. Ayant été appelé au début de la guerre à diriger un lazaret à Strasbourg, il emmena avec lui son principal assistant, le Dr Freisz, citoyen suisse. Celui-ci ayant un jour salué des blessés français d'un : « *Bonsoir, messieurs* » fut jugé par Sauerbruch un homme tout à fait subversif. De retour à Zurich, il le dénonça comme hostile à l'Allemagne à la direction du service sanitaire cantonal, laquelle s'empressa de donner satisfaction à l'omnipotent Sauerbruch en cassant le Dr Freisz de ses fonctions, qu'il exerçait depuis dix ans de la manière la plus satisfaisante. Trois autres assistants s'étant soli-

darisés avec le Dr Freisz, l'irascible Boche vient également de les casser aux gages de sa propre autorité, sans se préoccuper le moins du monde du gouvernement qui a cependant seul le droit de nommer ou de révoquer les assistants. Si bien que le *Volksrecht*, l'organe socialiste zurichois, en vient à poser la question : « Qui est-ce qui gouverne chez nous ? » La réponse est bien simple : c'est l'Allemagne.

C'est l'Allemagne également qui gouverne à Berne, par l'intermédiaire de son ministre plénipotentiaire Herr von Romberg. Les immixtions de ce personnage dans la politique fédérale et surtout cantonale bernoise sont innombrables. La dernière a été l'interdiction des conférences de M. Fuglister sur tout le territoire bernois. M. Fuglister est un ingénieur suisse établi depuis de nombreuses années à Louvain et qui a assisté, témoin oculaire et naturellement terrible témoin à charge, malgré son origine suisse allemande, de tout ce qui s'est passé dans cette cité martyre. Il a considéré comme de son strict devoir d'honnête homme de venir dire en pays neutre ce qu'il a vu, le tout appuyé de photographies impressionnantes prises par lui-même. Il a commencé par faire dans le canton de Neuchâtel plusieurs conférences qui ont attiré la foule, au grand émoi des autorités fédérales, qui n'ont rien trouvé de mieux que d'interdire au témoin de parler. Sur une intervention énergique d'un certain nombre de personnalités neuchâteloises indignées, parmi lesquelles M. Philippe Godet, auprès du Conseil Fédéral, celui-ci a dû revenir sur une décision dont il a rejeté la responsabilité sur des sous-ordres militaires. M. Fuglister a pu poursuivre triomphalement le cours de ses conférences à Genève et dans le canton de Vaud. Mais le canton de Berne a repris pour son compte l'interdiction. C'est ce qui fait écrire à M. Maurice Millioud, le distingué professeur de Lausanne, dans la *Bibliothèque Universelle*, dont il vient d'être nommé directeur, ces lignes auxquelles nous souscrivons pleinement :

J'ose trouver extraordinaire qu'une légation étrangère envoie à nos journaux un avis sur une conférence faite en Suisse par un Suisse des plus honorables et se permette de l'appeler un « individu ». J'ose trouver inconvenant, quand il rapporte ce qu'il a vu et entendu, qu'elle l'accuse d'altérer les faits sans apporter la moindre preuve à l'appui de cette inculpation. J'ose trouver attentatoire, non seulement à nos droits constitutionnels, dont on ne sait plus bien ce qu'ils sont devenus, mais au respect dû à la nation, l'interdiction de la conférence de M. Fuglister à Berne... Ne vous y méprenez point : il y a des incidents qui passent et qu'on oublie, celui-ci n'en est pas; il est de ceux qui durent et dont on se souvient. C'est peut-être l'événement le plus significatif de notre histoire morale dans ces trois derniers mois. Pourquoi cela ? Parce que toute la partie romande du canton de Berne en a été offensée. La voilà, la cause de ce prétendu dissentiment

entre la Suisse allemande et la Suisse française : c'est le procédé de l'étouffement... L'inintelligence des Silentiaires nous aura fait beaucoup de mal... Ce que le directeur de la police de Berne n'est peut-être pas tenu de comprendre, mais qu'il faut que nos confédérés comprennent clairement et qu'un bon nombre d'entre eux sentent d'ailleurs de plus en plus, c'est que nos protestations, nos indignations, au spectacle des faits quotidiens de cette guerre, ne viennent pas d'une sympathie partiale, mais d'une révolte de la conscience, et qu'il n'y aura pas de pression étrangère qui puisse en avoir raison, si habilement organisée fût-elle.

Jusqu'à quel point les pouvoirs fédéraux et cantonaux ont-ils le droit, même en temps de guerre, de se livrer à des actes arbitraires tout à fait contraires à la lettre et à l'esprit de notre constitution? J'entendais il y a peu de temps, dans une conférence privée, un avocat lausannois, spécialiste dans les questions de droit international et en même temps officier dans l'armée suisse, s'exprimer en termes très sévères à ce sujet. En dehors des faits strictement militaires concernant l'armée fédérale, pour lesquels une censure est admissible, aucune restriction ne doit être apportée à l'expression de l'opinion publique qui doit rester libre comme en temps de paix, d'autant plus que la Suisse n'est pas en guerre. La constitution est formelle et, le peuple n'ayant pas été consulté, qui a seul pouvoir pour la modifier, il n'y a pas d'assemblée, il n'y a pas de Conseil fédéral ou cantonal qui puisse, sans violer les lois et les droits constitutionnels du peuple suisse, contrevenir par des prescriptions à caractère dictatorial, doublé souvent de la plus nauséabonde imbécillité, aux libertés des citoyens. Nous ne sommes plus libres, le pays n'est plus libre, tel est le scandale, telle est la honte de l'époque où nous vivons.

A en croire M. William Vogt, et je l'en crois volontiers, ce n'est pas seulement la peur de l'Allemagne qui nous vaut ces jours sombres, dans notre libre Helvétie, mais bien aussi l'amour et l'admiration de cette Allemagne prussianisée et impérialisée. Lui aussi. M. William Vogt est une victime de l'arbitraire et de la brutalité de l'ours de Berne. Ayant été faire au mois d'août une tournée d'enquête en Suisse allemande pour se rendre compte *de auditu* de ce que pensaient nos compatriotes des événements, il en revint passablement désillusionné. Sous ce simple titre : *Impressions*, il fit imprimer non sans peine (car il eut du mal à trouver un imprimeur) une plaquette où il notait quelques-unes de ses observations. Je dis « imprimer » et non pas « publier », car la brochure ne devait pas être mise en vente, destinée qu'elle était simplement à être donnée par l'auteur à ses amis. Elle portait sur la couverture un dessin représentant l'ours de Berne tenu par l'anneau et dansant aux sons d'un fifre prussien. Mais la terrible censure fédérale veillait. La brochure était encore sous presse qu'une dizaine de sbires firent irruption dans

l'imprimerie, prêtant main forte à deux commissaires ceints de leurs écharpes qui saisirent les trois cents exemplaires qui étaient en train de sécher.

Deux jours plus tard un ordre d'arrestation était télégraphié de Berne et William Vogt connaissait, pour la durée de quatre heures, la douceur des prisons genevoises. Libéré sur parole par le capitaine instructeur qui heureusement était un Vaudois, Vogt, sous l'inculpation d'atteinte à l'honneur, devait se tenir à la disposition des autorités militaires qui prétendaient le traduire devant un conseil de guerre. Entre temps, la bataille de la Marne était survenue ; Berne commençait à baisser de ton et comme, d'autre part, il était bien difficile de trouver une base à une inculpation, devant l'absence de tout acte de publicité, Vogt recevait, le 30 octobre, notification d'une ordonnance de non-lieu.

De pareils procédés n'étaient pas de nature à réconcilier l'écrivain genevois avec la Suisse allemande. Aussi vient-il de publier, en France cette fois, une mise au point circonstanciée et beaucoup plus complète de ses fameuses « impressions ». *La Suisse allemande au début de la guerre de 1914* (1) constitue, sous sa forme volontiers excessive, un témoignage au fond très juste et malheureusement trop vrai de l'état d'esprit qui régnait au mois d'août chez nos compatriotes alémanes. « Après tout, dit Vogt, il y a deux Suisses depuis 1870 et l'une d'elles porte le stigmate du servilisme et de la brutalité germano-prussiens. » C'est ce que nous avions dit, en termes moins durs, dans une de nos précédentes chroniques. Vogt constate très véridiquement que, tandis que l'on rencontrerait par milliers des Suisses alémanes auxquels ne répugnerait aucunement l'idée de coiffer le casque prussien, on ne trouverait pas dix Suisses romands qui, malgré leurs sympathies pour la France, aspireraient à devenir Français. Tout cela pour aboutir à cette conclusion, que nous avions déjà formulée de notre côté, qu'il n'y a que les Suisses romands qui soient vraiment des Suisses. Aussi, le fossé s'est-il creusé profond entre les deux Suisses :

Le Conseil Fédéral, dit Vogt, aura beau adresser par la suite des appels à la concorde, il aura beau témoigner, en cas de défaite prussienne, bien entendu, de son respect constant pour la Sacro-Sainte neutralité helvétique, le souvenir de ses actes lourdement menaçants ou illégaux n'en restera pas moins grave dans notre souvenir. Personne ne pourra nous faire oublier que, durant le mois d'août, alors que la marche triomphale des Teutoboques sur Paris paraissait indubitable, le gouvernement suisse, son général et les cantons *à la suite* ne se soient montrés partiaux et injustes jusqu'à l'effronterie, avec un ton accusateur et menaçant.

(1) William Vogt : *la Suisse allemande au début de la guerre de 1914*, Perrin et Cie.

Ils ne se sont guère amendés depuis, bien que l'échec du plan allemand de mainmise sur l'Europe ne puisse plus faire de doute. Les quelques faits, entre bien d'autres, que nous avons mentionnés l'établissent suffisamment. Voici le dernier, tout récent. Le 7 juin, *la Gazette de Lauzanne*, le plus important organe romand avec *le Journal de Genève*, recevait une lettre officielle de la chancellerie fédérale, lui infligeant un avertissement à la suite de la publication d'un article intitulé *Paix durable*, de M. André Mercier, professeur de droit international à l'Université de Lausanne, « soutenant cette thèse, dit le factum officiel, que dès le jour de la violation de la neutralité de la Belgique et du Luxembourg, la Suisse aurait dû intervenir dans la guerre européenne aux côtés de la Triple Entente ». Voici le passage visé :

La cause qui se joue est celle de la civilisation et du droit, de la liberté, de la loyauté. C'est la cause de tous les Etats pour lesquels ces notions priment celles d'hégémonie et de force brutale, de tous ceux qui ont un honneur... Dès le jour de la violation de la neutralité de la Belgique et du Luxembourg, nous avons été de ceux, très nombreux, qui voyaient le devoir de tout Etat valide dans une collaboration énergique à la sauvegarde du droit, à la défense d'un patrimoine commun aux peuples civilisés. Aucune mission ne nous paraissait plus digne de l'armée d'un petit peuple dont l'âme est tout éprise de justice et de liberté. Conquis sur les champs de bataille, les lauriers de nos généraux auraient eu de la beauté. Comme soldats et comme citoyens nous avons souffert d'assister passifs à la lutte où l'avenir de notre patrie est engagé. La résignation s'imposait pour des motifs dont l'analyse et la discussion seraient prématurées aujourd'hui encore. Elle a été moins dure à accepter depuis le coup d'arrêt de la Marne. Elle l'est moins aujourd'hui que l'Italie, fidèle à des traditions de liberté, s'est hardiment jetée dans la mêlée en faveur du droit, dont elle a été le berceau.

En même temps *la Gazette de Lausanne* était menacée de suspension au cas où elle viendrait « à publier encore des articles de nature à compromettre les bonnes relations que la Suisse entretient avec les autres Etats ou contraires à la politique de neutralité prescrite par l'arrêté fédéral du 3 août 1914 ».

Il est donc établi que la liberté d'opinion n'existe plus en Suisse. Que l'Allemagne viole la Belgique et le Luxembourg, voilà qui est parfait et nos autorités fédérales n'ont rien à objecter. Mais qu'un citoyen suisse, professeur de droit, ose émettre l'opinion que la Confédération aurait dû adopter une autre attitude, ne fût-ce que pour ne pas laisser protester sa signature apposée, en compagnie de celle du violateur, au bas des conventions de La Haye, Berne brandit la foudre sur le blasphémateur et sur le journal assez téméraire pour s'être permis d'accueillir une prose aussi subversive. Ces prétentions dictatoriales sont d'autant plus excessives que la constitution assure

la liberté d'opinion des citoyens et que cette même constitution prévoit le droit pour la Suisse, qui est un Etat souverain, de déclarer la guerre et de la faire, même si elle n'a pas été attaquée la première.

M. de Romberg doit être content. Depuis la grande époque du mois d'août, et malgré tous les avatars survenus depuis à l'empire dont il est le digne représentant, sa puissance ne paraît guère amoindrie.

LOUIS DUMUR.

VARIÉTÉS

Bons et mauvais prophètes : de Cassandre au général Maitrot.

Après la guerre...

Il y a quelque trente ans les Français employaient volontiers cette expression : — « C'était avant la guerre » — « C'était après la guerre... » — C'était une manière commode de situer la date d'un événement. Etant enfant, je l'entendis fréquemment employer. Je n'en saisissais pas exactement toute la valeur... Aussi bien, n'étais-je pas tout à fait « un enfant du siège ». Mais, aujourd'hui, je comprends à mon tour tout l'intérêt de cette façon de s'exprimer : nous aussi, nous dirons bientôt : « Avant la guerre !... » ou « Après la guerre ! » — et, pour subjective que soit la notion du temps, nous sentirons profondément toute l'éloquence de cette démarcation.

Après la guerre, donc, nombreux ou, mieux, innombrables seront les gens qui, se frappant énergiquement la poitrine et d'un ton grave et important, déclareront à tout venant : — « Je l'avais prévu ! »

Prévu quoi ? Mais, la guerre, tout simplement... Parmi ces gens nous en trouverons un certain nombre qui, lassés de la consigne de l'union sacrée et impatients de secouer ce joug, considéreront que l'heure sera venue se reprendre les mesquines discussions d'antan et de faire le procès de ce qu'on appellera pompeusement « l'impéritie gouvernementale ».

En temps de paix, ne manquaient déjà point les citoyens bien intentionnés qui, lorsque les affaires allaient mal ou que la récolte de leurs espaliers était médiocre, proclamaient rageusement : « C'est la faute au gouvernement ! »

Les hostilités terminées, ces mêmes citoyens promèneront sur le forum un front soucieux et affirmeront « qu'il est temps d'établir les responsabilités, *toutes les responsabilités !* »

Il conviendra de les écouter patiemment et de leur rappeler avec tous les ménagements nécessaires que, depuis un certain nombre de lustres, tous les Français ou presque se sont accordés pour affaiblir, dans l'ordre individuel comme dans l'ordre social, le sentiment des responsabilités. Nos textes de droit et la jurisprudence et la doctrine

n'admettent-ils pas les « circonstances atténuantes »! Fâcheuse invention : le jour où il fut bien entendu que la responsabilité individuelle n'était plus un dogme indiscutable, il fallait créer une responsabilité de fait, et non plus religieuse ni philosophique, responsabilité de fait sévèrement sanctionnée.

Laissons cela...

Beaucoup d'autres seront simplement des vaniteux tout aises de proclamer : « Nous avions vu juste! » ou bien : « Nous avions raison ; ce que nous avions prévu s'est réalisé ! »— « Avoir raison » et quelque mal qui puisse en résulter, c'est, en effet, pour certains, la plus admirable des voluptés. Rappelez-vous Epictète rossé par son maître et lui disant : « Tu vas me casser la jambe! » puis, lorsque la prédiction se réalise, s'écriant : « Je te l'avais bien dit! »

Il est des milliers d'individus qui, pour avoir le droit de prononcer cette parole, se feraient rouer vifs. Singulière puérilité!

Puérilité et aussi stupidité : tous ces raisonneurs sont de pauvres êtres dénués d'esprit philosophique, ou, plus simplement, de bon sens. La vie humaine est constituée par une série d'accidents et, par définition, l'accident c'est tout ce qu'on ne peut pas prévoir. Imaginez un moment ce que pourrait devenir la vie d'un individu ou d'un peuple qui serait exactement renseigné sur ses fins certaines : cette vie ne serait qu'un effroyable supplice et l'ignorance même des fins rend seule l'existence supportable.

Cette simple constatation du bon sens n'est cependant admise sans conteste que par très peu d'esprits. Les anciens l'avaient remarqué déjà, eux qui inventèrent le type éternel de Cassandre.

Cassandre prédit à son peuple tous les malheurs imaginables. Mais personne ne l'écoute : c'est une pauvre d'esprit.

Les Troyens se moquent de Cassandre, et, cependant, Cassandre a raison et ses prédictions sont vérifiées par l'événement. Alors, les Troyens ont tort? Le dilemme est pressant.

D'une manière générale, il est sage de se méfier des prophètes, et tout prophète est un peu Cassandre.

Le plus souvent, le prophète est un individu affligé de « systématisation des idées délirantes », c'est-à-dire un fou, ou, simplement, un maniaque, ou encore un dyspeptique. Il digère mal, partant, tout va mal dans l'Etat et il se répand en lamentations interminables sur les malheurs des temps. Les Juifs, naturellement pessimistes, se devaient à eux-mêmes de posséder les plus terribles des prophètes. Le procédé de ces énergumènes n'est point compliqué : ils dramatisent tout et prédisent à jet continu à leurs semblables les pires calamités. Or, à prédire aux hommes d'innombrables maux, il advient fatalement que la prédiction se réalise assez souvent, et le prophète triomphant de s'écrier : « Je l'avais dit! »

La foule qui veut vivre, qui réclame de la joie, se méfie de ce maniaque qui a trop souvent raison et cette méfiance est assez légitime. Hérode faisant couper la tête de Jochanaan est excusable.

C'est l'importun qui vient troubler la fête ! Pas de pitié !

Puis, en admettant même que certains individus doués d'une sensibilité particulièrement vive jouissent véritablement du don de « double vue », ce ne serait là qu'un produit de l'instinct et non de l'intelligence. Ce qu'ils prédisent, parfois au milieu de véritables transes et dans un état voisin de l'hallucination, ressemble aux phrases sibyllines des somnambules de foire. Les termes sont vagues, à double sens : le consultant angoissé y peut, à son gré, lire ce qu'il redoute ou ce qu'il désire, selon son tempérament.

Cassandre dit aux Troyens : « Méfiez-vous du cheval grec ! »

Elle ne dit pas pourquoi les Troyens doivent s'en méfier. Si, parlant nettement, elle déclarait : « le ventre de cet horrible animal est farci de guerriers ennemis », sa prophétie serait plus intéressante. Les Troyens pourraient la contrôler. La pauvre fille s'en tient là et ceux qui l'entourent la considèrent avec compassion : — « Elle est folle, se disent-ils. C'est son *dada* familier qui la poursuit ! »

Hélas ! Depuis Cassandre, les prophètes qui se sont succédé ont toujours entouré leurs dires de trop d'obscurités pour paraître véridiques. Puis, ils troublaient la fête et on ne les écoutait point.

Une question se pose : cette manière sybilline et vague de s'exprimer ne correspond-elle point, dans l'esprit du prophète, à un manque de certitude? Je répondrais volontiers par l'affirmative. Si Cassandre savait vraiment ce que recèle dans ses entrailles le stratagème grec, elle le clamerait à haute et intelligible voix. Mais elle ne sait pas, *elle pressent seulement*. A l'appui de la voix secrète de l'instinct, elle ne peut apporter aucune preuve raisonnée. Elle est réputée folle.

En ce qui concerne *la guerre*, je crains que tel n'ait été aussi le cas de tous nos gens qui « l'avaient bien dit ».

Evidemment, sous peine d'être aveugle, il fallait bien reconnaître que la politique de provocation de l'Allemagne conduirait l'Europe à un cataclysme. Oui, mais, quand et comment ce cataclysme éclaterait-il, voilà ce que personne ne pouvait dire avec certitude. Or, comme il est gênant de demeurer dans l'incertitude, chacun de s'endormir et de fermer les yeux sur la terrible échéance.

Personnellement, — et je n'en tire nulle vanité, — par secret instinct et aussi pour certaines raisons que j'exposerai peut-être un jour, — « je croyais à la guerre ».

Le 29 décembre 1905, — il y aura bientôt dix ans, — j'apportais au directeur du *Mercure de France* un article intitulé : *la Guerre*, dont la conclusion était la suivante :

« La Fatalité qui veut que la France soit peu ardente et se veuille

plus faible et désunie qu'elle ne l'est en réalité, la Fatalité veut encore que le maître absolu de l'Allemagne, syphilitique héréditaire, se croie Alexandre ou César et ait le désir, avant de mourir, de voir couler du sang. La vie du monde est un échange de suggestions s'élargissant d'onde en onde. Dans l'océan des forces obscures, la suggestion « guerre » est lancée. »

Le 29 décembre 1905, ces lignes romantiques !

Alfred Vallette fit composer l'article en 8, puis... me le rendit en me disant avec un bon sourire : « Je voulais insérer cela à la rubrique « Variétés », mais non, je préfère vous le rendre... Vraiment... ce n'est pas sérieux... »

Et mon article sur la Guerre alla, dans un tiroir, rejoindre quelques autres productions méconnues.

Vallette m'avait-il mal convaincu ? Je ne sais. En 1913, je récidivai et, cette fois, c'est tout un roman d'anticipation que je consacrai à la guerre. En le feuilletant, j'y retrouve ces lignes :

« Ils se tromperaient étrangement ceux qui, souhaitant et voulant la France condamnée à la paix à perpétuité, la croiraient incapable d'un acte d'énergie et vouée à un éternel sommeil. Comme disait l'autre, son réveil pourrait étonner le monde ! »

Voilà une bonne prophétie !

Suivant la formule, j'étais donc de ceux « qui croyaient à la guerre ». Mais quand ? Comment ? Je me bornais à une indication à la Cassandre. Je ne faisais qu'exprimer un sentiment. Mais les faits ? les précisions ? Rien dans mon ouvrage, je dois le confesser, qui fût vraiment de nature à déterminer la conviction raisonnée de mes concitoyens.

La conclusion, sera-ce l'inutilité des prophéties incomplètes et l'application sévère des dispositions spéciales du Code pénal aux devins et somnambules ?

Peut-être pas. Parmi les nombreux écrivains qui, au cours de ces dernières années, épiloguèrent sur la guerre à venir, il en est un, tout au moins, qui s'est montré singulièrement précis et clairvoyant : c'est le général Maitrot. Cet officier général, savant tacticien, suffit, à lui seul, à réhabiliter la corporation des prophètes. A vrai dire, c'était un savant bien plutôt qu'un voyant et ceci explique tout.

Dans son remarquable ouvrage édité en 1913 sous ce titre : *Nos frontières de l'Est et du Nord* (1), le général Maitrot écrivait :

« Il n'y aura sur le front de Lorraine qu'une attaque démonstrative. L'effort principal des Allemands se fera sur la Meuse, de Maestricht à Givet et la Belgique tout entière deviendra le champ clos où la France et l'Allemagne videront leur querelle. Les armées françaises devront elles aussi changer leur concentration pour faire face aux

(1) Berger-Levrault, éditeur. Paris-Nancy, 1913.

Allemands. Elles appuieront donc leur droite à Verdun, leur gauche à Lille et à Dunkerque, ne laissant plus en Lorraine que des corps d'observation : Hirson, qui bouche la trouée de l'Oise; Maubeuge, qui ferme la porte de la Sambre; Lille qui couvre la Flandre; Dunkerque, qui tient la mer joueront « sur le front des Flandres » le rôle que Toul, Epinal et Belfort jouent sur le front de la Lorraine.... C'est là ma conclusion, le camp retranché de Lille est indispensable : les Flandres sans Lille, c'est la frontière de l'Est sans Belfort. Si la place de Lille n'existait pas, il faudrait la créer... »

Ceci était précis et clair.

Le général Maitrot, cependant, connut le sort de Cassandre.

Je ne fus pas écouté pas plus que ne furent entendus Léon Daudet, dans *l'Avant-guerre*, et Gustave Téry, dans *l'Œuvre*, dénonçant le fléau de l'espionnage allemand.

L'histoire : éternel recommencement! Perpétuel renouvellement des toujours mêmes fautes. L'homme est-il donc incapable de prêter une oreille favorable à ceux qui lui prodiguent les bons conseils ? Peut-être... A la vérité, il veut bien écouter la parole des prophètes, qui ne sont pas toujours la *vox clamans in deserto*, mais à cette condition que leurs prophéties ne troublent pas trop sa quiétude présente, ne détruisent pas ses illusions du moment.

Aux lamentations désolées de Cassandre, aux invectives virulentes d'Isaïe, il préfère le geste optimiste des pontifes qui l'invitent à la rêverie et au nonchaloir. Le réveil est quelquefois terrible, mais, — et ceci doit nous être une consolation, — plus la main qui efface le rêve est brutale, plus la surprise est cruelle, plus aussi l'indignation *du dormeur qui s'éveille* se manifeste énergique et généreuse. Le stratagème dénoncé par Cassandre ne réussit pas toujours.

C'est ainsi qu'à cette heure la France, qui ne croyait pas à la guerre, la France, qui ne pouvait imaginer aussi féroces, aussi déloyales les attaques de l'Allemagne, la France ne s'interroge plus sur le point de savoir si la lutte avait été ou non prédite. Cette lutte, elle l'accepte, elle la poursuit courageusement jusqu'aux jours prochains de la victoire et le fait même de son incroyance première constitue pour le monde entier la meilleure preuve de sa bonne foi et l'affirmation de son bon droit... je veux dire, de sa force!

SARTOR.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Victor Bérard : *La Serbie;* Colin. 0 50

Docteur Cabanès : *Folie d'empereur*, avec 63 grav. ; Albin Michel. 3 50

Général F. Canonge : *Histoire de l'invasion allemande en 1870-1871 ;* Perrin. 3 50

Sur le passé de la Prusse. Avec une carte des provinces polonaises de la Prusse ; Agence polonaise de Presse. » »

Miss Topham : *Souvenirs de la Cour du Kaiser;* Delagrave. 3 50

Littérature

Charles Benoist : *Le Machiavélisme de l'Antimachiavel;* Plon. 2 »
Victor Bouillier : *Georg Christoph Lichtenberg;* Champion. 5 »
Remy de Gourmont : *La Belgique littéraire;* Crès. 1 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Grégoire Alexinsky : *La Russie et la guerre;* Colin. 3 50
Cardinal Amette : *Pendant la guerre;* Bloud. 0 60
Charles Andler : *Les Usages de la guerre et la doctrine de l'état-major allemand;* Alcan. 1 25
Victor Basch : *La Guerre de 1914 et le droit;* Ligue des droits de l'homme et du citoyen. » »
André Beaunier : *Les Surboches;* Bloud. 0 60
Joseph Bédier : *Comment l'Allemagne essaie de justifier ses crimes;* Colin. 0 50
Jean de Beer : *L'Allemagne s'accuse;* Bloud. 0 60
Comte Bégouen : *Les Catholiques allemande jadis et aujourd'hui;* Bloud. 0 60
G. Blanchon : *Le Général Pau;* Bloud. 0 60
Exposé de six mois de guerre. Vues sur le passé et l'avenir; Plon. 0 75
Emile Hovelaque : *Les Causes profondes de la guerre;* Alcan. 1 25
Th. Jaulmes : *Ignorance? Inconscience?... ou Hypocrisie?;* Attinger. 1 »
Henri Joly : *Contre les maux de la guerre;* Bloud. 0 60
P.-G. La Chesnais : *Le Groupe socialiste du Reichstag et la Déclaration de la guerre;* A. Colin. 1 50
Imbart de La Tour : *L'Opinion catholique et la guerre;* Bloud. 0 60
E. Lavisse et Ch. Andler : *Pratique et doctrine allemandes de la guerre;* Colin. 0 50
G. Lechartier : *La Charité et la guerre;* Bloud. 0 60
Francis Marre : *Notre « 75 »;* Bloud. 0 60
Juliette Martineau : *Journal d'une infirmière;* Toutes librairies. 0 50
Abel Pifre : *Nos déceptions et nos inquiétudes;* s. n. » »
La Question privée en Pologne; Agence polonaise de presse. » »
R. A. Reiss : *Comment les Austro-Hongrois ont fait la guerre en Serbie;* Colin. 0 50
Albert Sauveur : *L'Allemagne et la guerre européenne;* Bloud. 0 60
Emile Verhaeren : *La Belgique sanglante;* Nouv. Revue française. 3 50
William Vogt : *La Suisse allemande au début de la guerre de 1914;* Perrin. 2 »

Philosophie

C. C. Calderon : *Le Logicisme;* Chantenay. 1 »

Poésie

Fernand Bernard : *Chants et chansons de Bivouac et de Tranchées;* Paris, chez l'auteur. 1 »

Publications d'Art

Ambroise Vollard : *Paul Cézanne*, avec 1 eau-forte orig., 2 simili-grav. en couleurs, et plus de 160 reprod. en noir, dont 56 héliog. h. t.; Vollard. 100 »

Sociologie

Pierre Delbet : *L'Emprise allemande;* Alcan. » »
Charles Sarolea : *Le Problème anglo-allemand.* Préface de M. Emile Boutroux. Trad. de l'anglais par Charles Grolleau; Crès. 3 50
Gustave Téry : *Jaurès;* Œuvre. 3 50

MERCVRE.

ECHOS

Une lettre de M. A. Andréadès. — Une lettre de M. Henri Mazel. — Une lettre de M. Henry Gauthier-Villars.— Union confraternelle des Professions libérales. — Du Mysticisme aux atrocités. — A propos d'un point d'interrogation. — Les plus mauvais vers de la guerre. — Une lettre de soldat. — Une troisième lettre de Charles Péguy. — L'erreur de M. Tristan Bernard. — *L'Ambulance.* — Varia.

Une lettre de M. A. Andréadès

Athènes, ce 15 mars.

Monsieur le Directeur.

Deux mots à propos de votre entrefilet sur l'anniversaire de Moréas.

Quoique grand admirateur du poète des *Stances,* je n'ai eu l'honneur de l'approcher qu'une seule fois : c'était lors de son dernier séjour à Athènes; il sortait d'un banquet offert en son honneur et était entouré d'admirateurs tellement nombreux que, loin de pouvoir étaler une érudition que d'ailleurs je ne possède point, je pus tout juste lui demander des nouvelles d'un ami commun.

Moréas n'eut donc pas l'occasion de m'adresser le mot que vous citez sur les dictionnaires. L'a-t-il adressé à quelqu'un d'autre? J'en doute fort. Il s'agit en effet d'une plaisanterie qui traîne depuis trente ans au moins dans les cafés littéraires d'Athènes et qu'on a attribuée successivement à tous les hommes d'esprit grecs de la génération précédente, à commencer par Rhoïdis. Moréas ne me paraît pas avoir été homme à recueillir de pareils rossignols et il aurait été sans doute peu fier de se les voir attribuer.

Trouvez ici l'expression de mes sentiments les plus distingués.

A. ANDRÉADÈS

Professeur à la Faculté de droit d'Athènes.

§

Une lettre de M. Henri Mazel.

Mon cher Directeur.

Permettez-moi de préciser quelques traits de l'anecdote que conte mon ami Henri Malo dans le dernier *Mercure* (page 197) et qui me touche.

On a droit à l'indulgence quand on a prononcé ou entendu cent dix discours en quatorze jours pendant un voyage d'entente cordiale ; mais, tout de même, répondre à une invitation d'excellents Anglais désireux de nous faire admirer leurs villes de vacances en leur parlant de l'Alsace-Lorraine et ceci en présence d'un lord-mayor d'origine allemande, pourrait paraître quelque peu *improper*. Je ne voudrais pas passer pour un monsieur dépourvu de tact. Voici donc comment l'incident, très simple, se produisit.

Un peu impatienté, je l'avoue, des innombrables toasts politiciens et socialistes que l'on nous avait infligés, à nous simples touristes et poètes, au cours de 30 à 40 banquets et collations, je profitai du jour où j'étais en service oratoire commandé pour porter (le thème fut, j'en conviens, inhabituel) un toast aux Trois Grâces, qui n'étaient, hélas! pas dans mon esprit la Politique, la Démagogie et le Socialisme, ce qui me valut au banquet suivant une éloquente vitupération du digne Emile Vandervelde, et je terminai mon humble parlotte en levant mon verre aux trois charmantes Grâces de

notre caravane, Mlle Dayot représentant la France, Mlle Vanden Bosch représentant la Belgique et Mlle Boll représentant l'Alsace-Lorraine qui, ajoutai-je, sera un jour, espérons-le, libre et heureuse comme la Belgique.

Ce fut tout. Le professeur suisse dont parle Henri Malo vint, en effet, à moi, un moment après, et me dit non pas : « Pourquoi ne les réclamez-vous pas au Kaiser, ces deux provinces ? » mais ce qui me parut plus... inattendu encore : « Avouez, Monsieur, que, si le Kaiser avait été là, vous n'auriez pas osé parler ainsi ! » Je ne répondis rien, et je ne vois pas encore ce qui convenait mieux que le silence à une réflexion aussi saugrenue.

Toutefois, une réponse dure, ou fine, ou ironique, ou je ne sais quoi encore, aurait été possible, et, c'est, ma foi, un jeu de société tout trouvé pour les jours de pluie qui nous menacent : Supposé... ce qui précède, qu'aurait-il fallu répondre à la remarque du professeur suisse ?

Croyez, etc.

HENRI MAZEL.

§

Une lettre de M. Henry Gauthier-Villars.

Mon cher Vallette,

Le très érudit Guillaume Apollinaire cite, dans votre numéro de 1-v-1915 un distique latin qu'il affirme « célèbre ». Va pour célèbre. En tout cas, le premier vers de cette fantaisie ottomane est faux comme un serment de M. de Bethman-Hollweg.

Illacrymabantur Constantinopolitani... Peuh ! Ce simili-hexamètre se donne une allure quasi spondaïque ; mais, je vous le demande, de quel droit considérerait-on comme une longue le deuxième *o* du second mot ?

Dans le premier chant de son édifiant poème — qu'on ne lit pas assez — sur les Ennemis de la grâce réparatrice et justificatrice, Saint-Prosper écrit :

Constantinopolis, magnæ caput æmula Romæ.

Voilà la vraie quantité... pour ne pas parler de la qualité.

Certains que le brigadier Guillaume Apollinaire reconnaîtra le bien fondé des observations que lui soumet un artilleur de la classe 1879, je prie d'agréer, mon cher ami, etc., etc.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.
(WILLY)
Ex-brigadier au 31e d'artillerie.

§

Union confraternelle des Professions libérales. — Les facultés organisatrices et celles artistiques ont toujours passé auprès de quelques-uns pour antinomiques, et, parce que la France est indubitablement une nation artiste, il semblait à beaucoup compréhensible qu'elle manquât de cet esprit réaliste qui fait, depuis quelque cinquante ans, la plus grande force de l'Allemagne. A qui avait prévu la guerre actuelle et, par suite, les actes de charité innombrables qu'elle devait susciter, il eût paru illusoire d'attendre des artistes, non point qu'ils fussent des plus empressés, mais qu'ils se montrassent, l'heure de la nécessité venue, les plus sages, les plus prévoyants, les plus pratiques. C'est pourtant ce qu'ils se son

révélés. De nature généreuse et enthousiaste, ils sont devenus, depuis onze mois, les plus économistes et les plus pondérés des hommes. Les œuvres de solidarité sont multiples, auxquelles ils se sont adonnés et accordent, sans compter, le meilleur de leur intelligence, de leur énergie, de leur temps et de leur argent. Et, de toutes les cantines où peuvent, depuis août 1914, venir se sustenter les personnes que la guerre a rendues quasi nécessiteuses, celles fondées, tant à Montmartre qu'au Quartier Latin ou à Montparnasse, par des artistes peintres ou sculpteurs sont le modèle du genre. Mais nulle peut-être, parmi celles-ci, n'est plus efficacement organisée que le restaurant ouvert le 24 novembre dernier sous la direction de M. Fernand Sabatté, avec le concours de l'Association des Anciens élèves de l'Ecole supérieure Nationale des Beaux-Arts. Situé à l'encoignure du boulevard Saint-Germain et des rues Saint-Jacques et Dante, placé sous le vocable de « l'Etoile Bleue », il accueille aussi bien les gens de lettres, les professeurs, les étudiants et les musiciens que les peintres, sculpteurs et architectes. Les repas qu'on y sert (450 par jour) comportent, pour le prix de 50 centimes, au déjeuner : un plat de viande et de légumes, un fromage ou dessert, un café ou thé ; au dîner : un potage, un plat de viande et de légumes, un café ou thé. Le vin se donne moyennant un supplément de 10 centimes. Le pain est à discrétion. Nul ne se plaint de la nourriture, excellente d'ailleurs. Des guirlandes de laurier et les couleurs des Alliés, dans un arrangement heureux, égaient la salle de ces festins plutôt modestes, absorbés avec autant de bonne humeur que d'appétit. Mais, pour que la composition du tableau fût parfaite, il fallait le sourire de ces charmantes jeunes femmes qui, depuis tant de mois et sans se lasser jamais, essuient les tables, apportent le couvert et les mets, tout cela avec joliesse, grâce et diligence. Elèves de l'Ecole des Beaux-Arts où de l'Université, elles ont quitté qui leur chevalet, qui leur table de travail pour venir ici revêtir le tablier de l'Ordre de l'Etoile Bleue et servir aux agapes.

La paix finira bien par venir, et alors, peut-être, les haines nationales s'éteindront au cœur de ceux qui se combattirent, que, chez beaucoup, le souvenir demeurera vivace et doux des multiples élans de charité jaillis de toutes parts au long de la période douloureuse, et les hommes auront au moins gagné à cette guerre de se mieux connaître les uns les autres, et peut-être soi-même. — PAUL MORISSE.

§

Du mysticisme aux atrocités. — *Le Mot* a publié cette curieuse lettre d'un blessé allemand :

On interprète mal notre *Deutschland über Alles. Deutschland über Alles* n'exprime pas que l'Allemagne est au-dessus des autres nations, mais qu'elle passe avant tout dans notre cœur. Mes camarades et moi pensions, au départ, marcher au suicide, mais nous marchions en chantant un choral, avec une sorte d'extase que vos troupes prirent souvent pour une obéissance de brutes à nos chefs.

Et puis... et puis... (*und... und...*) il y a une chose que vous ne pourrez sans doute jamais comprendre. Avant que la guerre n'éclate, il y avait une grande effervescence de fanatisme chez nous. Près de Dusseldorf, on se réunissait quatre fois par semaine dans la forêt et un vieux monsieur (*Herr Ebel*) prêchait l'amour de nos Dieux de Germanie, dont Wagner vous donne une vague image.

Herr Ebel nous fascinait, nous grisait et nous communiquait le goût, la néces-

sité possible DES SACRIFICES HUMAINS. Je vous affirme, monsieur, que bien des « atrocités » sont exactes. Le tort de l'Allemagne, c'est d'avoir honte de leur mobile, comme ces gens qui rougissent de ce qu'on les rencontre sortant de l'église (*sic*). Et puis, monsieur, la guerre détraque les cerveaux. Un sacrifice utile (*sic*) entraîne des excès déplorables. Les officiers profitent de ce mysticisme des hommes pour assouvir des passions très basses (*sic*), ils excitent les troupes et des massacres s'ensuivent.

Tout commentaire affaiblirait le sens de cette lettre.

§

A propos d'un point d'interrogation. — C'est un point d'interrogation placé à côté de la signature de M. Boigey, au bas d'un sonnet, *Vauquois*, que nous avons reproduit dans notre numéro de mai, d'après *le Rigolboche*, journal des tranchées. L'auteur du sonnet s'est ému de ce point d'interrogation. Il a publié un roman : *Ad mortem*, une étude sur *les Ateliers de Travaux publics et les détenus militaires*, couronnée par l'Académie des Sciences morales, et une *Introduction à la médecine des Passions*. Nous comprenons donc fort bien son émoi, et nous nous excusons de l'avoir involontairement provoqué. Mais nous n'avons jamais eu sous les yeux aucun numéro du *Rigolboche* et c'est d'après une copie manuscrite, utilisée pour l'impression du volume de M. Anatole France, *Sur la voie glorieuse*, que nous avons eu connaissance du sonnet *Vauquois*. Or, le point d'interrogation figurait sur cette copie. Nous ne pouvions que le reproduire.

M. Boigey nous signale aussi que le douzième vers de son sonnet est :

Dormez, nobles guerriers sur la noble colline.

Ici c'est encore la copie manuscrite qui fut fautive.

§

Les plus mauvais vers de la guerre. — C'est une brochure de 133 pages, intitulée *les Poètes de la guerre*. Qu'on nous permette de lui donner un autre titre, bien qu'y paraissent les noms de Paul Fort et de la comtesse de Noailles. Mais *Les plus mauvais vers de la guerre*, ce n'est pas encore cela qu'il faudrait dire. Tous les poèmes parus depuis la guerre, à deux ou trois exceptions près, étaient mauvais, très mauvais, et la brochure qui nous occupe est bien loin d'être complète.

Elle s'ouvre sur une préface inédite de M. Hugues Delorme, préface en vers naturellement. M. Delorme s'explique et il explique du même coup ses confrères en versification.

Avec le rythme, avec la rime
Ce qu'on veut dire, on le dit mieux !
Redoublant de force et de charme,
Le mot devient alors une arme
Contre les méchants et les sots,
Et, pour les batailles superbes,
Assembler des strophes en gerbes,
C'est encor former les faisceaux.

Soit, mais faire la guerre ne consiste pas uniquement à former les faisceaux...

M. Jean Aicard suit de près M. Delorme :

A cette heure où la Mort a seule la parole
Tout prend une grandeur suprême de symbole ;

hormis, bien entendu, les vers de M. Jean Aicard.

M. Emile Bergerat cultive la rime : *Berlin, merlin ; kurde, absurde ; borusse, Prusse ; slave, esclave ; émane, napoléomane ; Omar, Weimar ; blague, schlague ; préférence, circonférence ; épidémie, Académie ; faux, Fausts ; cimbales, cannibales ; billots, godillots*, etc. ; c'est assez drôle.

M. Albert Du Bois n'est pas dupe des grands mots :

Oui, sous tous les grands mots, dont la lèvre est fleurie,
Quand on veut noblement pousser un noble cri,
Il n'y a sous tous ces beaux mots : France et Patrie !
Que le vieux front chéri !

Qui donc est M. Lucien Royer ? Ses images ont du pittoresque :

Ce mot sonnait trop mal à vos oreilles : *Neutre !*
Vous n'avez pas voulu de cette rime à « pleutre »
Ni voulu vous croiser les bras,
Lorsque Germania, la Dalila hideuse,
Sur votre front superbe appuyait sa tondeuse
Pour vous couper les cheveux ras.

Personne mieux que M. René Fauchois n'utilise le rythme et le vocabulaire hugoliens. L'auteur de *Beethoven* imagine que, dans la forêt, les arbres sont gênés par les bruits de la guerre et mécontents de ne pas pouvoir dormir tranquilles :

Seuls, les lauriers n'ont pas sommeil ; et les rafales
Sonnent dans leur feuillage en clameurs triomphales.
Ils s'enivrent entre eux d'évoquer dans la nuit
Leurs rameaux en couronne autour d'un front qui luit.
Et plus sont furieux, et plus grondent les chênes,
Plus ils ont la fierté de leurs gloires prochaines.

Ce pacifisme des chênes est invraisemblable, car nos généraux portent à leur képi une couronne de feuilles de chêne. M. Fauchois l'ignore-t-il ?

Et moi, je pense à Déroulède !

s'écrie M. Paul Ferrier.

Il ne verra pas le grand jour
Où, terrassant la barbarie,
Les trois couleurs de la patrie
Flotteront sur Metz et Strasbourg.

Hélas ! M. Louis Marsolleau a passé l'âge d'être soldat :

Sur le contrôle on a rayé nos matricules ;
Et nos livrets n'ont plus de derniers fascicules.

M. Jean Rameau chante nos canons parés de fleurs. Mais que ces fleurs ne soient pas pour les Allemands !

O léopards de fer hurlant vers la tuerie !
Des fleurs ! Quel contresens ! Passe encor des lauriers !
Quoi ! Pour ces lourds Teutons qui souillent la Patrie,
C'est des gerbes de fleurs vraiment que vous auriez ?

Non, la parure est fraîche et propitiatoire,
Ce n'était pas pour eux, mais pour nous, les vainqueurs.
Et nous avons senti, le jour de la Victoire,
Tous ces canons lancer leurs roses dans nos cœurs.

Enfin, fermant la marche, MM. Georges Trouillot, Edmond Rostand et Miguel Zamacoïs. Mais c'est assez : nous ne citerons rien d'eux. Et d'ail-

leurs leurs vers ne sont pas plus mauvais que ceux de MM. Dorchain, Frondaie et Félix Galipaux, que nous nous sommes également gardé d'apprécier.

§

Une lettre de soldat. — Le frère d'un de nos collaborateurs est depuis le début de la guerre dans la campagne de Verdun. Depuis le 1er septembre, il n'a pas cessé de se battre. Il s'est trouvé dans plusieurs occasions dangereuses, a combattu notamment aux Eparges, sans avoir reçu jusqu'ici la moindre blessure. Nommé récemment caporal, son escouade tout entière est composée de soldats originaires des régions du Nord envahies par les Allemands. Ces hommes, dont les familles ont été dispersées, ou sont soumises à la discipline de l'ennemi, sont depuis le mois d'août sans nouvelles des leurs, parents, femmes et enfants, et ne reçoivent de personne ni ces lettres qui rappellent au soldat son foyer quitté, ni ces « colis » qui viennent relever agréablement et utilement son ordinaire. Le nouveau caporal n'a pas été indifférent à cette détresse. Son premier soin a été de la signaler à son correspondant. En attendant qu'on puisse faire mieux et davantage, on lui a adressé un envoi plus fourni que d'habitude, pour qu'il ait un petit quelque chose à donner à chacun de ses compagnons. Voici la lettre qu'il a écrite après réception :

Le 17 mai 1915.

Mon cher Paul,

Ta lettre du 15 m'est parvenue hier 16, à 6 heures du soir. 27 heures seulement de voyage ! C'est, je crois, un record. Le colis, lui, n'a pas voulu se montrer moins rapide et m'a été remis ce matin. J'ai immédiatement commencé une distribution de chocolat, tabac, etc., qui a eu le succès espéré, et je te prie de croire qu'à la 10e escouade de la 24e compagnie du e, on a des mines rejouies aujourd'hui. Merci, mon cher Paul, pour leur plaisir à eux et pour mon plaisir à moi.

Santé toujours bonne. Temps très changeant. En ce moment, je suis à peu près au repos. Notre seul travail étant une marche d'une douzaine de kilomètres de temps à autre. Et ce, pendant 8 jours. Notre nouvelle vie sera partagée entre les tranchées (8 jours) et ce quasi repos (8 jours). Vie pas désagréable, la campagne commence à être si jolie !

J'ai deux illettrés dans mon escouade et j'ai maintenant un passe-temps intéressant. Je leur apprends à lire et à écrire. Eh ! mais, c'est qu'ils font des progrès ! Ils m'écrivent tous deux des lettres depuis deux jours, c'est un résultat. Pour les récompenser, je leur donne l'eau-de-vie qui, de temps en temps, nous est distribuée, et ils ne se font pas prier. De plus, pour les intéresser, — et les amuser en même temps, — le premier à la fin du mois (ils sont, je te l'ai dit, du Nord, donc très buveurs), boira le quart de vin attribué à l'autre en plus du sien (tu penses bien qu'après avoir ri un peu, je donnerai au second mon quart à moi), et ils luttent, me demandant à tout moment quelle est la prononciation exacte de tel ou tel mot, car, naturellement, pas question d'orthographe. C'est très amusant.

Merci encore, etc., etc...

MAURICE.

Ça y est. Ils ont attaqué un des gros pâtés et je t'assure qu'ils « progressent ».

Nous laissons de côté l'excellent état moral que révèle cette lettre. Il a, certes, son prix, et encore plus si l'on sait que le signataire a laissé ici une femme et un enfant. Mais, surtout, cela ne fait-il pas plaisir, cela ne commande-t-il pas la plus réelle sympathie, qu'un homme, au milieu des duretés, des misères et des cruautés de la guerre, sache se montrer, avec une si bonne humeur, ainsi compatissant et secourable, matériellement et

moralement, pour de plus dénués que lui ? Nous n'entendons pas dire que cet exemple est unique. Nous sommes sûrs, au contraire, qu'il en existe de très nombreux cas dans nos armées, même dans toutes les armées, de quelque côté qu'elles se trouvent. Nous avons seulement voulu, par cette lettre, faire connaître celui-ci.

§

Une troisième lettre sur Charles Péguy. — Cette lettre, à nous communiquée par M. Fernand Divoire, rédacteur du *Bulletin des Ecrivains*, à qui elle a été adressée, confirme les deux lettres parues dans notre numéro d'avril d'où M. Divoire avait extrait quelques lignes pour le *Bulletin*. M. F. M., le signataire, est non seulement capitaine de dragons, mais aussi poète et romancier.

Monsieur,

Le dernier « Bulletin » contenant l'itinéraire de Péguy, je situe fort bien celui-ci et nous avons collaboré sans nous connaître.

Il fut de la 55e division, compagnie Guérin (276e) — un ami, claudicant d'une blessure reçue au Maroc, rétivant pour se rendre à la section d'Afrique au Ministère jusqu'à ce qu'une balle l'ait tué, en septembre, à 30 ans, capitaine et décoré ; digne chef d'un Péguy.

Notre premier contact eut lieu à la ferme Sainte-Marie, entre Vandières et Viéville-en-Haye, où sa compagnie avait passé la nuit par un brouillard à couper à la baïonnette. Nous avions froid dans les os à les voir au passage, et mes dragons allèrent en reconnaissance très au-delà, car les bois limitaient par trop leurs vues — j'eus là mon premier homme blessé et deux chevaux tués. — De la ferme, ancien prieuré du XIIIe siècle, il ne restait que la bâtisse. C'avait été la demeure d'un espion évadé à temps. Les gens de Péguy l'avaient saccagée ; mais — trait de race — en respectant les portraits de famille, images de sainteté, tableaux de première communion. Tandis que je réflexionnais (pardon ! pas le temps de faire de la littérature) sur certain arceau roman, un sergent intervint avec compétence qui, s'il vit encore — et il doit être officier — pourrait vous documenter sur Péguy : c'est Jean Audousset, avocat à la cour, 46, boulevard Maillot.

Puis ce furent en effet Thiaucourt, Bouillonville, Mamey et Pont-à-Mousson, avec reconnaissances sur Nomény (150 cadavres français dans une tranchée : 1re vision de guerre) et notre départ alerté le 25 août pour le combat dans la nuit de Conflans-Mars la Tour où la cavalerie (nos deux escadrons divisionnaires) arriva seule pour faire du combat à pied. Du moins, Péguy coucha harassé sur la ligne de feu même. Et ces vaillants fantassins qui avaient fait les 85 kilomètres par une chaleur caniculaire, avec un repas froid problématique, étaient dans un tel état que, contrairement au règlement, j'offris à leur chef d'assurer moi-même la garde du cantonnement de Jonville pour qu'ils se reposassent.

Puis, retraite sur Sampigny, embarquement à Lérouville, débarquement à Roye, et, le 29 août, combat de Marchain, Parguy, Le Mesnil : tout cela est très exact.

Le 30, Doncourt. Le 31, je suis arrière-garde dans la retraite sur Clermont et j'entends ce propos de défaite : « Nous sommes trahis! » Mais Péguy n'était plus là.

Avec mes meilleurs sentiments,

F. M.

§

L'erreur de M. Tristan Bernard. — En ce temps-là, les journaux dits bien parisiens s'occupaient périodiquement de la barbe de M. Tristan Bernard, digne objet de leur sympathie et de leur admiration... Survint la guerre, et M. Tristan Bernard fut oublié. Il y avait là de quoi surprendre, car, enfin, ce mot *poilu*, employé à profusion par toute la presse, ne pouvait-il être considéré comme une incessante allusion à la barbe de

M. Bernard ? C'est ce dont M. Bernard s'avisa un beau matin. De là à fonder une petite gazette intitulée *le Poil civil* et destinée à ramener l'attention publique sur l'auteur du *Petit café*, il n'y avait qu'un pas ; celui-ci le franchit sans tarder. Nous vîmes alors sur les colonnes Picard s'étaler, comme un bon vieux temps d'avant la guerre, le nom de l'habile dramaturge, avec l'annonce de son journal, que nous achetâmes ; et nous fûmes déçus.

Déception complexe. A quoi l'attribuer ? M. Tristan Bernard avait de l'esprit naguère, et il en a encore. Serions-nous devenus plus exigeants ? Ne serait-ce pas plutôt que l'esprit de M. Tristan Bernard n'est pas fait pour le temps de guerre, qu'il n'a pas su s'adapter au nouvel état de choses, trouver un point de vue d'où il continuerait d'apparaître spirituel sans s'exposer au reproche de je ne sais quelle morne inconvenance ?

Il est certain que M. Tristan Bernard a commis une erreur. Il a cru que sa nonchalance nasillarde nous ferait encore rire. Il s'est trompé. Mais ce ne sera pas tout le temps la guerre. Il se rattrapera. De cette manière il sera démontré que, comme le mari qu'il prit pour héros, M. Tristan Bernard est un écrivain éminemment *pacifique*.

§

L'Ambulance, que nous signalons à nos lecteurs, est un journal périodique, organe officiel de la « **Croix-Verte** », vendu 10 centimes au profit de cette Œuvre, et qui a donné des proses et des vers inédits de MM. G. Anquetil, Jean E.-Bayard, Prof. E. Bérillon, P. Brulat, A. Capus, R. Fauchois, C. Flammarion, Guillot de Saix, F. Herold, F. Labori, G. Loiseau, J.-H. Rosny aîné, C. de Sainte-Croix, Camille le Senne, Frédéric Boutet, etc.

§

Varia. — Une poétesse que nous aimons écrit à un de nos amis :

« Je m'ennuie. D'ailleurs, tous les grands lyriques s'ennuient en ce moment. »

Qui, les grands lyriques ?

Nous avions Péguy, qui ne s'ennuyait pas...

Quant à Verhaeren, dont la bouche est tordue de haine sublime, a-t-il le spleen !

Ne laissons pas dire que cette guerre est ennuyeuse.

X..., en septembre, manifesta des inquiétudes, fit voir des pâleurs. Il alla jusqu'à disparaître toute une quinzaine. Vers le même temps, on l'aperçut errant dans les prés fleuris qu'arrose la Gironde. Il disait : « Mon devoir est d'être où *bat le cerveau* de la France. »

Mais à présent c'est un autre homme. Il prend du ventre, a laissé pousser sa barbe et porte une vareuse d'un bleu tendre.

On l'a surnommé : *le foudre d'escampette*.

Dans une librairie voisine de l'Ecole de guerre, tout l'étalage est occupé par des ouvrages spéciaux traitant de tactique, fortifications et autres matières actuelles. A la place la plus exposée aux regards se détache ce

titre : *les Auxiliaires*, et ce nom d'auteur : J.-H. FABRE. Et maints secrétaires d'état-major s'arrêtent devant le magasin et s'étonnent.

Après les avoir qualifiés longtemps d'*embusqués*, va-t-on les étiqueter *insectes ?*

Mais il y a des insectes utiles, et c'est eux précisément que le poète de Sérignan a nommés les *Auxiliaires*.

Lettre du front :

« Le front ! Ça n'est pas ce qu'on imagine. Cette vie de camp est très XVIIIe. Vauvenargues se lirait plus volontiers que Stendhal. Or, je ne lis rien du tout. Après avoir rudement pioché et tiré pas mal de cartouches sur de lointains personnages, tous anciens clients du... (*ici le nom d'une brasserie située à Montparnasse*) incontestablement, je suis agent de liaison. J'y gagne quelque liberté et, si je reçois un marron, au moins aurai-je l'avantage — militairement — de le recevoir dans l'accomplissement d'une mission dont je prétends qu'on ne pourra pas dire qu'elle n'était pas périlleuse, puisque j'aurai reçu un marron. Tout va bien, hormis quelques marmites. Je ne crois pas aux Poilus, mais les Boches sont plus Boches qu'on ne le peut penser. Nourriture épaisse et joyeuse. Du vin, mais peu. Ma débauche, mon vice, c'est de l'alcool de menthe sur du sucre. Il n'y a pas d'eau. Je crève de soif. Je fume sans repos. Mon bel uniforme neuf est déjà culotté. Ah ! mon ami, qui dira la tristesse des betteraves en régression vers la betterave sauvage ! Quand on regarde ce pays d'Artois, on s'explique la férocité de Robespierre ! »

D'une tranchée à l'autre, les conversations sont faciles.

Connaît-on l'injure favorite des Allemands ? La voici, et les termes n'en varient guère :

— Tous les Français sont des cocus !

A quoi nos troupiers répondent invariablement :

— Toujours pas par toi, eh ! (ici un mot vigoureux, inspiré des scandales de mœurs dont l'armée allemande fut plusieurs fois le théâtre).

La nuit, il n'est pas rare que les injures volent, tout comme en plein jour.

Un jeune lieutenant, qu'elles empêchent de dormir, a pris l'habitude, chaque fois que les Allemands commencent leur tapage nocturne, de téléphoner à la batterie voisine :

— Allô ! Faites donc taire, s'il vous plaît, la tranchée allemande en face de nous.

Immédiatement, la batterie française envoie quatre obus. La tranchée allemande se tait et notre jeune lieutenant s'endort.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

EXTRAITS DES SOMMAIRES

DV « MERCVRE DE FRANCE »

(PREMIER SEMESTRE 1914.)

DERNIERS SOMMAIRES

N° 411. — 1er AOUT 1914

No 412. — 1er AVRIL 1915

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

BILLETS DE FAMILLE POUR LES VACANCES

Chaque année, l'Administration des Chemins de fer de l'Etat fait délivrer pour un point quelconque de son Réseau, aux familles composées d'au moins trois personnes payant place entière et voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs dont les prix comportent une réduction très appréciable sur ceux des billets ordinaires.

L'émission des *billets de famille dits de Vacances* est, dès à présent, autorisée de et pour toutes les gares du Réseau de l'Etat. Elle sera continuée jusqu'au 30 Septembre et tous les billets délivrés à partir du 15 Juin seront valables uniformément, au retour, jusqu'au 5 Novembre.

Rappelons que le prix total d'un billet collectif de famille s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires au tarif plein pour les deux premières personnes, le prix d'un de ces billets pour la troisième personne et la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes, ce qui permet, par exemple, à une famille de cinq personnes de bénéficier d'une réduction de 40 o/o sur le tarif ordinaire.

Signalons également que le chef de famille peut être autorisé à effectuer le voyage isolément à la condition qu'il en fasse la demande en même temps que celle du billet. Dans ce cas, il lui est remis un coupon spécial pour l'aller et le retour.

Enfin, il peut être délivré à un ou plusieurs des voyageurs inscrits sur un billet de famille et en même temps que ce billet, une *carte d'identité* sur la présentation de laquelle le titulaire est admis à voyager isolément, à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre le lieu de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

ENLÈVEMENT DES BAGAGES A DOMICILE AU MOMENT DES GROS DÉPARTS POUR LA CAMPAGNE ET LES BAINS DE MER

Comme les années précédentes, l'Administration des Chemins de fer de l'Etat a organisé, pour les époques où se produisent les plus nombreux départs pour la CAMPAGNE et les BAINS DE MER, un service exceptionnel d'enlèvement des bagages à domicile *à prix très réduits :* 0 fr. 10 par colis. L'enlèvement a lieu la veille du départ.

Ce service fonctionnera à l'occasion des départs des 30 juin, 1er, 13, 14, 29, 30 et 31 juillet, 1er, 13, 14, 15 et 31 août et 1er septembre 1915.

En raison des circonstances, les demandes seront acceptées seulement pour les 10 premiers et les 16e et 17e arrondissements et dans la mesure où le Service pourra être assuré effectivement eu égard aux voitures disponibles.

Les Voyageurs désirant faire enlever leurs bagages à domicile trouveront des formules spéciales de demandes dans les Bureaux de Ville et les gares principales du Réseau à Paris. Les demandes doivent être adressées au Bureau spécial de l'enlèvement des bagages, 20, rue de Grammont.

BULLETIN FINANCIER

La situation, depuis le mois dernier, ne s'est pas sensiblement modifiée. Les choses traînent en longueur. Le conflit entre l'Allemagne et les Etats-Unis, qui a provoqué la démission de M. Bryan, le bras droit du président Wilson et le soutien des tendances germanophiles eu Amérique, tourne décidément en eau de boudin. En Grèce, les élections ont donné une forte majorité à Venizelos et à sa politique. Le retour aux affaires de cet éminent homme d'Etat semble prochain. Nous devons nous en réjouir, surtout si M. Venizelos parvient à reprendre et à réaliser ses projets d'entente avec la Bulgarie et la Roumanie, qui attendent toujours le vent. L'Italie, après s'être décidée à embrasser la cause des Alliés, marche résolument contre l'Autriche et progresse vers Trente et Trieste. Nos amis russes subissent en ce moment une forte pesée austro-allemande. Ils cèdent du terrain pour éviter une bataille décisive, qui ferait le jeu de l'Allemagne. Sur le front français, les Alliés maintiennent leurs positions, et même les développent sensiblement par endroits.

Dans de pareilles conditions il ne faut pas s'attendre à de notables mouvements d'affaires et espérer de sérieux changements financiers.

La rente française, en légère baisse sur le mois dernier, s'inscrit à 70,75. Par contre l'Italien passe de 74,75 à 78,40. Les fonds Russes fléchissent plutôt. Nous trouvons le Consolidé 4 0/0 à 77,50 ; le 4 1/2 0/0 1909 à 82 et le 5 0/0 1906 à 91,25. Le Serbe 4 0/0 se maintient à 65. Les grandes banques françaises demeurent à peu près sans changement, le Crédit Foncier à 720, le Lyonnais à 1052, le Comptoir à 724, la Banque de Paris à 883, la Société Générale aux environs de 500.

Nos chemins de fer conservent, à peu de chose près, les cours du mois dernier. Le Lyon cote 1060, l'Est 810, l'Orléans 1195, le Midi 1020. Le Métro recule à 440.

LE MASQUE D'OR.

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

L'Assemblée Générale Ordinaire de la Banque de Paris et des Pays-Bas a eu lieu le 31 mai sous la présidence de M. ORIOLOT.

Le Compte de Profits et Pertes représente un solde de francs 12, 136, 791, 79, mais ce résultat ne pouvant, dans les conditions actuelles d'incertitude, être considéré comme un bénéfice acquis et disponible, le Conseil propose de réserver ce solde provisoire du Compte Profits et Pertes jusqu'au règlement de l'exercice 1915.

L'Assemblée a approuvé dans toutes leurs parties le Rapport et les Comptes de l'Exercice 1914, ainsi que la proposition de prélèvement sur le Fonds de Prévoyance, ratifié la nomination de Monsieur TURRETINI comme Administrateur, nommé Monsieur G. DUTILLEUL, Censeur, et MM. R. SAUTTER et le Comte de LYROT, Commissaires.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique : Fernand Caussy.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

La revue étant bi-mensuelle en temps normal, et pour ne rien modifier au tarif habituel, les abonnements et réabonnements, tant qu'elle ne paraîtra qu'une fois par mois, ne seront pas établis sur leur durée, mais sur le nombre de numéros. Ainsi un an représente 24 numéros, 6 mois 12, 3 mois 6. L'abonnement de 3 ans comporte 72 numéros.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro........	1.50
Un an...........	25 fr.	Un an...........	30 fr.
Six mois........	14 »	Six mois........	17
Trois mois......	8 »	Trois mois......	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.